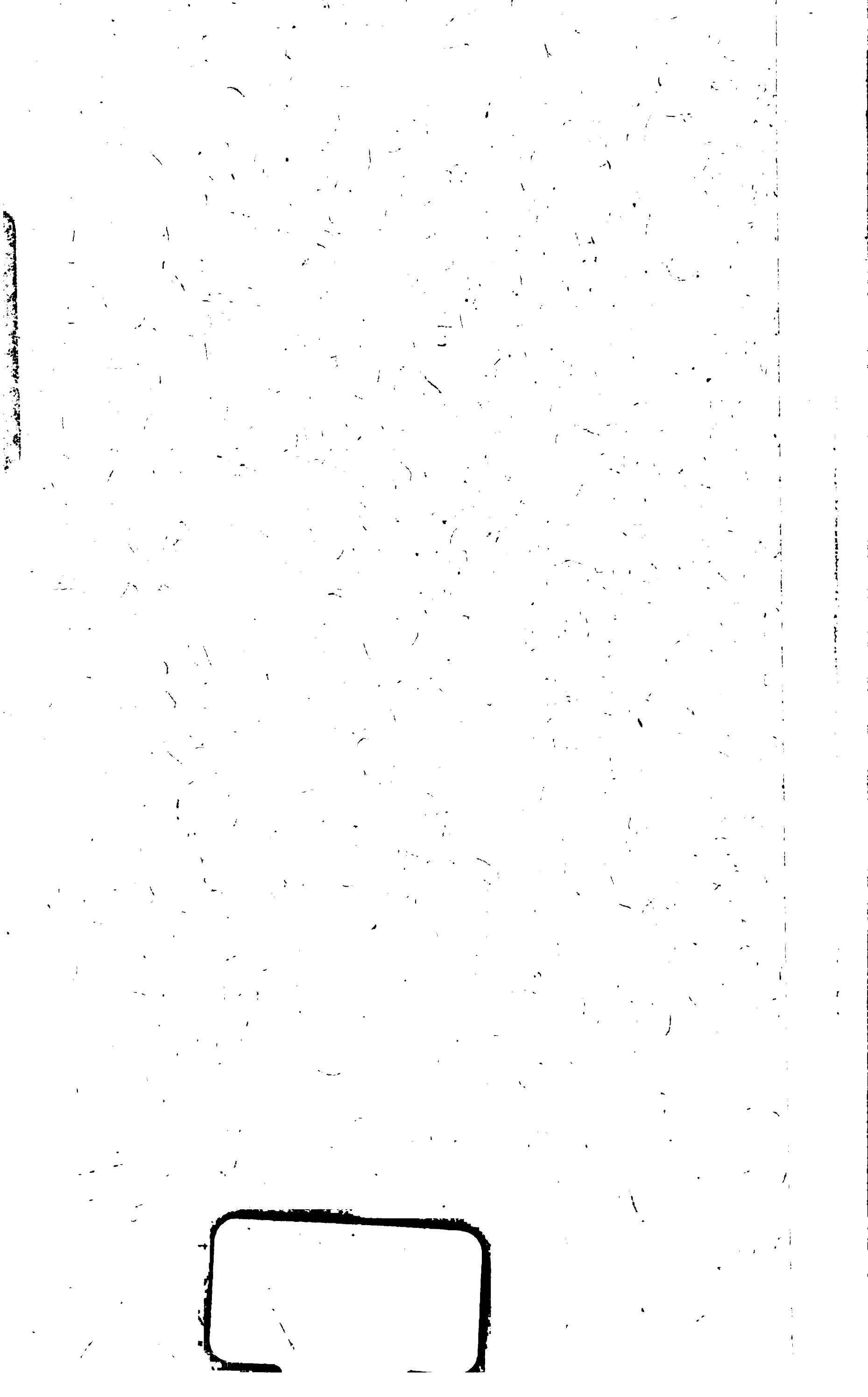
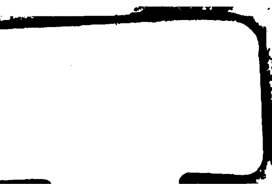

3 3433 07492437 8



Huston

NDT





Huston

NDT

(Huston,
N—)

LE
RÉPERTOIRE NATIONAL
OU
RECUEIL
DE
LITTÉRATURE CANADIENNE.

"Les chefs-d'œuvre sont rares, et les écrits sans défaut sont encore à naître."
(*Le Canadien* de 1807.)

COMPILÉ ET PUBLIÉ PAR
J. HUSTON,
MEMBRE DE L'INSTITUT CANADIEN DE MONTRÉAL.

VOLUME II.

MONTRÉAL:
DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON, RUE ST. NICOLAS.
1848.

LE RÉPERTOIRE NATIONAL

OU

RECUEIL

DE

LITTÉRATURE CANADIENNE.

1837.

AUX MANES D'HYACINTHE.

Il est un jour dernier qui finit tous nos jours,
L'arrêt nous est commun qui fixe notre cours !
....
Il était de ce monde où la plus belle vie
S'évanouit un jour,
Quand le timbre de mort résonna, dans la tour,
Le glas de l'agonie.
....
....
Sur le tertre isolé qui recèle sa tombe,
Au milieu des cyprès et des saules pleureurs,
Trop plein d'émotions, ami, verse des pleurs !...
Arrête là tes pas avec le jour qui tombe :
A genoux, près de l'urne, et le cœur plein d'ennui,
Contemple du tombeau le désert et le calme !
Prie ! oh ! prie aujourd'hui !
Que tes vœux soient touchants comme au sublime lieu ?...
S'il est des jours de deuil, il est un jour de palme :
Jour grand, jour éternel, en la cité de Dieu,
Où règne la belle âme, assise avec les anges
Près du trône divin,
Chantant à son auteur un hymne de louanges,
Soupir brûlant du Séraphin !......

J. G. Barthe.

1837.

CHANSON DE BERGER.

Vous, jeunes pastourelles,
Chérissez vos amants,
Vous en serez plus belles,
Les bergers plus constants.
Nous aurons en partage
Un bonheur permanent :
Et puis pour être sage
Peut-on faire autrement ?

Des sentiments factiees
Sous des dehors trompeurs,
Voilà les artifices
Qui vous captent les cœurs.
Sans foi, puis sans constance,
Vous oubliez souvent
Un cœur dont l'espérance
Faisait tout le tourment !...

Désormais que vos charmes
Ne trompent plus d'amants ;
Croyez donc à nos larmes
Puis à nos sentiments.
La beauté qu'on adore
C'est l'ange de bonheur
Qui vous sourit encore
Dans le sein du malheur !

J. G. Barthe.

1837.

À MON AMIE.

Astre éclatant, qui dores ma chaumière,
Tu viens des jours m'apporter le plus beau ;
Répands ici tes gerbes de lumière,
L'objet aimé pour moi n'est plus nouveau :
Je le possède... il est là,.. qui soupire...
Son cœur se gonfle à l'approche du mien ;
Doux est son feu, plus doux est son empire...
C'est un ange-gardien.

Il fut un temps (ah ! pardonne à mes larmes !)
Où renonçant pour toujours au bonheur,
Je ne vis plus dans l'attrait de tes charmes
Que le néant... la nuit de mes douleurs.
Quand tu cessais de nous prêter tes flammes,
J'errais pensif... mais devine le lien
Qui dans ces temps avait reçu mon âme ?
C'était l'ange-gardien.

Absence, hélas ! que tu me fus cruelle...
Ton souvenir se rattache à mes pas...
Près d'Héloïse, aimable pastourelle,
Oseras-tu me livrer des combats !
Non ; désormais plus de sollicitude,
Je m'abandonne à l'unique soutien
Qui calmera ma sombre inquiétude...
A cet ange-gardien.

ROMUALD CHERRIER (1).

1837.

CE QU'IL Y A DE GRAND CHEZ UN ENFANT.

Trouvez-moi, dans la nature, un être privilégié qui réunisse autant de soins inspirés par l'affection et la pitié que l'enfant au berceau, ou dans le premier lustre de sa carrière ; en savez-vous ? C'est que l'image de la divinité se reflète en lui et perce à travers la faiblesse de ses organes, perce dans son ingénuité ; c'est que vous avez parcouru la moitié de votre course et qu'arrivé à ce période, un regret amer suit le souvenir qui vous reporte aux premiers jours de votre enfance, quand vous dites avec le poète :

Hélas ! nos plus beaux jours s'envolent les premiers !

Présent à la fois du ciel et de la nature, chef-d'œuvre du Créateur qui se complait en l'ouvrage de ses mains, l'enfant est fait pour intéresser à la fois le ciel et la terre, Dieu et la nature. Il y a de la divinité dans ses attraits ; dans ses

---

(1) M. Cherrier est avocat au barreau de Montréal.

yeux brille *quelque chose qui n'est pas de ce monde;* dans l'ensemble de sa figure règne une sévérité sainte, un sourire angélique qui charme, un heureux abandon qui entraîne! Deux choses surtout me captivent dans un enfant, sa prière et son sommeil: sa prière, elle est pure comme le parfum exhalé du calice des roses! La prière la plus sublime, celle que Dieu doit exaucer avec le plus de plaisir, c'est la sienne; la candeur qui l'accompagne dans cette fonction toute mystique, fait ressortir toute la dignité du cœur humain, toute la sublimité de l'âme, toute l'excellence de la foi du chrétien! Qui de vous n'a pas été remué jusqu'au plus profond de l'âme à la vue d'un enfant en prière, aux genoux de sa mère, faisant hommage de son innocente créature à Jésus enfant qui semble lui sourire ses grâces, épancher dans son sein, vierge encore des passions du monde, le trésor des divines faveurs? Y a-t-il rien sur terre qui puisse plus puissamment provoquer la libéralité d'un Dieu d'amour? Y a-t-il rien qui puisse mieux que cet ange tutélaire attirer la protection du ciel! Son berceau semble être sous l'escorte d'une légion d'anges; et n'y a-t-il pas quelque chose de religieux dans le silence qui règne autour de son berceau? Est-ce chez moi une mystification? l'effet magique d'un indicible préjugé? je ne sais; ce que je sais, c'est qu'à l'approche du berceau je me suis courbé le front comme je l'humilie spontanément devant la couche d'un mourant!...... O vous, famille heureuse que les cieux ont dotée de ce riche héritage, groupez-vous autour du berceau, entourez-le de votre respect! Le ciel jaloux revendique l'être sublime que vous possédez, il est fait pour le monde des intelligences, il vous sera ravi, il sera trôné sur les siéges d'or de la cité sainte, ce petit enfant! Dans ce monde, il communique avec les anges d'en haut qui le protègent; dans l'autre, il reposera dans le sein de Dieu! Voie précieuse qui renferme le saint parfum, l'encens du ciel! quel dépôt vous est commis? Plus grand qu'il apparaît petit, et pur comme l'innocence, il commande votre vénération. Comme enfant, c'est le symbole de la

vertu, il sera revêtu de l'immortalité, comme de sa robe blanche !

Il est de ces scènes qui se gravent dans le souvenir et qu'on est heureux de retrouver après quelques années; une de celles dont l'impression est plus vive et plus durable, parce que c'est la nature qui l'offre, c'est de voir une mère, tremblant sur les jours de son enfant, lui donner un espoir qu'elle n'a point, consoler ses derniers moments en lui parlant du ciel, couvrir son désordre sous un aspect qui ment à son désespoir pour ranimer la vie qui s'échappe ! Pauvre mère ! ses tendres efforts, ses innocents subterfuges d'amour maternel sont superflus, sont inefficaces ! Quand elle baisera les yeux de son enfant ils seront froids, jamais ils ne reverront la lumière de ce monde.

LE SOMMEIL.

Dormez, petit enfant, votre prière est dite :
Elle est aussi suave et douce que le miel !
Et Dieu, lui qui l'entend quand l'enfant la récite,
Dieu vous attend au ciel !...

Là haut, au ciel, où sont les petits anges,
Pour chanter et bénir ton bon Jésus, enfant,
Pour soupirer toujours des accents de louanges
Et l'aimer constamment !...

Quand pour jamais, petit, tu quitteras la terre
Pour chanter, dans le ciel, de célestes chansons,
Quand tu ne prieras plus, aux genoux de ta mère,
Dieu ! que nous pleurerons !...

Mais tu prîras alors pour toute la famille,
Pour ton père et pour moi, ta mère, qui t'endort !
Avec ta sœur au ciel... elle était grande fille
Quand la surprit la mort !...

—Je t'aime tant, maman, crains-tu donc que je meure ?
Je vivrai pour te voir et pour t'aimer encor !...
Je gémis bien longtemps et puis enfin je pleure
Quand tu crains pour Lindor !...

—Ta fièvre est moins brûlante, innocent petit ange,
De ta pauvre maman Jésus aura pitié !...
Mon bonheur désormais sera pur, sans mélange...
Dieu ! rends-lui la santé !...

Demain tu seras mieux et tu suivras ton père,
Pour cueillir, dans les champs, les plus fraîches des fleurs :
Repose donc en paix sur le sein de ta mère
Qui va finir ses pleurs !...

—Mais avant de dormir, je veux que tu te places
A côté de Lindor, pour calmer ses tourments !...
Je veux aussi, maman, je veux que tu m'embrasses,
Car, quand je dormirai, ce sera pour longtemps.

J. G. Barthe.

1837.

À MON FRERE.

(TRADUIT DE L'ANGLAIS.)

Nous ne sommes que deux... dans la nuit du tombeau
Ils sont tous descendus... nos frères, du berceau !
Nous ne sommes que deux... Ah ! gardons pour la vie,
Gardons, dans son éclat, la chaîne qui nous lie.

Ton cœur bat sur mon cœur... le sang noble et sacré
Qui dans nos veines coule, et sans cesse a coulé,
C'est le sang d'un vieillard, franc, loyal et sincère,
C'est le sang de son sang... c'est le sang d'un vieux père !

L'amitié d'une mère ouvrit son sein pour nous,
(Puissent nos vœux du ciel désarmer le courroux !)
Dans le même berceau s'écoula notre enfance ;
Le même foyer vit de nos jeux l'inconstance.

Nos plaisirs enfantins... joie, ou malheur léger,
Tout s'épanchait dans l'âme, en un commun baiser ;
Ah ! puisse l'âge mûr, conserver pétillante
La flamme jusqu'ici, si longuement constante.

Nous ne sommes plus *qu'un*... que ce soit là le sceau
Qui d'un même cachet scelle un même tombeau !
Aujourd'hui, tenons-nous, épaule contre épaule,
Que demain, dos à dos, nous dormions sous le saule.

Romuald Cherrier.

1837.

L'ÉTRANGER (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

C'était le mardi gras de l'année 17—. Je revenais à Montréal, après cinq ans de séjour dans le nord-ouest. Il tombait une neige collante et, quoique le temps fût très calme, je songeai à camper de bonne heure ; j'avais un bois d'une lieue à passer, sans habitation ; et je connaissais trop bien le climat pour m'y engager à l'entrée de la nuit. Ce fut donc avec une vraie satisfaction que j'aperçus une petite maison, à l'entrée de ce bois, où j'entrai demander à couvert. Il n'y avait que trois personnes dans ce logis lorsque j'y entrai : un vieillard d'une soixantaine d'années, sa femme et une jeune et jolie fille de dix-sept à dix-huit ans qui chaussait un bas de laine bleue dans un coin de la chambre, le dos tourné à nous, bien entendu ; en un mot, elle achevait sa toilette. Tu ferais mieux de ne pas y aller, Marguerite, avait dit le père comme je franchissais le seuil de la porte. Il s'arrêta tout court, en me voyant et, me présentant un siège, il me dit avec politesse : Donnez-vous la peine de vous asseoir, monsieur, vous paraissez fatigué ; notre femme, rince un verre ; monsieur prendra un coup, ça le délassera.

Les habitants n'étaient pas aussi cossus dans ce temps-là qu'ils le sont aujourd'hui ; oh ! non. La bonne femme prit un petit verre sans pied, qui servait à deux fins, savoir : à boucher la bouteille et ensuite à abreuver le monde ; puis, le passant deux à trois fois dans le seau à boire suspendu à un crochet de bois derrière la porte, le bonhomme me le présenta encore tout brillant des perles de l'ancienne liqueur, que l'eau n'avait pas entièrement détachée, et me dit :

(1) Cette légende est extraite d'un roman, l'Influence d'un Livre, publié en 1837 par M. Philippe A. De Gaspé. M. De Gaspé est mort à Halifax il y a quelques années.

Prenez, monsieur, c'est de la franche eau-de-vie, et de la vergeuse ; on n'en boit guère de semblable depuis que l'anglais a pris le pays.

Pendant que le bonhomme me faisait des politesses, la jeune fille ajustait une fontange autour de sa coiffe de mousseline, en se mirant dans le même seau qui avait servi à rincer mon verre ; car les miroirs n'étaient pas communs alors chez les habitants. Sa mère la regardait en-dessous avec complaisance, tandis que le bonhomme paraissait peu content.—Encore une fois, dit-il, en se relevant de devant la porte du poèle et en assujettissant sur sa pipe un charbon ardent d'érable, avec son couteau plombé, tu ferais mieux de ne pas y aller, Charlotte.—Ah ! voilà comme vous êtes toujours, papa ; avec vous on ne pourrait jamais s'amuser.—Mais aussi, mon vieux, dit la femme, il n'y a pas de mal, et puis José va venir la chercher, tu ne voudrais pas qu'elle lui fît un tel affront ?

Le nom de José sembla radoucir le bonhomme.

—C'est vrai, c'est vrai, dit-il entre ses dents : mais promets-moi toujours de ne pas danser sur le mercredi des cendres ; tu sais ce qui est arrivé à Rose Latulipe....

—Non, non, mon père, ne craignez pas ; tenez, voilà José.

Et en effet, on avait entendu une voiture ; un gaillard, assez bien découplé, entra en sautant et en se frappant les deux pieds l'un contre l'autre ; ce qui couvrit l'entrée de la chambre d'une couche de neige d'un demi-pouce d'épaisseur. José fit le galant ; et vous auriez bien ri vous autres, qui êtes si bien nipés, de le voir dans son accoutrement des dimanches : d'abord un bonnet gris lui couvrait la tête, un capot d'étoffe noire dont la taille lui descendait six pouces plus bas que les reins, avec une ceinture de laine de plusieurs couleurs qui lui battait sur les talons, et enfin une paire de culottes vertes à mitasses bordées en tavelle rouge, complétaient cette bizarre toilette.

—Je crois, dit le bonhomme, que nous allons avoir un furieux temps ; vous feriez mieux d'enterrer le mardi gras avec nous.

—Que craignez-vous, père, dit José, en se tournant tout-à-coup et faisant claquer un beau fouet à manche rouge, et dont la mise était de peau d'anguille, croyez-vous que ma guevale ne soit pas capable de nous traîner? Il est vrai qu'elle a déjà sorti trente cordes d'érable du bois; mais ça n'a fait que la mettre en appétit.

Le bonhomme réduit enfin au silence, le galant fit embarquer sa belle dans sa cariole, sans autre chose sur la tête qu'une coiffe de mousseline, par le temps qu'il faisait; s'enveloppa dans une couverte, car il n'y avait que les gros qui eussent des robes de peaux dans ce temps-là; donna un vigoureux coup de fouet à Charmante qui partit au petit galop, et dans un instant ils disparurent gens et bête dans la poudrerie.

—Il faut espérer qu'il ne leur arrivera rien de fâcheux, dit le vieillard, en chargeant de nouveau sa pipe.

—Mais, dites-moi donc, père, ce que vous avez à craindre pour votre fille; elle va sans doute ce soir chez des gens honnêtes.

—Ha! monsieur, reprit le vieillard, vous ne savez pas; c'est une vieille histoire, mais qui n'en est pas moins vraie! tenez: nous allons bientôt nous mettre à table; et je vous conterai cela en frappant la fiole.

—Je tiens cette histoire de mon grand-père, dit le bonhomme; et je vais vous la conter comme il me la contait lui-même:

Il y avait autrefois un nommé Latulipe qui avait une fille dont il était fou; en effet c'était une jolie brune que Rose Latulipe: mais elle était un peu scabreuse pour ne pas dire éventée.—Elle avait un amoureux nommé Gabriel Lepard, qu'elle aimait comme la prunelle de ses yeux; cependant, quand d'autres l'accostaient, on dit qu'elle lui en faisait passer. Elle aimait beaucoup les divertissements, si bien qu'un jour de mardi gras, un jour comme aujourd'hui, il y avait plus de cinquante personnes assemblées chez Latulipe; et Rose, contre son ordinaire, quoique coquette, avait tenu, toute la soirée, fidèle compagnie à son prétendu: c'était

assez naturel; ils devaient se marier à Pâques suivant. Il pouvait être onze heures du soir, lorsque tout-à-coup, au milieu d'un cotillon, on entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Plusieurs personnes coururent aux fenêtres, et frappant avec leurs poings sur les chassis, en dégagèrent la neige collée en dehors afin de voir le nouvel arrivé, car il faisait bien mauvais. Certes! cria quelqu'un, c'est un gros; compte-tu, Jean, quel beau cheval noir; comme les yeux lui flambent; on dirait, le diable m'emporte, qu'il va grimper sur la maison. Pendant ce discours, le monsieur était entré et avait demandé au maître de la maison de se divertir un peu. C'est trop d'honneur nous faire, avait dit Latulipe, dégrayez-vous, s'il vous plait: nous allons faire dételer votre cheval. L'étranger s'y refusa absolument—sous prétexte qu'il ne resterait qu'une demi-heure, étant très pressé. Il ôta cependant un superbe capot de chat sauvage et parut habillé en velour noir et galonné sur tous les sens. Il garda ses gants dans ses mains, et demanda permission de garder aussi son casque, se plaignant du mal de tête.

—Monsieur prendait bien un coup d'eau-de-vie, dit Latulipe en lui présentant un verre. L'inconnu fit une grimace infernale en l'avalant; car Latulipe, ayant manqué de bouteilles, avait vidé l'eau bénite de celle qu'il tenait à la main, et l'avait remplie de cette liqueur. C'était bien mal au moins.—Il était beau cet étranger, si ce n'est qu'il était très brun et avait quelque chose de sournois dans les yeux. Il s'avança vers Rose, lui prit les deux mains et lui dit: J'espère, ma belle demoiselle, que vous serez à moi ce soir et que nous danserons toujours ensemble.

Certainement, dit Rose à demi-voix et en jetant un coup d'œil timide sur le pauvre Lepard, qui se mordit les lèvres à en faire sortir le sang.

L'inconnu n'abandonna pas Rose du reste de la soirée, en sorte que le pauvre Gabriel renfrogné dans un coin ne paraissait pas manger son avoine de trop bon appétit.

Dans un petit cabinet qui donnait sur la chambre de bal

était une vieille et sainte femme qui, assise sur un coffre, au pied d'un lit, priait avec ferveur; d'une main elle tenait un chapelet, et de l'autre se frappait fréquemment la poitrine. Elle s'arrêta tout-à-coup, et fit signe à Rose qu'elle voulait lui parler.

—Ecoute, ma fille, lui dit-elle; c'est bien mal à toi d'abandonner le bon Gabriel, ton fiancé, pour ce monsieur.—Il y a quelque chose qui ne va pas bien; car chaque fois que je prononce les saints noms de Jésus et de Marie, il jette sur moi des regards de fureur.—Vois comme il vient de nous regarder avec des yeux enflammés de colère.

—Allons, tantante, dit Rose, roulez votre chapelet, et laissez les gens du monde s'amuser.

—Que vous a dit cette vieille radoteuse? dit l'étranger.

—Bah, dit Rose, vous savez que les anciennes prêchent toujours les jeunes.

Minuit sonna et le maître du logis voulut alors faire cesser la danse, observant qu'il était peu convenable de danser sur le mercredi des cendres.

—Encore une petite danse, dit l'étranger.—Oh! oui, mon cher père, dit Rose; et la danse continua.

—Vous m'avez promis, belle Rose, dit l'inconnu, d'être à moi toute la veillée: pourquoi ne seriez-vous pas à moi pour toujours?

—Finissez donc, monsieur, ce n'est pas bien à vous de vous moquer d'une pauvre fille d'habitant comme moi, répliqua Rose.

—Je vous jure, dit l'étranger, que rien n'est plus sérieux que ce que je vous propose; dites: Oui... seulement, et rien ne pourra nous séparer à l'avenir.

—Mais, monsieur!... et elle jeta un coup d'œil sur le malheureux Lepard.

—J'entends, dit l'étranger d'un air hautain, vous aimez ce Gabriel? ainsi n'en parlons plus.

—Oh! oui.... je l'aime.... je l'ai aimé.... mais tenez, vous

autres gros messieurs, vous êtes si enjoleurs de filles que je ne puis m'y fier.

—Quoi! belle Rose, vous me croiriez capable de vous tromper, s'écria l'inconnu, je vous jure par ce que j'ai de plus sacré.... par....

—Oh! non, ne jurez pas; je vous crois, dit la pauvre fille; mais mon père n'y consentira peut-être pas?

—Votre père, dit l'étranger avec un sourire amer; dites que vous êtes à moi et je me charge du reste.

—Eh bien! oui, répondit-elle.

—Donnez-moi votre main, dit-il, comme sceau de votre promesse.

L'infortunée Rose lui présenta la main qu'elle retira aussitôt en poussant un petit cri de douleur; car elle s'était senti piquer, elle devint pâle comme une morte et prétendant un mal subit elle abandonna la danse. Deux jeunes maquignons rentraient dans cet instant, d'un air effaré, et prenant Latulipe à part, ils lui dirent:—Nous venons de dehors examiner le cheval de ce monsieur; croiriez-vous que toute la neige est fondue autour de lui, et que ses pieds portent sur la terre? Latulipe vérifia ce rapport et parut d'autant plus saisi d'épouvante, qu'ayant remarqué, tout-à-coup, la pâleur de sa fille auparavant, il avait obtenu d'elle un demi-aveu de ce qui s'était passé entre elle et l'inconnu. La consternation se répandit bien vite dans le bal, on chuchotait et les prières seules de Latulipe empêchaient les convives de se retirer.

L'étranger, paraissant indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, continuait ses galanteries auprès de Rose, et tout en lui présentant un superbe collier en perles et en or: Otez votre collier de verre, belle Rose, et acceptez, pour l'amour de moi, ce collier de vraies perles.—Or, à ce collier de verre pendait une petite croix, et la pauvre fille refusait de l'ôter.

Cependant une autre scène se passait au presbytère de la paroisse où le vieux curé, agenouillé depuis neuf heures du

soir, ne cessait d'invoquer Dieu : le priant de pardonner les péchés que commettaient ses paroissiens dans cette nuit de désordre : le mardi gras.—Le saint vieillard s'était endormi, en priant avec ferveur, et était enseveli, depuis une heure, dans un profond sommeil, lorsque s'éveillant tout-à-coup, il courut à son domestique, en lui criant : Ambroise, mon cher Ambroise, lève-toi, et attèle vite ma jument. Au nom de Dieu, attèle vite. Je te ferai présent d'un mois, de deux mois, de six mois de gages.

—Qu'y-a-t-il? monsieur, cria Ambroise, qui connaissait le zèle du charitable curé ; y a-t-il quelqu'un en danger de mort?

—En danger de mort! répéta le curé ; plus que cela, mon cher Ambroise! une âme en danger de son salut éternel. Attèle, attèle promptement.

Au bout de cinq minutes, le curé était sur le chemin qui conduisait à la demeure de Latulipe et, malgré le temps affreux qu'il faisait, avançait avec une rapidité incroyable ; c'était, voyez-vous, Ste. Rose qui applanissait la route.

Il était temps que le curé arrivât : l'inconnu en tirant sur le fil du collier l'avait rompu, et se préparait à saisir la pauvre Rose, lorsque le curé, prompt comme l'éclair, l'avait prévenu en passant son étole autour du col de la jeune fille et, la serrant contre sa poitrine où il avait reçu son Dieu le matin, s'écria d'une voix tonnante :—Que fais-tu ici, malheureux, parmi des chrétiens?

Les assistants étaient tombés à genoux à ce terrible spectacle, et sanglottaient en voyant leur vénérable pasteur qui leur avait toujours paru si timide et si faible, et maintenant si fort et si courageux, face-à-face avec l'ennemi de Dieu et des hommes.

—Je ne reconnais pas pour chrétiens, répliqua Lucifer en roulant des yeux ensanglantés, ceux qui, par mépris de votre religion, passent à danser, à boire et à se divertir, des jours consacrés à la pénitence par vos préceptes maudits ; d'ailleurs,

cette jeune fille s'est donnée à moi, et le sang qui a coulé de sa main, est le sceau qui me l'attache pour toujours.

—Retire-toi, Satan, s'écria le curé, en lui frappant le visage de son étole, et en prononçant des mots latins que personne ne put comprendre. Le diable disparut aussitôt avec un bruit épouvantable, et laissant une odeur de soufre qui pensa suffoquer l'assemblée. Le bon curé, s'agenouillant alors, prononça une fervente prière en tenant toujours la malheureuse Rose, qui avait perdu connaissance, collée sur son sein, et tous y répondirent par de nouveaux soupirs et par des gémissements.

—Où est-il? où est-il? s'écria la pauvre fille en recouvrant l'usage de ses sens.—Il est disparu, s'écria-t-on de toutes parts.—Oh mon père! mon père! ne m'abandonnez pas! s'écria Rose, en se traînant aux pieds de son vénérable pasteur; emmenez-moi avec vous... Vous seul pouvez me protéger... je me suis donnée à lui... je crains toujours qu'il ne revienne... Un couvent! un couvent!—Eh bien, pauvre brebis égarée et maintenant repentante, lui dit le vénérable pasteur, venez chez moi, je veillerai sur vous, je vous entourerai de saintes reliques, et si votre vocation est sincère, comme je n'en doute pas après cette terrible épreuve, vous renoncerez à ce monde qui vous a été si funeste.

Cinq ans après, la cloche du couvent de...... avait annoncé depuis deux jours qu'une religieuse, de trois ans de profession seulement, avait rejoint son époux céleste, et une foule de curieux s'étaient réunis dans l'église, de grand matin, pour assister à ses funérailles. Tandis que chacun assistait à cette cérémonie lugubre avec la légèreté des gens du monde, trois personnes paraissaient navrées de douleur: un vieux prêtre agenouillé dans le sanctuaire priait avec ferveur, un vieillard dans la nef déplorait en sanglottant la mort d'une fille unique, et un jeune homme, en habit de deuil, faisait ses derniers adieux à celle qui fut autrefois sa fiancée: la malheureuse Rose Latulipe.

Ph. A. de Gaspé.

1837.

EMMA, OU L'AMOUR MALHEUREUX.

ÉPISODE DU CHOLÉRA À QUÉBEC EN 1832.

I.

Dans ces temps de désolation et de deuil général à jamais gravés dans notre mémoire que le choléra fit son apparition dans la capitale du Bas-Canada, quelles scènes déchirantes de douleur ne se déployèrent-elles pas à nos yeux? Qui ne sentit pas son cœur attendri à la vue de ces malheureux, qui laissant leur patrie pour chercher le repos et la vie sur une plage étrangère, n'y trouvaient que le péril et la mort? Les larmes coulent encore au récit de la misère de ces familles éplorées qui, après un voyage pénible sur une mer orageuse et remplie d'écueils, arrivées au terme de leur course, tombaient les tristes victimes du fléau régnant. Pleurons sur leur sort, nous qui avons été épargnés par l'ange exterminateur, nous à qui est échu le soin de publier l'histoire de ces malheurs. Quelle plume pourrait tracer dignement les progrès de la contagion, que l'on vit attaquer l'innocence et le bonheur, s'introduire dans le sein des familles tranquilles et désarmées, et y répandre la frayeur et la mort. Combien d'orphelins jetés dans l'abîme de la vie sans secours, sans conseil? Quel sera le partage de cette fille privée des auteurs de ses jours, de cette jeune épouse, abandonnée dans un pays lointain, sans appui, sans amis, au milieu de la perversité des villes? Les cris de l'amitié, les gémissements de l'amour retentissent encore à nos oreilles et portent le tribut de leurs regrets sur la tombe des morts. L'homme sensible aux maux de ses semblables ne refusera pas un souvenir détaché des annales de ces temps déplorables que nous lui présentons aujourd'hui.

C'est alors qu'un ministère public mal avisé, au lieu de prendre quelque moyen d'éloigner la contagion, faisait pro-

mener les victimes de la maladie, d'une extrêmité de la cité à l'autre. Le plan de préservation adopté était le choix d'un hôpital situé au milieu du faubourg le plus populeux de la ville. On était donc obligé de transporter les malades depuis le lieu de débarquement par les rues les plus fréquentées pour les rendre à demi-morts au point qui leur était destiné ; comme si l'on eût voulu nous donner le spectacle du fléau et nous instruire par avance de tous ses symptômes. Etaient-ce là de sages mesures contre une maladie que l'on disait contagieuse ? Il est insensé de croire que l'on peut incarcérer la contagion dans un chariot, comme un lion dans sa litière ! Le choléra ainsi promené sur son char de triomphe faisait déjà de terribles ravages et répandait partout la terreur et la mort. Tel était le déplorable état de notre cité, lorsque le trait que nous allons rapporter nous donna un exemple frappant des vicissitudes humaines.

Dans le centre de la cité vivait monsieur Dornière avec son épouse chérie et une fille, unique et tendre fruit de leur amour. Cette heureuse famille vivait sur les revenus d'une grande fortune amassée dans le négoce, auquel M. Dornière s'était livré dès son enfance. C'était un homme doué de toutes les qualités propres à faire le bonheur de la société qui l'entourait. Généreux et sensible, complaisant et enjoué, ne pensant qu'à faire le bien, il jouissait tranquillement du fruit des labeurs de sa jeunesse. D'ailleurs, uni à une épouse qui réunissait les qualités de l'âme aux grâces du corps, il ne pouvait être malheureux. Emma, (c'était le nom de sa fille,) l'objet des plus tendres soins de ses parents, avait crû sous l'aile de la vertu et de l'innocence ; née avec tous les dons que la nature dans ses jours de magnificence se plait à prodiguer à ses créatures favorites, elle semblait comme un ange placé sur la terre ; les ornements brillants de l'esprit se mariaient en elle aux qualités plus rares du cœur ; à peine atteignait-elle sa vingtième année ; sa démarche élégante, son air de mélancolie, ses beaux yeux noirs qui respiraient une langueur pleine d'amour avaient amené sur ses

pas un jeune homme de mérite, qui captivait toute son attention. Ses parents entrevoyaient avec plaisir l'espérance d'une alliance aussi heureuse et la favorisaient de tous leurs vœux. Tout semblait promettre aux deux jeunes amants un avenir de bonheur et de gloire.

Chaque jour pour eux se levait clair et serein ; la flamme dont ils brûlaient l'un pour l'autre était une flamme éternelle que rien ne pouvait éteindre.

Ainsi, tout protégeait leur amour et concourait à ériger sur des bases solides le superbe édifice de leur félicité. L'époque de leur hymen approchait même, lorsque le fléau exterminateur fit son apparition. Ce fut une consternation générale. Les parents de la jeune fille furent particulièrement frappés de terreur. Jetant un coup d'œil en arrière et considérant la longue suite d'années qu'ils avaient coulée dans une parfaite harmonie, il leur semblait apercevoir l'aurore du triste jour où l'orage allait succéder au calme, où ces fleurs qui avaient reverdi pendant un long printemps allaient s'épanouir pour toujours, où la mort devait venir frapper à leur porte. Madame Dornière, surtout, sentait bondir son cœur à chaque nouvelle des mortalités sans nombre que l'on annonçait. Déjà même des personnes de distinction étaient tombées les victimes du fléau ; le commerce languissait, les boutiques se fermaient en plusieurs endroits et les papiers publics n'étaient remplis que des progrès effrayants de la maladie.

II.

Cependant la jeune Emma, au sein de la tempête qui grondait autour d'elle, paraissait tranquille et sans inquiétude. La paix dans l'âme, la douceur sur le visage, elle filait le cours de ses heureux jours dans l'entretien de son fidèle amant. Eugène, (c'était son nom,) que la peur n'avait jamais ému, ne voyait la mort avec crainte qu'en pensant à sa tendre Emma. Craignant que la frayeur ne s'emparât d'elle, il ne paraissait que plus enjoué ; il n'était pas

de jeux et de plaisirs qu'il ne lui proposât pour divertir son esprit naturellement porté vers la mélancolie. C'était un de ces beaux jours d'été, remarquables par leur sècheresse, qu'il lui fit la proposition d'une promenade à la campagne chez une tante qu'ils avaient coutume de visiter. Avec l'aveu des parents le voyage fut résolu. On partit vers les onze heures du matin. Ils se flattaient d'avance du plaisir que la vue des champs allait leur procurer dans un temps où la chaleur et la poussière rendent le séjour des villes peu agréable. Emma jouissait de ce calme de l'âme si nécessaire dans ces moments de désastre, lorsqu'un trait empoisonné vint la frapper au cœur. La vue d'une malheureuse victime, déjà dans les convulsions de la maladie et traînée sur un chariot à demi-entr'ouvert qu'ils rencontrèrent en traversant une rue de la ville, porta le poison de la frayeur dans l'esprit de la jeune fille. A la vue de cet objet de douleur son cœur tressaillit. Le tremblement s'empare de tous ses membres et la pâleur de son visage indique toute l'agitation de son âme. Hélas! c'étaient les tristes augures des malheurs qui se conjuraient sur sa tête. En vain Eugène essaie de la distraire de cette funeste pensée, le trait était enfoncé trop avant; et la blessure était mortelle; Emma fut triste pour le reste de la journée. Telle on voit une biche timide, que le fer mal assuré du chasseur vient de frapper au flanc, traînant avec elle l'arme attachée à ses chairs, s'enfoncer dans l'épaisseur de la forêt; elle emporte dans son sein le germe de sa mort, et la blessure, de légère qu'elle était, affaiblissant les forces de la victime, cause enfin son entière destruction.

Cependant les chevaux dociles au fouet de leur maître emportaient avec vitesse leur léger fardeau, laissant loin derrière eux l'objet de la triste pensée. Déjà la campagne se découvre aux yeux des deux amants; un air plus frais, les fleurs des champs, les animaux bondissants sur les collines, le chant mélodieux des oiseaux, en un mot, toute la nature rassemblée semblait célébrer leur présence et leur

offrait ses mille beautés. Mais la tristesse d'Emma ne disparaissait pas. Bientôt on arriva au terme de la course. La tante les accueillant dans ses bras les reçut avec la plus grande joie. Après un repas champêtre où la frugalité se joignait à l'abondance, on alla dans un jardin magnifique respirer un moment le parfum des fleurs. Au bout d'une vaste allée s'élevait un berceau formé par une vigne qui s'entrelaçait amoureusement autour d'un orme majestueux, et retombant à une certaine hauteur formait un asile charmant contre les rayons brûlants du soleil. Des bancs de gazon, élevés au dedans, invitaient à s'y reposer. Un ruisseau limpide coulait par derrière et le léger bruit de son cours mêlé aux chants des oiseaux d'alentour en faisait un petit Eden de délices. Un attrait invincible entraîna les deux amis à aller y goûter les charmes de la solitude. Mais Emma était toujours inquiète. Aux paroles affectueuses d'Eugène elle ne répondait que par des soupirs, elle qui aimait tant à savourer les délices d'épancher les secrets de son cœur dans celui d'Eugène.

—Emma, disait celui-ci, quelle malheureuse frayeur s'est emparée de toi! Ton visage est pâle, ta main est tremblante!

—Si tu connaissais, répondait-elle, les pressentiments de mon âme! Depuis que j'ai vu cette infortunée cruellement bercée dans ce chariot funèbre, son image me poursuit continuellement. Sommes-nous plus que les autres à l'abri de la contagion? qui sait, peut-être demain sera-ce notre tour à faire le voyage dans ce chariot?

Chère Emma, répliqua le jeune homme en laissant tomber sa tête sur les genoux de son amie, pourquoi troubler ton esprit de si cruelles idées? Ne crois pas que la maladie puisse se communiquer; si c'était seulement une question, le comité de santé, qui, parmi ses membres, compte même des gens de l'art, ferait-il passer au centre de la cité et par les rues les plus parcourues les malheureux attaqués du choléra? Non sans doute, ce serait une mesure trop im-

prudente et trop barbare. Que la paix renaisse dans ton cœur; laissons-là ces tristes discours. Quels charmes ne nous offrent pas ces lieux! que nous serions heureux......

—Les heures s'écoulent vite, Eugène, quand nous sommes seuls. Partons, près de ma mère nous nous entretiendrons de notre félicité; il se fait déjà tard......

—Tes désirs sont mes lois; tu souris, j'en bénis le ciel; et ces arbres verdoyants ont été les seuls témoins de nos serments.

C'était ainsi qu'Eugène tâchait de ramener le calme dans le cœur épouvanté de son amie. Peines inutiles! discours superflus! Le destin avait prononcé sa sentence. Leurs noms étaient inscrits en lettres noires dans les régistres de la mort.

III.

Déjà le soleil avait parcouru les deux tiers de sa course, lorsque les deux jeunes amis se mirent en route. Rendus vers le milieu de leur chemin, tout-à-coup le ciel commença à s'obscurcir; la chaleur était accablante, les fleurs se desséchaient jusqu'à la racine, le zéphir s'était retiré vers les montagnes, des colonnes de poussières s'élevaient dans les airs et l'astre du jour caché par les nuages ne se montrait que par courts intervalles. Hélas! quels présages affreux pour la timide Emma, préoccupée de ses tristes réflexions.

—Vois-tu, dit-elle, ce nuage affreux qui s'avance au-dessus de nos têtes, il porte dans son sein le tonnerre et la mort? que ne sommes-nous rendus chez nous!

—Qu'as-tu à craindre, chère Emma, quand je suis près de toi? Les nuages passent vers l'occident et nous arrivons......

—Je ne suis jamais plus heureuse que quand je suis à tes côtés. Mais qui ne frémirait? entends-tu le bruit sourd et lugubre derrière ce nuage si noir? regarde,—il couvre déjà la ville de son ombrage funeste!...

En même temps un coup de tonnerre effrayant frappe

leurs oreilles; les hauts clochers des églises se découvrent de temps en temps à leurs yeux à la faveur des longs sillons de lumière que laissent après eux des éclairs couleur de sang; la pluie tombe par torrents; les chevaux font voler la boue sous leurs pas rapides.

Eugène serrant sa compagne contre sa poitrine, la couvre de son manteau. Son œil étincelant à la vue des dangers semble défier tous les éléments conjurés contre Emma, et la foudre ne fût parvenue à elle, qu'en le frappant du premier coup. La distance était courte et l'on ne tarda pas à apercevoir la maison de M. Dornière. Quelle vue! quelle arrivée! Retournez plutôt sur vos pas, créatures infortunées! les douleurs, les plaintes, les cris lugubres, la mort ont pris vos places! Pourquoi vous hâter de courir à leur rencontre!

En ce moment le séjour du bonheur et de l'innocence avait été envahi par ses ennemis et retentissait de cris et de larmes; la mort en était aux prises avec la vie; le fléau, qui jusqu'alors avait respecté ce noble asile, venait d'en franchir le seuil. Madame Dornière était tombée sa victime. En vain déploie-t-on tous les appareils de l'art, en vain use-t-on de tous les secrets des charlatans, le feu dévorant a déjà gagné tout l'édifice qui menace ruine. C'est ce tableau funèbre qui s'offre aux yeux effrayés d'Emma, elle tremble, elle jette de profonds soupirs, elle court vers sa mère, l'embrasse étroitement et s'évanouit à ses pieds...... L'heure fatale est sonnée, madame Donière est déjà saisie du froid de la mort, ses yeux humides s'ouvrent un moment pour se retourner vers sa fille étendue à ses genoux, puis vers le ciel et se referment pour toujours.—On emporte Emma dans ses appartements et ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'elle revint à elle-même. Quelle crise pour un tendre époux, qui ne voyait de vie que dans la vie de son épouse chérie, qui voyait s'envoler en un clin d'œil, des années de bonheur! Il se trouble, il gémit, il paraît un moment dépourvu de tout sentiment et erre comme un insensé

dans ses vastes appartements. Eugène ne peut résister à ces coups plus terribles pour lui que la foudre qui venait d'éclater, il tombe presque sans vie au chevet du lit de sa bien-aimée.

IV.

Cependant il ne fallait pas tarder de porter en terre le corps de madame Dornière, unique reste de tant de grâce, d'esprit et de vertus. En tout autre temps la voûte d'une église eût été ouverte à grands frais pour recevoir les cendres précieuses de cette femme vertueuse. Mais les églises rejetaient de leur sein les cholériques et une terre nouvelle placée hors des murs et loin des habitations avait été choisie pour cet objet. Ce fut vers ce lieu que le convoi funèbre s'achemina. M. Dornière, qu'on n'aurait pas reconnu tant il était défiguré, soutenu par Eugène, suivait dans un lugubre silence la bière solitaire. Quelques amis intimes formaient tout le cortége. Deux mois auparavant quelle multitude n'eût-on pas vu à sa suite? Dans ce règne de confusion et de deuil on oublie parents et amis; on n'entend nuit et jour que le bruit des voitures qui transportent les morts et les mourants, les médecins et les ministres de la religion.

Le chemin du cimetière est la route la plus fréquentée. Les cercueils ne sont pas chaque jour en quantité suffisante pour receler les morts. On les entasse les uns sur les autres. A peine les fosses sont-elles assez profondes pour cacher aux vivants ces honteux et tristes débris de notre misérable humanité. Un bras de fer que rien ne peut arrêter semblait s'appesantir sur nos têtes et couvrait notre cité infortunée de plaies qui saignent encore aujourd'hui.

Emma, se laissant aller à ses douleurs et toute remplie de l'idée de la perte qu'elle venait de faire, ne pouvait se consoler et refusait toute nourriture. A ses tourments se joignait la frayeur de la contagion, qui lui peignait les convulsions et la mort à ses côtés. Déjà l'amertume des larmes

avait laissé sur son tendre visage de longs sillons de douleur; son tempérament inaccoutumé à ces orages ne pouvait résister à tant de coups redoublés. Son père glacé d'effroi traînait des jours languissants et ne voyait qu'en frissonnant tous les objets de sa maison qui lui rappelaient de si cruels souvenirs. Eugène aux pieds de son amante lui adressait les plus douces consolations que la tendresse de son cœur pût lui fournir. Que n'eût-il pas fait pour ramener à la vie l'objet des larmes d'Emma.

Un soir (c'était le troisième depuis la mort de madame Dornière) Emma ne pouvant dissimuler sa frayeur, serrait Eugène contre son sein en lui prodiguant toute son affection. Les plus touchantes paroles tombaient de ses lèvres brûlantes.

—Hélas! disait-elle, qu'est-ce que la vie? un fantôme, un songe amer qui disparaît! ma tendre mère—et elle versait un torrent de larmes. Laissant tomber sa tête sur l'épaule d'Eugène, elle sembla goûter un moment de repos. De nouveaux charmes se découvrent à l'œil furtif et amoureux! moments d'extase! moments de félicité inexpressible! Tout-à-coup l'infortunée se relevant langoureusement et lançant autour d'elle des regards étincelants:

—Où sommes-nous, s'écrie-t-elle, une idée cruelle me tourmente et me poursuit...

—Repose-toi sans crainte, compte sur le sang qui coule dans mes veines, je ne veux vivre que pour toi......

—Que pouvons-nous? une intelligence divine, maîtresse de nos vies en dispose à son gré; soumettons-nous à ses décrets; que le ciel soit notre seul désir! La mort ne m'a isolée sur cette terre que pour mieux me fixer...

—Tu me fais frissonner, répond Eugène, quelles sinistres paroles! que la nuit te ramène le repos, je me retire, il se fait tard, adieu!

Un nuage sombre et lugubre venait de passer sur ce couple infortuné et leurs mains tremblantes se séparaient avec peine. Un secret pressentiment les avertissait que

c'étaient là leurs derniers adieux. Le ciel avait résolu de répandre la consternation dans cette famille, et la mort, son aveugle et cruel messager, confondait sous ses coups l'innocence et le crime.

V.

Il est des événements dans la vie que les génies les plus sublimes ne peuvent contempler qu'avec un regard incertain et effrayé. La nature se plait à se soustraire à la faible intelligence de l'homme pour lui dénoncer l'idée de sa faiblesse et le forcer à lever les yeux vers son Créateur. Les plus grands malheurs succèdent avec la rapidité de l'éclair aux courts moments de félicité et nous montrent dans un jour terrible le tableau de la vie hnmaine. Eugène, abandonné à ses chagrins, l'esprit tout rempli de crainte pour l'avenir de sa bien-aimée qu'il vient de laisser à une heure fort avancée, se promenait dans sa chambre en attendant avec anxiété le lever du jour pour accourir chez M. Dornière. Le sommeil était loin de ses paupières malgré ses veilles et ses peines.—Chère Emma, se disait-il, en quel état l'ai-je laissée? Quelle pâleur mortelle sur son visage! quel amoureux regard! O créature adorable! que ne puis-je au prix de mon sang ramener le calme dans ton cœur! Puis Eugène jetait de profonds soupirs et tremblottait de tous ses membres. Il contemplait d'un œil égaré la flamme bleue de sa lampe dont la pâle et mourante lueur se reflétait sur les tapisseries de son cabinet et la comparait à l'image de l'agitation de son âme. Puis il reprenait:—Quels prestiges m'entourent! la frayeur, la crainte, la débilité, le chagrin, tout cela ne dispose-t-il pas à la maladie! S'il fallait ... cruelle idée... Ce serait bien la fin de ma vie! oui, le soleil qui éclairera ses derniers moments luira à son couchant sur ma tombe.

Telles étaient les cruelles agitations dans lesquelles Eugène se débattait comme un criminel qui secoue ses chaînes. Le désespoir s'empare de son âme, et succombant sous le poids

de ses émotions, il tombe sur son fauteuil. A l'instant le sommeil verse ses pavots sur ses paupières et les songes voltigeants viennent se reposer sur son front accablé de vertige. Son imagination échauffée lui représente la mort et les tombeaux; au milieu de ce tumulte il croit voir son amante dans toute la splendeur de ses charmes, elle lui paraît voluptueusement étendue dans ses bras, il croit l'apercevoir dans les convulsions de la maladie régnante; elle lui adresse les plus tendres adieux, s'échappe de ses bras et s'envole vers le ciel qui s'entr'ouvre pour la recevoir. Eugène était ainsi bercé dans les bras des songes que la fermentation de son brûlant cerveau lui formait à plaisir, lorsqu'un coup se fit entendre à la porte.—Monsieur, dit un valet en entrant, on vous demande sans délai à la maison de M. Dornière. Ces paroles eurent l'effet de la foudre sur Eugène. Il part encore tout troublé. Quel tableau effroyable va se présenter à ses yeux! O providence! que tes desseins sont enveloppés de mystère! pourquoi t'acharner ainsi contre la vertu et l'innocence! Au moment où ils devaient mettre les lèvres au calice de la félicité humaine, tu te complais à les confondre cruellement! La terre était-elle trop souillée pour les porter sur son sein!

En ce moment Mlle. Dornière est devenue la proie de la maladie; l'art d'Hypocrate et tous ses secrets sont impuissants contre les progrès du mal. La jeune vierge se sent défaillir, le poison a pénétré dans son sein, ses membres sont tremblants, ses nerfs se contractent, la lividité se répand sur son visage, tous les symptômes d'une mort prochaine planent sur sa tête; elle appelle son père, elle demande Eugène. C'est alors qu'il arrive; ses yeux sont égarés, sa figure est l'image vivante du désespoir, ses jambes manquent sous lui. Il tombe aux pieds d'Emma, qui lui tend la main. La tranquillité semble alors renaître sur son front:—Cher Eugène, lui dit-elle, je meurs, console-toi, je vais rejoindre ma mère. L'Eternel règle nos moments selon ses désirs. Hélas! je m'attendais à jouir de

la vie et je te l'avais consacrée! Près de toi je devais trouver la couronne du bonheur, mais le ciel en a voulu autrement. Emportée par un arrêt fatal, je pleurs notre cruelle séparation; mais une secrète pensée de mon cœur me crie qu'un jour nous serons réunis dans la région céleste. Vis heureux, que la vertu soit toujours ton guide, essuie tes larmes... je me sens défaillir... ciel!

A genoux au chevet de son lit Eugène couvrait de baisers la tendre main de son amie qui déjà se refroidit. Emma fait ses adieux à son père et tournant ses yeux vers le ciel, elle adresse à l'Eternel sa dernière prière.

En ce moment son visage rayonne, une lueur pâle semble se refléter sur ses traits... elle expire!—Eugène tombe sur le parquet plus mort que vif. Il ne devait pas survivre à sa bien-aimée, à qui il avait consacré le reste de ses jours. D'ailleurs est-il au pouvoir de la nature de résister à des chocs aussi terribles?

VI.

Il fallait procéder à rendre les derniers devoirs à l'infortunée avec cette funeste promptitude que requéraient les règlements. Une superbe bière reçut son corps, revêtu de ses plus beaux habillements et de ses joyaux les plus précieux. M. Dornière après avoir ainsi vu tous les objets de son affection s'ensevelir sous la terre, crut se trouver seul dans l'univers. La vue de sa maison lui parut insupportable, il la voua au silence et à l'abandon... Ayant laissé à Eugène des souvenirs non équivoques de son amitié, il s'embarqua pour l'Europe dès le lendemain. Eugène morne et silencieux, refusant la nourriture, sentait que sa manière de vivre le mènerait à une ruine certaine. Plusieurs fois même dans l'accès de ses douleurs, il saisit son poignard pour s'en percer le cœur, mais une idée de religion le retenait et lui disait d'attendre les décrets de Dieu sur sa destinée. La nuit était aussi triste pour lui que le jour, le sommeil ne reposait plus sur ses paupières; les pensées roulaient sans

suite dans son esprit égaré, lorsqu'une idée terrible, qui lui sembla tomber du ciel le frappa soudainement. Dans le silence des ténèbres il s'achemina vers le tombeau de son amante et à l'aide d'une échelle de corde dont il s'était muni il escalada la muraille du cimetière. Rendu à l'endroit où reposaient religieusement les restes de l'infortunée, il se jette contre la terre et l'arrose de ses larmes, il invoque la mort, il appelle à grands cris le nom de son amie:—"Emma! Emma! s'écrie-t-il en sanglottant, viens à mon secours, je t'appelle, et tu es sourde à ma voix! puis-je supporter la vie sans toi; si tu me voyais faible et décharné comme je suis! Tu m'as dit que nous serions réunis dans le séjour des anges, ah! je le veux, oui, pour ne plus te quitter. O Dieu! je vous invoque! frappez votre indigne serviteur; arrachez-lui le dernier souffle de vie; oui, je l'espère, la divinité exaucera ma prière, mon corps reposera près du tien, et réunis sur la terre, nous serons réunis dans les cieux; je veux m'ensevelir à tes côtés." Son corps était tremblant et affaissé comme si un lourd fardeau eût chargé ses épaules, lorsqu'un gémissement semblable au râle d'une victime qui tombe sous la hache sanglante, retentit à ses oreilles. Il tressaillit.... Qu'a-t-il entendu? Quelle est cette voix sortie du sein de la terre? Il est seul, au milieu des ténèbres, parmi les morts qui sont les seuls témoins; de hautes murailles le séparent du reste des humains.—Un cruel pressentiment le domine. Est-ce la voix d'Emma? Recueillant le reste de ses forces, il enlève le peu de terre qui couvrait le cercueil. Sa main toute ensanglantée arrache avec force le couvercle de la bière qui était déjà soulevé. Qu'aperçoit-il? Emma, Emma, s'écrie-t-il, en tombant sur son cadavre et en l'embrassant de toute l'ardeur des étreintes d'un mourant. Les joyaux étaient tombés des doigts de l'amante infortunée, ses habits déchirés, ses bras dévorés, son sein meurtri. Eugène était trop faible pour soutenir l'horreur d'un tel spectacle. Sa prière est exaucée!

Déjà le soleil paraissait à l'horizon à travers de sombres

nuages et lançait une lumière incertaine, pour découvrir aux humains cette scène d'horreur, lorsque le gardien du cimetière arriva et trouva ce malheureux jeune homme privé de vie, et enlacé dans les bras d'un cadavre de jeune fille. Il recule de frayeur et appellent ses gens qui approchaient: Accourez voir la malheureuse que nous avons enterrée il y a quelques jours, elle n'était pas morte! Elle avait pris de l'opium, répond l'un d'eux, voyez quand elle s'est réveillée comme elle a déchiré ses beaux habits.

—Mais lui! reprend le gardien, c'est ce jeune homme qui suivait la bière! voyez ce que c'est que l'amour, il est venu s'ensevelir auprès de son amie; cours, toi, Jacques, dire cela à M.... qu'il envoie chercher les intéressés.

A cette nouvelle les parents d'Eugène plongés dans le deuil ordonnèrent de nouvelles cérémonies, et les deux amants furent ensevelis dans une même tombe. C'est là que viennent quelquefois jeter des fleurs les amants malheureux: triste souvenir d'une époque qui laissa des traces de douleur dans presque tous les cœurs! Puisse le ciel touché de tant de maux nous délivrer de nouvelles attaques d'un fléau qui fait encore aujourd'hui ressentir sa violence dans l'ancien monde!

U. J. TESSIER (1).

1837.

AU CANADA.

"POURQUOI MON ÂME EST-ELLE TRISTE?"

Ton ciel est pur et beau; tes montagnes sublimes
Elancent dans les airs leurs verdoyantes cimes;
Tes fleuves, tes vallons, tes lacs et tes côteaux
Sont faits pour un grand peuple, un peuple de héros.
A grands traits la nature a d'une main hardie
Tracé tous ces tableaux, œuvres de son génie.

(1) M. Tessier est avocat au barreau de Québec.

Et, sans doute, qu'aussi, par un dernier effort,
Elle y voulut placer un peuple libre et fort,
Qui pût, comme le pin, résister à l'orage,
Et dont le fier génie imitât son ouvrage.
Mais, hélas! le destin sur ces hommes naissants
A jeté son courroux et maudit leurs enfants.
Il veut qu'en leurs vallons, chassés comme la poudre,
Il ne reste rien d'eux qu'un tombeau dont la foudre
Aura brisé le nom que l'avenir, en vain,
Voudra lire en passant sur le bord du chemin.
De nous, de nos aïeux la cendre profanée
Servira d'aliment au souffle de Borée;
Nos noms seront perdus et nos chants en oubli,
Abîme où tout sera bientôt enseveli.

II.

Ainsi chantait ma muse et sa lyre plaintive,
Comme le vent du soir, murmurait sur la rive;
Mais les échos muets étaient sourds à sa voix.
Et le peuple qu'autrefois
Enthousiasmaient ses chants, enivrait son histoire,
Peu soucieux de sa gloire,
S'endormait maintenant pour la première fois.
Hélas! dans son insouciance
Il passe comme un bruit qu'on oublie aussitôt:
Rien de lui ne dira son nom ni sa puissance;
Il s'éteindra comme un flot
Qui se brise sur le rivage,
Sans même à l'œil du matelot
Laisser empreinte son image.

Où sont, O Canada! tes histoires, tes chants?
Tes Delucs, tes Rousseaux, l'honneur de l'Helvétie,
Tous ces hommes enfin qu'illustrent les talents,
Qui font un peuple fier, grandissent la patrie,
Font respecter au loin son nom, ses lois, ses arts,
Et, pour sa liberté, lui servent de remparts?
L'étranger cherche, en vain, un nom cher à la science.
Notre langue se perd, et dans son indigence
L'esprit, ce don céleste, étincelle des Dieux,
S'éteint comme une lampe, ou comme dans les cieux
Une étoile filante au funeste présage.
Déjà, l'obscurité nous conduit au naufrage;

Et le flot étranger envahissant nos bords
De nos propres débris enrichit ses trésors.
Aveuglés sur le sort que le temps nous destine,
Nous voyons sans souci venir notre ruine.
O peuple subjugué par la fatalité,
Tu sommeilles devant l'oracle redouté.
Il rejette ton nom comme un arbre stérile,
Que l'on veut remplacer par un scion fertile.
Il dit : laissons tomber ce peuple sans flambeau,
Errant à l'aventure;
Son génie est éteint, et que la nuit obscure
Nous cache son tombeau.

III.

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli?
L'on dirait que vaincu par le temps qui t'entraîne,
A l'ombre de sa faulx tu t'es enseveli?
Vois donc, partout, dans la carrière,
Les peuples briller tour-à-tour,
Les arts, les sciences et la guerre
Chez eux signalent chaque jour.

Dans l'histoire de la nature,
Audubon porte le flambeau;
La lyre de Cooper murmure,
Et l'Europe attentive à cette voix si pure
Applaudit ce chantre nouveau.

Enfant de la jeune Amérique,
Les lauriers sont encore verts;
Laisse dans sa route apathique
L'Indien périr dans les déserts.
Mais toi comme ta mère, élève à ton génie
Un monument qui vive dans les temps;
Il servira de fort à tes enfants:
Faisant par l'étranger respecter leur patrie.

Cependant, quand tu vois au milieu des gazons
S'élever une fleur qui dévance l'aurore,
Protège-là contre les aquilons
Afin qu'elle puisse éclore.
Honore les talents, prête-leur ton appui;
Ils dissiperont la nuit

Qui te cache la carrière:
Chaque génie est un flot de lumière.
....
....

IV.

O peuples fortunés! ô vous! dont le génie
Au monde spirituel découvrit jusqu'aux Dieux,
Qui brillez dans les temps comme l'astre des cieux;
L'esprit est immortel, et chaque œuvre accomplie
Par sa divine essence est et sera toujours;
Dieu même n'en saurait interrompre le cours.
Ainsi Rome et la Grèce éternisant leur gloire,
A l'immortalité léguèrent leur mémoire.
L'Europe rajeunie, instruite à leurs leçons,
Poursuivit les travaux des Plines, des Platons;
Et l'homme remontant ainsi vers la nature,
Elève au créateur toujours la créature.
Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants?
La coupe des plaisirs efféminé nos âmes;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes:
Dans l'air se perdent mes accents.
Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissons du monde inaperçus.
Je vois le temps venir, et de sa voix de glace
Dire, il était; mais il n'est plus.
Ma muse abandonnée à ces tristes pensées
Croyait déjà rempli pour nous l'arrêt du sort,
Et ses yeux parcourant ces fertiles vallées
Semblaient à chaque pas trouver un champ de mort.
Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre;
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants,
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non! tout dort avec lui, langue, exploits, nom, histoire;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence.

F. X. Garneau.

1837.

L'HOMME DE LABRADOR (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

Parmi les nombreux personnages groupés autour de l'âtre brûlant de l'immense cheminée, était un vieillard qui paraissait accablé sous le poids des ans. Assis sur un banc très bas, il tenait un bâton, à deux mains, sur lequel il appuyait sa tête chauve. Il n'était nullement nécessaire d'avoir remarqué la besace, près de lui, pour le classer parmi les mendiants. Autant qu'il était possible d'en juger dans cette attitude, cet homme devait être de la plus haute stature. Le maître du logis l'avait vainement sollicité de prendre place parmi les convives; il n'avait répondu à ses vives sollicitations que par un sourire amer et en montrant du doigt sa besace.—C'est un homme qui fait quelques grandes pénitences, avait dit l'hôte, en rentrant dans sa chambre à souper, car malgré mes offres, il n'a voulu manger que du pain.—C'était donc avec un certain respect que l'on regardait ce vieillard qui semblait absorbé dans ses pensées. La conversation s'engagea néanmoins, et Amand eut soin de la faire tourner sur son sujet favori. Oui, messieurs, s'écria-t-il, le génie et surtout les livres n'ont pas été donnés à l'homme inutilement! avec les livres on peut évoquer les esprits de l'autre monde; le diable même. Quelques incrédules secouèrent la tête, et le vieillard appuya fortement la sienne sur son bâton.

—Moi-même, reprit Amand, il y a environ six mois, j'ai vu le diable sous la forme d'un cochon.

Le mendiant fit un mouvement d'impatience et regarda tous les assistants.

—C'était donc un cochon, s'écria un jeune clerc notaire, bel esprit du lieu.

(1) Cette légende est extraite du roman de M. De Gaspé, l'Influence d'un Livre.

Le vieillard se redressa sur son banc, et l'indignation la plus marquée parut sur ses traits sévères.

—Allons, monsieur Amand, dit le jeune clerc notaire, il ne faudrait jamais avoir mis le nez dans la science pour ne savoir pas que toutes ces histoires d'apparitions ne sont que des contes que les grand'mères inventent pour endormir leurs petits enfants.

Ici, le mendiant ne put se contenir davantage :—Et moi, monsieur, je vous dis qu'il y a des apparitions, des apparitions terribles, et j'ai eu lieu d'y croire, ajouta-t-il en pressant fortement ses deux mains sur sa poitrine.

—A votre âge, père, les nerfs sont faibles, les facultés affaiblies, le manque d'éducation, que sais-je, répliqua l'érudit.

—A votre âge! à votre âge! répéta le mendiant, ils n'ont que ce mot dans la bouche. Mais, monsieur le notaire, à votre âge, moi, j'étais un homme; oui, un homme. Regardez, dit-il, en se levant avec peine à l'aide de son bâton; regardez, avec dédain même, si c'est votre bon plaisir, ce visage étique, ces yeux éteints, ces bras décharnés, tout ce corps amaigri; eh bien! monsieur, à votre âge, des muscles d'acier fesaient mouvoir ce corps qui n'est plus aujourd'hui qu'un spectre ambulant. Quel homme osait alors, continua le vieillard avec énergie, se mesurer avec Rodrigue, surnommé bras-de-fer? et quant à l'éducation, sans avoir mis, aussi souvent que vous, le nez dans la science, j'en avais assez pour exercer une profession honorable, si mes passions ne m'eussent aveuglé. Eh bien! monsieur, à vingt-cinq ans une vision terrible, (et il y a de cela soixante ans passés,) m'a mis dans l'état de marasme où vous me voyez. Mais, mon Dieu, s'écria le vieillard, en levant vers le ciel ses deux mains décharnées: si vous m'avez permis de traîner une si longue existence, c'est que votre justice n'était pas satisfaite! Je n'avais pas expié mes crimes horribles! Qu'ils puissent enfin s'effacer, et je croirai ma pénitence trop courte.

Le vieillard, épuisé par cet effort, se laissa tomber sur son siége, et des larmes coulèrent le long de ses joues étiques.

—Ecoutez, père, dit l'hôte, je suis certain que monsieur n'a pas eu intention de vous faire de la peine.

—Non, certainement, dit le jeune clerc en tendant la main au vieillard, pardonnez-moi; ce n'était qu'un badinage.

—Comment ne vous pardonnerais-je pas, dit le mendiant, moi qui ai tant besoin d'indulgence.

—Pour preuve de notre réconciliation, dit le jeune homme, racontez-nous, s'il vous plait, votre histoire.

—J'y consens, dit le vieillard, puisque la morale qu'elle renferme peut vous être utile, et il commença ainsi son récit:—

A vingt ans j'étais un cloaque de tous les vices réunis: querelleur, batailleur, ivrogne, débauché, jureur et blasphémateur infâme; mon père, après avoir tout tenté pour me corriger, me maudit, et mourut ensuite de chagrin. Me trouvant sans ressource, après avoir dissipé mon patrimoine, je fus trop heureux de trouver du service comme simple engagé de la compagnie de Labrador. C'était au printemps de l'année 17—, il pouvait être environ midi, nous descendions dans la goëlette *la Catherine*, par une jolie brise; j'étais assis sur la lisse du gaillard d'arrière, lorsque le capitaine assembla l'équipage et lui dit: Ah ça! enfants, nous serons, sur les quatre heures, au poste du diable; qui est celui d'entre vous qui y restera? Tous les regards se tournèrent vers moi, et tous s'écrièrent unanimement: Ce sera Rodrigue bras-de-fer. Je vis que c'était concerté; je serrai les dents avec tant de force que je coupai en deux le manche d'acier de mon calumet, et frappant avec force sur la lisse où j'étais assis, je répondis dans un accès de rage: Oui, mes mille tonnerres, oui, ce sera moi; car vous seriez trop lâches pour en faire autant; je ne crains ni Dieu ni diable, et quand Satan y viendrait je n'en aurais pas peur. Bravo! s'écrièrent-ils tous. Huzza! pour Rodrigue. Je voulus rire à ce compliment; mais mon ris ne fut qu'une grimace affreuse,

et mes dents s'entre-choquèrent comme dans un violent accès de fièvre. Chacun alors m'offrit un coup, et nous passâmes l'après-midi à boire. Ce poste de peu de conséquence était toujours gardé, pendant trois mois, par un seul homme qui fesait la chasse et la pêche, et quelque petit trafic avec les sauvages. C'était la terreur de tous les engagés, et tous ceux qui y avaient resté, avaient raconté des choses étranges de cette retraite solitaire; de là, son nom de: Poste du diable—en sorte que depuis plusieurs années on était convenu de tirer au sort pour celui qui devait l'habiter. Les autres engagés qui connaissaient mon orgueil, savaient bien qu'en me nommant unanimement, la honte m'empêcherait de refuser, et par là, ils s'exemptaient d'y rester eux-mêmes, et se débarrassaient d'un compagnon brutal qu'ils redoutaient tous.

Vers les quatre heures, nous étions vis-à-vis le poste dont le nom me fait encore frémir, après un laps de soixante ans; et ce ne fut pas sans une grande émotion, que j'entendis le capitaine donner l'ordre de préparer la chaloupe. Quatre de mes compagnons me mirent à terre avec mon coffre, mes provisions et une petite pacotille pour échanger avec les sauvages, et s'éloignèrent aussitôt de ce lieu maudit. Bon courage! bon succès! s'écrièrent-ils d'un air moqueur, une fois éloignés du rivage. Que le diable vous emporte tous, mes!... que j'accompagnai d'un juron épouvantable. Bon, me cria Joseph Pelchat, à qui j'avais cassé deux côtes six mois auparavant; bon, ton ami le diable te rendra plus tôt visite qu'à nous. Rappelle-toi ce que tu as dit. Ces paroles me firent mal. Tu fais le drôle, Pelchat, lui criais-je; mais suis bien mon conseil, fais-toi tanner la peau par les sauvages; car si tu me tombes sous la patte dans trois mois, je te jure par.... (autre exécrable juron) qu'il ne t'en restera pas assez sur ta maudite carcasse, pour raccommoder mes souliers. Et quant à toi, me répondit Pelchat, le diable n'en laissera pas assez sur la tienne pour en faire de la babiche. Ma rage était à son comble! Je saisis un caillou, que je lançai avec

tant de force et d'adresse, malgré l'éloignement de la terre, qu'il frappa à la tête le malheureux Pelchat et l'étendit sans connaissance, dans la chaloupe. Il l'a tué! s'écrièrent ses trois autres compagnons, un seul lui portant secours tandis que les deux autres fesaient force de rames pour aborder la goëlette. Je crus, en effet, l'avoir tué, et je ne cherchai qu'à me cacher dans le bois, si la chaloupe revenait à terre; mais une demi-heure après, qui me parut un siècle, je vis la goëlette mettre toutes ses voiles et disparaître. Pelchat n'en mourut pourtant pas subitement, il languit pendant trois années, et rendit le dernier soupir en pardonnant à son meurtrier. Puisse Dieu me pardonner au jour du jugement, comme ce bon jeune homme le fit alors.

Un peu rassuré, par le départ de la goëlette, sur les suites de ma brutalité, (car je réfléchissais que si j'eusse tué ou blessé Pelchat mortellement, on serait venu me saisir,) je m'acheminai vers ma nouvelle demeure. C'était une cabane d'environ vingt pieds carrés, sans autre lumière qu'un carreau de vitre au sud-ouest; deux petits tambours y étaient adossés; en sorte que cette cabane avait trois portes. Quinze lits, ou plutôt grabats, étaient rangés autour de la pièce principale. Je m'abstiendrai de vous donner une description du reste: ça n'a aucun rapport avec mon histoire.

J'avais bu beaucoup d'eau-de-vie pendant la journée, et je continuai à boire pour m'étourdir sur ma triste situation: en effet j'étais seul sur une plage éloignée de toute habitation; seul avec ma conscience! et, Dieu! quelle conscience! Je sentais le bras puissant de ce même Dieu, que j'avais bravé et blasphémé tant de fois, s'appesantir sur moi; j'avais un poids énorme sur la poitrine. Les seules créatures vivantes, compagnons de ma sollitude, étaient deux énormes chiens de Terre-Neuve, à peu-près aussi féroces que leur maître. On m'avait laissé ces chiens pour faire la chasse aux ours rouges, très communs dans cet endroit.

Il pouvait être neuf heures du soir. J'avais soupé, je fumais ma pipe, près de mon feu, et mes deux chiens dor-

maient à mes côtés; la nuit était sombre et silencieuse, lorsque, tout-à-coup, j'entendis un hurlement si aigre, si perçant que mes cheveux se hérissèrent. Ce n'était pas le hurlement du chien ni celui plus affreux du loup: c'était quelque chose de satanique. Mes deux chiens y répondirent par des cris de douleur, comme si on leur eût brisé les os. J'hésitai; mais l'orgueil l'emportant, je sortis armé de mon fusil chargé à trois balles; mes deux chiens, si féroces, ne me suivirent qu'en tremblant. Tout était cependant retombé dans le silence, et je me préparais déjà à rentrer lorsque je vis sortir du bois un homme suivi d'un énorme chien noir; cet homme était au-dessus de la moyenne taille et portait un chapeau immense, que je ne pourrais comparer qu'à une meule de moulin, et qui lui cachait entièrement le visage. Je l'appelai, je lui criai de s'arrêter; mais il passa, ou plutôt coula comme une ombre, et lui et son chien s'engloutirent dans le fleuve. Mes chiens tremblant de tous leurs membres s'étaient pressés contre moi et semblaient me demander protection.

Je rentrai dans ma cabane saisi d'une frayeur mortelle; je fermai et barricadai mes trois portes avec ce que je pus me procurer de meubles; et ensuite mon premier mouvement fut de prier ce Dieu que j'avais tant offensé et lui demander pardon de mes crimes: mais l'orgueil l'emporta, et repoussant ce mouvement de la grâce, je me couchai, tout habillé, dans le douzième lit, et mes deux chiens se placèrent à mes côtés. J'y étais depuis environ une demi-heure, lorsque j'entendis gratter sur ma cabane comme si des milliers de chats, ou autres animaux, s'y fussent cramponés avec leurs griffes; en effet je vis descendre dans ma cheminée et remonter avec une rapidité étonnante, une quantité innombrable de petits hommes hauts d'environ deux pieds; leurs têtes ressemblaient à celles des singes et étaient armées de longues cornes. Après m'avoir regardé un instant, avec une expression maligne, ils remontaient la cheminée avec la vitesse de l'éclair, en jetant des éclats de rires diaboliques.

Mon âme était si endurcie que ce terrible spectacle, loin de me faire rentrer en moi-même, me jeta dans un tel accès de rage, que je mordais mes chiens pour les exciter, et que saisissant mon fusil je l'armai et tirai avec force la détente, sans réussir pourtant à faire partir le coup. Je faisais des efforts inutiles pour me lever, saisir un harpon et tomber sur les diablotins, lorsqu'un hurlement plus affreux que le premier me fixa à ma place. Les petits êtres disparurent, il se fit un grand silence, et j'entendis frapper deux coups à ma première porte: un troisième coup se fit entendre, et la porte, malgré mes précautions, s'ouvrit avec un fracas épouvantable. Une sueur froide coula sur tous mes membres, et pour la première fois depuis dix ans, je priai, je suppliai Dieu d'avoir pitié de moi. Un second hurlement m'annonça que mon ennemi se préparait à franchir la seconde porte, et au troisième coup, elle s'ouvrit comme la première et avec le même fracas. O mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, sauvez-moi! Et la voix de Dieu grondait à mes oreilles, comme un tonnerre, et me répondait: non, malheureux, tu périras. Cependant un troisième hurlement se fit entendre et tout rentra dans le silence; ce silence dura une dizaine de minutes. Mon cœur battait à coup redoublés; il me semblait que ma tête s'ouvrait et que ma cervelle s'en échappait goutte à goutte; mes membres se crispaient et lorsqu'au troisième coup, la porte vola en éclats sur mon plancher, je restai comme anéanti. L'être fantastique que j'avais vu passer, entra alors avec son chien et il se placèrent vis-à-vis de la cheminée. Un reste de flamme qui y brillait s'éteignit aussitôt, et je demeurai dans une obscurité parfaite.

Ce fut alors que je priai avec ardeur et fis vœu à la bonne Ste. Anne que, si elle me délivrait, j'irais de porte en porte, mendiant mon pain le reste de mes jours. Je fus distrait de ma prière par une lumière soudaine; le spectre s'était tourné de mon côté, avait relevé son immense chapeau, et deux yeux énormes, brillants comme des flambeaux, éclairèrent cette scène d'horreur. Ce fut alors que je pus contempler

cette figure satanique : un nez lui couvrait la lèvre supérieure, quoique son immense bouche s'étendît d'une oreille à l'autre, lesquelles oreilles lui tombaient sur les épaules comme celles d'un lévrier. Deux rangées de dents noires comme du fer, et sortant presque horizontalement de sa bouche, se choquaient avec un fracas terrible. Il porta son regard farouche de tous côtés et, s'avançant lentement, il promena sa main décharnée et armée de griffes, sur toute l'étendue du premier lit ; du premier lit il passa au second, et ainsi de suite jusqu'au onzième, où il s'arrêta quelque temps. Et moi, malheureux ! je calculais pendant ce temps-là, combien de lits me séparaient de sa griffe infernale. Je ne priais plus ; je n'en avais pas la force ; ma langue desséchée était collée à mon palais et les battements de mon cœur, que la crainte me faisait supprimer, interrompaient seuls le silence qui régnait autour de moi, dans cette nuit funeste. Je lui vis étendre la main sur moi ; alors, rassemblant toutes mes forces, et par un mouvement convulsif, je me trouvai debout et face à face avec le fantôme dont l'haleine enflammée me brûlait le visage. Fantôme ! lui criais-je, si tu viens de la part de Dieu, demeure ; mais si tu viens de la part du diable, je t'adjure, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de t'éloigner de ces lieux. Satan, car c'était lui, messieurs, je ne puis en douter, jeta un cri affreux, et son chien, un hurlement qui fit trembler ma cabane comme l'aurait fait une secousse de tremblement de terre. Tout disparut alors, et les trois portes se refermèrent avec un fracas horrible. Je retombai sur mon grabat, mes deux chiens m'étourdirent de leurs aboiements, pendant une partie de la nuit, et ne pouvant enfin résister à tant d'émotions cruelles, je perdis connaissance. Je ne sais combien dura cet état de syncope ; mais lorsque je recouvrai l'usage de mes sens, j'étais étendu sur le plancher me mourant de faim et de soif. Mes deux chiens avaient aussi beaucoup souffert ; car ils avaient mangé mes souliers, mes raquettes et tout ce qu'il y avait de cuir dans la cabane. Ce fut avec beaucoup de peine

que je me remis assez de ce terrible choc pour me traîner hors de mon logis, et lorsque mes compagnons revinrent, au bout de trois mois, ils eurent de la peine à me reconnaître : j'étais ce spectre vivant que vous voyez devant vous.

—Mais, mon vieux, dit l'incorrigible clerc notaire.

—Mais... mais... que... te serre..., dit le colérique vieillard, en relevant sa besace; et malgré les instances du maître il s'éloigna en grommelant.

—Eh bien ! monsieur le notaire, dit Amand d'un air de triomphe, qu'avez-vous à répondre maintenant ?

—Il me semble, dit l'étudiant, esprit fort, que le mendiant nous en a assez dit pour expliquer la vision d'une manière très naturelle; il était ivrogne d'habitude, il avait beaucoup bu ce jour-là; sa conscience lui reprochait un meurtre atroce. Il eut un affreux cauchemar, suivi d'une fièvre au cerveau, causé par l'irritation du système nerveux et... et...

—Et c'est ce qui fait que votre fille est muette, dit Amand impatienté.

PH. A. DE GASPÉ.

1838.

CANTIQUE POUR L'ÉPIPHANIE.

Douce rosée, en cette nuit profonde,
Tu vas germer le Saint Emmanuel,
Céleste enfant qui, pour sauver le monde,
Comme un agneau s'immole sur l'autel :
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

Le pur encens de nos cœurs en prière,
La myrrhe et l'or de nos simples vertus
Sont les présents qu'en ce jour de mystère
Le saint enfant demande à ses élus.
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

Tous les bergers ont mêlé leurs louanges,
Leurs doux accords et leurs simples concerts
Aux hymnes saints des célestes archanges :
Chantons comme eux le roi de l'univers.
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

Le Christ est né pour racheter la terre :
Il bénira le peuple de Sion !
Ce peuple adore en ce divin mystère
Le saint auteur de la rédemption.
Avec les mages
Nous l'adorons :
Et nos hommages
Sont purs comme leurs dons !

J. G. Barthe.

1838.

FRAGMENT IROQUOIS.

CHANSON.

Se munir d'une femme
C'est accepter des lois,
C'est contenter son âme,
La soumettre à la fois.
Ainsi soyons donc prudes,
Regardons de bien près,
Sinon ses coups sont rudes,
Préparés tout exprès !

Parler de mariage ?
Vaux mieux lui céder,
Puis entrer en ménage
Sans trop s'y préparer :
La femme est trop coquette
Pour n'en pas abuser ;
Madame la discrette,
Veuillez bien m'excuser !

Passer en amourettes
Un lustre désormais,
Toujours parler d'aigrettes
Sans s'ennuyer jamais...
Traiter de chère amante
Avec feu, passion,
Celle qui n'est constante
Que par pure façon !

L'amour tient d'étiquette :
" N'ouvrez pas votre cœur,"
Nous dit une coquette,
" Car l'aveu nous fait peur ! "
Pourtant mainte promesse
S'échange des deux parts,
Et l'on prend pour tendresse
Des vrais coups de poignards !

L'amour est éphémère
Et sans sincérité,
Pourquoi tant de mystère
Si peu de vérité ?
Quand les bouches s'adorent
Les cœurs sont trop glacés,
On dirait qu'ils ignorent
Les tendres voluptés !

Se piquer d'être belle,
N'a plus rien d'étranger ;
Mais se dire fidèle
Saurait-on le prouver ?
Mais ce qu'on nomme grâce
Est bientôt effacé ;
Oui, la beauté se passe ;
Suffrage à la bonté !

Il n'est plus sur la terre
De sincères amants !
Moi je me désespère
D'y voir tant d'inconstants.
Enfin pour en conclure,
Je dis sans hésiter :
Qu'amour fait qu'on endure,
Qu'il est chétif métier.

J. G. Barthe.

1838.

À MA MÈRE.

Quand tout petit encore, endormi sur ton sein,
Aux jours où je croissais à l'ombre de ta main,
Tu n'aimais que moi seul, que moi seul dans le monde :
Comme on vivait heureux dans notre paix profonde !
Te souvient-il des soirs, où bercé dans tes bras,
J'écoutais tes chansons et bégayais tout bas
Des mots tendres, naïfs, qui te faisaient sourire ?
Quand j'étais au berceau jouant comme un zéphire,
Et que papa venait me couvrir de baisers :
Sur moi vous confondiez, ô mes amis si chers !
Vos projets d'avenir comme une providence,
Vous bénissiez tous deux mon innocente enfance,
J'occupais à moi seul vos soins et vos amours,
Le destin avec vous ourdissait tous mes jours.
Plus tard je me fis grand : une sœur, puis un frère
Prirent ma place à moi, dans les bras de ma mère.
Je changeai de patrie et de père et d'autel,
Le ciel prit soin de moi loin du toit paternel.
Mais quelques ans après ma sœur avec mon frère
Gisaient, pleurés de tous, dans une froide bière !...
D'autres petits enfants, nés pour sécher tes pleurs,
Ne vinrent ici-bas qu'augmenter tes douleurs :
La mort les moissonna sans pitié pour leur mère,
A peine ont-ils goûté les caresses d'un père !...
Ah ! bénissez leur cendre ! ils dorment en repos
A l'ombre des cyprès qui protègent leurs os !
D'autres consoleront tes dernières années,
Ils te feront du moins de moins pâles journées !

Tu pleures, pauvre mère ! ah ! songe qu'ici-bas
Nous sommes tous soumis à la loi du trépas !
Quelque jour, dans le ciel, près de ta grande fille,
Tu vivras pour jamais au sein de ta famille !
Six autres chers enfants, les amis de ton cœur,
Dans un saint dévoûment plaçant tout leur bonheur,
Verseront à leur tour du baume dans ton âme :
Ce nom d'*enfant* peut tout sur ton âme de femme !...
Ils vivront comme moi pour bénir tes vieux ans,
Pour honorer encor ta tête en cheveux blancs.

Moi, sous un autre ciel, révérant ton image,
Je redirai ton nom aux échos du rivage :
Nos cœurs battront si loin d'un réciproque amour
En attendant que Dieu les réunisse un jour !
Ton souvenir sera ma constante pensée,
J'en nourrirai toujours ma pauvre âme isolée !...

J. G. Barthe.

1838.

AUX CANADIENS.

—Peuple loyal et brave,
Qu'as-tu donc à pleurer ?
Quand tu serais esclave
Tu dois rire et chanter !

—Je pleure ma faiblesse,
Je pouvais être heureux ;
Croupi dans la molesse
Je ne suis plus qu'un gueux.

Je pleure mon amante,
L'épouse des humains ;
Ma lâche indifférence
A trahi ses destins.

Je pleure la patrie,
Je pleure un bien perdu,
La liberté ravie,
L'honneur et la vertu.

Ma douleur est profonde :
Je rêvais un beau jour ;
Je n'ai plus rien au monde
Que l'espoir et l'amour.

Indignes de nos pères,
L'élite des guerriers,
J'ai taché leurs bannières,
J'ai flétri leurs lauriers.

—Peuple loyal et brave,
Tu ne dois pas pleurer,
Quand tu serais esclave
Tu dois rire et chanter !

1838.

CANTIQUE POUR PAQUES.

Reprends, Sion, ton allégresse,
Chante Jésus victorieux,
Et, dans ce jour de sainte ivresse,
Unis ta voix aux voix des cieux!
Avec le saint, que l'homme entonne:
Alleluia!
Et que du ciel l'écho résonne:
Alleluia!

Chrétien, adore en cette hostie
Ton rédempteur qui, par amour,
Pour nous sauver perdit la vie....
Il ressuscite en ce grand jour!
Chantons-lui donc avec les anges:
Alleluia!
Bénissons Dieu dans nos louanges:
Alleluia!

L'amour le fixe au tabernacle
Pour nous combler de ses faveurs,
L'amour opère un grand miracle
Et sur l'autel, et dans nos cœurs.
Redisons-lui, pleins de tendresse:
Alleluia!
Laissons parler notre allégresse....
Alleluia!

J. G. Barthe.

1838.

L'INSURRECTION.

I.

Depuis longtemps régnaient sur nos riches campagnes
La paix et la vertu, ces fidèles compagnes,
Et les travaux des champs à plus d'un laboureur
Semblaient mieux un plaisir qu'une peine, un labeur.
Mais, surtout des moissons lorsqu'arrivait le terme,
Les fêtes et les jeux accouraient à la ferme.

Des filles du hameau, la modeste beauté,
Les refrains si joyeux de nos rondes antiques,
Le cidre, qui pétille en des coupes rustiques,
Puis des jeunes amants l'enivrante gaité;
Tout nous peint le bonheur et tout chôme sur l'herbe,
Et les derniers travaux et la dernière gerbe.

Lorsque d'un blanc manteau, la terre se couvrait,
Pour cacher ses os nus, et son sein qui gelait,
Devant le vieux foyer éclatant de lumière,
On riait, on jouait, on dansait tout le soir;
Au conte que narrait la crédule fermière,
On se pressait pensifs dans le coin le plus noir.

O fils du Canada! Qui vient troubler vos fêtes?
Quel sinistre présage a plané sur vos têtes?
Les plaisirs ont cessé, l'homme reste attentif,
Et l'enfant vers sa mère a couru tout craintif.
Ainsi font les agneaux, des loups fuyant la rage,
Ainsi font les poussins, lorsque surgit l'orage.

Pleurez, enfants, aux genoux de vos mères,
L'ennemi vient, dit-on, et le jour va finir.
Pleurez, enfants, voyez sortir vos pères;
Savez-vous si jamais ils pourront revenir?

II.

Le canon gronde au loin, et les chiens du village,
Aux cris des insurgés, mêlant leur voix sauvage,
Ont hurlé par trois fois. Distillant ses poisons,
Et franchissant le seuil de ces humbles maisons,
Le démon de la guerre a semé les alarmes,
Et veut forcer le peuple à recevoir des armes!

—Silence, toi, méchant, vas chercher loin d'ici,
Ton empire, ton sceptre, et tes sujets aussi!
Peuple bon, peuple heureux! en ce moment suprême,
A ton Dieu sois fidèle, à tes lois, à toi-même.
Le plus saint des devoirs pourrais-tu l'oublier?
Et ton antique honneur voudrais-tu le souiller?

—Pour former parmi nous une troupe rebelle,
Il faudrait une voix qui n'eût rien d'odieux,
Une voix qui parût nous descendre des cieux;
Une voix qui pût dire: allez, Dieu vous appelle!
—La voici cette voix, et par tout le vallon,
Du tocsin retentit le lugubre tinton!

"C'est la cloche, ont-ils dit, c'est la cloche qui sonne,
"C'est comme une agonie, ou la nuit lorsqu'il tonne.
" Elle chante d'en haut, ce cantique de mort:
" On profane l'autel, on égorge vos prêtres,
" On a souillé le champ où dorment vos ancêtres!
" Marchons, la cloche a dit: marche et tu seras fort."

Ils sont là nos guerriers, et d'orgueil et d'audace,
D'ardeur et de courroux brillent leurs nobles fronts,
Ils sont là, décidés à venger nos affronts.
Mais des chefs étrangers, que l'épouvante glace,
Ont disparu.—Comment? pour combattre ils n'ont rien?
Point d'armes, plus de chefs?—Mais du sang canadien!

Des soldats d'Albion, les brillantes cohortes
Dans l'air ont déployé l'étendard radieux,
Qui domine partout, flottant sous tous les cieux.
Les Canadiens, du temple, ont entouré les portes;
Leur sang français pétille, et bouillonne en leurs cœurs,
Ils seront braves, eux, s'ils ne sont pas vainqueurs!

Soudain, brille une étincelle,
Trois monstres en rugissant,
S'élancent vomissant
Le feu, la mort que recèle
Leur poitrine de fer.
Une lueur d'enfer,
En leur gueule enflammée,
Et pleine de fumée,
Epouvante les yeux;
Puis tous trois furieux,
Ensemble rebondissent,
Puis de nouveau mugissent,
En menaçant les cieux.
Derrière eux s'avancent,
Les soldats du pouvoir,
Leurs foudres les dévancent.
Qui va les recevoir?
Des cris de rage
Ebranlent les airs,
Comme dans un orage,
L'éclair suit les éclairs;

J'aime cet hymne saint qui parle au Créateur,
Ce chœur universel qui bénit son auteur!
L'air parfumé des bois, le tapis de verdure,
Le ciel mélancolique et l'onde qui murmure,
L'écho compatissant qui gémit avec moi,
Ces champêtres accords qui réveillent ma foi,
Font surgir le bonheur en mon âme amoureuse!
La voix de la nature est si miraculeuse!...

J'aime à perdre mes pas dans ces sentiers secrets,
J'aime à soupirer seul à l'ombre des bosquets,
A pleurer mes ennuis, à chanter mon Elvire,
A me vouer, loin d'elle, à mon touchant martyre!
Philomèle a sa voix, mais un ange a son cœur!
Un poète l'adore et coule avec bonheur
Les soirs de voluptés qu'un tendre amour ménage
Au couple vertueux qui devant Dieu s'engage!

Amants de la nature, ô vous, sensibles cœurs,
Qui dans l'isolement gémissez vos malheurs,
Venez à l'ombre frais de cette solitude
Oublier vos soucis, bannir l'inquiétude :
L'amour et le bonheur sont hôtes du bosquet
Où mon âme a trouvé le calme et le secret.
Quand le pinson gazouille un air plein d'allégresse
Mon cœur bat pour Elvire et s'émeut de tendresse :
J'écoute avec amour ce langage enchanteur
Qui redit à ma foi le nom du Créateur,
Et mon âme contemple au sein de l'Empirée
Le bonheur qui s'envole avec la troupe ailée!
Mes yeux languissamment laissent tomber des pleurs...
Elvire n'est pas là pour calmer mes douleurs!...
Je contemple des champs la scène verdoyante,
Je mêle mes soupirs à la brise mourante,
J'entonne un dernier hymne au sublime ouvrier,
Et mille autres soupirs répondent au premier.
Amis, suivez-moi donc au temple solitaire
Où les oiseaux des champs redisent leur prière :
Ce bois voluptueux, ce groupe de pins verts,
Ces champs aimés des cieux, ces agrestes concerts
Consolent ici-bas, retiennent sur la terre!...
La voix qui bénit Dieu, c'est la nature entière,
Je n'entends plus qu'un chœur, celui de l'univers!...

J. G. Barthe.

1838.

LE TEMPS, L'ÉTERNITÉ.

Mais, du temps qui n'est plus sur les débris des âges,
Il ne nous est resté que de vaines images.
Le temps a renversé le trône et les autels
Et, sous sa main de fer s'effacent les mortels!
Fouillez, pauvres humains! la cendre des empires,
Cherchez, dans leurs tombeaux, la poudre des vampires
Qui, sous le nom de chefs, de rois ou d'empereurs,
De leurs frères humains fesant des serviteurs,
Suçaient le sang et l'or de leurs peuples esclaves,
Exploitaient, en tyrans, les bras, les cœurs des braves :
Que vous en reste-t-il? Leurs noms et leur néant!
Ce sublime univers, à la mort échéant,
Périra, dans son jour, comme aura péri l'homme!
Annibal et César avec Carthage et Rome,
Alexandre et Pompée et les vaillants héros
Que le Dieu des combats, sous les mêmes drapeaux,
Guidait aux champs d'honneur, sont passés comme l'ombre!...
Et puis, du géant Corse allez évoquer l'ombre!...
L'écho de Sainte Hélène a conservé son nom,
Et le rocher s'anime où gît Napoléon!...

Dieu suspendit son bras puissant comme un miracle,
Le champ de Waterloo fut son dernier spectacle...
Etouffez, s'il se peut, vos pleurs et vos sanglots,
Ou, pleurant ses malheurs, adorez le héros!
De prodige et d'honneur Dieu qui forma son être
L'aurait fait immortel si l'homme avait pu l'être!
Comme tous les humains habitant le tombeau,
L'éternité l'endort en son sombre berceau.

Mais ce temps éternel de délice ou de flammes
Qui devra, pour jamais, fixer le sort des âmes,
Règne, dans deux séjours qui nous partageront.
Les saints, amis de Dieu, dans un bonheur profond,
Vivront au paradis, dans l'éternelle ivresse,
Pleins d'amour, de feux purs, d'extase et de tendresse,
Louant et bénissant dans un sacré transport,
Le même Dieu qui donne et la vie et la mort!

Dans le gouffre hideux, où le feu le dévore,
Satan, ange déchu, que le pécheur honore,
Dans l'éternelle nuit qui le dérobe aux cieux
Exécrant et son être, et son abîme affreux,
Règne, en cruel bourreau, sur ses tristes victimes.
Sur son front de terreur sont gravés tous les crimes;
La rage et le péché se disputent son cœur,
Il insulte à ce Dieu qui fut son créateur.
Il porte sur son front l'éternel anathème
Et son âme maudite exhale le blasphème.
Cette âme de poison est vouée aux serpents,
En proie à tous les maux, l'abrégé des tourments.
Hurlant contre le ciel qui lui lance sa foudre,
Il voudrait tenter Dieu de le réduire en poudre!
Ses cris désespérés invoquent le néant:
Le néant, dont il sort, est sourd à son tourment.
Le bras du Tout-Puissant l'a lancé dans l'abîme,
Asile réprouvé qui s'acquiert par le crime,
Où les tourments, les pleurs, *les grincements de dents*,
Les feux, le désespoir, les remords, les serpents
Vengeront à jamais la majesté divine!......

J. G. BARTHE.

1838.

AUX EXILÉS POLITIQUES.

Nous irons, assoupis sous le tombeau des âges,
Avant que, dans nos cœurs, s'effacent vos images.
Votre corps peut gémir sous l'empreinte des fers;
Mais votre âme trop noble, en dédaignant les haines,
S'agrandit et proclame, aux yeux de l'univers,
Que la liberté même existe dans les chaînes.
Amis, qu'il nous est doux de conserver l'espoir
Qu'un jour, peut-être un jour, nous pourrons vous revoir!
Vous quittez vos foyers pour des rives lointaines:
L'exil viendra souvent baigner vos yeux de pleurs,
Infortunés! songez, au milieu de vos peines,
Que plus d'un frère ici sentira vos douleurs.
Avant que le trépas, fermant votre paupière,
Vous fasse savourer l'éternelle lumière,

Pensez à vos parents, pensez à vos amis;
Pensez à votre sœur, pensez à votre frère;
Surtout, pensez souvent à votre cher pays:
Un fils, dans son exil, doit penser à son père!
Adieu! Héros, adieu! quand vous succomberez,
Nous ne gémirons plus... car nous serons tombés!

ROMUALD CHERRIER.

1838.

CANTIQUE POUR L'ASCENSION.

Air:—*Pourquoi me fuir?*

C'est vers le ciel que l'Homme-Dieu s'envole,
Il va régner dans le séjour des saints!
Il vint sauver Sion par sa parole
Et racheter de son sang les humains.

Céleste cour de sublimes archanges,
C'est votre roi qui triomphe en ce jour,
Répandez-vous en des chants de louanges,
Unissons-nous pour bénir son amour!

Il a vaincu le trépas et le crime
Pour nous ouvrir l'heureuse éternité,
Il va quitter la montagne sublime,
Exaltez, cieux! sa sainte humanité!

Jérusalem, cité sainte, éternelle,
Où Jésus-Christ trouve son trône d'or,
C'est dans ton sein que sa gloire immortelle
Brillera mieux qu'au sommet du Thabor!

Triomphe, ciel! sa sublime patrie!
Viens au-devant du céleste vainqueur,
Peuple angélique, exhale en harmonie
L'amour sacré qui possède ton cœur.

Mais nous, hélas! devons-nous sur la terre
Vivre longtemps exilés, orphelins?
Consolons-nous, vivons dans la prière,
L'esprit de Dieu prendra soin des humains!

J. G. BARTHE.

1838.

ÉLÉGIE.

DES PLEURS À LA MÉMOIRE D'ANTONIN.

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur :
Ah ! laissez-la pleurer ; elle y met son bonheur.

Antonin, tu n'es plus ! et l'univers sans toi
N'a pas d'autre Antonin qui m'attache à sa loi.
Tu n'es plus ! et déjà, le front dans la poussière,
Au ciel j'adresse ma prière.

" O mon Dieu ! dans ton sein reçois un fils chéri,
" Un soldat de seize ans au combat aguerri.
" Qu'il participe un jour à la gloire immortelle
" De ce Dieu qui vers lui l'appelle !

" Donne, sans lui, du baume aux pleurs de l'orphelin,
" Donne, ah ! donne sans lui, donne au pauvre du pain !
" Daigne assoupir, sans lui, les douleurs d'une mère,
" Rends-moi, sans Antonin, un frère ! "

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur :
Ah ! laissez-la prier ; elle y met son bonheur.

A peine le lilas s'entr'ouvrit et parut,
Qu'il dessécha, puis bientôt disparut :
Je l'ai vu grandir, croître, et je le vois encore
Se dissiper à son aurore.

O mort, cruelle mort ! tu ris de notre espoir...
Le matin de nos jours est de nos jours le soir.
Tu dis : "j'immolerai ;" dès l'instant ta victime
Tombe dans l'éternel abîme.

Amis, sourions tous autour de son tombeau :
Dieu réserve à ses fils un éternel berceau :
Mêlons nos doux concerts à la douce harmonie,
Aux chants de la Grande Patrie.

Laissez vibrer en paix la lyre de mon cœur :
Laissez-la soupirer les accents du bonheur !

ROMUALD CHERRIER.

1838.

LES DEUX BERGERS.

Vois comme autour de nous le ciel a rembrunit :
Sous le pâle horizon, où le soleil s'enfuit ;
Un autre jour va naître, annoncé par l'aurore :
Le jour est un rayon de l'astre qu'on adore !
Le globe se confond dans l'ombre de la nuit,
Dans un nuage d'or la lune en reflets luit
Et la brise du soir embaume le bocage.
Viens voir briller dans l'onde une amoureuse image,
Viens chérir ton berger,
Viens chanter et prier !
Demain les doux rayons dont l'horizon se dore
Viendront nous rire encore,
Demain, un jour nouveau
Nous sourira l'amour !
Sur le penchant de la colline
Où paissent nos brebis,
Viens cueillir, ma Céline,
Ces fraîches fleurs de lis !
Pour la nymphe de la fontaine
Les bergers te prendront ce soir,
Et les zéphirs quittant la plaine,
Pour caresser l'onde, ton frais miroir,
Marcheront sur tes traces
Jusqu'au bois, où les Grâces
Viennent danser la nuit
Aux clairs rayons de la lune qui luit.

Ta bergère, Tirtée, a juré dans son âme
De suivre tous tes pas,
Car les bergers ont des appas
Qui font naître en nos cœurs une brûlante flamme.
Quand nous vînmes, tous deux, pour la première fois,
Causer à l'ombre de ces bois,
Tu me disais en ton langage,
En suivant des yeux nos troupeaux
Qui paissaient sur ces côteaux,
Que c'était sous l'ombrage
Qu'amour accorde des faveurs.
En même temps tes yeux se remplissaient de pleurs,

Et moi je comprenais à peine
Les plaisirs et la peine
Qui remuaient mon cœur!
Depuis ce jour mon âme erre incertaine
Dans la crainte et l'ennui, l'espoir et la douleur.
J'ai grossi de mes pleurs les eaux de la fontaine!...
Il se fait nuit déjà, je gagne ma chaumière.
Dans un rêve amoureux,
Quand j'aurai clos ma brûlante paupière,
Je te chérirai mieux...

J. G. Barthe.

1838.

À MON AMIE.

Je voudrais te chanter, sur ma lyre champêtre,
Consacrer, dans mes vers, le nom que, sur un hêtre,
Au fond de mon bosquet, j'ai gravé de ma main;
Ce doux nom, en secret, palpite dans mon sein!
Je crains de me trahir..., ma passion timide
Fait taire mes soupirs, sèche mon œil humide,
Retient le battement de mon cœur indiscret,
Me force à tout garder, dans un prudent secret.
Et quelque soit l'espoir qu'autorise ma flamme,
J'attends pour m'avouer que je lise en ton âme,
Que, dans tes yeux, je voie une amoureuse pleur,
Expirer, sur ta lèvre, un soupir de ton cœur,
T'attendrir aux accords de ma brûlante lyre,
Briller de tout l'éclat d'amour et du sourire:
Alors, à tes genoux, je t'avouerai mes feux,
Le plaisir et l'amour nous souriront tous deux,
Le bonheur le plus pur sera notre partage,
Nous bénirons, ma chère, un si doux héritage!
La vie est si fertile en soucieuses pleurs
Que les amants, tous seuls, y recueillent des fleurs!...
Quand nous ferons, tous deux, le chemin de la tombe,
(Car la tendre beauté se fane aussi, puis... tombe,)
Nous courberons, plus tard, sous le fardeau des ans:
—Les ans les plus heureux, ce sont ceux des amants—
Lorsqu'à mon dernier jour, étendu sur ma couche,
Ta main viendra presser ma défaillante bouche,
Que, dans ton chaste sein, tressaillant les soupirs,
Tu n'auras plus de moi que quelques souvenirs,

De ton époux encor tu chériras l'image,
Car son dernier adieu sera le dernier gage
Des tendres sentiments qu'il te voue aujourd'hui!

J. G. Barthe.

1838.

LA VOIX D'UNE OMBRE.

Quels sont, ô mon pays, cet ébat sanguinaire,
Cette ardeur parricide, et ces débris fumants!
Pleure, oh! pleure du sang!... comme un drap funéraire,
De neige un froid linceul étreint tes fils mourants!

Le voilà donc enfin ce volcan politique
Soufflant au cœur de tous sa lave frénétique:
De son brûlant cratère il sort comme un géant,
Le regard plein de feu, les mains teintes de sang:
De l'insurrection c'est le tocsin qui sonne,
La haine qui rugit et l'airain qui résonne,
C'est le meurtre en orgie et qui l'écume aux dents
Déchire encore les morts et poursuit les vivants;
Seule au milieu des coups, joyeuse et triomphante,
C'est la mort qui saisit sa moisson palpitante.
Fatal aveuglement! délirante fureur!
Hélas! ils sont tombés victimes de l'erreur;
Ils tombent chaque jour nos trop malheureux frères,
Egarés par leurs cœurs, braves mais téméraires,
Coupables envers eux autant qu'envers la loi,
Et martyrs Vendéens, s'ils n'attaquaient leur roi.
L'amour de la patrie égara leur courage,
Traîtres par désespoir ils ont bravé l'orage.
Le sort les déifiait s'il les eût faits vainqueurs,
Mais vaincus, non sans gloire, ils n'ont point de vengeurs.
Eternels monuments des vengeances humaines,
St. Charles! St. Eustache! ô trop funestes plaines,
Où conduits à regret tant de braves soldats,
Sans armes, sans drapeaux, affrontaient les combats;
Vos tombeaux, vos déserts, vos sanglantes ruines,
Inévitable effet des guerres intestines,
N'attestent que trop bien leur coupable valeur.
Mais, silence! quelle est, en cette nuit d'horreur,

Cette voix qui surgit de ce carnage immonde;
Cette voix qui nous parle et n'est pas de ce monde:
" Frères, écoutez-moi, je sais la vérité;
" J'ai combattu, j'ai vu tomber de tout côté
" Nos plus fiers combattants! Oh! l'infamante orgie!
" Chacun criait: mourons, mourons pour la patrie;
" Mais mourez avec nous, traîtres et renégats,
" Vous dont les noirs forfaits nous ont fait tous soldats.
" C'est du sang qu'il nous faut!—Oui, c'est du sang, mes frères,
" Mais notre propre sang versé pour des chimères.
" Sur ce sol meurtrier ne suivez point nos pas;
" Vous pouvez nous pleurer, mais ne nous vengez pas.
" Un vertige effroyable avait saisi nos âmes,
" Rehaussant à nos yeux de criminelles trames:
" Mais tant d'affreux complots faits pour la liberté
" Ont-ils jamais valu le sang qu'ils ont coûté?
" Les temps sont encor loin où la justice humaine
" Veut qu'un peuple colon secoue enfin sa chaîne.
" Le peuple ne sent point l'empreinte de ses fers;
" Soumis, il se croit libre, heureux en ses déserts,
" Sous l'égide des lois qu'il tient de ses ancêtres,
" Et le sceptre qu'il voit dans les mains de ses maîtres.
" Mais, frères, si jamais l'on vous veut asservir;
" Oui, si de nos méfaits l'on vous ose punir,
" De nos tombeaux vengeurs évoquez donc nos âmes,
" Et vous verrez bientôt tout le pays en flammes.
" Contre l'oppression sachez qu'un peuple est fort,
" Et qu'il faut plus d'un coup pour lui donner la mort:
" Comme de neige on voit se grossir une boule,
" Il passe; un trône tombe, un empire s'écroule.
" Mais, non; ne croyons pas que jaloux de ses droits,
" Le peuple que l'on vit détrôner tant de rois,
" A qui l'Europe doit ses plus chères doctrines,
" Consente à provoquer les sanglantes matines
" Dont jadis la Sicile a vu souiller ses bords,
" Et fasse un peuple ilote, ou règne sur des morts!
" Ah! maudit à jamais soit l'infernal génie
" Qui semant parmi nous la discorde et l'envie,
" Voyait avec plaisir, par un dépit commun,
" Deux races de sujets s'égorger un par un.
" Nous pouvions être heureux, unis comme des frères;
" Divisés, Dieu sur nous fait pleuvoir ses colères...

"Exécrable forfait! quoi! l'on ose trahir
"La paix et le pardon offerts au repentir:
"Désarmés, on les tue, on les pille, on les vole...
"Justice!" Et dans les airs l'ombre à ces mots s'envole.
O! vous, de ces fureurs partisans chaleureux,
Echappés par miracle en ce désastre affreux,
Aux lieux encore fumants où l'émeute est passée,
Relisez la leçon que le glaive a tracée:
Ces mots sur le sol même écrits en traits de feu:
Du deuil et de la mort l'empire est en ce lieu!
Voyez ces murs noircis, ces campagnes désertes,
Les dépouilles des morts que la neige a couvertes,
Nos temples démolis, nos villages brûlés,
Et partout des débris que le meurtre a souillés;
Là l'épouse et la mère au carnage accourues;
Relèvent en pleurant des victimes connues;
Ici proscrits, fuyards, blessés, mourants ou vifs,
Languissant dans l'exil ou dans les fers captifs,
Voyez d'où sont tombés tous ces dieux populaires,
Que l'insurrection comptait sous ses bannières;
Femmes, enfants, vieillards, sans appui, sans secours,
Dispersés dans les bois, et maudissant leurs jours;
Les vivants que l'hiver laisse sans nourriture,
Et les morts dans les champs couchés sans sépulture;
Voilà les fruits amers des folles passions
Que nous donnent trop tôt les révolutions:
D'un courage indompté dévoûment parricide,
Qui fait d'une révolte un sanglant suicide.
Oh! toi de ton pays le malheur et l'orgueil,
Qui voulant l'affranchir le conduit au cercueil,
Etais-tu plus coupable ou bien plus téméraire,
Quand tu fis de l'émeute arborer la bannière?
Mais te voilà proscrit sur un sol étranger,
Laissons faire le temps qui te devra juger.
Infortuné Chénier! du moins quand tu succombe,
Tu laisse encor des cœurs pour pleurer sur ta tombe.
Et toi, qu'en ce grand meurtre on a sacrifié,
Peuple, nous te devons des pleurs, de la pitié!
....
Suspends, ô mon pays, cet élan téméraire.
Cette ardeur parricide, et ces combats sanglants!
Pleure, oh! pleure du sang!... comme un drap funéraire
De neige un froid linceul étreint tes fils mourants!

F. R. Angers.

1838.

LA PRIÈRE D'UNE JEUNE FILLE.

Sous la voûte d'azur, où le saint flambeau luit,
Du temple, enveloppé des ombres de la nuit,
Une âme, chaque soir, s'abrite et se retraite,
Une âme de colombe affligée, inquiète,
Gémit près de l'autel,
Près de l'autel, où Dieu s'est érigé son trône,
Son trône comme au ciel!
La cour des Chérubins est là qui l'environne,
Là tremblent les humains,
L'œuvre et jouet de ses puissantes mains,
Et sur son sacré chef, éternelle couronne
De ses rayons majestueux,
Abîme le mortel devant le Dieu qui tonne!
Monarque sur l'autel, il règne dans les cieux,
L'entière éternité passe devant ses yeux!
Les saints, peuple du ciel, recueillent sa parole,
L'âme du juste aussi se nourrit de symbole
En suppliant les cieux!
Dans ce sacré colloque, où l'homme pour son Dieu,
Peut, dans un saint silence, isolé dans ce lieu
Soupirer ses regrets, son amoureuse flamme,
Remettre à son auteur la prière et son âme,
Se loger dans son sein!
Calme majestueux qui parle le miracle!
Ce langage muet, l'amant du tabernacle.
L'entend...... c'est son destin!

Un soir, (il faisait nuit), l'écho du sanctuaire
Repétait de Cloris la brûlante prière.
Dans des larmes d'amour ses beaux yeux souriaient,
Elle et les séraphins en même temps priaient:
C'était comme la voix d'un ange qui murmure,
C'était un pauvre cœur, une âme sainte et pure,
Un cœur tout virginal qui s'épanchait en Dieu,
Qui voulait, pauvre enfant, dire à ce monde: adieu!
"—O Jésus! mon époux, amant jaloux des vierges,
" Soulage mon malheur!

" Donne à maman, mon Dieu! du pain... et du courage:
" Ecarte de mon front le menaçant orage,
" Donne-moi le bonheur......
" Veille sur nous, Jésus! pauvre et humble famille!
" Exauce les soupirs d'un cœur de jeune fille!
" Mes jours ont été purs comme ceux d'un berger,
" Je ne sais que gémir, t'aimer et t'adorer,
" T'offrir avec mon cœur, un trop juste martyre.....
" Mon cœur... maman le partage avec toi!
" Dans le ciel, ô mon Dieu, te souvenant de moi,
" Daigne placer Cloris avec sa sœur Elvire!..."

La voix du sanctuaire était montée au ciel!
Avec la terre aussi Cloris quitta l'autel,
Pour chanter dans les cieux, la compagne des anges,
Les hymnes de louanges
Et, quittant ici-bas,
Vivre l'éternité sans craindre le trépas!....

J. G. Barthe.

1838.

À MA SŒUR.

Te souvient-il, dans notre enfance,
Des jours bien heureux, où jadis,
Au sein de la plus douce aisance,
Nous goûtions les plaisirs permis?
A cet âge innocent et tendre,
Lorsque tu n'avais que douze ans,
Ma sœur, je ne pouvais comprendre
Que ton cœur devint inconstant.

Tous deux égaux par la naissance,
Le même toit nous abritait;
Tous deux nourris dans l'espérance,
Le même sein nous allaitait.
Combien de fois sur la verdure,
Assis à l'ombre de l'ormeau,
Nous mêlions nos chants au murmure
Du cristal d'un léger ruisseau!

Par une belle matinée
Du printemps, roi des saisons,

Quand d'une abondante rosée,
Cérès fructifiait ses moissons;
Aux doux accents de l'hirondelle,
Tu joignais des accords si gais,
Que la plaintive tourterelle
Semblait quitter les bois, les prés.

Aux mois de juillet et d'auguste,
Lorsque Philomèle endormait
Les petits du haut d'un arbuste,
Paisiblement tu sommeillais.
Qu'il te souvienne encore que lasse
Des ardeurs de l'astre du jour,
Avec une naïve grâce,
Tu protestais contre l'amour.

En septembre, où Pômone étale
La richesse de ses présents,
Quand, d'une tendresse amicale
Un fruit violait ses serments;
Te souvient-il qu'assis à l'ombre,
Sur un gazon jonché de fleurs,
Quelque fois vêtus d'un deuil sombre,
Nous venions partager nos pleurs?

En janvier qui toujours recèle
Les autans les plus rigoureux,
A ma voix sans cesse fidèle,
L'aube du jour ouvrait tes yeux.
Bannissant le Dieu des ténèbres,
Sans craindre de blesser sa loi,
Tu fuyais sa fuite funèbre,
Et ton cœur soupirait pour moi.

Dans ces temps, que tu m'étais chère!
Etrangère aux ruses d'amants,
Quand tu connaissais l'art de plaire,
Bien que tu n'eusses que douze ans!
Sensible, constante et sincère,
Ton seul guide était l'amitié,
Garde que l'enfant de Cythère
De tes seize ans n'ait pas pitié.

ROMUALD CHERRIER.

1838.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

Quoi ! descendre sitôt dans cette voûte sombre ?
—Oh ! non, je monte aux cieux !
Le trépas pour un ange est un songe pieux,
Ne troublons pas son ombre !...
Pourquoi de son tombeau flétrir les jeunes fleurs ?
Amis, séchons plutôt de paternelles pleurs,
Car cet ange n'est plus aux genoux de sa mère,
Le soir, pour prier Dieu,
Il ne goûtera plus des caresses d'un père...
Son autre père est au sublime lieu !
Adoré de deux cœurs qu'il comblait de délice,
Ce séraphique enfant
A consommé déjà son trop court sacrifice,
Sacrifice innocent !
Tendre frère des anges,
Je n'ai pas de louanges
Pures comme tes ans :
Je me plaisais en vain à rêver ton printemps,
A sourire aux projets de la plus tendre mère,
A bénir tes succès devant ton pauvre père !
Le ciel a moissonné son jeune lys en fleur,
Et c'est au ciel aussi qu'est fixé ton bonheur !...

J. G. Barthe.

1838.

À L'HONORABLE L. J. PAPINEAU.

Hélas ! déchu de ton sublime espoir,
Ma muse te suivra sur la terre étrangère,
Où l'ombre te grandit comme l'astre du soir !
Elle honore ton nom, car mon cœur le vénère.
Ta grande âme s'épure au creuset du malheur,
Et ton cœur se nourrit de souvenir d'honneur !
O fils aîné de ma patrie !
O toi ! de ton pays et l'orgueil et l'espoir !
Evoque ton passé comme un vivant miroir.
Un monument s'élève à ton génie,

Ce monument est immortel :
L'amour te l'érigea dans l'âme de tes frères
Comme on bâtit un saint autel
Pour transmettre à nos fils le culte de leurs pères !...

Qu'importe que mes pleurs suivent ton souvenir
Quand le malheur dévore un si grand avenir ?...
Ta chute, ton exil rend ma lyre muette...
Mais, c'est à te chanter que grandit un poète !
Sacré martyr de liberté !
Gémiras-tu longtemps dans ta captivité ?
As-tu vu périr ta mémoire ?
Au livre du destin ton nom a-t-il pâli ?
Ne trouverait-il plus une page de gloire,
Ce nom que tu gravas au cœur d'un ennemi ?...
Tu vieillis de jours d'infortune
Pour rajeunir à la prospérité :
Ton astre a son déclin,—le soleil et la lune
S'effacent dans la nue au temps d'obscurité :
Mais leur splendeur plus pure
Rayonne la nature
Quand ils viennent tout radieux
Reprendre leur beau cours dans la voûte des cieux :
Tel, sur le Canada, comme une étoile heureuse
Renaît, en souriant, la nuit voluptueuse,
Tu reviendras, un jour, brillant de ton éclat,
Régner dans la tribune et gouverner l'Etat !
O Papineau ! j'ai chéri ta mémoire
Et je ne mourrai pas sans chanter ta victoire !
Ton front n'a pas courbé sous le sceptre des rois,
A ce front plébéïen, nivelant la couronne,
Ton cœur n'adore pas le prostitué d'un trône
Ni ses serviles lois !

....
....

Les cœurs de tout un peuple ont frémi d'être esclaves
Et palpité de liberté :
A la voix de Nelson la cohorte de braves,
Sous l'immortel drapeau marchant avec fierté,
Sut mêler son sang pur à du sang mercenaire
Dont a rougi nos fers la marâtre Angleterre !
Et toi, brave Chénier, magnanime héros,
Dont la cendre sacrée éveille nos sanglots,

Ton vengeur sortira du champ où tu reposes!
Sur le tertre où tu dors, il est des lauriers-roses
Qui devaient couronner ton front...
Dans la foule des morts le trépas te confond,
Mais ces mots, à jamais, se liront sur ta tombe:
" Un martyr gît ici pour qu'une larme y tombe!"

J. G. Barthe.

1838.

AUX EXILÉS POLITIQUES CANADIENS.

Salut! concitoyens, foulez la terre amie,
Foulez le sol sacré de la patrie!
Sur la plage lointaine, où le crime gémit,
Où le repentir pleure... un généreux proscrit,
Un Nelson, un Gauvin, un Masson, un Bouchette,
Noms de héros chantés sur la mâle trompette,
DesRivières, Goddu, Marchessault et Viger
Dont les fronts plébéïens, ceints du noble olivier,
Devaient courber plus tard sous le faix de la gloire,
Pouvaient-ils dans la honte expier leur valeur?
L'égide de l'honneur
Portégeait leur mémoire!...
....
....
Les tyrans ont pâli, souillés d'iniquité,
Et, près de s'engloutir sous les débris du trône,
Ils se sont moins joués des droits d'humanité;
Ah! c'est que dans la fange ils jetaient leur couronne!
....
....
Les fils des Canadas, amants de liberté,
Perdant leur vain espoir dans un sceptre insensé
Et d'un généreux sang rachetant leur patrie,
Bravèrent dans nos champs la mitraille ennemie;
O peuple! jette un funèbre feston
Sur leur tombeau... bats le mâle clairon!
Couvre de drapeaux sombres
Les tombeaux et leurs ombres!...
Baise leur cendre sainte au fond de leur cercueil,
Erige un monument qui fasse ton orgueil,

Leurs noms, en traits de feu, dans ta généreuse âme
Sont gravés pour jamais!
....
....

Rois, vous portez en vain et le fer et la flamme
Si loin de vos palais!
Un roi doit-il régner sur un peuple d'esclaves?
Doit-il sous un vil joug courber les fronts des braves?...
....
....

Martyrs sanctifiés par de mâles exploits,
Le trépas vous soustrait à de honteuses lois!
Le peuple honorera vos noms, votre mémoire,
Vos ombres avec lui chanteront la victoire!
O peuple! jette un funèbre feston
Sur leur tombeau... bats le mâle clairon!
Couvre de drapeaux sombres
Les tombeaux et leurs ombres!...
Mais vous, qui, dans l'exil, consumant de beaux jours,
Avez flétri vos pas dans la fange des crimes,
Vous, qu'un fer assassin réclamait pour victimes,
Que de vils ennemis, sanguinaires vautours,
Jetaient à l'échafaud, en ignoble pâture,
Vous avez affronté le fer et la torture
Et l'homicide bras souillé de déshonneur!
La peur n'a pas molli vos âmes généreuses:
(Dans le sein des héros il bat un si grand cœur!)
Si le destin rendit vos armes malheureuses,
Si Mars vous a ravi la palme des combats,
Si vous ne fûtes point les plus heureux soldats,
Vous êtes succombés du moins avec vaillance.
Un seul fils d'Albion et sept fils de la France
Que l'honneur fit soldats,
Qu'on vit briguer la gloire en tête des combats,
Payèrent dans l'exil leur valeur héroïque:
Ceignons-leur aujourd'hui la couronne civique!
O peuple! tresse un glorieux feston,
Chante et bats le mâle clairon
Et de leurs pas chéris, oh! baise la poussière,
Devant eux, de respect, courbe ta tête altière!

J. G. Barthe.

1838.

LE RÊVE DU SOLDAT.

Quand la France héroïque inscrivait sur la pierre ([1])
Les exploits de ses fils devant la foule altière,
Les vieux rois inclinaient leur front ;
Et lorsque de la nuit flottaient les voiles sombres,
Ils croyaient voir paraître encor leur grandes ombres
Sur tous les points de l'horizon.
D'Alkmaer brillaient les bayonnettes,
Le sabre achevait les défaites
De Marengo, puis d'Iéna :
Et sur ces têtes couronnées
Le cauchemar jetait les journées
De Freidland et de Moscowa.

Moi, jeune étranger, seul, isolé dans la foule,
A chaque cri semblable au tonnerre qui roule
Je saisissais un souvenir.
Je disais : Je descends des fils de la Neustrie,
Nos aïeux appelaient la France leur patrie ;
Comme elle ils surent conquérir.
Les champs d'Hastings, Naples, Byzance,
Furent témoins de leur vaillance ;
A qui doit-on la liberté ?
Les barons normands la léguèrent ([2]),
Les preux d'Albion la gardèrent
Pure pour la postérité.

Les vieux guerriers veillaient alors aux Invalides,
Aux fenêtres passaient leurs lumières rapides,

([1]) L'arc-de-triomphe de l'Etoile à Paris fut commencé par Napoléon en commémoration des victoires des Français. La restauration n'y fit point travailler, mais Louis-Philippe le fit achever, et l'inauguration s'en fit devant un concours immense.

On a inscrit en lettres de bronze dans les panneaux de la voûte et des côtés les noms des principales batailles de la république et de l'empire, et ceux des généraux qui s'y sont le plus distingués.

([2]) Thierry, dans son histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, et Sismondi rapportent que tous les noms des barons qui ont signé la grande charte de l'Angleterre, paraissent être français.

Car ce jour était grand pour eux.
Un seul manquait : soldat d'Egypte et de Russie,
Devant l'arc d'alliance, enfin, que sa patrie
Renouvelle avec d'anciens preux ;
Il relisait sur les murailles
Les histoires de leurs batailles
Et les noms inscrits aux arceaux ;
Puis à genoux pressant la pierre,
Il répétait une prière,
Prière sainte du héros !

Il priait, quand soudain dans l'air il croit entendre
Une marche guerrière et qui semble descendre
En sons mâles devers ces lieux :
Puis comme un bruit de pas mesurés qui s'avance,
Et puis, bientôt il vit les grands guerriers de France
Sortir d'un nuage des cieux.
Devant le spectacle sublime
De la poussière qui s'anime
De tous ces héros du passé,
Le vieux soldat que la mitraille
A mutilé dans la bataille,
D'un saint effroi se sent troublé.

Et l'immortel cortége, au front pâle et sévère,
Défilait d'un pas lent, et chacun sur la pierre
Léguait un nom au monument.
Le premier c'est Clovis, fondateur d'un empire
Que quatorze cents ans n'ont encor pu détruire.
Il lui donna pour fondement
Soissons, immortelle victoire,
Où les Francs consacrent sa gloire
Par la défaite des Romains ;
Et Tolbiac où de son glaive
De leurs corps sanglants il élève
Une digue aux cruels Germains.

Le voilà celui qui, sans égal mille années,
De la France porta si haut les destinées,
Charlemagne ! ce vaste nom
Qu'avec étonnement, l'homme contemple encore
Dans ces temps reculés, ainsi qu'un météore,
Eclaire partout l'horizon...

Mais déjà sa grande ombre passe
Et celle de Roland s'efface
Avec la foule des guerriers,
Dont les héroïques histoires
De batailles et de victoires
Embrasaient tant les chevaliers.

Muet, le vieux soldat de l'œil suivait ces ombres
S'avançant lentement vers les nuages sombres
Qui lui dérobaient l'horizon.
Leurs yeux creux et perçants brillaient sous leur paupière
Et leurs habits semblaient couverts de la poussière
Des vieux sépulcres de Memnon.
Voici Guillaume d'Angleterre,
Conquérant, sa fortune altière
N'a pas trahi ses derniers jours,
Et même son ombre terrible
Semblant encor plus inflexible
De sa tombe règne toujours.

Plus loin c'est Jeanne d'Arc, Lafayette, Xaintrailles,
Lahire, Barbazan vieillis dans les batailles,
Et le vainqueur de Formigny.
Dunois et Richemont, Buchan passaient à peine
Qu'un fantôme paraît derrière eux et se traîne,
Personne n'est auprès de lui.
Quelle est donc cette ombre inconnue
Qui semble appréhender la vue
De tant de redoutables preux ?
Son nom ? il a trahi sa patrie,
Bourgogne, ton âme flétrie,
Non, ne verra jamais les Dieux.

Chacun le fuit ; son front que couvre de ses rides
Le mal à l'œil furtif, aux prunelles livides,
Semble plier sous les méfaits.
Condamné du destin, pour expier ta peine,
A traîner à tes pieds une éternelle chaîne
Qui ne te quittera jamais,
Ombre perfide, ombre sinistre,
Des discordes lâche ministre,
Annonces-tu quelque malheur ?
Comme cette vapeur fatale
Qui sur la rive orientale
Présage l'orage au pêcheur.

Mais il est déjà loin ce fantôme coupable
Qui subit chaque jour le décrêt redoutable,
Arrêt de malédiction !
Son exemple funeste est commun à chaque âge :
L'homme est comme un navire assailli par l'orage,
Victime de l'ambition.
Le ciel a rendu sa justice
Que son jugement s'accomplisse :
Personne ne plaint les pervers,
Car sur la terre il est encore
Plus de vertu qui nous honore
Que de crimes dans les enfers.

Les chevaliers vainqueurs dans le combat des trente !
De leurs casques d'airain une aigle menaçante
Couronne le vaste cimier.
A chaque pas qu'ils font de leurs cottes de maille,
Que le sang si souvent teignit dans la bataille,
Résonne sourdement l'acier.
Héros qui méprisaient la vie,
Pour la gloire de leur patrie
Ils ne lui refusèrent pas
Leurs bras et leurs fermes épées,
Que leur valeur avait trempées
Dans le carnage des combats.

Ils passaient, ils passaient, ces preux dont la victoire
Illumine le front de couronnes de gloire,
Qui ne s'effaceront jamais ;
Tels que les flots pressés des humides abîmes
Roulent sous l'aquilon leurs blanchissantes cimes
Que dore en passant de ses traits
Le soleil au sein des nuages ;
Ou que, sur les cimes sauvages
Des pics élancés dans les cieux,
Les aigles, en ouvrant leurs ailes,
Brillent aux voûtes éternelles
Pour disparaître ensuite aux yeux.

Henr quatre et Sully que la France révère,
Dont les noms sont encor bénis dans la chaumière,
S'éloignaient en s'entretenant,
Lorsque Louis parut et baptisa son âge,
Et trois fois à l'Europe imposa son servage,

Mais enchaînait en éclairant.
Quelle suite noble et fameuse,
Quelle couronne glorieuse
Pour un guerrier triomphateur!
La force s'allie au génie
Annonçant par leur harmonie
Le siècle civilisateur.

Mais voici les grands jours des tempêtes civiles,
Où les trônes tremblants sur leurs bases fragiles
Voyaient gonfler avec effroi
La lave des volcans, les fureurs populaires,
Qui débordent partout sur leurs pieds séculaires
Et ne respectent plus de loi.
En vain les rois contre l'orage
Des vieux restes de l'esclavage
Veulent élever un rempart,
La liberté qui les anime
Donne à ses fils l'élan sublime
Et triomphe de toute part.

Les voilà, ce sont eux! l'Europe est leur histoire,
Et cent lieux immortels, éternisant leur gloire,
Consacrent leurs noms à jamais.
Les échos du Kremlin, la voix des pyramides
Sans cesse rediront dans les siècles rapides
Les exploits des soldats français.
Triomphante, leur aigle altière
Au front de l'Europe entière
Flotta de Cadix à Moscou.
Les rois qui disaient à ces braves:
Soumettez-vous, soyez esclaves,
Pleins de terreur fuyaient partout.

Ils passaient, ces héros tout couverts de poussière,
Les yeux étincelants, la démarche guerrière
Comme ils l'avaient dans les combats.
Et les chevaux serrés en colonnes volantes,
Secouant dans les airs leurs narines brûlantes,
Faisaient gronder l'arc sous leurs pas.
Comme aux jours de la république
De loin la phalange héroïque
Venait passer devant ses yeux;

Et le vieux soldat de l'empire
Emu, troublé jusqu'au délire,
Tendait ses bras tremblants vers eux.

Napoléon paraît dans la foule immortelle,
Dont la gloire vivra, grandissante, éternelle,
Quand à son aspect le soldat,
Saisi d'enthousiasme, hélas! se croit encore
Aux jours glorieux où, dans les déserts du Maure,
Sous lui jadis il triompha.
En vain il l'appelle, il s'écrie :
Avec vous loin de la patrie,
Je combattais sur le Jourdain...
Le charme tout-à-coup s'efface,
Il n'aperçut plus dans l'espace
Que l'arc blanchi par le matin.

F. X. Garneau.

1838.

L'HIVER.

Moi, je les aime ces jours d'hiver et ce manteau blanc que la nature revêt... Il y a tant de mélancolie dans la pâleur de l'atmosphère et du globe, tant de dignité dans ce grand calme qui règne après les aquilons, tant de majesté sombre dans ce long recueillement de la nature entière! Il est de si grands jours parmi les jours d'hiver, de si mystérieux, de si touchants souvenirs dans les heures de la douloureuse semaine, dans les épais frimas des forêts et des champs dépouillés de leur verdure et du chaume qui recouvrait la hutte isolée du pauvre, dans la voix du *Chrystôme champêtre* soupirant les pages de Jérémie...

L'hiver est un grand drame dont le début est la naissance de Dieu même, identifié en quelque sorte avec la nature humaine, et dont le dénouement est le même Dieu mourant pour sauver la postérité du premier homme. Oui, dans la *Semaine Sainte*, je crois que mon âme pleure, quand j'entends les voûtes d'un vieux temple retentir des lamentations des

prophètes... quand je vois de mes yeux le mémorial en action de la *Sainte Tragédie du Calvaire!* Oui, quand j'entends ces chants pleins de mélancolie, je crois entendre partir des cris de l'âme même d'Isaïe... je crois entendre les échos du Golgotha répéter l'agonie de Jésus! Mes yeux aussi se reposent si bien sur le bleu sombre des violettes qui ornent le trône de l'holocauste saint qui, simple comme un berger, s'immole pour son troupeau... mon âme s'élance si loin avec les voix qui se perdent par delà les cieux, s'épanouit tant au milieu des miracles qui semblaient réservés à l'ingrate Jérusalem, à la patrie du perfide Judas!...

Ah! je les oublie avec moins de regret, ces légers zéphyrs qu'au printemps l'on voyait folâtrer dans la riante plaine, quand j'entends mugir sur la vallée ces âpres aquilons, quand les ombres de la nuit se répandent sur la blancheur des neiges, quand les rayons pâles du bel astre du jour percent si faiblement les nuages, et que chaque moment de la saison me laisse en l'âme un grand mystère qui la remplit! Je suis moins sensible aux beautés du printemps, aux charmes des bocages, à la verdure des prés, à l'or des moissons, aux chants de Philomèle, quand je puis goûter les délices d'une soirée d'hiver auprès de l'ange que j'aime!... Quand les petits oiseaux ont déserté les bois et que le cristal des rameaux de la forêt répand son blafard éclat, j'y trouve de l'enchantement, une nouvelle scène dans le spectacle de la nature: j'élève encore mon cœur vers l'auteur des saisons pour rendre un autre hommage à sa magnificence!...

Depuis que mon bosquet est couronné de frimas et que Borée souffle ses froides haleines en blanches bouffées de neige, moi, dans le fond de ma retraite, je me repais de souvenirs; je crois démêler dans le bruissement de la bise les soupirs que des amis donnent à mes malheurs: car il y a comme des pleurs dans ce long mugissement qui se prolonge sur les murs blanchis de ma modeste demeure! pauvre cabane! elle est si déserte aujourd'hui et si douce encore pour l'humble hôte qui l'habite! je l'aime mon séjour, je préfère

son toit de chaume à ces lambris dorés des palais où gisent tant de soucis pour en désenchanter les heures d'ivresse, les jours d'illusions !...

Hiver, saison à contemplation profonde, où la nature, dépouillant ses fleurs et ses gazons verts avec la moisson d'automne, et parée comme une épouse en ses jours de deuil, comme elle, semble voiler ses attraits en revêtant son linceuil de neige : ses jours sont moins éphémères, ils compteront plus dans la durée des siècles, ils vaudront mieux dans la balance du temps, parce que les jours d'hiver sont tissus de mystères et de miracles, et qu'il y a comme de la sainteté de répandue dans l'air glacé qu'on respire ! parce que l'astre des nuits, dans sa course majestueuse, jeta ses reflêts d'or sur l'étable de Bethléem et que l'étoile de Jésus y guida les bergers, les mages et les anges, groupés près de la crèche, berceau du sublime enfant : les rois pour offrir l'or, l'encens et la myrrhe, les anges pour le protéger de leurs ailes, les bergers pour chanter leurs hymnes de joie, et tous pour fléchir devant l'Emmanuel, jeté nu dans ce monde, au milieu des frimas d'une profonde nuit !...

Laissez-moi mêler aux accords des bergers et des anges mon cantique à moi, offrir avec les mages l'or de mes sentiments, l'encens de mon cœur et la myrrhe de mes prières à l'Enfant-Dieu.

HYMNE.

L'ANGE ET LE BERGER.

L'ANGE.

Viens contempler, berger, la scène des miracles !
Un Enfant-Dieu
Dans une étable est né ! le plus saint des spectacles
Se célèbre en ce lieu !

LE BERGER.

Sublime crèche ! ô sublime mystère !
L'enfant du ciel, comme un berger,
Dort étendu sur ce pailler,
Lui, Dieu ! lui, roi des cieux et de la terre !...

L'ANGE.

Il précède l'aurore
Pour annoncer ce jour,
Il naît pour l'amour
Du berger qui l'adore!...

L'ANGE ET LE BERGER.

Fléchissons les genoux devant l'Emmanuel!
Les bergers et les anges
Dans le royaume saint rediront ses louanges
Près du sublime autel.
Il sauvera le monde
Au prix d'un sang sacré;
Ce sang cimentera le royaume qu'il fonde,
L'heureuse éternité!...

J. G. BARTHE.

1838.

À MON FILS.

Lorsque tu dors sur le sein de ta mère
Souvent mes yeux s'arrêtent sur tes traits,
Où les zéphirs sous la gaze légère
Portent des champs les parfums toujours frais.
Mais qui peut dire, en quittant le rivage,
Que les zéphirs te suivront jusqu'au port?
Dors, mon enfant; le ciel est sans nuage,
Et l'aquilon ne souffle pas encor.

Des rêves d'or berceront ton enfance;
Insoucieux, tout te semblera beau.
Tu grandiras, avec toi l'espérance,
Prisme trompeur qui nous suit au tombeau.
Plus tard enfin le temps impitoyable
Détruira tout, plaisirs, projets, bonheur.
Dors, mon enfant; ton rêve est agréable,
Bientôt viendront des pensers de douleur.

Si ton génie à la lyre sonore
Prête des chants inspirés par les Dieux,
Comme l'oiseau qui chante avec l'aurore,
Ils n'auront plus d'écho que dans les cieux

Ces doux refrains qui charment mon oreille
Vont s'oublier pour des sons inconnus.
Dors, mon enfant ; pour toi ta mère veille
Et de sa voix les chants sont suspendus.

Si le destin sur la terre étrangère
Guide tes pas bien loin de ton pays,
Tu verseras plus d'une larme amère
Au souvenir de ces bords trop chéris.
Le haut rang même où tu semblerais être
Perdra soudain à tes yeux sa splendeur.
Dors, mon enfant ; le sol qui t'a vu naître
Sera toujours le pays de ton cœur.

Si fier, enfin, des exploits de nos pères,
Tu te plaisais au milieu des combats,
Puisse le ciel rendre tes jours prospères
Et loin de toi conduire le trépas.
Mais là du moins l'homme tombe avec gloire,
Et son pays lui doit un souvenir.
Dors, mon enfant ; si tu vis dans l'histoire,
Laisse un nom cher aux fils de l'avenir.

Mais l'avenir se grossit de nuages ;
Pour bien des fils les legs seront sanglants :
Si je pouvais conjurer ces orages,
Avec plaisir je verrais ton printemps.
Non, le passé n'a pas brisé ses armes,
Chacun se dit : Washington renaîtra.
Dors, mon enfant ; car le tambour d'alarmes
Trop tôt pour toi peut-être sonnera.

Moi, je voudrais, mon fils, qu'à ton asile
Cérès brillât au milieu des neuf sœurs,
Et que la paix à leur appel docile
Y présidât le front orné de fleurs ;
Dans se séjour, seul que je te souhaite,
D'amis choisis toujours environné,
On vît les arts embellir ta retraite
Dans quelque lieu champêtre et fortuné.

F. X. Garneau.

1838.

PETITE REVUE PARLEMENTAIRE (1).

Mon intention est de faire aujourd'hui l'analyse des différents orateurs de la défunte chambre d'assemblée, c'est-à-dire de ceux qui faisaient habituellement entendre leur voix dans les délibérations des représentants du peuple. Cette analyse qui, je crois, n'a pas encore été faite, pourra devenir de quelque utilité au pays, si comme des gens se plaisent à nous le faire espérer, nous devons encore posséder un parlement.

M. BARTHÉLEMI CONRAD AUGUSTUS GUGY.

Comme il faut que chacun ait son tour et son degré de justice, et comme je n'ai point suivi d'ordre précis d'âge ou de préséance, et surtout afin de distraire un peu mes lecteurs de mon lugubre second chapitre, je vais les introduire brusquement et sans cérémonie à M. l'honorable représentant de Sherbrooke, l'aimable lieutenant-colonel Barthélemi Conrad Augustus Gugy, écuyer, avocat. Comme on le voit, j'observe avec soin titres et qualités ; c'est que, voyez-vous, je ne crains point de choquer la modestie de notre héros d'aujourd'hui : une longue pratique au barreau, une longue suite de reproches et de louanges ont dû rendre ce monsieur insensible, calleux à la flatterie comme au blâme, et la philosophie dont il a souvent fait preuve doit surtout lui enseigner que, non plus que les honneurs auxquels il a été appelé ne doivent l'étourdir, le jugement de la presse ne saurait l'affecter, quelque sévère qu'il puisse être. Mais je

(1) Nous aurions voulu pouvoir republier toute cette Petite Revue Parlementaire, que nous tirons du *Fantasque ;* mais l'appréciation des moyens oratoires et de la conduite politique de plusieurs députés, faite pour un journal satirique, est trop entachée de personnalités et trop épigrammatique pour que nous nous permettions de la republier. Nous donnons ici les seuls chapitres qui nous paraissent avoir été écrits avec impartialité.

ne dis ceci que pour donner une petite émotion à M. Gugy qui paraît les aimer, et si ces lignes lui tombent sous les yeux, il me saura gré, j'en suis sûr, de la modération apportée dans cet article.

Sous le rapport du physique, M. Gugy n'a rien à désirer; un corps bien proportionné, une tête qui n'a rien de désagréable, et qui, comme un tout, peut même passer pour belle, des gestes qu'il sait rendre gracieux et quelquefois imposants, une voix étendue, sonore et d'un timbre favorable, voilà des avantages qui ne déplairaient à personne et que personne mieux que M. Gugy ne saurait faire valoir. Il ne néglige nulle occasion de se laisser admirer, et les fréquentes promenades qu'il se plait à faire à travers la salle des séances lorsque chacun est à sa place, les saluts infatigablement gracieux dont il assiége l'Orateur (président de la chambre), ses éclats de rire soudains, ses gestes télégraphiques ne sauraient manquer d'attirer l'attention générale, aussi est-il un des membres les plus remarquables et les plus remarqués de toute la législature. Sous le rapport oratoire, on peut dire, sans crainte, qu'il en est un des principaux ornements. Des connaissances étendues, une habitude des affaires, une mémoire heureuse, une imagination brillante, une parole élégante et facile, et un grand pouvoir d'improvisation en feraient un orateur du premier ordre, si son argument était plus serré, plus stricte, plus sévère; s'il s'attachait à persuader ses auditeurs plutôt qu'à les égayer. M. Gugy a un talent tout particulier de rendre amusante la question la plus aride, et j'avoue que souvent, lorsque l'ennui des répétitions et des termes banals de jurisprudence avait attiré un sommeil presqu'irrésistible sur mes paupières, c'était avec bien de la joie que j'entendais tout-à-coup s'élever la voix de M. Gugy; et, il faut le dire, j'ai souvent observé que la chambre pensait comme moi. Il sait ramener l'intérêt sur une question qui commence à fatiguer, par un discours qui n'apporte souvent aucune idée nouvelle, aucune persuasion, mais qui récrée l'imagination par les com-

paraisons burlesques, les contes et les drôleries dont il l'assaisonne. Le style de M. Gugy est tout-à-fait poétique, oriental; on voit qu'il a lu les Mille et Une Nuits et les Contes Arabes, car à propos d'une église, de la bâtisse d'une école ou d'un pont, et des attributs d'un bedeau, il vous peint les minarets d'où rejaillissent les rayons dorés du soleil, les silencieuses et riches mosquées, les ruisseaux qui serpentent au milieu des jasmins et qui n'entraînent sur leurs eaux que les feuilles de roses que le souffle du zéphir a méchamment entraînées, les voluptés d'un pacha qui fait trancher vingt têtes pour s'éveiller et se tirer de la fascination des danses de ses bayadères; il vous transporte au septième ciel et souvent vous y abandonne, laissant à M. Fortin, le doyen, le soin de vous ramener sur la terre; alors, il faut l'avouer, le parfum des roses se trouve bien prosaïquement métamorphosé et vous vous trouvez dans la chambre d'assemblée, à Québec, en Canada, dans l'Amérique du Nord.

M. Gugy a l'avantage de pouvoir s'exprimer en anglais et en français avec la même facilité, cependant sa diction est loin d'être pure en cette dernière langue et laisse voir que la première est la langue de ses études; ce défaut n'a rien de désagréable néanmoins, et les anglicismes dont il parsème son discours ne font souvent qu'y ajouter un degré de pittoresque et de gaité qui ne lui ôte point son intérêt. Quoique la plaisanterie, l'ironie et le sarcasme soient les armes habituelles et favorites de M. Gugy, je l'ai vu s'élever en quelques instances jusqu'à la plus touchante éloquence et émouvoir tous ses auditeurs. M. Gugy a dans la voix un don qu'il n'est pas facile de décrire, mais que l'on ne peut s'empêcher de remarquer, c'est qu'il fait entendre, dans l'organe et d'une manière tout-à-fait sensible, du rire ou des larmes, si je puis m'exprimer ainsi, sans que sa parole soit interrompue; ceci est très particulier et d'un très heureux effet. A ces dons il joint des manières originales, excentriques; par exemple, au lieu de parler de sa place comme cela se fait ordinairement, M. Gugy s'avance quel-

quefois dans l'espace vide au milieu de la salle et s'y promène gravement en prononçant le discours le plus comique du monde; une fois il faisait cette singulière manœuvre, tenant en chaque main un candelabre, qu'il représentait comme les lumières qui ne se répandraient jamais sur la terre si des philosophes, des prophètes, des novateurs ne les y portaient point.

Quels que soient les moyens et les avantages dont M. Gugy est doué, on conçoit facilement qu'il n'est point fait pour être chef de parti. Il y a trop d'incertitude, de caprice ou peut-être même d'indépendance dans ses actes parlementaires pour qu'il soit jâmais l'âme d'une portion de la chambre, quelque minime qu'elle soit. En effet chacun a pu le voir prêcher contre tous les abus du gouvernement et du pouvoir, accuser hautement et de la manière la plus opiniâtre et la plus véhémente, presque tous les membres des tribunaux, et cependant il s'est toujours opposé aux mesures de réforme générale que le parti majeur de la chambre eût voulu introduire. On dirait que M. Gugy venait plaider en chambre ses griefs personnels et ses haines privées, à l'exclusion de tous les autres, que les siens seuls étaient véritables; on l'a vu combattre, accuser tous les employés, l'administration même comme suprêmement déshonnêtes et ridicules, et cependant son vote se trouve presque toujours à la tête de l'infortunée, héroïque et maigre minorité des six ou sept inséparables. M. Gugy était en maintes occasions un membre fort utile des comités, et lorsque la législature siégera de nouveau, comme il faut l'espérer, il serait à désirer, sous bien des rapports, qu'il en fît partie. Quand il aura repris son siége, M. Gugy ne manquera point sans doute de nous expliquer comment il fit pour se décider à combattre pour soutenir l'honneur de l'administration de lord Gosford qu'il avait tant couverte de ridicule, en la représentant comme disposée sur une grande échelle, au plus haut échelon de laquelle se serait trouvé un singe qui faisait une simagrée, qui se répétait de degré en degré jusqu'à la

marche inférieure ; il nous dira sans doute si l'intérêt de la couronne passa avant l'ambition personnelle dans toutes ses démonstrations de loyale bravoure et s'il n'aspirait pas lui-même à être un des petits singes de la grande échelle. Puis au milieu des anecdotes plaisantes qu'il aura probablement à raconter, il ne manquera point non plus de nous décrire la blessure (peu glorieuse à cause de sa position) qu'il reçut à St. Eustache, et que l'on a expliquée jusqu'ici d'une manière qui ferait peu d'honneur à l'humanité et au sang-froid si vantés des troupes britanniques. Vraiment je suis aussi impatient d'entendre encore en chambre la voix flexible de M. Gugy que le roulement du tonnerre de M. Berthelot.

M. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Il est un homme sur qui tous les yeux du Canada se sont tournés, pendant bien longtemps, comme sur le messie qui devait le régénérer, comme sur le prophète dans le cerveau duquel se trouvaient enveloppées les nouvelles doctrines de son salut, comme l'oracle qui lui devait prédire ses destinées. Aujourd'hui encore que des vicissitudes et des revers ont arraché l'idole de son piédestal, que l'histoire l'enregistre sur une de ses pages les plus sombres, les regards si longtemps attachés sur elle, les cœurs si souvent habitués à y puiser la confiance et l'espoir, s'élancent encore en souriant vers elle, ne pouvant croire à sa mortalité. Il n'est pas besoin de nommer Louis Joseph Papineau, tout le monde l'a reconnu.

Je ne viens point ici analyser une vie qui appartient aux archives du pays et qu'elles seules pourront faire juger avec impartialité. Je viens seulement écrire et consigner avec toute l'impartialité du peintre, si cela m'est possible, ce que j'ai pu voir des dehors, des moyens, des ornements de l'homme tel que nous l'avons tous vu dans ses jours de gloire populaire.

M. Papineau régnait au milieu de la législature par sa puissante voix, par son inébranlable fermeté, par son opi-

niâtre persévérance ; de là son pouvoir s'étendant au loin sur tout le pays dont il était le palladium, la pensée.

Qui l'a vu dans la chambre dans l'un de ces grands débats où il venait imposer à chacun ses strictes opinions, indiquer du doigt la route qu'il fallait suivre dévotement, ne peut certainement pas l'oublier. Son visage altier, ses traits où se peignent la force d'âme et le commandement, sa bouche toujours prête à lancer le sarcasme, à remettre dans la voie qu'il avait tracée celui qui s'en écartait, et à détourner le ressentiment et la menace sur les puissants qui avaient pu oublier leurs promesses ou en retarder l'accomplissement ; sa tête hardiment posée, fièrement redressée, son buste large et plein de vigueur montraient un type unique, recélant une supériorité bien décidée et devant laquelle toutes les autres ambitions devaient s'échouer.

M. Papineau était certainement celui que l'œil même de l'étranger eût désigné au milieu de tous ses collègues, sans balancer, comme celui auquel appartenait le fauteuil de la présidence, aussi allait-il s'y placer comme au seul siége fait à sa taille. Il possède une voix étendue et forte, mais l'émotion du ressentiment, l'explosion de la colère, l'amer sarcasme ou le ton grandiose du récitateur sont les seules nuances qui la font vibrer. L'expression de la douleur touchante, celle d'une joyeuse hilarité et la gaie plaisanterie ne viennent que bien rarement se faire sentir et sont chez lui tout-à-fait secondaires ; mais les premiers de ces moyens ont chez lui un degré de solennel qui rachette et fait oublier l'imperfection ou l'absence des derniers. L'orateur doit avoir à sa disposition tous les moyens de plaire, de persuader, de récréer, d'appeler à son aide le rire, l'enthousiasme ou les larmes tour-à-tour. M. Papineau n'est donc point un orateur parfait, mais il lui reste encore une assez belle position dans son art pour la faire envier et pour satisfaire son ambition sous ce point de vue ; je ne parle pas ici de l'homme politique.

La diction habituelle de M. Papineau est élégante, pure et facile ; sa phrase est correcte, bien ponctuée, et, quelque longue qu'elle soit, toujours complète, parfaitement tournée, les nombreuses incidences, où le mot propre ne se fait jamais attendre ni regretter, n'en obscurcissent point le sens. Ses épithètes sont nombreuses, vives, serrées, progressives et toujours justes ; la dernière est toujours la plus forte, la plus pittoresque. Soit qu'il veuille louer, blâmer, abattre ou seulement décrire, il développe en de simples qualifications le tableau, l'image ou la caricature de son sujet, descriptions pour lesquelles un orateur ordinaire emploierait autant de tours, autant de phrases, autant de longueurs, autant de commentaires. La multiplicité, la recherche et la justesse de ses mots donnent à sa harangue un brillant, un coloris qui délassent, attachent et en font oublier la longueur. M. Papineau est le seul de tous les orateurs de la dernière chambre dont on puisse sténographier et reproduire les discours tels qu'ils furent prononcés. Ceux de presque tous les autres membres sont remplis de tant d'incorrections et de familiarités que, quelque sage que soit la pensée, il serait impossible de la reproduire comme elle fut donnée. Les premiers sont ordinairement gâtés par les rapporteurs, tandis que les autres sont arrangés pour la publication, analysés, replâtrés. Il n'est que fort peu d'exceptions à ce que j'avance ; ayant été du métier, je puis en connaître les ruses ; aussi puis-je dire que les saluts empressés et les cordiales poignées de main ne se font point attendre de la part des orateurs qui ont besoin d'un peu de complaisance des sténographes. M. Papineau, lui, aurait souvent raison de se plaindre du défaut contraire. Outre l'élégance intrinsèque de ses discours, M. Papineau se distingue par une prononciation recherchée et classique, son accent est tout-à-fait agréable ; on peut seulement lui reprocher en ce genre un peu d'affectation ; mais peut-être aussi, cela vient-il du contraste étrange de son accent avec celui de ses collègues, ordinairement bas, et trop commun pour le style parlemen-

taire. On regrette aussi d'y apercevoir quelquefois une teinte d'anglicisme qui pourrait faire croire au premier abord que l'anglais serait sa langue favorite, ce qui n'est point le cas, quoiqu'elle lui soit tout-à-fait familière. Néanmoins, lors même que le discours de cet orateur n'aurait nul intérêt attachant, on peut toujours l'écouter avec plaisir, c'est-à-dire littérairement parlant.

On peut reprocher à M. Papineau de ne point diriger, ménager, mesurer ses moyens oratoires. Il entame ordinairement un discours avec toute la force de son éloquence; il prodigue d'abord tout ce qu'il peut trouver d'expressions énergiques, et il en a considérablement, en sorte qu'il faiblit, diminue et qu'il donne à croire qu'il est arrêté par le défaut d'aliment. De là viennent l'extrême longueur de quelques-uns de ses discours et les répétitions dont on peut les taxer. Mais on ne peut nier qu'il soit véritablement beau, et que nul, j'ose le dire, ne peut se soustraire à l'enthousiasme, lorsque déroulant majestueusement et de sa grande voix tremblante d'indignation les griefs et les souffrances, il invoque l'avenir comme le seul juge impartial entre les oppresseurs et ceux qui souffrent avec une patience qu'ils ne peuvent toujours conserver. La menace surtout est éclatante dans sa bouche et lorsqu'il la fait entendre sans nulle retenue, le silence le plus imposant règne dans la salle et ses adversaires politiques même oublient leur cri favori de: à l'ordre, à l'ordre! Il est surtout admirable lorsque quelque redoutable antagoniste a fait une attaque sur son premier discours et qu'il l'a assaisonnée, comme cela n'arrive que trop souvent, de satiriques personnalités, alors, dis-je, il est inimitable; sa première sortie d'abord accable, pulvérise celui qui s'y est exposé, puis il rétablit ses arguments d'une manière beaucoup plus solide, plus serrée et plus saine qu'il ne l'avait fait d'abord; la victoire lui est alors ordinairement assurée, ce qui démontre que M. Papineau placé dans une sphère où il aurait rencontré une opposition plus redoutable, plus savante que celle qui le com-

battait ici, eût toujours été d'un rang fort élevé parmi les orateurs et de beaucoup supérieur à ce qu'il est actuellement.

On accuse M. Papineau de trop de violence dans ses discours parlementaires. Il n'épargne personne, pas même ses plus chauds partisans lorsqu'il diffère avec eux, sûr qu'il est de l'empire qu'il peut exercer. On a pu voir ceci particulièrement dans la discussion du bill projeté de judicature, où il combattait seul contre presque tous et où les votes furent le plus souvent en faveur de ses vues.

A cette inflexibilité de caractère, le pays doit sans doute la position où il se trouve aujourd'hui. L'avenir seulement pourra dire si l'on doit l'en blâmer ou lui vouer de la reconnaissance ; car en politique il ne faut guère juger strictement que les résultats et, quelque bonne que soit une cause, ceux qui l'avocassent doivent considérer quel bien ils peuvent faire et se résoudre à être les plus fins lorsqu'ils ne sont pas les plus forts ; sans cela ils jettent leurs sectateurs dans des abîmes sans honneur comme sans gloire, car il n'est, hélas ! que trop vrai que de nos jours le succès seul fait le mérite.

M. ANDREW STUART.

Le plus dangereux ennemi qu'aient les Canadiens est sans contredit Andrew Stuart. Je dis le plus dangereux parce qu'il est le plus recommandable par sa position, le plus respecté à cause de ses tatents, de son esprit ordinairement droit, et à cause du poids que doivent avoir des conseils donnés par un homme habile, profond et honnête. Andrew Stuart formait autrefois, avec messieurs J. Neilson, Duval, Cuvilier et autres, la brillante phalange du parti populaire ; soit qu'il ait abandonné ce parti ou que celui-ci l'ait abandonné, toujours est-il vrai que ce fut une perte d'autant plus vive que ses efforts sont aussi constants aujourd'hui qu'ils l'étaient alors, dans la marche contraire. Si quelque chose peut excuser ou expliquer sa déviation, en lui laissant son caractère, c'est son ralliement au parti de sa propre origine.

Lorsque l'on veut le juger comme homme célèbre, estimer, décrire la portée de ses talents, on le compare ordinairement à son frère James. On a tort cependant; ils n'ont, selon moi, aucun autre rapport que celui du nom et de la célébrité; néanmoins, puisque ce moyen est adopté, je devrai m'en servir. Comme simple praticien, M. Andrew Stuart ne donne peut-être point aux causes qui lui sont confiées l'incessante vigilance que leur accorde son frère; mais son opinion sera respectée du banc, tandis que même les citations de l'autre seront scrupuleusement révisés. L'un pense que le bon droit doit triompher de lui-même; l'autre veut faire triompher son client. D'où s'ensuit qu'on peut donner une bonne cause à Andrew et qu'on doit donner une mauvaise cause à James. Comme orateur, ce dernier est plus élégant, plus facile, plus fécond; sa parole n'est jamais suspendue et le flux de mots lui permet de chercher une idée; Andrew, au contraire, attend fort souvent l'idée, mais il ne remplit point l'intervalle de mots inutiles. Comme politique, comme homme estimable et respecté, le dirai-je, comme grand homme, Andrew est à une immense distance au-dessus de son frère. Il se distingue par des vues plus libérales, plus philosophiques, plus profondes, il peut faire la combinaison de grandes mesures politiques: son frère ourdira plutôt une loi qui fera la fortune des avocats, un chef-d'œuvre d'obscurité, un sac éternel à procès, une merveille d'ambiguité, et s'il peut la faire passer, il rira dans sa barbe du mal qu'il a fait et comptera de tête combien elle pourra lui valoir.

M. Andrew Stuart avait perdu son siége au Parlement et ne dut sa rentrée qu'à la terreur panique dont l'esprit de son adversaire, le Dr. Painchaud, fut tout-à-coup saisi. La session dans laquelle nous avons pu l'entendre ne fut que bien courte; cependant nous pûmes y estimer le vigoureux athlète de la cause qu'il défendait. La lutte qui s'était engagée entre lui et M. Gugy, dans laquelle devait se décider la question de préséance sur une minorité de huit à dix in-

séparables, procura beaucoup d'amusement au reste de la chambre qui voyait ce choc de l'œil le plus indifférent; le sarcasme, l'épigramme, la satire volaient, brillaient, brûlant l'un, blessant l'autre tour à tour. Ce combat eût sans doute fait la base des discours parlementaires d'une longue session et la distraction des autres membres, tant il est vrai que le *primo mihi* se fait partout sentir.

M. A. Stuart comme orateur n'a pas de forts brillants moyens, une parole souvent gênée, une position gauche, un geste maladroit lui ravissent beaucoup de l'éffet qu'il aurait sans cela; et il lui faut toute la profondeur de ses connaissances et de ses vues, toute la saine logique dont abonde son argumentation, pour le faire occuper la place qu'il tient comme l'un des premiers orateurs du pays. La critique aiguillonnante a surtout un grand pouvoir dans sa bouche, lorsqu'au sortir d'une table où il a su trouver l'esprit et l'énergie et où tant d'autres ne reçoivent que le vague et la stupeur, il vient de sa place décocher sur ses antagonistes les traits les plus fins, les plus aigus, les plus inattendus. Son pied posé sur une chaise, son coude sur son genou et d'une main supportant sa tête intelligente au front vaste, ombragé par de grands cheveux pittoresquement négligés, tandis que l'autre joue nonchalamment avec la chaîne de sa montre; son œil perçant brille comme un flambeau sous la voûte d'un édifice; sa bouche animée réflétant ordinairement la misanthropie, alors rieuse et sarcastique; son visage dont le teint est rehaussé par une chaleur nouvelle, attirent tous les regards, et de lui l'on attend alors tout ce qui est grand, profond, hardi, satiriqne. Souvent une expression imprévue surprend, révolte; de nombreux rappels à l'ordre se font entendre, le président se lève, essaie en vain de faire retirer le mot incriminé, l'orateur continue, répète en ricanant son allocution et change bientôt en rire irrésistible ou en un silence attentif la confusion et les clameurs des autres membres. On conçoit qu'avec ces moyens, M. Stuart ne pouvait qu'à regret se décider à tenir un poste secondaire

dans le parti de l'opposition. Celui qui occupait la première place n'était pas homme à la céder, en sorte que la question de la prépondérance, d'amour-propre, et la distinction d'origine durent contrebalancer les opinions primitives; M. Stuart passa dans la minorité. Accueilli avec transport par ses compatriotes, il sut plaider avec chaleur leur cause presque abandonnée. Il fut un des instruments de sa réédification, et aujourd'hui qu'il est revenu de la mère-patrie où la mesure qu'il y allait supporter contient, au fond, l'extinction de ce qu'il défendit autrefois d'une manière si véhémente, ses avis auront probablement plus de poids qu'on ne le pense au dehors.

M. AUGUSTIN NORBERT MORIN.

Un esprit sain, étendu et bien cultivé, un désintéressement philosophique et proverbial, des travaux habiles et incessants, un dévouement généreux pour sa patrie eussent dû mériter à M. Morin l'une des premières positions du Canada, position qu'il eût sans doute dès longtemps acquise si une insurmontable timidité, un défaut total d'intrigue personnelle ne lui eussent fait presque toujours négliger l'intérêt privé pour les affaires publiques. Dès son jeune âge, M. Morin s'est occupé sérieusement de la politique du pays, sous les auspices de M. Viger, puis de M. Papineau dont il devint le bras droit, l'aide indispensable; ils se complétaient l'un l'autre; l'un portait la parole, celui-ci tenait la plume et, chose remarquable, l'un possédait ce dont l'autre était presque totalement dénué; ceci est un fait connu de tout le monde. M. Morin a une figure intelligente et douce, mais son geste maladroit, son port incertain, ses manières gênées et contraintes, son adresse naïve et simple quelquefois, révèlent d'abord l'excentricité de l'homme de cabinet, plutôt que l'énergie et l'audace du politique et de l'orateur. M. Morin porte souvent la parole en chambre, mais c'est plutôt pour motiver sa conduite, son vote, ses démarches, que pour s'attirer des sectateurs. Sa voix rapide et peu accentuée

semble *lire*, souvent même en *bredouillant*, une opinion écrite en lui-même, que prêcher des dogmes nouveaux, que commander l'attention; elle n'est point faite pour dicter l'enthousiasme ni pour implorer la sympathie, mais pour résumer froidement et logiquement la série des raisons qui l'ont fait agir, *lui*, et qui l'ont fait arriver à *conseiller* à ses collègues de l'imiter. Ce n'est point qu'il faille croire que la conduite politique de M. Morin soit dépourvue de fermeté, au contraire, les conclusions de ses documents, (on peut nommer ainsi presque tous ceux de la majorité de la chambre) portent, pour la plupart, le cachet de la force que donne la persuasion; mais on ne l'entendit jamais faire cette véhémente profession de foi qui crée des prosélytes.

Comme on le voit, M. Morin n'est point fait pour être chef de parti, mais c'est un homme nécessaire, indispensable à un parti. Ses écrits sont tous faits avec calcul, avec dignité et avec simplicité de langage, sans sortir pour cela du cérémonial convenable qui doit toujours, plus ou moins, envelopper un acte public. Si le parlement était de nouveau réuni et que M. Morin, qui, dit-on, s'est exilé pour jamais de son pays, dût lui manquer, ce serait avec un regard d'inquiétude qu'on rechercherait son successeur parmi ses collègues. Il était l'âme des comités; la rédaction de la plupart des rapports, adresses, pétitions, etc., lui était ordinairement confiée, et lorsque le parlement avait clos ses travaux, c'était encore lui fort souvent qui se trouvait chargé de les défendre par la presse publique dont il fut longtemps le principal champion. En un mot, de tous les membres, M. Morin était celui qui *gagnait* le mieux son indemnité.

On a reproché vivement à M. Morin, nous ne dirons point si c'est à tort ou à travers, d'avoir indisposé, compromis même quelques-uns de ses amis par l'expression privée de sentiments qui, plus tard, ne s'accordaient point avec sa conduite publique. On lui a reproché de ne point s'être servi de l'influence qu'il avait nécessairement sur un grand nombre de ses co-partisans pour les détourner d'actes qu'il

disait désapprouver. On l'a souvent accusé d'inconséquence, quelquefois même de pusillanimité. Comme notre tâche n'est point ici de prendre sa défense que nous laissons à sa réputation et à ses actes, nous ne nous attacherons point à réfuter un blâme que ses amis même ont jeté parfois sur lui; nous ferons remarquer que ces défauts, dangereux dans un homme public, provenaient plus ordinairement chez lui d'une faiblesse ou d'une douceur de caractère, et de la tournure originale donnée à son esprit par des études abstraites et singulières, que d'un calcul volontaire de déception ou d'intrigue, ayant pour but l'intérêt ou l'ambition. Certes, il est bien peu d'hommes, de tous ceux qui figurèrent dans la politique contemporaine du pays, qui aient si peu fait pour eux-mêmes que M. Morin. Il s'est acquis un nom et il est resté pauvre, au milieu de tant d'autres qui ont su faire marcher de front les affaires publiques et particulières, et qui même ont sacrifié sans hésiter les premières à celles-ci lorsqu'ils trouvèrent l'occasion favorable.

En somme, M. Morin qui fut sans cesse, depuis les troubles, en butte aux persécutions du gouvernement, aux vexations de ses subalternes, aux injures de la classe outrée qui est le plus directement opposée à la majorité canadienne, le fut aussi aux amères reproches de son propre parti dont il voulut dernièrement éviter de partager les excès. Et le voilà, aujourd'hui, dégoûté presque de sa propre patrie, qu'il a dû fuir sous l'accusation de désordres qu'il n'a pas partagés, qu'il a même, si l'on en croit la rumeur publique, essayé d'arrêter, de retarder.

N. Aubin.

1838.

NAPOLÉON.

Il dort! ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir!
Il dort! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.

Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! Il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français :
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor. ....
Mais, le héros que je rappelle,
Il dort ! Il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort ! Il dort !

N. Aubin.

1839.

RAPIDITÉ DU TEMPS.

Un an vient de finir ; un nouvel an commence ;
Jour de crainte au vieillard, de plaisir à l'enfance.
Pour l'âge qui mûrit quel joyeux souvenir !
Pour l'âge qui s'éteint quel lugubre avenir !
O temps ! pour le malheur trop lent dans ta carrière,
Arrête, et de l'heureux respecte la prière.
Mais non ; les mois, les ans, les siècles, tout s'enfuit,
Vole, se précipite à l'éternelle nuit.
Le temps s'enfuit ; la rose au matin se colore,
Puis au midi se fane ; au soir vit-elle encore ?
Le temps s'enfuit ; tremblez, vieillards aux cheveux blancs ;
Demain sentirez-vous le poids, le froid des ans ?
Et toi, jeune beauté, rivale de l'aurore,
Qui maîtrise les yeux, et que mon cœur adore,

Oui, de la fleur des champs tu suivras le destin;
Ta fraîcheur durera l'espace d'un matin.
Et toi, fruit de l'amour, vas-tu voir la lumière,
Ou trouver un tombeau dans le sein de ta mère ?

La vie est ce ruisseau par le fleuve englouti;
Et le temps est ce fleuve à la mer réuni.
Chaque jour, chaque instant vers ce fleuve s'écoule,
Et ce fleuve, à son tour, vers cette mer se roule.
Mais cette immense mer, qu'est-ce ? l'éternité!
L'homme ? c'est un peu d'eau dans l'océan jeté.

Si la vie est si courte et le temps si rapide,
A tous tes pas, mortel, que la vertu préside.
Secours ton ennemi tombé dans le malheur;
Et que jamais l'orgueil ne réside en ton cœur.
Et pardonne l'injure et méprise l'offense;
A mon avis, c'est là la plus noble vengeance.
Sois ferme en tes desseins, sage dans tes désirs,
Puis en tout modéré, jusques en tes plaisirs;
Ennemi des flatteurs et de la calomnie,
Et surtout de l'ingrat, de l'odieuse envie.
Aie le lâche, et le fourbe, et le traître en horreur,
Et cet homme surtout, cet homme sans honneur,
Qu'on voit comme le vent sans cesse variable,
Qu'on voit comme la cire en tout sens maniable,
Qui même du tyran lèche les mains, les pieds,
S'il veut bien lui donner pour prix quelques deniers.
Démasque le mensonge, et confonds l'injustice;
Au riche, au pauvre, au grand, au petit rends justice;
Et sois fidèle époux, bon père, ami constant,
Et vieillard respectable, enfant obéissant,
Et serviteur soumis, doux et généreux maître,
Citoyen respecté, du moins digne de l'être,
Et sensible au malheur, et toujours le soutien
Et de la veuve nue et du pauvre orphelin,
Toujours le défenseur du roi, de sa couronne,
Soumis même cent ans au tyran sur le trône.

O toi dont le mérite égale la grandeur,
Qui commandes en roi, digne de cet honneur,
Songe qu'un seul faux pas peut ravir des trophées,
Et détruire ta gloire, œuvre de vingt années:

La gloire est une fleur qu'un léger vent flétrit,
La glace d'un miroir que mon souffle ternit.
Et veux-tu dans mon cœur occuper une place ?
A mon frère aveuglé, trop coupable, fais grâce.
Entends-tu ses enfants sans toit, sans feu, sans pain :
" O mon Dieu, que j'ai froid ! O maman, que j'ai faim !"
Dieu ne t'a fait puissant que pour sécher leurs larmes,
Pour appaiser leur faim, dissiper leurs alarmes.
Sans tache à tes enfants veux-tu léguer ton nom ?
Envers tous, à toute heure, et sois juste et sois bon.
Fais tes sujets heureux, ce nom vivra mille âges :
Oui, c'est là le plus beau de tous les beaux ouvrages.

Toi, peuple canadien, aujourd'hui malheureux,
Qui pleures sur la terre où riaient tes aïeux,
Dont le frère est chassé d'où l'enfanta sa mère,
Plus souffrant que l'esclave où fut si bien ton père,
De ta condition je connais la rigueur ;
Moi-même de ton sort je partage l'aigreur ;
Tu souffres, mais n'importe ; obéis à tà reine :
Comme elle a Dieu pour roi, tu l'as pour souveraine ;
Le seul maître des cieux l'a faite ce qu'elle est,
Et tu lui dois amour, fidélité, respect.
De ton Dieu sur la terre elle porte l'image ;
Se rebeller contre elle est à Dieu faire outrage.

Et quels seraient les fruits d'une rébellion ?
La gloire de ton maître et ta confusion,
Et la mort de ta fille au printemps de la vie,
D'un père déjà vieux, d'une épouse chérie ;
Et ton champ sans clôture et ta maison sans toit,
Et le foyer fumant d'un sang qu'un pourceau boit !
Mille guerriers détruits, leurs clos pour cimetières,
Leurs propres vêtements pour linceuls et pour bières ;
La honte et les mépris pour pain à ton neveu,
Les débris de ton nom, l'abandon de ton Dieu !

Mais, peuple, tu frémis ; ton âme est effrayée,
Et de ton front découle une sueur glacée.
Tu frémis, et tant mieux : une fois révolté,
Ton Dieu te laisserait à l'instant, sans pitié,
Ou mourir dans le crime, ou croupir dans la fange.
Démons, qui vous a faits ? La révolte d'un ange !

Prends patience, ô peuple, et sois obéissant
A la reine, à l'état comme au Dieu tout-puissant.
Après un grand orage un jour il fera calme;
Pour le juste qui souffre aux cieux est une palme.
Prends patience, ô peuple; ils finiront tes maux,
Ils viendront les beaux jours avec des ans nouveaux.

1839.

LE BANNI.

STANCES.

Sous un beau ciel, je pleure, je soupire;
Dans un air pur, à peine je respire...
Ce ciel, cet air, ce n'est pas mon pays!...
La mer est calme et le soleil s'y mire,
Moi, je suis calme et je sens que j'expire,
Sur une terre où je n'ai pas d'amis!...

La nuit, le jour, pour moi tout est sans charmes,
Tout me déplaît; tout fait couler mes larmes!...
Pourquoi des fleurs? ce n'est pas là ma fleur.
Un seul brin d'herbe, un brin d'herbe flétrie,
S'il arrivait de ma chère patrie,
Pour moi serait un monde de bonheur!

Comme une fleur, sur sa tige penchée,
Et que la mort de son doigt a touchée,
Je sens s'éteindre et ma vie et mon cœur.
Du nord au sud, alors qu'on la transplante,
Vous la voyez mourir, la pauvre plante;
La nuit pour elle a perdu sa fraîcheur.

Oh! vent léger qui chasses les nuages,
Emporte-moi sur un de tes orages!
Emporte-moi comme un triste soupir!...
A mon désir que ton aile se ploie;
Oh, mon pays! qu'un instant je te voie,
Que je te voie, et je pourrai mourir.

1839.

DERNIÈRES LETTRES D'UN CONDAMNÉ (¹).

I.

M. DE LORIMIER (²) ANNONÇANT SON SORT À SON COUSIN.

Prison de Montréal, 12 février 1839.

Mon cher cousin et ami,

Quelque douleur que j'aie à vous communiquer dans ce jour de malheur la triste nouvelle qui vient de m'être annoncée, je dois le faire sans hésitation : mes devoirs dus à votre générosité, à votre bonté, le souvenir de vos bienfaits, me l'ordonnent et je m'y soumets. M. Day vient de m'avertir de me préparer à la mort pour vendredi. Tous vos efforts pour sauver votre malheureux cousin ont été inutiles ; mais à l'heure suprême je ne vous en suis pas moins reconnaissant ; on ne doit pas juger d'une chose par le succès ou l'irréussite qui ont accompagné la tentative : vous avez tout fait en votre pouvoir pour moi, voilà ce que je considère et ce pourquoi je vous offre les sentiments de la plus profonde gratitude. Il me reste une chose à vous demander : allez, je vous prie, allez voir ma chère Henriette, c'est à vous de lui offrir les consolations qu'elle pourra goûter. Pauvre épouse ! je vois, je sens son sein déchiré par la peine ; éclater en sanglots ! mais, quoique naturels, à quoi servent-ils ? mon sort est fixé, la mort est inévitable, il faut la voir arri-

(¹) La famille de feu M. Chevalier de Lorimier a eu la bonté de nous communiquer, par l'entremise d'un ami, plusieurs lettres autographes et copie de lettres autographes de ce courageux martyr politique. Ayant copié nous-même celles-ci, nous les garantissons conformes aux originaux et aux copies que l'on nous a transmis. Ces lettres semblent avoir été écrites très à la hâte, ce qui explique, selon nous, les incorrections de style qu'on y rencontre.

(²) M. De Lorimier, notaire de profession, a été exécuté à Montréal, le 15 janvier 1839, avec Hindenlang, Nicolas, Norbert et Daunais, en vertu d'une sentence prononcée par la Cour Martiale, que Sir John Colborne avait instituée pour juger les insurrectionnaires de 1838.

ver de notre mieux...... plus on est faible, plus la mort a d'horreur. D'ailleurs ne vais-je pas passer par la voie ordinaire à tous les hommes? Si ma mort arrive un peu plus tôt, elle est pour des motifs dont je ne puis rougir: je meurs en sacrifice à mon pays. Puisse sa cause désolée en recueillir quelques fruits!

Assurez votre Dame de mon amitié constante et de mes respects, et vous, mon cher cousin, vivez heureux et pensez quelquefois à un homme plus malheureux que coupable.

Votre cousin et ami,

CHEVALIER DE LORIMIER.

II.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À SON ÉPOUSE.

Prison de Montréal, 12 février 1839.

Ma chère Henriette,

....Dans ce monde tout change à l'instant: aujourd'hui espérance, demain désespoir. Il faut s'attendre à avoir des malheurs dans la vie humaine, c'est le sort qui attend tous les hommes. Non seulement l'homme montre du courage, de la grandeur d'âme dans les vicissitudes, les dangers et les malheurs, mais la femme se montre sa rivale dans plus d'une occasion. Je te prie de te montrer digne de moi, et de montrer à tes enfants le courage et la vertu d'une femme chrétienne. Quel que soit le sort qui m'attend, qui peut-être sera funeste, ne te laisses pas aller à la douleur; mais pense et vis pour tes enfants qui ont grandement besoin de toi. Je ne dois plus te le dissimuler, mon sort est fixé...... Mon cher cousin Chevalier te le dira de vive voix, je l'en ai chargé par une lettre. Aujourd'hui à trois heures P. M., la notification m'a été donnée par M. Day et M. Muller, en même temps qu'à l'infortuné Hindenlang, de me préparer pour vendredi prochain. Comme il ne me reste que bien peu de temps dans ce monde, je te prie de venir demain matin, si toutefois on ne t'en prive pas.

Mes amitiés à M. et Mme. P....n et à mes amis. En attendant le plaisir de te revoir encore une fois, crois-moi pour toujours ton affectionné époux. Je suis ferme et calme comme de coutume.

CHEVALIER DE LORIMIER.

III.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À SON FRÈRE.

Prison de Montréal, 12 février 1839.

Mon cher frère,

C'est pour la dernière fois que je mets la main à la plume pour t'écrire, et encore c'est pour te faire mes derniers adieux. Tu dois avoir appris par les journaux que j'avais subi mon procès pour haute-trahison, devant la cour martiale qui s'est tenue et se tient encore à Montréal, et dont le major-général Clitherow en est le Président. Cette cour m'a trouvé coupable et j'ai été condamné à mort le 29 janvier dernier, sans spécifier le temps. Aujourd'hui à trois heures P. M., M. Day, avocat, et M. Muller sont venus me notifier, en même temps que l'infortuné Charles Hindenlang et trois autres, pour être pendus après-demain (vendredi). Il m'est douloureux de laisser ma patrie encore dans les chaînes, et ma famille dans l'infortune; quoiqu'il en soit, il faut que je meurs, mais je meurs courageux, ferme et calme. Comme il ne me reste que bien peu de temps je ne puis t'écrire plus long.

J'ai cherché et me suis interrogé si, ayant embrassé la cause de la patrie, mon âme était engagée; la liberté qui est écrite dans mon âme en lettres de feu, me dit non. Aujourd'hui suis-je criminel parce que je ne réussis pas? Si je réussissais demain, je serais bienheureux. La cause n'est-elle pas la même? ([1])

([1]) Cette lettre de la main de M. de Lorimier n'est pas signée, et semble n'avoir pas été achevée.

IV.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À UN AMI.

Prison de Montréal, 12 février, 1839,
9 heures du soir.

Mon cher C.....r,

Il ne me reste plus qu'à préparer ma conscience pour un autre monde et à faire mes adieux à mes amis. Il en coûte toujours à laisser le monde quand des liens aussi forts que ceux qui m'unissent à la terre, existent, mais pas autant qu'on se l'imagine quand la mort se montre dans le lointain. Plus on la considère de près, moins elle est dure, moins elle est cruelle. Si beaucoup la redoute autant, c'est parce qu'ils n'ont pas pensé sérieusement à mourir. Pour ma part, cher C.....r, je suis dévoué, ferme et résolu—je remercie le ciel de me donner autant de force. Je n'ai pas voulu entreprendre le voyage long de l'éternité sans t'adresser mes remerciements sincères pour les services que tu m'as rendus, et t'assurer de mes sentiments de gratitude et d'amitié que j'entretiens envers toi. Puisse le ciel t'accorder une longue et heureuse carrière! Puisses-tu prospérer comme tu le mérites, et te rappeler que je suis mort sur l'échafaud pour mon pays! Adieu.

Ton sincère et dévoué ami,

CHEVALIER DE LORIMIER.

V.

M. DE LORIMIER ANNONÇANT SON SORT À UN AMI.

Prison de Montréal, 12 février, 1839,
10 heures du soir.

Mon cher R........e,

Le grand jour du départ approche, il va falloir vous laisser ainsi que tant d'autres amis. Je ne regretterais pas la vie si je n'avais ni femme, ni enfans, ni amis, ni *patrie*. ...... Si je n'avais les liens qui attachent à la terre qui con-

tient des objets si chers et si précieux à mon cœur tendre. Malgré tous ces nœuds, je ne réprouve pas mon sort : je meurs pour une noble cause ; j'ai eu le temps de me préparer. J'entrevois la mort depuis le jour de ma réclusion—je me suis bien familiarisé avec cette idée sinistre du trépas—je vais mourir, mais mourir ferme et toujours le même, fidèle à mes amis et à la cause infortunée de ma patrie. Je n'ai plus que deux soleils à voir luire et se coucher sur moi, ma vie doit s'éteindre à ce terme : cet astre qui anime et vivifie tout ne fera plus qu'éclairer l'ami qui viendra verser une pleur auprès de mes cendres inanimées. Quand dans de longues années on répétera mon nom (si l'on m'en trouve digne) parmi ceux des martyrs pour la liberté, rappelez-vous que je suis mort votre ami sincère et reconnaissant, et pensez aux malheureux proscrits et voués à l'échafaud, parmi lesquels je vais bientôt marcher.

Cher ami et concitoyen, je n'oublierai pas l'embrassement amical que vous me donnâtes à l'heure de notre séparation, lorsque l'on me mit dans ma cellule sous les verroux avec mon compagnon d'infortune, le Dr. Brien ; j'en ai compris le sens, il m'a pénétré du feu sacré de l'amitié plus que les paroles les plus éloquentes. Soyez heureux et pensez toujours à moi. Adieu.

CHEVALIER DE LORIMIER.

VI.

DÉCLARATION DE M. DE LORIMIER.

Prison de Montréal, 13 février, 1839,
11 heures du soir.

Le public, et mes amis en particulier, attendent peut-être une déclaration sincère de mes sentiments. A l'heure fatale qui doit nous séparer de la terre, les opinions sont toujours regardées et reçues avec plus d'impartialité—

l'homme chrétien se dépouille en ce moment du voile qui a obscurci beaucoup de ses actions pour se laisser voir au plein jour. L'intérêt et les passions expirent avec son âme. Pour ma part, à la veille de rendre mon esprit à mon créateur, je ne désire que faire connaître ce que je ressens et ce que je pense. Je ne prendrais pas ce parti, si je ne craignais qu'on représentât mes sentiments sous un faux jour. On sait que le mort ne parle plus, et la même raison d'état qui me fait expirer sur l'échafaud pour ma conduite politique, pourrait bien forger des contes à mon sujet. J'ai le temps et le désir de prévenir de telles fabrications, et je le fais d'une manière solennelle à mon heure dernière, non pas sur l'échafaud, environnée d'une foule insatiable de sang et stupide, mais dans le silence et les réflexions du cachot.

Je meurs sans remords. Je ne désirais que le bien de mon pays dans l'insurrection, et son indépendance; mes vues et mes actions étaient sincères, n'ont été entachées d'aucuns crimes qui déshonorent l'humanité et qui ne sont que trop communs dans l'effervescence des passions déchaînées. Depuis dix-sept ou dix-huit ans, j'ai pris une part active dans presque toutes les mesures populaires, et toujours avec conviction et sincérité. Mes efforts ont été pour l'indépendance de mes compatriotes.

Nous avons été malheureux jusqu'à ce jour. La mort a déjà décimé plusieurs de mes collaborateurs. Beaucoup sont dans les fers, un plus grand nombre sur la terre de l'exil, avec leurs propriétés détruites et leurs familles abandonnées—sans ressources—à la rigueur des froids d'un hiver canadien. Malgré tant d'infortunes, mon cœur entretient son courage et des espérances pour l'avenir. Mes amis et mes enfants verront de meilleurs jours; ils seront libres, un pressentiment certain, ma conscience tranquille me l'assurent. Voilà ce qui me remplit de joie, lorsque tout n'est que désolation et douleur autour de moi. Les plaies de mon pays se cicatriseront; après les malheurs de

l'anarchie et d'une révolution sanglante, le paisible Canadien verra renaître le bonheur et la liberté sur le St. Laurent. Tout concourt à ce but, les exécutions mêmes. Le sang et les larmes versées sur l'autel de la patrie arrosent aujourd'hui les racines de l'arbre qui fera flotter le drapeau marqué des deux étoiles des Canadas.

Je laisse des enfans qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. Pauvres orphelins, c'est vous que je plains, c'est vous que la main sanglante et arbitraire de la loi martiale frappe par ma mort. Vous n'aurez pas connu les douceurs et les avantages d'embrasser votre père aux jours d'allégresse, aux jours de fête. Quand votre raison vous permettra de réfléchir, vous verrez votre père qui a expiré sur le gibet pour des actions qui ont immortalisé celles d'autres hommes plus heureux. Le crime de votre père est dans l'irréussite: si le succès eût accompagné ses tentatives, on aurait honoré ses actions d'une mention respectable. Le crime fait la honte et non l'échafaud. Des hommes d'un mérite supérieur m'ont déjà battu la triste carrière qui me reste à parcourir—de la prison obscure au gibet. Pauvres enfants, vous n'aurez plus qu'une mère désolée, tendre et affectionnée pour appui, et si ma mort et mes sacrifices vous réduisent à l'indigence, demandez quelquefois en mon nom le pain de la vie. Je ne fus pas insensible aux malheurs de l'infortune.

Quant à vous, mes compatriotes, puisse mon exécution et celle de mes compagnons d'infortune vous être utile. Je n'ai plus que quelques heures à vivre, mais j'ai voulu partager mon temps entre mes devoirs religieux et mes devoirs envers mes compatriotes. Pour eux je meurs sur le gibet, de la mort infâme du meurtrier; pour eux je me sépare de mes jeunes enfants, de mon épouse chérie, sans autre appui que mon industrie; et pour eux je meurs en m'écriant: VIVE LA LIBERTÉ! VIVE L'INDÉPENDANCE!

CHEVALIER DE LORIMIER.

VII.

REMERCIEMENTS DE M. DE LORIMIER À UN AMI.

Prison de Montréal, 14 février, 1839,
1 heure du matin.

Mon cher monsieur et ami,

Vous avez été, ainsi que votre Dame, si bons pour moi, ma chère épouse et mon petit garçon, que je me sens obligé de vous présenter mes remerciements les plus sincères. Je vais mourir dans quelques heures, mais j'emporte dans l'autre monde un cœur rempli de reconnaissance. Vous avez été les amis généreux et le soutien d'une pauvre femme dont le mari souffre dans les cachots pour la liberté de son pays. Dieu veuille vous récompenser et répandre sur vous les dons de sa miséricorde et de sa puissance. En mourant, mon dernier soupir sera pour ma femme, mes enfants, leurs protecteurs et ma patrie. Si d'un autre monde, je puis contempler vos vertus et votre bienfaisance, je prierai Dieu pour vous et votre Dame. Veuillez faire agréer mes meilleures amitiés et respects à madame R.......n et sa demoiselle. Soyez heureux vous et madame P....n, c'est le vœux d'un malheureux.

Adieu pour toujours, adieu,

CHEVALIER DE LORIMIER.

VIII.

REMERCIEMENTS DE M. DE LORIMIER À UN AMI QUI DOIT DONNER LA SÉPULTURE À SON CORPS.

De mon cachot, Prison de Montréal,
15 février 1839, 4 heures du matin.

Mon cher P.....r,

Il ne me reste plus qu'un instant à vivre : dans cinq heures j'aurai péri sur l'échafaud politique ; il me reste un dernier devoir, devoir précieux, c'est celui de la reconnaissance. Il me serait plus agréable de m'en acquitter dans

toute autre circonstance; malgré tout, je me soumets volontiers à la force des choses: ma conduite ne me reproche rien.

Je suis calme et résigné plus que jamais. Le seul regret que j'emporte est pour ma famille dans l'infortune. Pourquoi me plaindre pour ce que l'on me fait personnellement? mon pays me connaît, et j'ai le plaisir en mourant d'avoir l'estime de mes bons compatriotes, et la tienne en particulier. Cette pensée me réjouit et remplit mon cœur de joie. Mes bourreaux m'envoient périr sur un échafaud, sur un gibet! Mais que m'importe de mourir lancé dans l'air: la mort sous ses formes variées, soit par le supplice de la croix ou par l'empalement, par le feu ou par la guillotine, par la corde ou par l'épée, ne produit toujours que le même effet. Si des hommes ignorants ou préjugés attachent des idées de déshonneur, de honte ou de préférence à aucun de ces divers modes de supplices, c'est parce qu'ils ne refléchissent pas sur les causes qui les ont amenés, ou sur le résultat inévitable de tous ces supplices: la mort. Je te prie, cher ami, avant de mourir, d'agréer mes plus sincères remerciements pour la faveur distinguée que tu accorderas à mes restes inanimés descendus de l'échafaud; et je te prie de me croire jusqu'à mon dernier soupir,—adieu—adieu,

Ton affectionné et malheureux ami,

CHEVALIER DE LORIMIER.

IX.

LETTRE DE M. DE LORIMIER À UNE DAME POUR SON ALBUM.

Prison de Montréal,
De mon cachot, 15 février, 1839,
5 heures du matin.

Vous me demandez un mot, Madame, pour votre album; que puis-je y mettre? Irais-je vous faire du pathétique dans des mots ronflants, du touchant à vous faire fondre en larmes sur mon sort, tandis que ma situation, sans les écrits et les paroles, vous montre le comble du malheur dans ma

personne infortunée. Vous assurer de mes respects? lorsque toute ma conduite passée a été pour vous le témoigner dans chaque circonstance. Malgré tout, en définitive, je croirais manquer à mes devoirs envers vous, Madame, si je ne me soumettais et ne souscrivais à votre désir. Permettez-moi donc de vous prier de penser à moi; vous me survivrai, je vais périr sur le gibet politique dans quatre heures, mais faites que je vive dans votre estime et celle de votre époux, M. L.F......e. Cette idée me supportera dans mes derniers instants, jointe à celle de la cause sacrée pour laquelle je vais bientôt expirer. Adieu, Madame, soyez heureuse, ainsi que M. votre époux, vous le méritez. C'est le vœu d'un homme qui va dans un instant monter sur l'échafaud pour son pays et sa liberté. Adieu.

Chère Dame, adieu.

CHEVALIER DE LORIMIER.

X.

ADIEUX DE M. DE LORIMIER À UN COMPAGNON DE CACHOT.

Prison de Montréal, 15 février, 1839,
6 heures du matin.

Mon cher Brien,

Je te laisse, la mort m'appelle sur l'échafaud, il faut que je lui obéisse; je vais périr, mais garde ce souvenir d'un ami sincère. Si tu échappes au malheur qui m'attend, puisse ta carrière être longue et heureuse. Tu as été mon compagnon de cachot, nous partagions la même cellule, le même lit depuis notre sentence de mort; tu m'as offert les consolations recevables dans ma position: je t'en remercie infiniment, le ciel t'en tiendra compte. Pour ma part je fais avant que de mourir les vœux les plus sincères pour ton bonheur. Tu diras à mes amis comment je suis mort, et que, si le gibet a pu couper le fil de ma vie, il ne put atteindre le fil de mon courage.

Adieu cher ami, adieu,

CHEVALIER DE LORIMIER.

XI.

ADIEUX DE M. DE LORIMIER À UN AMI.

Prison de Montréal, 15 février, 1839,
6¾ heures du matin.

Mon cher T.....é,

Vous m'avez demandé un mot, je vous l'ai promis. Je ne puis manquer à ma parole : je l'ai respectée en tous lieux. Cher ami, avant que de mourir, je vous prie de penser à moi ainsi qu'à ma famille qui va perdre son protecteur et son appui. Veillez sur leur sort, c'est la prière de votre ami sincère qui va périr sur l'échafaud pour la cause commune de notre patrie.

Adieu pour toujours,
CHEVALIER DE LORIMIER.

XII.

DERNIERS ADIEUX DE M. DE LORIMIER À SON ÉPOUSE.

Prison Neuve de Montréal,
15 février, 1839, 7 heures du matin.

Ma chère et bien-aimée,

A la veille de partir de mon lugubre cachot pour monter sur l'échafaud politique, déjà ensanglantée de plusieurs victimes qui m'y ont dévancé, je dois à mon devoir conjugal, ainsi qu'à ma propre inclination, de t'écrire un mot avant que de paraître devant mon Dieu, le Juge Souverain de mon âme. Dans le court intervalle qui s'est écoulé depuis l'union sacrée de notre mariage jusqu'à présent, tu m'as fait, chère épouse, jouir du vrai bonheur. Tu m'as tout prodigué : amitié, tendresse et sincérité. Pour toutes ces vertus de ta part, je n'ai jamais été ingrat. Aujourd'hui des assassins avides de sang viennent m'arracher de tes bras, ils ne pourront jamais effacer ma mémoire de ton cœur ; j'en ai la conviction. Ils viennent t'arracher ton soutien et ton protecteur, ainsi que celui de mes chers

enfants. La Providence et les amis de ma patrie y pourvoiront ! Ils ne m'ont pas seulement donné le temps de voir mes deux chères petites filles pour les serrer contre mon cœur paternel, et leur donner un dernier adieu. Ils m'ont privé de voir mon bon vieux père, mes frères et sœurs, pour leur faire mes adieux. Ah ! cruelle pensée ! Cependant je leur pardonne de tout mon cœur.

Quant à toi, ma chère, tu dois prendre courage et penser que tu dois vivre pour tes pauvres enfants qui ont grandement besoin des soins maternels de leur tendre et dévouée mère. Ils seront privés de mes caresses et de mes soins.

Je puis t'assurer, ma chère Henriette, que si de la voûte azurée je puis faire quelque chose pour toi, je ferai tout pour t'aider et te protéger. Mes chers enfants seront privés de mes caresses ! S'il est en ton pouvoir, emploie double caresses envers eux, afin qu'ils ne puissent pas trop ressentir les effets de la perte sur laquelle ils vont bientôt avoir à pleurer. Je ne te reverrai plus sur cette terre ! O quelle pensée ! Mais toi, ma chère Henriette, tu pourras encore me revoir une fois, et pour la dernière fois ; alors je serai ... froid... inanimé... et... défiguré.

Je termine, ma chère Henriette, en offrant à l'Eternel les vœux les plus sincères pour ton bonheur et celui de mes enfants. Tu as reçu hier au soir mes derniers embrassements et mes derniers adieux : cependant du fond de mon froid, humide et solitaire cachot, entouré de tous les appareils de la mort, je te fais mon dernier, oui, mon dernier adieu. Ton époux tendre et chéri, enchaîné comme un meurtrier, ses bras à la veille d'être liés, te souhaite, ma chère Henriette, le bonheur, si jamais ton cœur abîmé de douleur, puisse le goûter. Sois donc heureuse, ma chère et malheureuse épouse, ainsi que mes chers petits enfants ; c'est le vœu le plus ardent de mon âme. Adieu, ma tendre épouse, encore une fois, adieu. Vis et sois heureuse !

Ton malheureux époux,

CHEVALIER DE LORIMIER.

1839.

LA PRESSE.

Messager des pensers que vomit le cratère,
Sans cesse bouillonnant sur l'Etna qu'il éclaire,
Ma main aux quatre vents jette de son sommet
Cette manne à l'esprit des enfants de Japhet.
Et depuis que Strasbourg imprimant la pensée,
Affranchit la raison du règne de l'épée,
De la presse toujours fidèle serviteur,
J'ai pendant trois cents ans colporté son labeur.
Dans ma course aujourd'hui j'éclabousse les trônes;
Mais je naquis petit, faible et vivais d'aumônes.

Dans ces siècles obscurs, timide, j'ai d'abord,
Comme un vilain soumis, respecté le plus fort.
On me voyait furtif commencer ma carrière
Débitant aux châteaux des livres de prière,
Où les moines surpris virent, non sans effroi,
L'art d'embellir un T. dérobé, su par moi.
Le noble châtelain se penchant sur sa fille
Admire dans ses mains des Heures où tout brille,
Caractères, couleurs, grotesques ornements,
Tous objets qui charmaient les yeux au bon vieux temps.
Il sourit au succès de l'art qui vient de naitre,
L'imprudent ne voit pas de loin surgir un maître.
Il se croyait trop grand pour craindre cet engin;
Sa puissance, déjà, s'écroulait sous ma main.

Mais la Presse bientôt étendit son empire.
Naguère, jeune ormeau, craignant même Zéphire,
Elle cachait son front à l'approche du vent;
Aujourd'hui dans les airs elle brave l'autan.
S'alliant au génie elle éclaira le monde;
Sa clarté dissipa l'obscurité profonde;
La vérité brilla, le mensonge s'enfuit,
Cachant son front hideux dans l'ombre de la nuit;
L'homme moins préjugé devint enfin plus sage.
Je disais : voilà donc, en effet, mon ouvrage.
Sur les monts escarpés tombèrent les châteaux,
Où de petits tyrans écrasaient leurs vassaux;

Le peuple devint homme et les princes plus justes
Furent, en vérité, des monarques augustes.
Si quelque Balthazar, impie, audacieux,
Osa fouler aux pieds la justice et les Dieux,
De cette idole d'os bravant l'audace altière
A sa face mon pied fit jaillir la poussière;
Et les peuples riant de sa confusion
Proclamèrent ainsi pour reine la raison.

Cependant s'élevaient, déjà, de faux prophêtes:
Leurs traits étaient contrits et leurs voix contrefaites.
Aux folles passions élevant leurs autels,
Ils semèrent la haine au milieu des mortels;
Et le monde depuis incertain dans sa route
Sur le juste et le faux balance dans le doute.
Les partis se formant et régnant tour à tour,
Leur haine prononçait des jugements d'un jour.
Les bouchers de Smithfield, le glaive des Cévennes
Rendaient et la raison et la justice vaines.
Une fois la raison crut régner un moment;
Mais Marat vint, Marat! il demande du sang.
Apôtre d'un parti qui se dit populaire:
Pour triompher, dit-il, le sang est salutaire.
D'un principe opposé farouche partisan
Le *Herald* (1), après lui, s'écrie: encor du sang!
Haro! sur le vaincu; que le bucher s'allume.
Peuple, contemplez donc, voilà le sang qui fume:
Pour Gracchus, pour César... ainsi dans tous les lieux,
Le sang est le tribu qui se prise le mieux,

Eh! quand reviendras-tu, prêtre de la justice,
De ces Nathans trompeurs débarrasser la lice?
Joad, où donc es-tu? vain siècle de clarté,
Dis, dis-moi dans quel lieu trouver la vérité?...
Mais toujours près de lui le mal a son remède.
Aux esprits éclairés il faudra que tout cède.
Et leur nombre petit s'agrandissant toujours
Ramènera chez l'homme, enfin, de plus beaux jours.
Sans cesse en tous les lieux s'étendra leur puissance;
Devant elle fuiront l'envie et l'ignorance.
Les prêtres de Baal voyant tomber leurs Dieux,
En se couvrant le front disparaîtront comme eux.

---

(1) Journal publié à Montréal.

En vain, ils défendront la voix des faux oracles,
Proclameront partout, l'effet de leurs miracles,
Flatteront l'intérêt, le sombre préjugé,
Multiplieront leurs traits contre la vérité;
Semblable à Galilée au pied du Capitole,
Le génie inspiré bravera leur idole ;
Et luttant corps à corps avec leurs dogmes vains,
On le verra briser leurs armes dans leurs mains.
Si quelquefois le peuple abusé les protége,
Et même sur lui lève une main sacrilége,
Lui, cédant un instant à l'orage irrité,
Il reviendra plus fort, et son bras redouté,
Renversant à la fin leur temple et leur idole,
Et brisant devant eux le marbre où leur symbole,
En paradoxe obscur, trompait l'âme et le cœur,
Aux yeux de l'univers saura sortir vainqueur.
Ainsi l'on voit un aigle en lutte avec l'orage
Avancer, reculer, combattre avec courage.
Il descend, il remonte et l'aquilon lassé,
Gronde et cède aux efforts de l'aigle courroucé,
Qui bientôt s'élevant au-dessus de la nue,
Voit au loin dessous lui la tempête vaincue,
Et planant dans les airs aux regards du mortel
S'élance triomphant dans les flots du Soleil.

F. X. GARNEAU.

1839.

HOMMAGE À LA MÉMOIRE D'UN JEUNE AVOCAT.

Si jeune et tant aimé, la mort vient qui l'enlève ;
Il n'a pu détourner l'impitoyable glaive ;
Et pour lui cependant qui gît dans le tombeau
Le présent fut si doux, l'avenir fut si beau !
Sage, modeste et bon tant qu'a duré sa vie,
Jamais l'ambition, jamais la noire envie
De ses jours innocents n'ont altéré la paix ;
Trop de vertus, hélas ! demandent nos regrets !
D'une belle carrière il n'a vu que l'aurore :
Pourtant il espérait longtemps de vivre encore,
Et la mort inflexible a trompé son destin !
Ainsi tombe le soir la fleur née au matin.

Toi, son épouse, toi si triste à sa demeure,
Pleure moins... songe au ciel où jamais l'on ne pleure,
Où jamais l'on n'entend gémir comme eu ces lieux:
Des terrestres liens c'est Dieu qui le délivre;
Ce monde est un passage et la vie est au cieux.
Dans l'exil d'ici-bas trente ans c'est assez vivre;
Et quand Dieu le demande au céleste séjour,
Ou de plus, ou de moins, pour lui qu'est-ce qu'un jour?
Il n'est plus! mais l'honneur, la vertu fut sa gloire.
Nous vivons après lui pour chérir sa mémoire.
Juste tribut au mort qui fut homme de bien:
On le pleure longtemps, toujours on s'en souvient.

F. M. Derome.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN AMI.

C'en est fait, mes amis, il faut prendre le deuil...
Suivons, d'un pas tremblant, ce lugubre cercueil...
Un cercueil! Que ce mot présente de pensées!
Un cercueil!... Ah! je sens que froides et glacées,
Mes larmes à leur cours donnent un libre accès,
Et d'un timide vers empêchent le succès...
Dès que l'astre du jour, sur son char arbitraire,
Aura pâli les cieux de sa course première,
Et baigné de ses feux ces côteaux attristés;
Je vous le dis, mes pleurs, je vous le dis: coulez!...
Et, lorsque de vos nuits la blanche souveraine,
Aura doré les prés de ses phases lointaines,
Gardez, mes yeux, gardez que le sommeil trompeur
Dans ses pavots n'exile une morne douleur...
....
....
O vous tous, contemplez ce pin brut, simple, antique,
C'est là que d'un ami reposent les reliques...
Humble pendant sa vie, humble jusqu'à sa mort,
Dans un tout autre monde, il cherche un autre sort.
Accourez rendre hommage à son auguste cendre,
Du sommet de l'Olympe il saura vous entendre...
....

Jeune encor, le teint frais de la rose et du lys,
Il vit trancher ses jours, victime de Thétys......
Océan redouté, dis pourquoi dans ta rage,
Tes flots pleins de courroux, écumants sur la plage,
Osèrent engloutir celui qui, de nos jours,
Faisait le seul désir et les seules amours?....
Imprudent, il confie à ton onde azurée,
Sa nacelle fragile, et son âme envolée
Près de son Créateur triomphe du trépas......
L'écho de cette rive en retentit là-bas.......

....

Les pieds nus, déchirés par un cilice sombre,
Approchons saintement auprès de sa sainte ombre...
Et dans nos tristes chants, de celui qui n'est plus,
En gémissant la perte, exaltons les vertus!—
Passant, cueille des fleurs à sa précoce gloire,
Verse, verse l'encens offert à sa mémoire..........
Et si la pauvre mère a vu dans le tombeau,
Descendre un fils naguère et si tendre et si beau,
Qu'elle vienne en ces lieux, sur le bord de sa tombe,
Epancher ses regrets, avant qu'elle succombe......
Libre d'inquiétude, exempte de soucis,
Elle y pourra trouver un baume à ses ennuis!...

ROMUALD CHERRIER.

1839.

QUELQUES CYPRÈS SUR LA TOMBE D'UNE DEMOISELLE.

Encor dix-sept printemps, encor mille vertus
Qu'on adorait hier, qui depuis.., ne sont plus!
Encor un jeune lys dépouillé de la vie!
Pour les vierges du ciel encor une autre amie,
Encor un hôte dans les cieux,
Un ange de moins dans ces lieux!
Encore une feuille d'automne
Dans la corbeille de Pomone!
Encor des regrets, des adieux,
Encor des larmes dans nos yeux!...

Ah! si ma lyre en deuil, tendre écho sur sa tombe,
Pour un dernier adieu pouvait trouver un son!
Si mon luth assez pur, sans profaner son nom,
Pouvait louer les jours de l'être qui succombe!
Si nos douleurs pouvaient l'évoquer du tombeau,
Si nos regrets pouvaient la remettre au berceau!...
Une autre voix du moins au ciel inexorable
S'adresserait pour désarmer la mort,
Si les pleurs d'une mère attendrissaient le sort!...
(Car la mère qui pleure, elle, n'est pas coupable!)
Mais le sépulcre est sourd à toutes les douleurs,
A genoux, près du sien, parfumons-le de fleurs!
Elle vivait hier, dans l'ennui de trois frères,
Offrant pour eux au ciel l'encens de ses prières:
On la pleure aujourd'hui,
Et sa mère à son tour, vivra dans son ennui!...
D'un nom de plus le marbre funéraire
S'est chargé d'aujourd'hui... près du nom de son père!

J. G. Barthe.

1839.

UNE SCÈNE À ST. DOMINGUE.

(Traduction libre de l'anglais.)

"La joie et la tristesse sont sœurs."

L'insurrection des indigènes étant sur le point d'éclater à St. Domingue, un jeune Anglais débarqua dans le Mole St. Nicolas, où les atrocités commises par les nègres étaient l'objet des entretiens de tout le monde. Entre autres événements, le drame suivant fit une si vive impression sur l'esprit du jeune Anglais, que le seul récit en influait encore sur sa mémoire après quarante ans d'intervalle.

L'an 1791, Polydore le Breton était un très riche planteur dans l'île de St. Domingue. Il résidait dans ses superbes plantations de café, qu'il cultivait sur le penchant d'une montagne, à environ quinze milles de la ville du capitaine

François. Polydore jouissait d'une très grande fortune et s'était amassé des biens considérables, dont il avait déposé les capitaux dans les fonds des Etats-Unis, parce qu'il craignait que les troubles sans cesse renaissants de l'endroit, n'augmentassent, et ne le forçassent à se transporter avec sa famille dans cette république. Quelques mois avant la livraison des présents détails, notre digne planteur visita pour la dernière fois le Cap, où il vit avec peine que ses compatriotes se livraient sans repos à toutes sortes d'intrigues, et étaient plongés dans le luxe et dans le vice, s'efforçant, par des actes de tyrannie et d'oppression, d'exciter la population nègre à la révolte. Mais reposant la plus grande confiance dans ceux qui reconnaissaient son autorité, ce brave homme s'en alla demeurer en pleine sûreté dans son domaine, où tout était si bien réglé.

Lorsque les événements dont on va faire mention eurent lieu, Polydore venait d'atteindre sa quarante-cinquième année ; sa femme avait environ deux ans moins que lui. Leur famille était composée de six jeunes demoiselles et de trois fils, formant une compagnie gaie et heureuse ; ils étaient étrangers aux soucis et n'avaient, pour ainsi dire, jamais éprouvé un seul instant de chagrin, dans tout le cours de leur vie. Les esclaves de Polydore—oui, Polydore avait ses esclaves ! mais ils ne l'étaient que de nom ; car ces *enfants de la servitude* trouvaient en lui un ami et un frère, et avaient aussi pour lui la tendresse que des enfants bien élevés témoignent d'ordinaire à des parents qu'ils chérissent et qu'ils estiment. Ainsi, heureux et entouré des marques d'affection que lui prodiguait sa famille, notre digne planteur vécut plusieurs mois après sa dernière visite au Cap ; époque à laquelle il ne reçut que des nouvelles peu satisfaisantes sur les procédés insensés de ses concitoyens, qui poursuivaient aveuglément ces fantômes d'*égalité politique*.

Un beau soir du commencement de l'année 1791, Polydore assis à table, entouré de son aimable famille, se sentit

comme parvenu au comble des félicités humaines. Il n'aurait pas alors changé son état pour celui du plus puissant monarque de la terre. Il contemplait, avec une étrange admiration, ses premiers et bien chers trésors, et examinait aussi avec une sorte de délice, ses aimables filles et ses courageux enfants, lorsque, d'une voix basse, il s'écria avec le psalmiste : "Heureux est l'homme dont le carquois en est rempli !".

Un des convives là présents, était fils d'un planteur du voisinage. Ce jeune homme était promis à la fille aînée de notre digne Polydore, et durant ce joyeux repas, de fréquents regards, de modestes sourires et de très innocents badinages furent échangés entre les plus jeunes membres de la famille, tant soit peu sur le compte et au désavantage de la belle fiancée. On accumula projet sur projet, le tout tendant à hâter le bonheur du jeune couple, et enfin, le jour du mariage fixé fut le résultat de ces discussions.

Aussitôt après cette décision momentanée, Polydore donna ordre qu'on prévînt Mongo, leur musicien nègre, car notre brave planteur avait résolu de clore, par une danse joyeuse, cette agréable soirée. Le musicien parut sur le champ avec son violon, les nymphes et les bergers prirent les places qu'on leur désigna, et leurs jeunes membres frissonnaient de plaisir, en attendant le signal de la danse.

L'air était choisi : et le musicien avait à peine fait résonner les cordes de l'instrument que déjà un bruit tumultueux s'était fait entendre; il était accompagné de tels hurlements que la joie du salon se changea tout-à-coup, et comme par enchantement, en une morne tristesse, et que tout le monde fut saisi d'étonnement et d'une crainte indicible du danger.

Que signifie ce tumulte? demanda tranquillement Polydore; mais on ne répondit à sa question que par de nouveaux cris et de nouvelles lamentations qui venaient du dehors, entre-mêlées d'horribles imprécations que vomissaient contre lui les voix rauques des naturels, à mesure qu'ils approchaient de la maison. Ils continuèrent ces vociférations, jusqu'à ce

qu'elles fussent tant soit peu calmées par les râles de plus d'une victime expirante, qui franchirent le seuil de l'appartement où ils venaient de se faire une issue et dont toute l'allégresse était convertie en soupirs.

Quelques esclaves de Polydore dangereusement blessés se traînèrent aux pieds de leur maître, et il apprit de leur propre bouche, que cette émeute était la cause de la résistance qu'avaient opposée ses fidèles esclaves, pour le défendre, lui, ainsi que sa famille, d'une bande assez nombreuse de nègres qui venaient des états voisins. La défense fut cependant désastreuse, car ceux qui étaient forcés de se défendre furent vendus par leurs ennemis altérés de sang et qui hurlaient et grinçaient des dents avec de brutales délices; ils les poursuivirent dans leur course meurtrière, jusque dans le salon du planteur, où les femmes qui s'y trouvaient eurent recours, avec une énergie surnaturelle, à la protection de leurs amis; de sorte que la paisible réunion demeura exempte de la nécessité de prendre les armes; devenus la proie des barbares, ils furent tous traînés à la boucherie comme des moutons qu'on égorge, et périrent de la main des sanguinaires, au pouvoir desquels ils étaient tombés. Les atrocités qui suivirent celles-ci devraient être à jamais voilées; on va néanmoins découvrir encore un trait, après lequel on abaissera le rideau, car, représenter la scène dans tout son naturel, dans toute sa nudité, dans toute sa réalité, ce serait violer les règles de la décence, et blesser des oreilles qui ne sont encore ouvertes qu'à la pureté et à la sensibilité.

Le premier pas des insurgés fut de mettre en pièces, les hommes et les femmes; les premiers furent subitement massacrés par quelques-uns des meurtriers, tandis que d'autres forçaient inhumainement les femmes à ouvrir les yeux, pour qu'elles fussent ainsi témoins du massacre de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde.

On trancha la tête à Polydore et on l'attacha à une longue perche, pour la porter en triomphe à la plantation voisine.

Un des plus anciens chefs de ces monstres de scélératesse osa faire des propositions de mariage à la veuve désespérée, qui repoussa avec horreur ces infamies. Mais le refus de cette femme ne lui servit en rien : on se saisit d'elle et on lui fit souffrir, ainsi qu'à ses jeunes demoiselles, quelque chose de plus horrible que la mort ; mais c'est ici que le rideau s'abaisse, ne laissant à raconter que les derniers événements qui couronnent cette scène tragique, et qui avaient été choisis entre mille autres circonstances de ce genre, datant de la même époque.

A l'aube du jour qui suivit celui où s'était passée la catastrophe dont on vient de parler, le corps de Polydore le Breton et ceux de son aimable famille furent mêlés ensemble et jetés dans un profond cloaque, qui avait été creusé en hâte pendant la nuit, dans le jardin de la plantation. La fosse fut recouverte d'un ou de deux pieds de terre, et c'est dans ce trou que reposent les dépouilles mortelles de Polydore le Breton, et celles de son aimable mais bien malheureuse famille.

DLLE. ODILE CHERRIER.

1839.

ADIEUX À SIR JOHN COLBORNE.

Colborn, comme la ville est sombre à ton départ !
On dirait un linceul jeté de toute part ;
Ces visages, parfois, mobiles comme l'onde,
Conservent tous l'aspect d'une douleur profonde.
Est-ce qu'en te perdant, le peuple croit qu'il perd
Un maître juste et bon, un maître ferme et sage ?
Ce pauvre peuple, hélas, victime de ta rage,
A-t-il donc oublié tout ce qu'il a souffert ?
Des villages détruits n'est-il plus de fumée
Qui montant vers les cieux décèle tes méfaits ?
De tes séïdes fiers la fureur désarmée,
N'exalte-t-elle plus les crimes qu'ils ont faits ?

Loin de cela, bien loin ; ce que fut ta clémence,
On ne le sait que trop, et tes lâches amis,
Qui du sang des vaincus par toi furent nourris,
En te reconduisant bénissent ta démence.
Mais le peuple, vois-tu, ne s'émeut plus de rien,
Et tout ce qu'on lui fait, que ce soit mal ou bien,
Le laisse au même état, le laisse triste et sombre.
Des proconsuls méchants, il ne sait plus le nombre,
Qui passèrent sur lui comme un glaive acéré,
Et, stupides, l'ont tous froidement lacéré.
D'un jour calme et serein, il n'attend plus l'aurore,
Il a trop espéré pour qu'il espère encore.
Ainsi qu'un mendiant, qui déchu de bien haut,
Sale et déguenillé, gît auprès d'une borne,
Contemplant les palais qu'il possédait tantôt,
Aumône et coups de pied, reçoit tout d'un air morne ;
Un peuple qu'on descend vivant dans son cercueil
Confond les jours de fête avec les jours de deuil.
Voilà comment, voilà, sans qu'un long cri de joie
N'éclate dans les airs et ne te suive au port,
Sans que, pour le bénir du bien qu'il nous envoie,
Sans que, pour témoigner un trop juste transport,
Nous adressions au ciel un hymne d'allégresse ;
Voilà, Colborn, voilà comment tu peux partir,
Ne laissant après toi qu'un sanglant souvenir,
Et tout fier d'observer la publique tristesse.
Oh ! lorsque l'océan recevra ton vaisseau,
Si l'Esprit protecteur de la jeune Amérique,
Comme le Dieu des mers à la pointe d'Afrique
Apparut à Gama, pouvait surgir de l'eau,
Lugubre et menaçant, et sa bouche sévère
Dire la vérité, la dire sans mystère ;
Saurais-tu que répondre à sa pressante voix ?
Comment justifier les immorales lois,
Qui, jetant un manteau sur de hideux coupables,
A ton gré les font tous ou méchants ou louables ?
Tandis que pour scruter des crimes prétendus
On tira de l'égout tous les hommes perdus,
Et que pour satisfaire à ton puissant caprice,
Interprètes soldés des pensers de chacun,
Ils mirent au cachot sans forme de justice,
Sans rien vouloir entendre et sans motif aucun,

Tous ceux qui n'avaient pas le talent de leur plaire?
En vain prétendras-tu qu'un effroi salutaire
Résulte de ces faits et seul sauve l'état.
Jeter aux chiens d'enfer dont la race fourmille,
Comme un os corrompu toute brave famille;
Traiter un peuple entier comme un vil scélérat,
Ce n'est pas là des rois venger la noble cause.
Et s'il est des méchants, s'il en est que l'on ôse
Envoyer devant Dieu chercher leurs châtiments:
Ceux qui passent la vie à forger des tourments
Pour des hommes par eux contraints à la révolte;
Qui sèment la discorde, attendant pour récolte,
La mort de leurs rivaux, et les biens des proscrits;
Puis quand ils ont enfin élevé la potence
Comme une table où règne une affreuse abondance,
Pour provoquer encor font éclater leurs ris;
Ceux-là sont les méchants! Ceux-là sont les vrais traîtres!
Sous ton règne, Colborn, ceux-là furent nos maîtres!
Ainsi, tous satisfaits, du mal que nous fesons,
Par leurs soins réunis, par leur noire menée,
Dans leurs griffes de feu lorsqu'une âme est tombée
Au pavé des enfers ricanent les démons!
Et tu ne pouvais point par un peu de tendresse
Accordant quelque trève à leur lâche allégresse,
Ravir un malheureux à la rage du sort?
Et tu ne pouvais point, toi qu'on disait si fort,
Imposer le silence à ces bouches infâmes,
Et jeter un peu d'onde aux dévorantes flammes?
Et tu ne pouvais point repousser de ton pied
Les dégoutants troupeaux des hyènes voraces,
Par l'odeur de cadavre alléchés sur tes traces?
Et tu ne pouvais point du haut de ton trépied
Parler d'une voix douce à la pauvre victime
En qui l'on punissait jusqu'à l'ombre du crime?
Du bourreau qui criait: J'ai soif, donnez du sang!
Ou de l'épouse en pleurs, qui pour sauver le père
Du fruit qu'elle portait dans son malheureux flanc,
Embrassait tes genoux sur le point d'être mère;
Qui des deux méritait un dédaigneux refus?
Pourtant, (et sans frémir, on dit que tu le pus,)
Tu repoussas la femme et pressas le supplice!
......Oh! oui, c'était bien toi, l'invincible guerrier,

Qu'une femme aurait su de ses pleurs ennuyer,
Jusqu'au point d'engourdir ta rapide justice!
Toi, le grand destructeur des ennemis rendus,
Toi, qui jamais ne crains les armes qu'ils n'ont plus,
Toi, qui toujours livrais à ta cohorte avide,
Le temple du Seigneur et le village vide;
Qui brûlais en partant le toit que tu laissais,
Purifiant ainsi les lieux où tu passais.
Plutôt que de t'enfuir à la prochaine vague,
Je voudrais que pressé par un souvenir vague,
Solennel et pensif, et marchant à pas lents,
Comme marchent toujours les vainqueurs opulents,
Tu fusses voir encor le sol de Saint-Eustache:
De la rébellion, il conserve la tache.
Sur ces vieux murs déjà deux neiges ont passé,
Le lierre triomphant déjà s'est élancé
Sur la pierre jaunie, et le poudreux squelette
Chaque jour disparaît sous la terre que jette
Le lugubre aquilon, dernier ami des morts,
Dans ce champ funéraire illustré par tes armes,
Peut-être entendras-tu dire à des voix en larmes:
"Les faibles sont tombés sous la hache des forts!
" La justice a détruit les bourgades trompées.
" Les vengeances de Dieu, comme ils les ont outrées!
" Ils n'épargnent personne, ils n'ont point de remords,
" Les faibles sont tombés sous la hache des forts!"
Ces voix, ce sont les voix des enfants et des femmes,
Des vieillards, qui souffrant, pour les fautes d'autrui,
Au jour de la vengeance ont péri dans les flammes.
Ensuite, si tu veux, pour chasser ton ennui,
Quelqu'un pour converser, du tertre mortuaire,
Chénier se lèvera, drapé dans un suaire,
Tu lui diras comment un généreux vainqueur
Entrouvrit son cadavre et déchira son cœur;
Qu'il fut laissé, la nuit, aux griffes de l'orfraie
Et traîné tout le jour sur l'infamante claie.
Puis comme à ce récit, vite il s'est détourné,
Pour égayer un peu le héros consterné,
Si sortant de la tombe un mort sourit encore,
Montre-lui sur ton sein la croix qui le décore,
Dis qu'elle fut gagnée au sac de Saint-Benoît!
Donne-lui les détails de ce tant noble exploit.

Raconte-lui comment en d'illustres journées
Vous fûtes partageant d'étranges destinées,
Lui, le pauvre Chénier, comme un lâche flétri,
Et toi l'heureux Colborn comme un brave annobli.
Pardonne, je m'oublie au champ de Saint-Eustache.
Tu pars!..... de ton vaisseau les foudres ont tonné
Et le dernier signal bientôt sera donné.
De ta suite déjà s'agitent les panaches,
Des tambours de la garde un dernier roulement
De tes amis zélés un rauque hurlement,
Dans le sein de la foule un mouvement rapide
Annoncent ton départ. Reçois donc nos adieux.
Nous ne médirons pas de ton règne odieux :
Qui voudrait remuer ta mémoire fétide?
Seulement, pour flatter l'orgueil de ton vieux cœur,
Si par hazard dans Londre une vénale plume
Voulait de tes hauts faits compiler un volume
Sur tes exploits récents, ô le noble vainqueur,
Rappelle-toi là-bas ce qu'une amitié sage
Te souhaite au départ: Silence et bon voyage!

P. Chauveau.

1839.

LE BOURREAU.

Dans l'ombre d'un cachot, avec la mort assis,
Ayant pour courtisans la honte et les soucis,
Un être pâle, affreux! à la bouche béante,
Dont l'âme est un volcan et l'œil une tourmente,
Attend pour s'enivrer du sang d'un *criminel*
L'heure de l'immoler sur son immonde autel;
Et son livide front, où s'est empreint le crime,
Se penchant froidement semble sonder l'abîme
Où son atroce main, homicide instrument,
Entasse, l'âme sourde aux râles du mourant,
Les *maudits de la loi* qui font honte à la terre,
Et que, chaque an, l'on voue au hideux cimeterre.
Sur un cadavre froid, étranglé de ses mains,
Ce spectre ignominieux qui fait peur aux humains,

Règne comme la mort en convoitant sa proie :
Dans le sang qui jaillit il retrempe sa joie !
Ses bras prostitués étreignent les mourants.
Il savoure l'angoisse et les gémissements !
Sans amis, sans parents, vagabond, sans patrie,
Dans le meurtre et le sang il retrouve sa vie !
Ce valet d'échafaud, cet opprobre vivant,
Ce monstre à face d'homme, au regard satanique
Qui goute en l'agonie un plaisir frénétique,
Que la potence, ô Dieu ! réclame pour amant,
Est-il marqué du sceau de ma même origine ?
Porte-t-il dans son cœur une essence divine ?
Son fratricide bras fut-il formé par toi ?
A-t-il un cœur qui bat ?... une âme comme moi ?
A-t-il un sein de pierre ou des entrailles d'homme ?...
Vil proscrit, protégé par tout son déshonneur,
Qui boit du sang humain pour raviver son cœur !
J'ai peur d'avoir souillé la bouche qui le nomme !...

J. G. Barthe.

1839.

HYMNE À MARIE.

Quand la cloche de la prière
Appelle à toi les malheureux,
C'est dans le simple sanctuaire
Que tu présides à leurs vœux.

Sur ton autel la jeune fille
Dépose son tribut d'amour;
C'est la fleur, qui de fraîcheur brille,
Cueillie aux bosquets d'alentour.

Et les accents de l'orpheline,
Qui dans ton sein verse ses pleurs,
Montent vers toi, Vierge divine,
Avec le doux parfum des fleurs.

C'est toi qui calmes les alarmes.
Ton regard réjouit le cœur,
Tarit la source de nos larmes ;
Et ton sourire est le bonheur.

Ta chapelle sur le rivage
Est l'étoile des matelots;
C'est elle qui pendant l'orage
Leur sert de guide sur les flots.

Que de biens répandus par ta douce présence!
Que de pleurs elle essuie et qu'elle fait d'heureux!
Honneur et gloire à toi, mère de bienfaisance!
Honneur à toi reine des cieux!...

C'est une jeune fille au front pur et candide,
Qui s'avançant craintive et le regard baissé,
Vient invoquer ta grâce, et d'une voix timide
Te prier pour son fiancé.

Sa main presse sa main, près de lui prosternée.
Ils jurent de s'aimer et de s'aimer toujours.
Et toi, tu les bénis; par un doux hyménée,
Tu récompenses leurs amours.

Plus loin c'est une jeune épouse.
Elle t'implore avec ferveur,
Rougit, de ton bonheur jalouse,
Et comtemple l'enfant sauveur...

Qu'elle est belle! comme elle prie!
Le bonheur mouille ses beaux yeux;
Son cœur est tout à toi, Marie,
A toi qui sais combler nos vœux...

Et moi, pour chanter tes louanges,
Je mêle mes faibles accents,
A la mélodie des anges
Qni t'offrent aux cieux leurs encents.

E. C.

1839.

LES OISEAUX BLANCS.

Salut, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimats;
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

Les voyez-vous glisser en légions rapides
Dans les plaines de l'air comme un nuage blanc,
Ou le brouillard léger que le soleil avide,
A la cime d'un mont, dissipe en se levant?

Entendez-vous leurs cris sur l'orme sans feuillage?
De leur essaim pressé partent des chants joyeux.
Ils aiment le frimat qui ceint comme un corsage
Les branches du cormier, qui balancent sous eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière
Brille sur le crystal qui recouvre les bois,
Le doux frémissement de leur aile légère
Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

Fuyez, petits oiseaux, dont l'épaisse feuillée
Ne peut plus recueillir l'amour comme au printemps;
Des bouleaux pour vos nids la branche est dépouillée,
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de neige;
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.
Sur la balle du grain s'agite leur cortége
A la grange où bondit le van du villageois.

Oh! que j'aime à les voir au sein des giboulées
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent.
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en voltigeant.

Quelle main a placé sur la branche qui plie
De perfides réseaux pour arrêter leurs pas?
Ah! fuyez—mais hélas! j'en entends un qui crie,
Le cruel oiseleur va causer son trépas.

Poussant des cris plaintifs ils fuyent dans la plaine;
Mes yeux les ont suivis derrière les côteaux;
Mais ils avaient déjà le soir perdu leur haine,
Et je les vis encor passer sous mes vitreaux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte.
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais.
Ils repartent enfin; l'aile qui les emporte
Semble par son doux bruit augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile en passant effleurez les frimats.
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.

F. X. Garneau.

1839.

SOMBRE EST MON ÂME COMME VOUS.

ROMANCE.

Sombre désert, et forêt noire,
Pour moi vous avez plus d'attraits
Que les honneurs, les biens, la gloire,
Que le plus brillant des palais.
Seul avec moi chez vous je goûte
Un bonheur, un plaisir plus doux
Que chez l'homme que je redoute :
Sombre est mon âme comme vous.

Un ciel de rose, et belle aurore
Charmaient jadis mes sens émus ;
Le soleil brille, éclaire encore,
Et pourtant ne me charme plus :
Foudres, tombez ; grondez, orages ;
Votre aspect sinistre m'est doux.
J'aime à vous voir, épais nuages ;
Sombre est mon âme comme vous.

Jadis sur vos rives fleuries,
Petits ruisseaux, oh ! l'heureux jour !
Je goûtais des faveurs chéries,
Je dormais sur le sein d'Amour ;
Aujourd'hui, mornes précipices,
Gouffres profonds, mers en courroux,
Vous m'êtes amours et délices ;
Sombre est mon âme comme vous.

Tu danses, folâtre jeunesse,
Des roses naissent sous tes pas :
Comme toi j'aimais l'allégresse,
Pour moi tout avait des appas ;

Aujourd'hui je ne vois qu'épines,
Et mon âme, sous les verroux,
Aime à vous voir, tombeaux, ruines,
Sombre et morne elle est comme vous.

PIERRE PETITCLAIR.

1839.

LE CHIEN D'OR (1).

LÉGENDE CANADIENNE.

A deux pas de la Porte Prescott, à l'extrémité de la rue Buade, on voit, à gauche, une maison à grandes dimensions, et au-dessus des enseignes de son locataire (un libraire) on remarque un relief représentant un chien rongeant un os avec l'inscription suivante :

Je suis un chien qui ronge l'os,
En le rongeant je prends mon repos.
Un jour viendra qui n'est pas venu
Que je mordrai qui m'aura mordu.
1736.

M. Philibert était le propriétaire de cette maison et l'occupait en 1736. Possesseur d'une fortune considérable, il y coulait des jours sereins et tranquilles, dans la société d'une jeune et aimable femme, unie à lui depuis quatre ans. Rien n'avait encore troublé l'harmonie qui régnait entre les deux époux ; pas un seul de ces nuages qui apparaissent de

(1) Le Chien d'Or est un bas-relief très saillant, placé au-dessus de la porte d'une maison de Québec, rue Buade,—représentant un Chien qui ronge un os. Les quatre méchantes rimes suivantes sont gravées sur le cadre oblong et aussi de pierre, qui enchâsse ce Chien,—assez mal sculpté d'ailleurs :

Je Svis Vn Chien Qvi Ronge Lo
en le rongeant je prend mon Repos
vn tems viendra qvi n'est pas venv
qve je morderay qvi m'avra mordv.

temps à autre dans les meilleurs ménages. Un joli enfant fruit de leur union, déjà dans sa deuxième année, augmentait la somme de leur bonheur, quand le ciel jaloux lui suscita des ennemis qui envenimèrent ses actions les plus naturelles et les plus indifférentes, et lui attirèrent la haine d'un gentilhomme nommé De Repentigny.

Les amis de ce gentilhomme redoutaient son caractère violent, mais au demeurant il était le plus honnête garçon du monde.

Une dispute s'éleva entre eux deux et ils s'oublièrent au point de se dire des injures réciproquement devant la porte de Philibert. Un démon, sous la figure d'une femme, souffla aux oreilles de De Repentigny qu'il portait une épée en vain, s'il endurait de pareilles injures. Cela produisit un effet électrique. Il fixa sur Philibert un regard où se peignait toute sa fureur, tandis que sa main, égarée par le crime, saisissait son épée ; il l'arrache de son fourreau, la plonge dans le cœur de Philibert, la retire ensanglantée...... et s'enfuit. Celui-ci ne s'attendait pas à une telle attaque ; atteint d'un coup mortel, il n'eut que le temps de tourner ses derniers regards vers sa demeure, comme pour recommander sa vengeance à son fils, et tomba nageant dans son sang, sur la petite élévation où il y a des marches à présent.

Ses amis dérobèrent De Repentigny aux poursuites de la justice, et lui procurèrent les moyens de passer dans un pays étranger.

Madame Philibert, restée dans la plus profonde affliction, conçut dès lors et inspira à son enfant un esprit de vengeance qui causa leur second malheur. C'est pour cet enfant, qui commençait à bégayer le nom de son père, que le Chien d'Or et l'inscription furent mis à la maison en 1736. Elle n'eut pas besoin, comme la mère Corse, de suspendre au-dessus du lit de son fils les vêtements ensanglantés de son père infortuné, pour éveiller des sentiments de vengeance contre l'assassin, car il les conçut presqu'au sortir du berceau ; mais elle prit grand soin de son éducation.

Vingt années s'écoulèrent consacrées par le fils à de sérieuses études, adoucies par toute l'affection d'une mère: pendant ce temps, le deuil et les regrets avaient toujours veillé dans la maison de Philibert. Elles parurent longues au jeune Philibert, comme la veille d'un jour ardemment désiré; mais la mère en vit approcher le terme avec chagrin; elle aurait tout sacrifié pour épargner des dangers à son fils. A vingt-deux ans le jeune Philibert donnait les plus belles espérances. On semblait lire sur sa belle figure pâle et sur ses traits, empreints d'une certaine mélancolie, son austère destinée, et ses bonnes qualités lui conciliaient l'estime de tous ses compagnons.

A quelques jours de là, une femme, sur le retour de l'âge et visiblement affaiblie par le chagrin, reconduisait au port son fils unique partant pour la France et volant à la recherche de l'assassin de son père. A voir les larmes qui accompagnaient les adieux de Mme. Philibert à son fils et toute son émotion, l'amour maternel devait subir les plus grandes épreuves. Elle ne laissa la place de l'embarquement que quand le vaisseau qui portait son fils eut disparu à ses yeux, et revint accablée des plus tristes pressentiments à sa demeure, d'où elle n'est plus sortie.

Dix mois après le départ du jeune Philibert, sa mère malade respirait à la fenêtre le bon air du printemps, et son œil cherchait dans la foule, qui se pressait devant elle, les traits de son fils, lorsqu'elle reçut une lettre. Elle l'ouvre et y lit, hélas! qu'après maints voyages sans fruit, son fils avait enfin découvert la retraite de De Repentigny, qu'ils avaient croisé l'épée et qu'il avait succombé!...... Pauvre Philibert. (1)

A. S. Soulard (2).

(1) C'est là la tradition populaire. Nous avons cru devoir la faire suivre de la critique de M. Jacques Viger, qui rétablit une partie des faits historiques.

(2) M. Soulard est avocat au barreau de Québec.

1840.

LE CHIEN D'OR.

PETITES CORRECTIONS ET ADDENDA À UN ARTICLE DU CANADIEN DU 20 NOVEMBRE 1839, PUBLIÉ SOUS LE PSEUDONYME A. S. S.;—POUR AUTANT QUE J'EN SAIS AU MOINS!

Le Révérend M. Bourne a donné, il y a déjà quelques années, dans le *Picture of Quebec*, sa version de l'histoire de ce fameux bas-relief que le Colonel Cockburn a copiée, depuis, presque *verbatim*, dans son *Quebec and its Environs*. Le correspondant A. S. S. nous donne aussi la sienne, et certes! ce n'est pas la même chose. Qui donc a dit vrai, ou de M. Bourne ou de M. A. S. S.? Tous deux, je crois, n'ont point écrit sur l'autorité de *mémoires du temps*, mais se sont contentés de nous donner la *tradition*, telle qu'elle leur est parvenue: pour ma part, j'en pourrais aussi faire une troisième et même une quatrième—assez peu semblables aux leurs. Comme j'ai l'expérience qu'il n'y a rien de plus fautif que les *traditions* de ce genre, je ne donnerai pas mes variantes; mais vous me permettrez, M. l'Editeur, quelques petits commentaires sur la communication de M. A. S. S., fondés sur des documents écrits: commentaires qui pourront peut-être le mettre sur la voie (en cherchant un peu, comme moi,) de faits réels et plus amples qui le conduiront sans doute à la connaissance des détails exacts de cette légende canadienne. Avant d'être romancier facile et aimable, il convient d'être chroniqueur fidèle. Voyons.

1°.—" M. Philibert était le propriétaire de cette maison " et l'habitait en 1736." (Date gravée au-dessous du bas-relief.)—A. S. S.

Cela peut être. Les noms de ce propriétaire et son état dans le monde étaient:—Nicolas Jacquin Philibert, négociant.

2°.—" Possesseur d'une fortune considérable, il y coulait " des jours sereins et tranquilles, dans la société d'une jeune " et aimable femme, *unie à lui depuis quatre ans*."—A. S. S.

Pas tout-à-fait cela. M. N. J. Philibert n'avait tout au plus que *trois* ans de mariage en 1736, n'ayant épousé Marie-Anne Guérin que le 23 novembre 1733.

3°.—" Un joli enfant, fruit de leur union, déjà dans sa " *deuxième année*, augmentait la somme de leur bonheur, " quand le ciel jaloux," etc.—A. S. S.

Cela est vrai, cet enfant, né le 1er septembre 1734, devait en effet avoir *deux* ans, en 1736. A. S. S. eût même pu dire que M. Philibert avait deux enfants à cette époque, car le 2 juin 1736, sa femme devint mère pour la seconde fois. Mais A. S. S. disant plus bas que le premier fruit de l'union de M. et Mme. Philibert fut un *garçon*, je suis fâché de le contredire et de lui annoncer même que les deux enfants ci-dessus étaient deux *filles*, qui reçurent au baptême, la première le nom de Marie-Anne, et la seconde ceux de Marie-Magdeleine.

4°.—" Une dispute et des injures entre MM. Philibert et " De Repentigny, au-devant de la maison du premier...... " M. De Repentigny plonge son épée dans le cœur de " M. Philibert...... Atteint d'un coup mortel, M. Phili-" bert n'eut que le temps de *tourner ses derniers regards* vers " sa demeure, comme pour recommander sa vengeance à " *son fils*, et tomba dans son sang sur la petite élé-" vation où il y a des marches à présent."—(C'est-à-dire qu'il expira dans la rue même, et en 1736.)—" C'est pour " cet enfant, qui commençait à bégayer le nom de son père " que le *Chien d'Or* et l'*inscription* furent mis à la maison, " *en* 1736."

La dispute et les injures entre MM. De Repentigny et Philibert peuvent avoir eu lieu, comme il ne paraît pas y avoir à douter que le coup d'épée n'ait été subitement porté, sauf pourtant *l'heure et le lieu*, sur lesquels il y a diversité de rapports *traditionnels* (Voir M. Bourne). Et si M. Phi-

libert a été tué en 1736, comme le dit A. S. S., on en a déjà assez vu pour être convaincu que ses derniers regards n'ont pu se porter sur *son fils*, puisqu'il n'avait alors que deux *filles*.—Mais le fait est, que M. Philibert n'est mort que le 21 janvier 1748, et véritablement de la main d'un assassin (1); que sa mort ne fut pas tellement subite, qu'il n'eut encore le temps de "*pardonner généreusement* à celui "qui l'avait frappé...... de recevoir les *sacrements de péni*-"*tence et d'extrême-onction*," et que "*sans un vomissement con*-"*tinuel*, il eût pu *recevoir* aussi celui de *l'eucharistie*." Tout ceci sans doute ne dut pas se faire *dans la rue*, non plus qu'en 1736. Si l'inscription, comme le dit A. S. S., a été mise sur cette maison, à l'occasion qu'il mentionne *(la mort de M. Philibert)*, elle n'a donc pu être mise que postérieurement à la date de 1736 et non en même temps, comme dit A. S. S., et c'est tout probable. Dans ce cas "1736" indiquerait donc tout simplement la date de la bâtisse de la maison, et le "bas-relief" serait l'œuvre de la *veuve*, qui daterait de 1748, ou plus tard.

5°.—"A 22 ans, le jeune Philibert donnait les plus belles "espérances...... A quelques jours de là, une femme re-"conduisait au port *son fils unique* partant pour la France "et volant à la recherche de l'assassin de son père."—A. S. S.

Ce prétendu fils unique *(Marie-Anne Philibert)*, né en 1734, qui partait à 22 ans pour aller venger la mort de son père, partait donc en 1756; la même année que Montcalm formait une expédition au pays pour la prise de Chouaguen (2).

6°.—"Dix mois après le départ du jeune Philibert, sa "mère reçut une lettre qui lui annonçait sa mort, et de la "main du même M. De Repentigny."—A. S. S.

C'est-à-dire en 1757. La *tradition* veut qu'il y ait eu tentative de venger la mort de M. Philibert, (mais *quand?*) soit par le *frère* ou le *beau-frère*, soit par *deux des fils* de ce

(1) J'aurais dû dire et je dirais maintenant—*homicide;* mais j'étais sous l'influence de la croyance populaire qui voulait un *assassin!*

(2) Le vrai mot est *Chouéguem*, qui en langue iroquoise signifie *noir*.—C'est l'*Oswego* américain.

monsieur;—et l'une et l'autre de ces variantes se terminent également par la *mort de M. De Repentigny*, soit en *France* soit à *Pondichéry!* Fiez-vous donc à la tradition seule pour la vérité des faits! Toujours est-il vrai que l'aîné des enfants de M. Philibert était une fille, et qu'en 1736, comme en 1748, elle n'était point enfant *unique* et moins encore *garçon*.

A l'époque où A. S. S. le fait partir pour France, c'est-à-dire en 1756, madame Philibert, alors veuve, avait les cinq enfants suivants, âgés comme suit:—

Marie-Anne,.........née le 1er	Sept.	1734...	22 ans en	1756.
Marie-Magdeleine,.. " 2	Juin	1736...	20	"
Pierre Nicolas,......né le 17	Mai	1737...	19	"
Nicolas,............... " 10	Nov.	1740...	16	"
Marguerite,..........née le 30	Oct.	1742...	14	"

M. Philibert avait eu, en outre, en 1738, un autre garçon (Pierre) décédé à l'âge de deux mois et quelques jours (1).

JACQUES VIGER.

(1) Depuis que M. Viger a écrit cette critique, il a fait d'importantes découvertes sur l'histoire des personnages concernés dans l'événement tragique du 21 Janvier 1748. En suivant un petit volume manuscrit, que ce savant et infatigable archéologue a bien voulu nous communiquer, nous allons rétablir les faits historiques que M. Viger ne connaissait pas encore en 1840, mais qu'il a heureusement retrouvés depuis dans des documents officiels.

La querelle entre Nicolas Jacquin Philibert et Pierre Legardeur Sieur de Repentigny, lieutenant dans les troupes de la colonie, vint à propos d'un billet de logement que ce dernier avait reçu pour aller chez M. Philibert. Celui-ci, dans le mécontentement que lui causa l'arrivée de ce nouvel hôte, ayant dit avec colère qu'il ferait changer ce billet de logement, De Repentigny le traita de nigaud. Philibert le frappa d'un bâton et reçut un coup d'épée qui causa sa mort. De Repentigny pour éviter un procès se retira dans l'Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse, et obtint de Louis XV, l'année suivante, des Lettres de Grâce, Pardon et Rémission. Il revint, en 1749, à Québec, où ces Lettres furent entérinées suivant un arrêt du Conseil Supérieur, après avoir été transmises à la veuve Philibert, pour qu'elle pût fournir ses moyens d'opposition. Elle déclara n'avoir aucune opposition à faire à l'entérinement des Lettres de Grâce, ayant été payée des dommages et intérêts civils que la justice lui avait accordés, etc.

Il ne paraît pas qu'il y ait eu de duel entre De Repentigny et l'un des jeunes Philibert, ou toute autre personne, à Paris, avant 1760, car De Repentigny, servait encore, en Canada, à cette époque, comme Capitaine des troupes de la colonie sous les ordres du Chevalier De Levis.

1840.

LE CHIEN D'OR [1].

(INÉDIT.)

Epigraphe sanglant d'un drame ensanglanté,
Aux parois de ces murs quelle main t'a jeté ?
Osas-tu, noble élan d'une vengeance active,
Sarcasme audacieux, défier l'oppresseur ?
D'une épouse éplorée es-tu la voix plaintive,
Ou le cri d'un mourant qui demande un vengeur ?
Volcan des passions où la vertu s'abîme,
Vous, haine, jalousie, amour, cupidité,
Qui d'entre vous dicta cette page de crime ?
L'on ne sait!... L'œuvre est là, le drame est attesté ;
Vengeance, assassinat y doivent trouver place ;
Philibert meurt percé du fer d'un assassin
Qui fuit, mais au vengeur ne peut cacher sa trace ;
Car le sang demandé ne le fut pas en vain.
Le temps n'ôse frapper le Chien d'Or de son aile ;
Il reste plus entier que le fait qu'il rappelle.
Le drame est au roman, qui, voulant de l'effet,
Du vrai comme du faux à sa guise dispose ;
Tandis qu'aux murs vieillis, gardant un sens complet
L'énigme encor subsiste, et nous dit quelque chose.

F. R. ANGERS.

1840.

LE NOUVEL AN.

Salut, ô toi ! l'an mil huit cent quarante,
An désiré qu'un prophète a maudit ;
Non, tu n'es pas pour nous l'ère sanglante,
Le temps fatal qu'en vain il a prédit.
Qu'à s'égayer chacun de nous s'apprête :
Un nouvel an sourit à nos destins.
Au noir passé succède un jour de fête,
Et le repos aux troubles intestins.

(1) Ces vers sont extraits d'un volume manuscrit de M. Jacques Viger, ---- l'histoire du Chien d'Or.

Le temps n'est plus des luttes condamnées
Du citoyen contre le citoyen;
Il faut, après ces néfastes journées,
Un sort meilleur au peuple canadien.
Puisse donc l'homme envoyé d'Angleterre,
Des jours mauvais ôtant le souvenir,
Soleil nouveau, féconder notre terre,
Et commencer notre riche avenir.

O mon pays! connais ton noble maître:
Il te veut libre, et non pas t'asservir.
Vois ce qu'il est et ce que tu dois être;
Pour ton bonheur sache bien le servir.
Comme autrefois à tes serments fidèle,
N'abjure point l'antique loyauté.
Ah! pour flétrir une palme si belle,
Oublîras-tu le sang qu'elle a coûté?

Si contre nous de la horde étrangère
S'arment un jour les homicides bras,
Ralllions-nous pour sauver notre mère,
Volons pour elle à de nobles combats.
Et de la guerre appelant les alarmes,
S'il vient ici rallumer son flambeau,
Sur notre sol protégé par nos armes,
L'Américain trouvera son tombeau.

De nos vertus embellissant l'histoire,
Ne cessons pas d'être loyaux et preux.
Nos petits-fils, jaloux de notre gloire,
Se montreront dignes de leurs aïeux.
Au seul penser d'un généreux courage,
Leurs jeunes cœurs tressailleront toujours.
Qu'ainsi pour eux l'exemple de notre âge
Aux temps futurs prépare de beaux jours.

Parents, amis, nous pour qui la fortune
Va ramener le bonheur sur ces bords,
Unissons-nous: qu'une gaité commune
N'inspire plus que de joyeux transports.
Du nouvel an dont ce jour nous rassemble
Quand nous verrons le terme s'accomplir,
Joyeux encore, écrions-nous ensemble:
Qu'il fut heureux l'an qui vient de finir.

1840.

OÙ SONT-ILS LES JOURS DE NOTRE GLOIRE ?

Quand nos aïeux partaient pour les combats,
La force et le courage
Les précédaient, guidant toujours leurs pas
Au plus fort du carnage.
Ils ont été les plus braves soldats,
Ils n'ont point su s'éloigner de l'orage ;
Et Carillon, Lacolle et Chateauguay
Ont pour jamais consacré leur mémoire.
O souvenirs de sublime beauté !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Il fut un temps où bientôt nous pensions
Abattre l'insolence
De cent faquins que nous entretenions
Oisifs dans l'opulence.
Il fut un homme aux yeux des nations
Qui les flétrit de sa mâle éloquence ;
Que de lauriers il aurait pu cueillir !
Que tu fus belle alors, ô notre histoire ;
Et devant nous, quel brillant avenir !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

A nos malheurs en fut-il de pareils,
Le jour où la démence
Seule régnant partout dans nos conseils,
Brisa notre puissance ?
Oh ! dites-moi, où sont donc les soleils,
Qui nous donnaient jadis tant d'espérance ;
Ceux qui devaient par leurs sages travaux,
Au char du peuple enchaîner la victoire ?
Ceux qui disaient : O ! nos jours seront beaux !
Mais où sont-ils les jours de notre gloire ?

Salut ! Salut ! O l'an mystérieux (1),
O mil huit cent quarante,

(1) On sait que l'année 1840 était prédite comme une année fatale. On s'occupait beaucoup alors de cette prédiction très ancienne et qui avait été faite aussi pour l'année 1740; d'où était venu le proverbe: *Je m'en moque comme de l'an quarante.*

Toi qu'on a vu s'avancer dans les cieux,
Comme une ombre sanglante.
Amis, du moins, qu'il nous trouve joyeux,
Chantons, rions de sa mine effrayante.
Ah! pour gémir il suffit du passé!
Je ne crois pas de vision trop noire,
Et puis qui sait si le destin lassé
N'amène point de nouveaux jours de gloire?

1840.

AU SOUVENIR D'ALZIRE.

Je me suis donc nourri d'une espérance vaine?
Oui, la vie est un songe où l'erreur nous promène!
En ce chemin pénible, on s'amuse, on sourit,
Tout laisse un monument à l'instant qui s'enfuit,
Que dis-je?... tout s'envole, et sur son aile agile
A fuir rapidement la fortune est docile.
Encore si j'avais profité des moments!
Voyageur amusard j'ai prodigué mon temps.
Quelle ombre séduisante à mon âme ravie!
Oh! je tendais les bras, je jouissais de la vie;
Je pressais... à mes yeux quel perfide bandeau!
Je pressais, et mon cœur battait sur un tombeau!
Oui, ce que je tenais n'était qu'une chimère,
Qu'un essai malheureux d'une vie éphémère,
En un mot dans mes bras j'entrelaçais la mort!
Alzire vers le ciel avait pris son essor.
Combien j'eus de mes jours alors renversé l'urne,
Si sa voix remplissant mon âme taciturne,
N'eût arrêté la main qui m'ouvrait le cercueil;
Quand, murmurant des mots entendus de Dieu seul,
Mon amour tout entier retracé dans mon âme,
Me livrait aux transports d'une funeste flamme.
Encor si Dieu nous eût, par un destin plus doux,
Tous deux unis ensemble immolés à ses coups,
Du moins les tendres cœurs que ma plainte importune
Eussent béni le ciel de ma triste fortune,
Et mon funèbre hymen par le sort approuvé,
Au temple de la mort se serait achevé.
Mais en vain je lui fis mes ardentes prières,
Mon triste amour s'accrut, grandit dans mes misères.

Si l'hiver sur son trône, entouré de glaçons,
Détruit fleurs et verdure, et les riches moissons,
Enchaîne les ruisseaux dans leur cours et leur source ;
Du moins, ô doux printemps, recommençant ta course,
Tu marches triomphant dans un beau ciel d'azur ;
Le vent se tait, Phébus verse un rayon plus pur ;
La nature ravie, enfante à ton passage :
Philomèle d'amour soupire sous l'ombrage,
Et l'arbuste, sorti du sein voluptueux
De rameaux caressants, presse le chêne vieux.
Tout s'anime à ta voix, tout s'embellit pour plaire,
La rose, comme Alzire, hélas! trop passagère,
Et le tendre lilas, le serpolet, le thym,
Dans les plaines de l'air exhalent leur parfum.
Le jeune homme sourit au temps des douces veilles ;
Son cœur pressé d'aimer s'enivre à leurs merveilles.
La corde de la lyre a vibré son beau jour,
Il folâtre, il soupire, il tressaille d'amour.
O printemps, de l'hiver, tu chasses le nuage,
Hélas! qui de la mort effacera l'outrage?
Pour moi, jeune homme, oh! non, il n'est plus de printemps.
Toi qui le peux encor, va, profite du temps
Où le bonheur t'invite à sa coupe fleurie.
Va, puise, enivre-toi, profite de la vie ;
Ne va pas, comme moi, sur la foi du destin,
Remettre pour jouir le moment à demain.

* * * *

1840.

L'HIVER.

Voilà l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, l'anémone succombe,
L'écho se tait dans les vallons.
Déjà les bois ont perdu leur feuillage ;
Vers la chaumière accourent les troupeaux.
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les côteaux.

Adieu! charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus beaux climats ;
Puissé-je comme vous fuir le temps des orages
Et de l'été suivre les pas.

Mais ils sont loin—leur suave murmure
A déserté les hameaux de nos bords:
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.

Là bas à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieux;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux;
De longs glaçons pendent à ses paupières;
Dans les airs bat sa robe de frimats;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Ménestrel sans échos, je rejetais la lyre,
Je n'avais que de tristes jours
Sur ces bords malheureux que la haine déchire,
Et dont le plaisir fuit toujours;
Mais les frimats suspendant les discordes,
Ont à ma lyre arraché quelques sons;
Je viens d'entendre au travers de ses cordes,
En murmurant, passer les aquilons.

Sonne lyre fidèle à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats;
Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas;
Dans l'air glacé d'un vol lent et sinistre
Le hibou blanc erre de toits en toits;
Et de l'hiver, officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu, partout la terre blanche
Entoure les sombres forêts;
Du sapin vers le sol bas s'incline la branche
Que chargent des frimats épais.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants attelages
A petits pas font gémir les côteaux.

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,
Bourdonne l'érable des monts;
Les airs sont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons;

Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
Le grésil vient sans cesse pétiller ;
Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
L'astre des nuits se lève et va briller.

En quel autre climat la reine du silence
Montre-t-elle plus de splendeur ?
Que j'aime, ô Canada, la nuit la plaine immense
Resplendissante de blancheur.
L'étoile aussi semble embraser les ondes,
Comme un géant l'arbre errer dans les champs ;
Non, pas un bruit dans les forêts profondes ;
Le calme est vaste et les cieux rayonnants.

Et peut-être, pourtant, dans cette nuit si belle
Un voyageur las et glacé,
Ecarté sur sa route, et s'arrête et chancelle :
A ses yeux tout semble effacé.
Le doux sommeil trahissant sa faiblesse
Vient s'emparer lentement de ses sens,
Sommeil fatal dont la perfide ivresse
Dans les plaisirs rompt le fil de ses ans.

Mais, enfin, le printemps s'avance vers l'aurore
Qu'il embellit de tous ses feux.
L'hiver luttant en vain, veut retarder encore,
Il sent fuir son char nuageux.
Ses yeux aigris respirent la tempête ;
Son bras levé montre encor l'orient ;
Mais les éclairs ont brillé sur sa tête,
Devant la foudre il cède en frémissant.

F. X. Garneau.

1840.

LE SONGE.

Le songe quelquefois est un avis des cieux.
(Racine.)

J'étais là, sur la rive, au bord du Saint-Laurent,
Aux vagues je mêlais, l'âme dans le tourment,
Des pleurs pleins de regrets, d'amour et de délire,
J'essayais de tirer quelques sons de ma lyre,

Mais l'angoisse étouffait mes derniers cris d'adieu,
Et l'écho me disait de ne parler qu'à Dieu!
La voix sortait de l'onde, et la vague plaintive
Parlait à ma douleur en brisant sur la rive,
Et mon sein fermentait sous le poids des soupirs!
J'étais navré d'ennui, de peine et de désirs:
Des noms qui me sont chers expiraient sur ma bouche.
Je rêvais l'avenir, l'avenir que je touche,
Vagues jours pressentis, que je ne connais pas,
Mais que mon cœur tout seul mesure à son compas;
Sur mon pur horizon, teint d'azur et de calme,
Une main me montrait une brillante palme:
C'était comme un faisceau de jeunes lauriers
Que la main enlaçait à de verts oliviers,
Et puis la même voix murmurait un oracle
Et semblait dire au ciel: achève le miracle!
L'aurore souriait un jour à rayons d'or,
Répandait sur nos monts comme un riche trésor.
Les bergers, au vallon, chantaient leurs bergerettes,
Et les troupeaux joyeux, au son de leurs musettes,
Bondissaient dans les prés comme aux jours de printemps
Et les fleurs m'enivraient de leur suave encens:
" O mon pays! disais-je au milieu de mon songe,
" Mes sens sont le jouet d'un séduisant mensonge,
" Et ces cris comprimés qui tombent sur mon cœur;
" Et cet affreux écho trempé dans le malheur,
" Et ces cheveux baignant dans le sang des victimes,
" Et ces autels souillés dans la fange des crimes,
" Et ces temples détruits par le fer et le feu,
" Et ces mille orphelins sans secours et sans lieu
" Qui mendieront partout le pain de la misère,
" Et ces veuves en deuil et cette pauvre mère
" Qui trempent dans leurs pleurs celui de la pitié
" Qui n'ont pas où jeter un seul mot d'amitié,
" Et ce malheur si grand, sans débris de fortune,
" Qui compte, chaque soir, sa dernière lune,
" Ah! cet affreux tableau qui déchire mon cœur
" Trouble l'illusion qui m'en cachait l'horreur!
" Dérobe à mes regards ton séduisant fantôme
" Et laisse-moi gémir devant ce toit de chaume!"
Alors, la même voix courut dans le désert,
J'entendis les bergers cesser leur doux concert,

Je vis tous les troupeaux cachés dans leurs retraites
La palme n'était plus que quelques violettes
Dont on devait orner de généreux tombeaux!....

J. G. Barthe.

1840.

CHANT DE MORT D'UN HURON.

LÉGENDE CANNDIENNE.

Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
Un jour il avait fui, comme fuit le chasseur;
Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères;
Mais son orbe roulait avec plus de fureur!

Où guide-t-il ses pas? Quelle rage l'anime?
Le bronze de son front paraît étinceler!
Est-ce un sombre guerrier, ou bien une victime
Qu'aux mânes de son frère il brûle d'immoler?

Il est là près du chêne: une hache sanglante
Soutient ses larges bras l'un dans l'autre enlacés;
On dit qu'il se calma; que sa lèvre tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés:

"Chêne de la grande colline,
"Arbre chéri de mes aïeux,
"Ecoute! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
"Je suis venu te faire mes adieux!

"Ils m'avaient dit: tes pieds ont perdu leur vitesse,
"A quoi peuvent-ils te servir?
"Ta hache est là qui pleure et maudit ta vieillesse:
"Elle sent que tu vas mourir!

"Pourtant je te l'apporte: à mon heure dernière,
"C'est le seul don que je puisse t'offrir!
"Je te la donne, à toi; mais fais que sa paupière
"Ne m'aperçoive point mourir!

"Si tu vois l'orignal au pied toujours rapide
"Près de ton feuillage bondir,
"Dis, pour le consoler, qu'il marche moins timide,
"Parce que tu m'as vu mourir!

" Quand de sa pesante massue
" Athaënzic aura broyé mes os,
" Pour te fertiliser j'ébranlerai ma nue,
" Qui te fera tomber ses eaux!

" Chêne de la grande colline,
" Arbre chéri de mes aïeux,
" Ecoute! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
" Je suis venu te faire mes adieux!"

On dit qu'ayant chanté d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient comme il en coule encore
Quand on perd un bonheur qui n'a pu rendre heureux!

On dit même qu'après, sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier apparut bien souvent,
Qu'on entendit gémir, la nuit, au bruit du vent,
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne!

J. Lenoir (1).

1840.

LA MORT D'UN ENFANT.

Il est donc bien amer ce calice de vie
Que tu goûtas si peu?
Ce calice est brisé... puis ta vie est flétrie
Pour remonter à Dieu!

Va dans le sein de Dieu faire des songes d'anges,
Va, petit immortel,
Va dans le chœur des saints sourire tes louanges
Au frère Emmanuel!

Adieu, pauvre petit, oh, oui! change de monde
Pour un séjour si pur!
Vois-tu?... là-haut, au ciel, la paix est si profonde
Par-delà cet azur!

Les larmes dont ton père arrosera ta tombe
Auront bien moins de fiel,
Puisque la pauvre mère à ce coup qui succombe
Compte un autre ange au ciel!

J. G. Barthe.

(1) M. Joseph Lenoir naquit le 15 septembre 1824, au village St. Henry, près de Montréal. Il fit son cours d'études au collége de cette ville, et fut reçu membre du barreau de Montréal le 4 octobre 1847.—M. Lenoir est un des collaborateurs du journal l'*Avenir*.

1840.

LES DESTINÉES DE MA PATRIE.

Où sont tes jours de paix, ô ma belle patrie?
L'olivier, ton drapeau, n'est qu'un arbre sans vie.
Où sont-ils tes héros, tes autels et tes Dieux?
Ton temple est dans ton cœur et tes héros aux cieux!
On maudit jusqu'aux pleurs dont j'arrose ta poudre
Sur mon modeste front on appelle la foudre:
Mes ennemis ont dit: "quoi! ce sang criminel,
" Tu ne le verses pas, tyran, sur ton autel!
" Tu l'entends sans courroux cette voix sacrilége
" Qui veut ravir les siens à ton infâme piége!
" Il ôse profaner tes tyranniques lois,
" Reclamer hautement ses légitimes droits!
" Où sont tes fers, ton bourreau, tes tortures
" Pour punir le blasphème, étouffer ses murmures?
Si, mêler des sanglôts aux soupirs des mourants,
Si, pleurer sur le sort d'infortunés enfants,
Si, gémir et prier à genoux sur des tombes
Où vont prier, gémir d'orphelines colombes
Est un crime à tes yeux... j'attends mon châtiment,
Au tombeau de Duquette ajoute un innocent!...
Mais moi, pauvre roseau, je souris à l'orage,
J'aime mieux le trépas qu'un indigne esclavage!
Si je dois exhaler dans le sein du bourreau
Les beaux jours que *maman* cultivait au berceau,
Si dans les bras d'un monstre est ma dernière étreinte,
Si, dans d'immondes mains passe mon âme éteinte,
Les anges, dans le ciel, recueilleront mon cœur,
De mes frères-martyrs j'irai grossir le chœur!
Muse, chasse bien loin ces funestes pensées,
Prophète plus heureux, pressens d'autres années;
J'aime tant à rêver un brillant avenir
Que j'étouffe en mon âme un sanglant souvenir,
D'un plus riant espoir j'aime à dorer mes songes,
A me blaser devant de consolants mensonges;
Je crois au cœur des rois, oui! j'ai foi dans leur cœur!
Ce roi qui fut des siens l'amour et le sauveur,
Le modèle des grands, l'exemple de la terre,
Dont le peuple pleura la mort comme d'un père,

Se pose devant moi comme un saint défenseur
Des grands dont on flétrit la sublime grandeur :
Je sais aimer un père et détester un maître,
Je veux que par son cœur il se fasse connaître.
La douce majesté d'un sceptre protecteur
Me remplit d'espérance et subjugue mon cœur.
J'aime à baiser d'amour une main souveraine
Qui règne sur son peuple en magnanime reine,
Qui verse dans son sein ses royales faveurs
Et qui trouve sa gloire à conquérir des cœurs ;
Car dans le cœur d'un peuple il est un sanctuaire
Où s'adore, à jamais, le nom chéri d'un père,
Où le nom d'un tyran s'inscrit pour se maudir,
Où Prévost vit encor pour se faire bénir,
Où Craig et Haldimand, noms qu'on exècre encore,
Ces noms que pour jamais le peuple déshonore,
Pour la honte des grands demeureront toujours !
Noble Victoria, dont les précieux jours
Sont l'espoir de ton peuple et l'orgueil de ton trône,
Adorant sur ton front ton illustre couronne,
Permets qu'à tes genoux je dépose mes vœux ;
Dieu sut former ton cœur miséricordieux,
Daigne jeter les yeux sur ton peuple en prière
Qui courbe dans l'ennui son front dans la poussière,
Le sang qu'il sut verser dans les champs de l'honneur,
Sur les pas du Lion, ton noble défenseur,
Pour venger de ses rois l'immortelle couronne,
Ce sang ruisselle encor sur le parvis du trône,
Ce sang dont ton aïeul, George, le roi pieux,
Reçut le sacrifice en gage précieux,
Qu'il jura de payer de royales largesses,
(Car les serments d'un roi sont de saintes promesses,)
Ce sang... il est proscrit dans des mondes lointains,
Et nous ne sommes plus qu'un peuple d'orphelins !...
Du livre du destin, ah ! notre nom s'efface,
Bientôt de notre sol disparaissant sans trace,
Sans foyers, sans autels, fuyant dans les déserts,
Gémissant en forçats, les bras chargés de fers,
Errant, pauvres proscrits, sur une terre ingrate,
Comme les fils d'Ammon sur les bords de l'Euphrate,
Il nous faudra pleurer le sol de nos aïeux,
Et l'arrosant de pleurs lui faire nos adieux !...

" O sol de mon pays, terre sainte et chérie,
" Pour la dernière fois foulant ta poudre amie,
" Je n'aurai donc jamais un tombeau dans ton sein?
" O néfaste journée, ô trop affreux destin!
" De féroces soldats ont détruit ma chaumière,
" Arraché de mes bras mes enfants et ma mère,
" Et moi, je reste seul avec mon désespoir!"...
Mais dans ton noble cœur plaçant tout son espoir,
Un peuple tout entier implore ta justice:
D'un bon peuple immolé veux-tu le sacrifice?
Oh! non, ton bras puissant soulagera le faix
Et versera sur nous un avenir de paix!

J. G. BARTHE.

1840.

LE TEMPS.

(Traduit de l'anglais.)

Le temps fuit, il se hâte et plus rapidement
Que la vague mobile au milieu des tempêtes,
Ou que le fier nuage au-dessus de nos têtes
Quand se noircit le firmament.

Voyez-le sur nos jours glisser rapidement,
Il nous entraîne, hélas! et trompe la pensée,
Plus prompt que le vaisseau dont la trace effacée
N'eut d'existence qu'un moment.

Il fuit précipité, mais plus rapidement
Que l'aigle des hauts monts quand il joue à leur cime,
Ou que, des vastes airs voulant franchir l'abîme,
Il s'élance du firmament.

Fleuve éternel, il coule, il fuit rapidement,
Sans jamais à nos jours ôter une chimère.
Et nos jours que sont-ils? une flamme éphémère
Qui n'a pour vivre qu'un moment.

Et lorsqu'ainsi toujours il va rapidement,
Le peindre est au-dessus de ma vaine parole:
O! homme insoucieux de l'heure qui s'envole,
Songe donc au dernier moment!

F. M. DEROME.

1840.

LE DERNIER HURON.

Triomphe destinée! enfin, ton heure arrive,
O peuple, tu ne seras plus.
Il n'erra plus bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir du haut de la montagne
J'appelle un nom, tout est silencieux.
O guerriers levez-vous, couvrez cette campagne
Ombres de mes aïeux!

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son cœur.
Perfide illusion! au pied de la colline
C'est l'acier du faucheur!

Encor lui, toujours lui, serf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chêne qui me reste
L'ombrage rafraîchissant.
Homme servile! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

Il triomphe et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme;
Il croyait voir la mort devant ses yeux.
Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passé sur eux?

Ainsi Zodoïska par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur.
Folle imprécation jetée aux vent des plaines,
Sans épuiser son malheur.

Là, sur la terre à bas gissent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.
Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants.

Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé.
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé.
Comme le chêne isolé dans la plaine
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du St. Laurent;
Son œil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;
Au lieu de fiers guerriers des tribus mercenaires
Habitent les côteaux.

Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés?
Le plus fameux du nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités.
Ces monts couverts partout de tentes blanches
Retentissaient des exploits de tes preux,
Dont l'œil étincelant reflétait sous les branches
L'éclair brillant des cieux.

Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
Leurs jours étaient remplis et de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
Et dédaignant des entraves factices,
Suivant leur gré leurs demeures changeaient.
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient.

Au milieu des tournois sur les ondes lympides
Et des cris tumultueux,
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides
Leurs esquifs capricieux,

Joyeux voguaient sur le flot qui murmure
En écumant sous les coups d'avirons,
Ah! fleuve St. Laurent que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons.

Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
La renne qui pleure en mourant,
Et tantôt sous les coups de leurs haches sanglantes
L'ours tombait en mugissant.
Et fiers chasseurs ils chantaient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Mais pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de grandeur?

Hélas! puis-je, joyeux, en l'air brandir la lance
Et chanter aussi mes exploits?
Ai-je bravé comme eux au jour de la vaillance
La hache des Iroquois?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis.
Non, je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis.

Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment couchés sous ces guérets;
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,
Sont avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours!

Orgueilleux aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars,
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Au sein du bruit leurs somptueux cortéges
Avec fracas vont profaner ces lieux!
Et les éclats bruyants des rires sacriléges
Y montent jusqu'aux cieux.

Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs côteaux.

Sur les débris de leurs cités pompeuses
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas.

Qui sait, peut-être alors renaîtront sur ces rives
Et les Indiens et leurs forêts ;
En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
Couvriront tous ces guérets ;
Et se levant comme après un long rêve,
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieux.

F. X. Garneau.

1840.

UNE AVENTURE AU LABRADOR.

La côte du Labrador est entièrement stérile, couverte de mornes et de ravins, de marécages et de petits lacs. A bien peu d'exceptions près, pas le moindre arbuste n'ose y réjouir la vue du voyageur par son feuillage vert, ou le garantir par son ombre des feux du soleil d'été. Car je dois dire que, nonobstant le froid piquant qui y règne ordinairement vers le milieu de l'hiver, il y fait souvent une chaleur excessive l'été. Pas une clôture ou haie, point de chemins ; seulement l'on aperçoit par-ci, par-là, à travers les roches, un petit sentier s'échappant comme un serpent, et allant se perdre tantôt sur la cime d'une morne, tantôt dans une touffe de broussailles. Il faut faire trois à quatre milles avant de rencontrer une seule habitation humaine. On n'y découvre aucun vestige de religion ; pas une petite chapelle, pas même une croix, ni aucun monument qui puisse donner à l'étranger une idée que des chrétiens y habitent. Tout y est vaste, solitaire ; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage qui s'y trouve en abondance, le croassement du cor-

beau, ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent, de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Ecossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile.

L'hiver est le temps de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'acheminera au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante. Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas! Le soleil maintenant si beau, disparaît en un instant, sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus. Où aller? Seul! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce; s'il ne marche pas, il va geler; mais il ne voit pas à un pas de lui!......... C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais, l'hiver dernier, à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique; on s'y amuse en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim:— Il est beau, dit-il, il est noble cet amusement: c'était autrefois ma passion. Mais le temps n'est plus; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois!

—Oh! racontez-nous, racontez-nous, s'il vous plait, s'écrie une voix.

—Et quoi, mon ami?

—Votre aventure; je ne l'ai pas encore ouie.

—Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m'écouter jusqu'au bout, car je suis très mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n'a pas besoin du secours de l'art, je m'en vais vous dire tout crûment ce qui m'est arrivé, il y a.. ... oui, il y a de cela dix ans.

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, ce qui est indispensable, commença à peu près en ces termes:—

Par un bel après-midi du mois de février, m'étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

—Chumnum! quel bieau temps! dit mon compagnon, s'adressant à moi en son jargon, j'échpère qu'il ne fera pas mauvès de chitôt. Mais, dites-mé donc, quelle est la dichtance d'ichi à votre cabane.

—Ma cabane?..... est peut-être à douze milles de chez moi.

—Oh! che n'est rien, nous j'y cherons avant la nuit.

Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole:

—Mais diable! dit-il, voyais donc, n'est-che pas une pichte de cherf que je vès là, chumnum?

En effet nous avions devant nous une longue trace qui se perdait dans le lointain. Nous prîmes la piste, et hâtâmes le pas. Nous marchâmes ainsi plus de trois heures, mais n'apercevant rien, et la nuit s'avançant, nous prîmes le chemin de ma cabane, où nous arrivâmes il faisait noir. Comme vous savez, le daim se tenant toujours à une distance d'au moins trois ou quatre lieues dans les terres, il est d'usage chez les chasseurs de s'ériger, à cette distance, une cabane, où l'on a un poële et tout ce qui peut la rendre

tant soit peu comfortable. Nous y passons quelquefois des semaines entières.

Nous entrâmes donc, fîmes du feu et de la lumière, et après avoir dépêché une partie de nos provisions avec un appétit que notre marche n'avait pas servi à diminuer, nous allumâmes la pipe, et commencions à nous ennuyer, lorsque mon compagnon, animé, sans doute, par la situation des lieux et le silence qui régnait autour de nous, le rompit soudain :

—Crayais-vous aux esprits ? me demanda-t-il.

—Aux esprits ? lui répliquai-je en riant ; farceur, va !

—Quoi ? vous riais : eh bien ! mè, j'vous dis qu'il yen à.

—En as-tu vu ?

—Oui, monsieur......, ch'est-à-di..... non, mais d'autre en ont vu pour mè ; même que j'peux vous nommais la perchonne, là. Elle peut vous l'di comme mè.

—Eh bien ? qu'a-t-elle vu ?

—Che qu'elle a vu ? ch'est horrible che qu'elle a vu. Auchi bien j'm'en vès vous raconter ch'na. Ch'était par une nuit d'automne, il faisait noir comme chais le......

Il n'eut pas le temps d'achever ; des hurlements affreux se firent entendre à quelques pas de nous. Mon compagnon tressaillit, mais reprenant ses sens :

—Chumnum ! dit-il, les loups !...... mon fusil.

Il sort ; je le suis avec mon arme. Nous regardons de tous côtés. Rien. Bientôt nous entendons au loin le hurlement des loups. Nous rentrons, et le Jersais allait reprendre son histoire de revenants ; mais, me voyant m'étendre sur le grabat où nous devions prendre du repos, il suivit mon exemple, et nous nous endormîmes.

Le lendemain matin, avant l'aurore, nous étions sur pied. Pas le moindre nuage au ciel, quelques étoiles brillaient encore çà et là, nous avions l'avant-goût d'un des plus beaux jours.

—Chumnum ! me dit mon compagnon, après avoir bien dormi, j'échpère que nous pourrons bien couri, et si je

n'occis pas au moins trais cherfs à ma part, j'veux bien être un tchon (chien), là.

—Allons, allons, lui dis-je, ne fais pas tant le rodomont. Tu pourrais bien n'en pas voir un seul, et comment pourrais-tu en tuer trois? Tu n'as pas oublié les lunettes, j'espère?

—Non-non, tout est là, (montrant le havresac.)

Ces lunettes, voyez-vous, qui sont ordinairement vertes, sont absolument nécessaires à un chasseur, s'il veut s'exempter les tortures du mal d'yeux. Il n'est pas rare de voir des personnes, qui ont l'imprudence de ne pas s'en servir, devenir aveugles pour plusieurs jours, pendant lesquels elles souffrent cruellement.

Notre déjeûner pris, nous partîmes. Après avoir erré çà et là presque toute la matinée, et n'avoir rien vu, nous prîmes enfin le parti de courir chacun dans une direction différente. Vous sentez que cela nous donnait double chance. Nous nous séparâmes donc en nous faisant la promesse réciproque de nous rencontrer à la cabane, si nous ne nous voyions pas ailleurs.

Je pars, m'acheminant vers un endroit où j'avais été heureux plus d'une fois. Je n'avais eu garde de souffler mot de ceci à mon camarade, car, voyez-vous, un chasseur, comme un musicien, conserve toujours en lui-même une espèce de jalousie envers les autres. Je marche pendant une heure. Arrivé au point où je voulais aller, je n'aperçois rien. Cependant je prends la résolution de ne pas bouger de là. Ce lieu était un lac, autour duquel s'élevait à divers intervalles, plusieurs petites éminences. Je me place en embuscade derrière l'une d'elles, et j'attends. Je commençais à trouver le temps long, lorsque soudain j'aperçois un daim, courant, ou plutôt volant vers moi, laissant derrière lui un trait de sang sur la neige. J'arme aussitôt mon fusil, et couche en joue. Il arrive, je tire et le daim tombe.

Je m'approche, ma balle avait porté au cœur.—Mais qui diable l'a donc ainsi blessé? me dis-je en examinant une des jambes, dont s'échappait un filet de sang. Je n'attendis pas longtemps. Mon compagnon arriva à toutes jambes et soufflant comme une baleine.

—Ah! chumnum! notre bourgès, vous l'avais donc happè. Merchi bien d'la peine: mais ch'est mè qui ai commencè à le démoli; à mè l'honneur.

—Mais où serait-il, mon brave, si je n'eusse été ici?

—Oh! pour ch'qu'est d'chena, j'ai des jambes je l'aurais bien attrappé, il s'affaiblichait déjà.

—Chut! Ton fusil est prêt?

—Viènayâ.

Et à l'instant nous nous tapîmes derrière la même petite éminence. Nous voyions s'avancer vers le lac comme une forêt mouvante. Une centaine de daims s'en venaient nonchalamment et musant, tantôt broutant les buissons ou les touffes de moûsses qui se montraient en quelques endroits à travers la neige, tantôt folâtrant comme des chiens, ou bien s'arrêtant tout-à-coup, et flairant de tous côtés.

Je me hâtai de recharger mon fusil. Ils avaient pris le lac. Ils approchaient de nous.

—Tiens toi prêt, dis-je à mon compagnon, nous tirerons ensemble.

—Oh! chumnum valé! j'sommes tout prêt, notre bourgès.

Ils étaient vis-à-vis de nous. Brrrrang! deux daims demeurent sur la place, et le reste s'est déjà évanoui comme une ombre.

—Véla mes trais, s'écrie mon compagnon.

—Comment! tes trais; et moi ai-je tiré pour rien?

—Véla mes trais, vous dis-je; je vous l'dijais ce matin. Eh bien! les vélà, là, bernais mé à présent.

—Ecoute, mon brave, qui a tué le premier?

—Ch'est mé.

—Tu es un... crapaud, lui dis-je d'un ton un peu brusque, car il me vexait.

—Ah ! notre bourgès, tout autre nom que celui-là, ch'il vous plait.

Voyez-vous, cette épithète est à un Jersais ce qu'est celle de *Jack Bull* ou de *Roast Beef* à un Anglais.

—Ne vous fachez pas, continua-t-il, je vès vous expliquais la chose. Quand je vous ai laiché, je n'ai pas fait chinq chents pas que j'ai aperchu au moins septente cherfs. J'en ai bléché un, et il ch'en est venu dans chette direction chi. Si je ne l'avais pas bléché, il aurait churement suivi le reste, qui s'est enfui vers un point opposé. Là, chumnum ! —

—Mais qui l'a culbuté ?

—Oh ! fallait le laichais couri ; il était à mé.

—Moi je te dis que non, et nous verrons. Et comment oses-tu dire que ces deux-ci sont à toi ?

—Bien clair ! j'avais deux balles.

—J'en avais trois.

—Pochible, notre bourgès ; mais vous avais visè trop haut, j'vous ai remarquè.

—Mortel cr..... ; j'allais prononcer le mot, mais mon opiniâtre de Jersais, ne pouvant en souffrir l'articulation, m'imposa soudain le silence en me mettant la main sur la bouche.

—Nous arrangerons chena, nous arrangerons chena, dit-il.

Et le grabuge en resta là.

Comme vous n'ignorez pas, il est rare que de semblables altercations ne s'élèvent pas entre les membres d'une partie de chasse. Chacun a la modestie de se croire le plus expert, soit comme tireur ou comme piéton, et, si ses actions ne répondent pas à ses jactances, il a un piètre fusil, dira-t-il, ou bien il fait long-feu, ou fausse amorce ; ses raquettes sont trop grandes, trop petites, ou peut-être trop lourdes. Il aura mille autres raisons à vous donner.

—Ah ça ! dis-je à mon compagnon, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Nous allons les couvrir soigneusement, (car messieurs les renards en feraient un agréable festin,) et nous allons nous en retourner.

—Mais chumnum! notre bourgès, il est encore trop de bonheur; j'parie que j'vous abatte trais j'autres cherfs avant la fin de la journè.

—Eh bien! tu n'as qu'à rester; moi je vais aller chercher le *comitick* (1) et les chiens, pour emmener cette charge à la maison. Pour marcher avec plus d'aisance je vais te laisser mon fusil. J'ai le temps de me rendre avant la nuit, et je reviendrai au clair de la lune avec un autre de mes hommes.

Je coupai les langues des trois daims pour les emporter avec moi, comme trophées. C'est ce qu'un chasseur ne manque jamais de faire.

En cas que tu t'éloignes, n'oublie pas d'enterrer nos défunts, criai-je à mon compagnon en m'éloignant.

....

Il faisait beau, mais beau à ravir. Outre que je me sentais léger comme une plume, débarrassé que j'étais du poids de mon fusil, je foulais une petite neige mobile, comme du sable, et qui ne gênait nullement la raquette. C'était un charme de voir comme j'allais; je volais quasi. Je dois ajouter que ce qui me stimulait encore plus que tout cela, c'était les trois langues dont j'étais le possesseur. Trois langues! pensais-je, et cette idée me rendait tout rayonnant de joie. Avec quel plaisir j'allais montrer ces trois diamants de ma couronne! (car j'étais aussi heureux qu'un roi.) De quelle satisfaction n'allais-je pas jouir, en les étalant avec une indifférence feinte sous les yeux de mes gens ébahis!

Et je ne me sentais pas marcher, et je ne faisais pas attention à un brouillard épais qui se formait insensiblement derrière moi. Je ne m'en aperçus que lorsque de gros flocons de neige commençaient à se glisser dans l'air, et que le soleil ne paraissait déjà plus. Je me hâtai davantage, car je redoutais cette apparence atmosphérique au Labrador.

---

(1) Espèce de traîneau, traîné par des chiens, dont on fait usage au Labrador.

Je connaissais les dangers qui la suivent d'ordinaire. D'ailleurs j'avais encore beaucoup de chemin devant moi. Cependant après avoir examiné les pointes de l'horizon, ah! bah! me dis-je, ce ne sera rien, j'en suis sûr. Je me trompais. Bientôt le vent s'élève et siffle avec force; la neige tombée se déchaîne contre celle qui tombe, et il s'en forme un amalgame affreux. Je respirais à peine, et j'allais en avant, lorsque tout-à-coup la neige s'échappe de dessous mes pieds, il me semble voler, je suis nâvré, suffoqué, j'étouffe, et après plusieurs petites saccades, je sens de nouveau la neige sous moi. J'étais tombé, je n'en doutais pas, du haut de quelque morne, mais de quel côté étais-je parti? vers quel point allais-je diriger mes pas? j'aurais à peine pu me discerner la main en me la tenant à la hauteur des yeux. Il faisait déjà nuit. Qu'allais-je devenir? Périr? Non, me dis-je, il ne faut pas encore perdre espoir. Ce qui m'encourageait un peu, c'est que le froid n'était pas grand. J'arrache mes raquettes de mes pieds et je m'en sers pour me creuser dans la neige une espèce de fosse, dans laquelle je me tapis, m'étant préalablement enveloppé la figure dans un grand shall, qui me servait de ceinture, afin de n'être pas étouffé par la neige. Je me couvre de mes raquettes et de neige, et, me confiant à la Providence, j'attends ainsi le retour du beau temps, ou au moins celui du matin.

J'étais fatigué. Mes paupières se fermaient malgré moi; mais je ne voulais pas dormir, car si le froid me prenait, je m'exposais à périr. Contraint donc à veiller, je me pris à penser à l'heureuse chasse que je venais de faire, aux éloges qu'on allait me prodiguer, à l'effronterie de mon Jersais, qui prétendait avoir à lui seul toute la chasse; enfin à bâtir des châteaux en Espagne. Il y avait deux ou trois heures que j'étais là. Il me sembla tout-à-coup ne plus entendre le vent. Je me découvris le visage, et levai la tête. Jugez de ma surprise lorsque je vis que tout était calme autour de moi, que le ciel était brillant d'étoiles,

et que la lune venait ajouter à tout cela l'éclat de sa lumière bienfaisante. En un instant j'étais debout, j'avais mes raquettes aux pieds, et mon shall me ceignait les reins. Je n'eus pas fait trente pas que je me reconnus. Je fis involontairement une gambade de joie, lorsque je me trouvai tout-à-coup face à face avec un homme. Et qui? Mon brave Jersais.

—Mais, diable, lui dis-je, d'où viens-tu?

—Chummum! de la cabane.

—Mais, dis-moi donc, étais-tu en chemin pendant le gros temps?

—Ma fè, vène.

—Oui? Vraiment tu es un preux, et tu mériterais la croix d'honneur s'il y en avait une à donner.

—Oh! che n'est pas tout, notre bourgès, j'ai encore tiré chinq fois depuis que je vous ai laiché.

—Possible! et quel succès?

—Chinq.

—Encore cinq, mais tu veux badiner?

—Vous les verrez demain.

—Montre-moi les langues?

Et il me les montra. Horrible! me dis-je, il a cinq langues et je n'en ai que trois! oh! que ne suis-je resté plus longtemps?

—Appelais-mè crapaud maitenant.

—Oh! mais, mon ami, est-ce que tu te souviens encore de cela?

—Si je n'en souviens!

Et mon compagnon me regarda d'un air qui me surprit; —et bientôt je l'entendis tenir le soliloque suivant:—vais-je le faire? je le puis, il est sans armes; j'ai un bon fusil... crapaud! hein?

Je ne savais que penser, et je commençais à avoir peur; car je le connaissais d'une disposition vindicative à l'extrême, et enclin à s'offenser de la moindre chose, et il ne considérait pas comme une petite injure l'épithête que je lui

avais adressée dans un moment de colère. Cependant un moment après je l'entendis continuer :

—Non, je vais en agir autrement ;...... mais s'il refuse ...... je l'étends à mes pieds, chumnum !

Et puis se tournant vers moi :

—Arretais-là, bourgès, dit-il.

Je m'arrête.

—Vous m'avez inchulté, tantôt ; vous n'auriez pas dû le faire, et si vous ne me faites apologie à l'instant, je vous brûle la cervelle.

Et il me couchait en joue.

—Jean, lui dis-je, sûrement tu n'aurais pas le cœur d'ôter la vie à ton maître.

—Hâtez-vous, ou je tire.

—Moi ? lui dis-je, moi ? faire apologie à mon serviteur, crois-tu m'intimider en......

Je n'eus pas le temps de finir...... Zing...... une balle me siffla aux oreilles. Je fais un saut pour saisir le fusil, mais Jean disparait comme un éclair. J'emploie toutes mes jambes pour le rattrapper,....... impossible ; je le perdis au détour d'une petite hauteur.

C'est un démon, me dis-je ; quelle audace ! je n'aurais jamais pensé qu'il en fût capable. Mais il n'en est pas quitte ; on ne s'échappe pas ici comme dedans une ville.

Je marchais toujours, regardant, à chaque pas, autour de moi, car mon homme aurait bien pu se mettre en embuscade derrière quelqu'éminence, et me tirer comme on tire un cerf. Bientôt il me sembla distinguer à la clarté incertaine de la lune, quelque chose de blanc qui se glissait vers moi. Je crus me tromper, et je me frottai les yeux à diverses reprises. Je regardai ; le fantôme coulait sur la neige. Je pouvais le distinguer plus clairement, à mesure qu'il approchait, et je ne puis m'empêcher de le comparer à l'Esprit, dans Hamlet de Shakspeare. J'étais pourtant loin d'être superstitieux, et de croire aux esprits, et cependant la peur me gagnait malgré moi. Je m'arrête ; le fantôme

vient se placer devant moi, et me regarde en face. Je crois découvrir des traits connus; je veux le toucher; ma main se perd dans l'espace. C'est alors que mes cheveux se dressent sur ma tête, que ma langue devient sèche, que je commence à trembler, et mes jambes plient sous moi. J'essaie de m'éloigner, et le fantôme marche avec moi. Je veux parler, ma langue demeure muette...... je me frotte les yeux de nouveau, il est toujours là. Je mourais de peur, et me sentais défaillir, lorsque soudain......

—Qu'arriva-t-il? demanda notre orateur, en s'adressant à moi.

—Je ne sais, lui répondis-je, le fantôme disparut? ou peut-être vous parla?

—Rien de cela.

—Eh bien!...... mais vous croyez donc aux esprits maintenant?

—Mon ami, vous pourrez juger dans l'instant, si j'ai droit d'y croire ou non?

Et notre orateur se leva, et, ayant rechargé et rallumé sa pipe, se rassit, se croisa les jambes et les bras, et gardait le silence.

—Eh bien? fis-je, en montrant de l'impatience de ce qu'il ne continuait pas; "je me sentais défaillir, lorsque soudain......?

—Je m'éveillai, dit-il. Et la salle retentit d'un éclat de rire. Il continua:

Ma rencontre avec Jean et mon fantôme n'étaient que la production d'un songe, et je me retrouvais dans ma fosse de neige, avec la *cold reality* devant moi. Il faisait un froid horrible; la neige était durcie sur moi. J'étais engourdi, je me sentais le cœur malade. Je me levai; le temps était clair, il ne ventait plus. Le jour commençait à poindre. Comme je l'avais pensé, je me trouvais entre deux montagnes. Je marchai avec quelque difficulté, pendant une heure, autour de ma fosse pour me réchauffer. J'eus beaucoup de peine à y réussir. Enfin je voulus monter

sur une des montagnes, afin de me reconnaître, car je ne savais pas encore bien où j'étais. J'essayai en vain de grimper ; je faisais une enjambée, et je retombais en bas. Je m'étonnais de ce que j'eusse les jambes si faibles, moi qui, maintes fois, avais gravi contre des rochers beaucoup plus escarpés et plus hauts que celui-là. Tous mes efforts furent impuissants, et je me vis enfin forcé de faire un long détour, pour arriver au point désiré. Je connus alors que je n'étais qu'à trois milles de ma demeure ; mais je ne pouvais plus marcher. Je sentais dans mes jambes un engourdissement que je n'avais jamais éprouvé auparavant... Il faisait un froid,... oh ! un froid excessif ; et je ne pouvais plus faire un pas. Je m'étends sur la croûte, résolu d'attendre la mort ; car j'allais périr, j'en étais sûr. Il y avait peut-être une demi-heure que j'étais là...... Je n'avais plus froid ; j'éprouvais même des sensations agréables, je jouissais d'une espèce d'existence que l'on pourrait appeler extase ou enchantement, d'une sorte de bien-aise que l'on ressent rarement, lorsque j'aperçus deux chasseurs pas bien loin de moi. Je leur fis signe ; ils vinrent à moi ; je leur expliquai ma situation, ils me prirent par sous le bras, et me traînèrent chez moi.... J'avais les pieds gelés, messieurs ; je n'ai plus un seul doigt aux pieds. Jugez de mon malheur ! Je ne peux plus chasser, moi qui avais la réputation d'être le meilleur chasseur de la côte.

Il avait fini. Nous le remerciâmes, et la danse et les jeux continuèrent.

Pierre Petitclair.

1840.

STANCES À LA MÉMOIRE D'UN AMI.

A tes vingt ans bornant ta course,
Lorsque l'ange de mort vint te fermer les yeux,
Ce fut pour t'introduire aux cieux
Où tes jours seront beaux sans tarir à leur source.

La vie est triste et monotone,
Murmurait ta jeune âme étrangère ici-bas.
Ainsi quittant nos froids climats,
Loin de nous l'oiseau fuit devant le pâle automne.

Notre estime fut ton partage ;
Nous pensions que tes jours devaient couler sans fiel ;
Mais ton regard fixait le ciel,
Et la terre n'a point un si noble héritage.

Pour tes parents quelles alarmes !
Toi si jeune, et la mort te frappe à ton matin !
Oh ! qui prévoyait ce destin,
Et qui songeait hier à verser tant de larmes !...

L'amitié pour toi prend le deuil,
Vouant de longs regrets à ta vie éphémère.
Hélas ! notre douleur amère
Survivra dans notre âme à l'oubli du cercueil.

F. M. Derome.

1840.

LES DOUZE MARTYRS.

Muse, cache ton front sous ton voile de deuil
Avant de remuer les cendres du cercueil :
Revêts de la douleur les plus sombres livrées
Avant de réveiller de néfastes journées :
Un tombeau de martyrs se dresse devant toi,
Et défendre la tombe est ta suprême loi !

Dieu ! c'est mon humble voix qui prie et qui soupire,
C'est l'écho du malheur qui dans mon luth expire,
C'est le cri d'innocents, qu'on appelle orphelins,
Qui consument leurs jours dans de cuisants chagrins,
C'est la mère, en sanglots, hélas ! qui s'agonise,
Mendiant son fils froid (1) au souffle de la bise...
C'est la veuve, tombée aux genoux du bourreau
Pour ravir son époux au hideux tombereau (2)

(1) La mère du pauvre jeune Duquette fut demander le cadavre de son infortuné fils, aussitôt après l'exécution.

(2) C'est ce que fit madame Cardinal, l'épouse de l'exécuté.

Qui par pitié réclame une place en sa bière,
Le calme à ses côtés, sous cette humide pierre!...
Ah! les infortunés! ils ont froid!... ils ont faim!...
Pas une âme n'est là! pas une noble main
Pour verser une aumône, et mêler une larme! (1)
—Une larme... une aumône... a pourtant tant de charme
Dans le sein ignoré qui ne l'implore pas!

Pourquoi convoitez-vous le tombeau, le trépas,
Pauvres abandonnés? vers le céleste dôme
Où règne le grand Dieu de César et de Rome,
Où les deux Sanguinet ont grossi les martyrs,
La foi lève vos yeux et jette vos soupirs!
C'est le maître des cieux, c'est le Dieu de la terre
Qui voit du malheureux le douloureux mystère,
Il exauce le cœur qui monte jusqu'à lui,
Et de l'humble infortune il est le seul l'appui!

Duquette, appelle aux cieux ta mère en cheveux blancs!
Pauvre lys emporté par un sanglant orage,
Arraché de ce globe à peine à tes vingt ans,
Tu t'élanças aux cieux comme un calme nuage
Pour laisser dans nos cœurs des regrets éternels,
Avoir là-haut un trône, ici-bas des autels!
Adieu! tendre holocauste, écoute mon délire
Et recueille en ton sein quelques sons de ma lyre!...
Et toi, Lorimier, prends ton sublime essor:
Avant d'aller aux cieux on gravit le Thabor!
Ah! tes calmes adieux, dans ta nuit dernière,
Ont fait fondre mon âme et noyer ma paupière!
J'ai serré dans mes bras tes filles et ton fils,
Pour raviver leurs cœurs qui succombaient d'ennuis!
Sur leurs fronts innocents que j'ai baignés de larmes,
Où tes lèvres de père ont tant goûté de charmes,
En souvenir de toi j'imprimai mes baisers,
Pour remplacer les tiens qui leur étaient si chers!
Ton nom vivra toujours, victime résignée,
Il fera le destin de ta veuve adorée!.........

---

(1) Il n'entre pas dans la pensée de l'auteur de jeter une calomnie gratuite au pays, tout ce qu'il a voulu dire, c'est que l'état dans lequel la société est réduite, à cause des derniers malheurs, l'empêche d'accomplir les désirs de sa générosité. Si l'on peut voir un reproche, il doit retomber sur ceux qui ont dépouillé ces malheureuses familles de ce qu'il leur restait pour les aider à supporter leur triste existence.

Mais toi, jeune héros que la France a pleuré, (1)
Apôtre généreux de notre liberté,
Beau jeune homme ravi dans la fleur de ton âge,
Si ta mère a ton cœur, (2), nous avons ton image.
Le sang que tu versas sur un sol étranger,
Ce noble sang de France il saura bien germer,
Héroïque Hindenlang, malgré ton sacrifice!
En vain tu réclamais une sainte justice,
Ton âme s'envola vers la sainte cité,
Et ton suprême cri fut pour la liberté! (3)

Une ombre encor voltige au milieu des cyprès,
Une ombre généreuse.... elle a tous nos regrets!
Cardinal, ah! ton sort pèse trop à mon âme!
Quel écho que celui des douleurs d'une femme
Qui n'a plus qu'un fantôme à son chevet de deuil,
Qui veille chaque nuit à côté d'un cercueil,
Qui pleure tout le jour, qui tout le jour console
Le fruit d'un chaste amour, sa tendre et faible idole!
Repose, pauvre mâne, en paix dans ton tombeau,
Nous ne t'oublirons pas, ton fils est au berceau!

Decoigne, il est aussi des larmes pour ta tombe,
J'y viendrai, chaque soir, avec le jour qui tombe
Confondre avec les tiens de poignants souvenirs
Et de ma lyre en deuil exhaler des soupirs;
Moi, je prierai le Dieu du sublime empyrée
Qu'il reçoive en son sein cette autre ombre envolée,
Qu'il veille sur les jours qui s'enchaînaient aux tiens
Et dont tes bras étaient les uniques soutiens!...
Nicolas, Hamelin, Daunais, Robert, Narbonne,
L'échafaud, vous aussi, l'échafaud vous moissonne;
Et dans la même étreinte étouffés à la fois
Pour (blasphème!) venger la majesté des lois,
Vous avez expié (trop sanglante ironie!)
Vous avez expié.... rien—rien.... que votre vie!
En vain vous espériez qu'une royale main
A vos malheureux jours mettrait un lendemain.

(1) On sait que M. Hindenlang était français et ne fut jamais sujet britannique.

(2) Le dernier vœu de l'infortuné étranger fut que sa mère eût son cœur. Son portrait nous reste.

(3) Le dernier cri que M. Hindenlang exhala fut: Vive la liberté!

En vain vous réclamiez d'une aimable couronne
La puissante clémence et les bienfaits du trône
Le bourreau se plaçait entre une reine et vous
Et vous ne pûtes pas tomber à ses genoux!...
Ah! du moins, souffre encore, ô toi, royale femme,
Que je fouille en ton cœur, que je palpe ton âme!
Oui, j'honore ton nom et ton bandeau sacré
A l'égal de la gloire et de la liberté,
Je me plais à rêver ton auguste clémence,
A te songer sensible au cri de la souffrance,
A t'entourer d'amour, de respect, de bonheur,
A vénérer dans toi le plus sublime cœur:
Mais ce cœur, il ignore.... ô Dieu! mais non.... silence!

J. G. Barthe.

1840.

LES MALHEURS DE MA PATRIE.

Et nous malheureux exilés, nous irons vivre, les uns dans la brûlante Afrique, les autres dans la Scythie, ou dans l'Ile de Crête sur les bords de l'impétueux Oaxe; ou parmi les Bretons, peuple séparé du reste de l'univers. Hélas! reverrai-je jamais ma chère patrie, ma chaumière, mon champ, qui était pour moi un royaume? Un soldat inhumain va s'emparer de ces campagnes que j'ai cultivées avec tant de soin! ces moissons vont être la proie d'un barbare! Voilà où la discorde a conduit de malheureux citoyens! Voilà ceux pour qui nous avons ensemencé nos terres.

Traduction de l'Eglog. 1 de Virgile.

Ainsi pleurait, un jour, le Cigne de Mantoue:
Hélas! de ma patrie un affreux sort se joue,
Je dois pleurer aussi sur le noir avenir,
Sur le bel horizon qui va s'évanouir!...
Nos champs sont dévastés, nos campagnes désertes,
De cendres et de sang nos terres sont couvertes!
Jeté par la discorde, au milieu des revers,
Pauvre peuple! il faudra dans des climats divers

Aller pleurer longtemps la terre d'Amérique :
Les uns foulant au loin les sables de l'Afrique,
Les autres grossissant l'Oaxe impétueux
De pleurs de souvenir et de larmes d'adieux !
Ah ! peuple infortuné ! vois pâlir ton aurore :
Tes cris de liberté retentissent encore
Dans des cœurs ennemis : tes autels et ton Dieu,
Cache-les au désert, il n'est point d'autre lieu
Où nous puissions encor trouver un sûr asile :
La terreur a frappé le champ comme la ville !
Elève vers le trône, où gît notre destin,
Peuple, élève avec foi ta suppliante main !
Dans le sein de ta reine épanche ta tristesse,
Implore de son cœur la royale sagesse,
Invoque son pouvoir, pourquoi donc craindrais-tu
De mettre ta douleur au pied de la vertu ?
Rappelle-lui ces jours, où luttant pour sa gloire,
Salaberry te fit voler à la victoire :
Demande en ce grand nom gravé sur un tombeau :
Ce nom cher à ses rois, adoré de Prévost,
Va l'évoquer encor refroidi dans la tombe,
Car devant lui du moins ton ennemi succombe !
Héros ! relève-toi, comme au jour du combat,
Arrache ton laurier de ton front de soldat,
Un indigne ennemi veut souiller ta mémoire,
Renier ton tombeau, lui disputer sa gloire !
Le sang que tu versas aux champs de Chateauguay,
Le sang que tu mêlas à celui de Murray,
Celui dont tes soldats ont arrosé tes armes,
Celui que tu mêlas avec tes nobles larmes,
Auprès d'augustes yeux on l'a calomnié,
Sur un gibet infâme un monstre l'a versé !

O toi ! jeune princesse, assise sur un trône,
Je veux que d'heureux jours le destin te couronne,
Que tu fasses longtemps les délices des tiens,
Et que mille autres bras en fidèles soutiens,
Affermissent encor ton illustre puissance :
Mais règne sur nous tous par ta seule clémence ;
Las de subir le joug et de porter des fers,
Nous t'avons adressé, des bouts de l'univers,
Nos plaintes, nos douleurs, nos pleurs et nos prières :
A tes genoux encor des enfants et des mères,

Le cœur brisé d'ennui, sollicitent ton cœur,
Tu peux seul ici-bas les combler de bonheur.
Ne te refuse pas une aussi sainte ivresse,
Dans leurs cœurs et le tien, ah! répands l'allégresse,
Pardonne à l'innocence, exauce la vertu,
Et l'astre de la paix une fois reparu,
Nous bénirons ton nom et chanterons ta gloire!

J. G. BARTHE.

1840.

LOUISE.

LÉGENDE CANADIENNE.

"With stern-resolved despairing eye
I see each aimed dart;
For one has cut my dearest tie
And quivers in my heart."

BURNS.

I.

Vois-tu là-bas au pied des riantes collines,
Près des flots azurés éparses des ruines?—
Le villageois de loin n'y passe qu'en tremblant;
C'est là que vient la nuit errer le spectre blanc.
Et l'on dit que souvent sa voix triste et plaintive
Se mêle au vent du soir et gémit sur la rive.
Dans ces pins noirs jadis s'élevait un château,
L'effroi de l'Indien (1) et l'appui du hameau.
Plus d'une fois le choc meurtrier des batailles
Retentit jusqu'au ciel du pied de ses murailles;
Et l'homme rouge ardent en son premier effort,
Au lieu de la victoire y vint chercher la mort.
Mais depuis bien longtemps le fracas de la guerre
Ne troublait plus l'écho de ce lieu solitaire.

(1) On sait que dans les premiers temps de l'établissement du pays, nos ancêtres étaient obligés de cultiver leurs champs les armes à la main; les sauvages faisaient souvent des irruptions, et l'histoire nous raconte les massacres qu'ils ont commis, surtout dans le district de Montréal. Le Fort Chambly fut bâti pour mettre un frein aux courses des Iroquois.

Les doux oiseaux des cieux, messagers du printemps,
Cachés sous la feuillée y soupiraient leurs chants.
Aux étoiles du soir l'acier des sentinelles
Ne brillait plus au loin sur le haut des tourelles,
Tandis que l'Indien furtif, silencieux,
Jettait sur eux des bois un regard curieux,
Ou que, levant sa hache au-dessus des campagnes,
Son bras les menaçait du sommet des montagnes.
Les flots du Saint-Laurent murmurant sur leurs bords,
Aux chants des villageois mêlaient leurs doux accords.
Tout respirait la paix et le bonheur champêtre,
Bonheur que chaque jour l'aube faisait renaître.

II.

D'Edouard de Chambly
Ce manoir était l'héritage ;
Et l'on voyait au-dessus du village
S'élever dans les airs de loin son front hardi.
Là, naquirent toujours des guerriers intrépides,
Fidèles à l'honneur comme ils l'étaient aux cieux ;
Et le Canadien qui passait dans ces lieux,
Suspendant l'aviron sur les ondes limpides,
Disait : "Puissent leurs fils être aussi braves qu'eux,"
Puis s'éloignait les yeux humides.
Le vieux soldat aux temps qui n'étaient plus
Avait reporté sa mémoire ;
A l'aspect du passé ses sens s'étaient émus
Car il lui parlait de sa gloire. (1)

III.

Dans les arbres touffus autour du vieux château
Dont l'image en tremblant se dessinait sur l'eau,
S'entretenaient un soir Edouard et Louise
Assis sous les rameaux balancés par la brise.
Louise ressemblait sous ses vêtements blancs
A ces anges du ciel purs et resplendissants
Dont les bardes divins nous ont tracé l'image.
Une noble douceur régnait sur son visage.

(1) Les Canadiens qui étaient autrefois presque tous soldats, marchaient à la guerre sous les ordres de leurs seigneurs. Ainsi à la bataille de Carillon, les trois brigades canadiennes étaient commandées par le baron de St. Ours, et MM. De Lanaudière et De Gaspé.

L'un pour l'autre leurs cœurs semblaient être formés,
Avant de le savoir tous deux s'étaient aimés.
Mais des feux inconnus troublaient déjà leurs âmes.
Dans leurs sens agités s'allumaient d'autres flammes;
Assis au bord des flots à leurs pieds murmurant,
Murmure qui comme eux soupirait tendrement,
Edouard appuyait sur les bras de Louise
Son front dont les cheveux se jouaient dans la brise,
Tandis que les oiseaux voltigeant dans les airs,
Répandaient autour d'eux leurs amoureux concerts.
Là, leurs cœurs se livraient aux douces rêveries;
Tous les jours enivrés à leurs coupes fleuries,
Ils semblaient oublier leur terrestre séjour!
Quel bonheur est égal à son premier amour!
Mais ce bonheur, hélas! durait peu pour Louise.
Le rayon lumineux dans son âme surprise
Jetait un vif éclat, puis mourait aussitôt;
Le calme ne faisait que passer sur le flot.
Edouard, tout semble nous sourire;
Et pourtant peut-être ai-je tort?
Mais malgré moi je crains le sort,
Et les pressentiments que le passé m'inspire.
Qui sait quel avenir me destine le ciel?
Qui peut jamais sonder ce secret éternel?—
L'avenir! Devant nous, il recule sans cesse.
Dans le fond du passé, que vois-je? la tristesse.
Le trépas avec elle a marqué mon berceau:
Hélas! mes premiers cris troublèrent un tombeau.
Non, je n'ai jamais vu ceux qui m'ont donné l'être:
Sous le toit étranger, Edouard, j'ai dû croître.
Puis elle devint triste. Orpheline en naissant
Elle n'avait jamais connu l'embrassement,
Le tendre embrassement d'une mère chérie;
Et sans savoir pourquoi sa paupière attendrie
Se voilait souvent de pleurs,
En voyant du matin, le soir, périr les fleurs,
Ou la feuille que loin de sa tige tremblante
Emportait dans son cours l'onde toujours fuyante.—
Edouard! Edouard! pour toi fut le bonheur.
Et dans ces lieux si chers un père dont le cœur
Te comprit et pour toi battait plein d'espérance,
Veilla sur ton berceau, protégea ton enfance;

Une mère sourit tous les jours à tes vœux,
Et sème sur tes pas des jours purs et heureux.
Mais moi, pauvre étrangère, en vain mon âme est triste,
Qui peut soulager sa douleur?
Hélas! chaque penser qui m'égaie ou m'attriste
Doit naître et mourir dans mon cœur.
A ces mots, Edouard s'attendrit et la presse
Longtemps contre son sein: Pourquoi tant de tristesse,
O toi, pour qui je donnerais mon sang!
Eh! ne suis-je donc plus ton frère, ton amant?
Rejette loin de toi ces lugubres pensées.
De ton sort satisfait les rigueurs sont passées.
Le mien qui nous sourit veillera sur nos jours.
N'as-tu pas foi dans lui comme dans nos amours?—
Edouard, pourrait-il changer la destinée?
La mienne me poursuit depuis que je suis née.
Un songe que j'ai fait, et qui troubla mes sens,
Semble ajouter encor à mes pressentiments.
Toi qui fais, Edouard, toute mon espérance,
Pardonne à mon cœur son effroi;
Il n'a rien de caché pour toi,
Et ce récit pourra soulager sa souffrance.

IV.

" Un soir on entendait dans ce manoir antique
" Des pas sourds, cadencés, une douce musique;
" Puis un bruit prolongé de rires et de voix
" Qui réveillaient l'écho silencieux des bois.
" Les fenêtres semblaient rayonner de lumière;
" Les flots du Saint-Laurent dans leur pente légère
" Brillaient comme un miroir qu'embrasent mille feux,
" Et leur reflet dorait les nuages des cieux.
" L'on fêtait en ces lieux une grande victoire,
" Dont toi-même, Edouard, tu partageas la gloire.
" Cent beautés y brillaient, et leurs traits souriants,
" Sous leurs longs cils archés leurs yeux noirs, languissants
" Etincelaient de grâce, et partout leur sourire
" Répandait dans les cœurs la joie et le délire.
" L'on vantait tes exploits, on chantait les vainqueurs;
" Ton vieux père à ton nom, d'orgueil versait des pleurs...
" Mais un bruit tout-à-coup frappe la salle immense.
" Ah ciel! là-bas, là-bas, un spectre qui s'avance!

" Tous les yeux sont tournés au sommet du côteau
" Que la lune effleurait derrière le château.
" L'œil attaché sur lui la foule s'est pressée,
" Muette de frayeur elle reste glacée.
" Je sens encor mon sang remonter vers mon cœur.
" Ses yeux étaient hagards ; une sombre pâleur
" Sous ses cheveux épars régnait sur son visage ;
" Mais sa voix était douce et semblable au feuillage
" Qu'agitent mollement les zéphirs du matin.
" De son linceul vers nous il éleva la main.
" Et sa parole alors suave, mais tremblante,
" Porta jusqu'au festin sa plainte gémissante ;
" Et l'écho de la nuit en répétant ses chants
" Fit retentir le ciel de ces tristes accents :

" Echos du soir qui veillez dans la plaine,
Vers Edouard portez ma triste voix ;
Car de la nuit l'humide et froide haleine
Glace mon sein qui tremble sous mes doigts.

Il ne vient pas et sa pauvre Louise
Dans la nuit sombre attend toujours en vain ;
Va-t-il laisser au souffle de la brise
Périr de froid la fleur sur son chemin ?

Cher Edouard, pourquoi briser ma vie ?
Si jeune encore et verser tant de pleurs.
Mais tendre rose, à sa tige affaiblie,
L'aquilon souffle avant l'aube et je meurs.

Il n'entend plus la voix de l'orpheline
Dont les accents faisaient vibrer son cœur ;
Froide et tremblante au haut de la colline
Elle n'est plus que l'enfant du malheur.

Tombé là-bas, en gardant la frontière,
Parmi les preux qu'a frappé le trépas ;
Le noir tombeau va couvrir sa poussière,
Car Edouard ne nous reverra pas."

" On entendait encor ces mots dans la nuit sombre
" Que le spectre à nos yeux disparaissait dans l'ombre.
" Un silence suivit ce spectacle effrayant,
" Présage qu'on n'osait s'expliquer qu'en tremblant.

" Quand le bruit d'un coursier retentit dans la plaine.
" Bientôt l'on entendit sur le parquet de chêne
" Glisser en murmurant le sabre d'un soldat
" Qui revenait des bords de la Monongahla.
" Dans le château soudain un bruit confus résonne,
" Et ton père pâlit, la force l'abandonne ;
" De sa tremblante main la coupe avec fracas
" Tombe sur le parquet et se brise en éclats—
" Edouard n'était plus !—"

Puisse n'être ce songe
Qu'un présage trompeur que soufflait le mensonge
A l'esprit du sommeil qui flottait sur mes yeux.
Mais je n'ose sonder dans les secrets des cieux.
Edouard à ces mots a gardé le silence ;
Son cœur semble un moment frappé par la puissance
Que le génie occulte évoque en sa frayeur.
Mais la raison bientôt domina dans son cœur.—
As-tu vu quelquefois flotter sur la campagne,
Louise, des brouillards d'où là-bas la montagne
Paraissait s'élever comme du sein des flots.
Tes yeux cherchaient, en vain, nos verdoyants côteaux.
A peine le soleil commençait sa carrière,
Le brouillard se perdait noyé dans sa lumière.
Tel, devant la raison le rêve de la nuit,
Qui troublait le sommeil, se dissipe et s'enfuit.
Pourquoi tremblerions-nous devant un vain fantôme ?
Comme au sein de la Grèce, on vit jadis un homme,
Aux pieds d'un dieu qu'il fit, tomber saisi d'effroi.
De la raison connaissons mieux la loi.
Le ciel ne fut-il pas pour nous toujours propice ;
Ta sensibilité fait seule ton supplice.
Ce ciel brillant et pur accuse nos soupçons ;
Et tu sais qu'en doutant dès lors nous l'offensons.

Regarde l'oiseau qui passe
Doute-t-il de l'avenir ?
En voltigeant dans l'espace
Il ne songe qu'au plaisir.

Et quand l'air est serein et frais dans le bocage
Ne fait-il pas sans cesse entendre son ramage ?
Pourtant l'hiver viendra lui ravir son bosquet.
Et nous, un rêve vain nous trouble et nous distrait.

O délices de mon âme,
Louise, les cieux nous seront bons;
Ils souriront à notre flamme,
Car ils sont purs nos cœurs, comme l'air sur nos fronts.
Ta voix, cher Edouard, comme le frais zéphire
A versé dans mon sein le calme et la fraîcheur;
Et ma crainte s'enfuit devant ton doux sourire
Je suis sûre toujours près de toi du bonheur.
Puis ces nuages passaient;
Le ciel n'est pas toujours sombre.
Et ses yeux reparaissaient
Purs, son front n'avait plus d'ombre.

V.

Mais un jour un long cri passa sur les côteaux.
Et les armes ont brui partout dans les hameaux.
La guerre au Canada!—debout soldats de France!
Aux champs virginiens déjà brille la lance.
Louise, tout-à-coup, se rappelle en tremblant,
Le songe affreux qui lui fit tant d'alarmes;
Mais au château, déjà, se préparaient les armes,
Car le sang des Chamblys était noble et vaillant.

Partout retentissait le clairon des combats;
Les vassaux de Chambly se pressent sur ses pas.
Et plus d'un vieux guerrier à la démarche altière
Semble encore animer leur audace guerrière.
Leurs cœurs battent d'orgueil à l'aspect de ces preux.
Le coursier de leur chef frappant le sol poudreux,
Ronge au pied du château son frein couvert d'écume,
Impatient son œil ensanglanté s'allume.
Déjà le blanc panache ombrage en balançant
Sur le front d'Edouard, un regard menaçant.
A l'épaule en sautoir pendait sa carabine;
Un stylet d'or brillait au bas de sa poitrine.—
Edouard! Edouard! sa mère en sa douleur,
Au milieu des sanglots le presse sur son cœur.
Mais Louise était là, debout, pâle, immobile—
Il la serre en ses bras; dans sa douleur tranquille
Elle ne peut parler, elle ne sent plus rien,
Son cœur serré respire à peine sous sa main.
Son amant était loin qu'elle croyait encore
Entendre résonner sa voix douce et sonore.

VI.

Sur la Monongahla règnent des défilés
Bordés d'antiques pins et de pics mutilés.
Dans le fond du vallon l'herbe épaisse et pressée
Flottait au gré du vent comme l'onde agitée.
C'est là que De Beaujeu, chef habile et prudent,
Attend des ennemis le flot envahissant.
L'acier muet brillait au travers des feuillages.
Soudain un bruit lointain troubla ces lieux sauvages.
Les voilà! c'est Braddock, et douze cents soldats,
Ses plus braves guerriers accourent sur ses pas.
Chez les Canadiens règne un profond silence.
Beaujeu n'a pas besoin d'exciter leur vaillance;
Ils savent sans chef même et combattre et mourir.
On lisait sur leurs fronts l'espoir de conquérir.
Bientôt, des ennemis résonnent les trompettes;
Les rayons du soleil frappaient leurs bayonnettes.
Ils marchent pleins d'orgueil, et de leurs étendards
L'ombre, en se prolongeant, couvrait leurs fiers regards.
Ils marchent—mais, soudain, ainsi que dans l'orage
L'éclair étincelant traverse le nuage,
Brille un feu qui, partout, sur eux vomit la mort.
Sur les cris des mourants s'élève un cri plus fort,
Vive le roi! trois fois de montagne en montagne
Ce cri canadien roula dans la campagne.
Tel on vient de l'entendre aux rives des Détroits
Terrible aux ennemis encor comme autrefois (1),
Comme le flot brisé sur la roche plaintive
Retombe avec fracas en blanchissant la rive,
Les ennemis rompus et saisis de frayeur
Reculent un moment sous ce feu destructeur.
Mais la voix de leurs chefs à la fin les rallie;
Le combat recommence avec plus de furie.
Les cris des combattants s'élèvent jusqu'aux cieux.
Les boulets rugissants s'élancent furieux.
Le ciel était couvert de torrents de fumée
Sillonnés avec bruit par la foudre enflammée.
Tout-à-coup De Beaujeu par le fer est atteint;
Une balle invisible a tranché son destin.

---

(1) Les Canadiens-français du Haut-Canada se sont distingués récemment (1837) sous les ordres du colonel Prince.

Il chancelle et puis tombe avec bruit sur l'arène.
La mort, la mort planait en tous lieux sur la plaine.
Le brave Washington combattant en soldat,
Avec quelques guerriers balance le combat.
Les fils du Saint-Laurent répandent le carnage;
L'intrépide Dumas anime leur courage.
La carabine au poing, dans sa bouillante ardeur,
De Chambly comme lui combat avec valeur.
A la tête des siens il plonge en la mêlée;
La hache des combats à sa voix est levée.
Leurs tranchants meurtriers en cercle fendant l'air,
S'élevaient, retombaient aussi prompts que l'éclair.
La mort suivait leurs coups—quand rendant son épée
D'une main défaillante et qu'un fer a frappée,
Devant Chambly s'arrête un guerrier d'Albion,
Pâle et le sang partout ruisselant sur son front.
Un air noble, mais doux animait sa figure;
Jeune, ses traits sont beaux; sa blonde chevelure
En boucles retombait sur son habit doré
Que la poudre a noirci, la hache déchiré.
Guerrier, dit-il, reçois ces inutiles armes
Que mon bras mutilé ne peut plus soutenir,
A ses décrets le ciel me force d'obéir.
Et l'on vit dans ses yeux paraître quelques larmes.
Avec peine son cœur se soumettait au sort,
Qui semblait lui ravir la gloire de la mort.
Brave guerrier, lui dit De Chambly, ton courage
Méritait un sort plus heureux;
Mais aux combats la fortune est volage.
Nous saurons respecter un soldat valeureux.
Il dit: quand près de là passe un Indien farouche;
Ces mots, ces mots affreux s'exhalent de sa bouche:
Guerriers! point de quartier, partout mort aux Anglais!
De sa hache le sang coulait à flots épais.
Au-dessus de son front, longtemps il la balance;
Et sur le prisonnier avec un cri la lance.
Pour détourner le coup Chambly lève son bras;
Dans l'air vint se choquer l'acier des tomahawks;
Mais celui de l'Indien rebondit vers la terre;
Dans le flanc de Chambly la hache meurtrière
S'enfonce en mugissant; le guerrier en tombant
Exhale avec son âme un sourd gémissement.

Cependant le combat s'éloigne dans la plaine ;
Les morts et les mourants jonchent partout l'arène,
La victoire, déjà, couronnait les vainqueurs.
Braddock s'oppose, en vain, à leurs flots destructeurs :
Chaque effort qu'il veut faire accroît encor l'abîme.
Mais l'aspect de la mort et l'aigrit et l'anime.
Le fer l'atteint enfin. Ses soldats effrayés
Dans leur confusion sont partout foudroyés.
Ils fuyaient—leur terreur dans la fuite s'augmente ;
Ils vont semer au loin la mort et l'épouvante.
Braddock enfin lui-même est obligé de fuir ;
Mais honteux il arrête, il veut aussi mourir ;
Son cœur altier ne peut survivre à sa défaite.
Il voit en expirant sa déroute complète,
Et dans ce jour sanglant les fils du Canada
Elever leurs drapeaux sur la Monongahla (1)

VII.

Le manoir était triste, et le vent de l'automne
Frappait dans les vitreaux plaintif et monotone.
La lampe vacillant au milieu du salon,
Jetait sur les lambris un blanchâtre rayon.
Louise veillait seule, et la tête penchée
Ses regards s'arrêtaient sur la voûte étoilée
Que souvent lui cachait un nuage fuyant;
Puis ensuite le ciel devenait plus brillant.
Le vent qui gémissait au milieu du silence
Dans son âme pensive entretient la souffrance,
De songes effrayants agite son esprit,
Fantômes fugitifs dont son cœur se nourrit.
Pourquoi donc suis-je triste? ah! la vie est amère.
Edouard!... non, nul bruit au chemin solitaire!
Qui sait s'il reviendra, s'il reverra jamais
Le toit qui l'a vu naître et nos bocages frais?—
Sa nef fendre les flots? Les dangers, la misère
Ont partout assiégé sa nouvelle carrière.

(1) Ou Monongahéla, rivière qui coulait à quelque distance du fort Duquesne, et qui a donné son nom à ce combat. Les auteurs anglais disent que "la défaite de Braddock fut entière et le carnage affreux. La moitié des soldats et soixante-quatre officiers sur quatre-vingt-cinq furent tués ou blessés. L'artillerie, les munitions de guerre, et même le portefeuille qui renfermait les instructions du général tombèrent entre les mains des Français qui étaient, dit-on, au nombre d'environ trois cents."

Peut-être, hélas! la mort sans cesse sur ses pas
A moissonné ses jours au milieu des combats....
Et ses yeux attendris se remplissaient de larmes.
De noirs pressentiments augmentaient ses alarmes.
Quand un soir un bruit sourd agite le côteau;
Un guerrier inconnu paraît dans le château.
Le cœur bat à Louise; elle craint, elle espère:
Edouard l'avait-il envoyé vers sa mère?...
Mais sa mère se tait, elle semble pâlir;
Un mot qu'elle étouffa venait de la trahir.
Après avoir gardé quelque temps le silence,
Louise, lui dit-elle, on a tous sa souffrance,
Mais à la supporter on montre son grand cœur;
Et le courage est fait pour braver le malheur.
C'était mon seul enfant! Mais qu'as-tu donc Louise,
Oh ciel! je n'en puis plus! ah! ma tête se brise.
Edouard! Edouard! s'écrie avec douleur
L'amante qui soudain tomba de sa hauteur.
Le château retentit. La mort sur son visage
Avait déjà jeté son éternel ombrage.
A ce spectacle ému le guerrier valeureux
Sentait couler les pleurs qui tombaient de ses yeux.
Hélas! c'en était trop pour le cœur de la mère,
Ses glas tintaient, le soir, au village en prière.
Et dans chaque chaumière au pied d'une humble croix
Des échos pleins de pleurs répondaient à leur voix.
Depuis l'on dit qu'on voit du haut de ces collines
Louise errer la nuit au sein de ces ruines.

F. X. Garneau.

1841.

LA NOUVELLE ANNÉE.

Amis, d'un nouvel an nous saluons l'aurore:
L'autre a fini son cours.
Ainsi meurent les ans que le néant dévore,
Ainsi passent les jours!

Ainsi le temps jaloux sur ses pas nous entraîne
Vers le commun écueil
Où finit le bonheur, où finira la peine
De nos longs jours de deuil.

D'un souffle impétueux il flétrit nos jeunesses,
Notre espoir le plus beau,
Mais des cœurs affligés il bannit les tristesses
En ouvrant le tombeau.

Donc, ou joie ou malheur que le destin apporte
Dans l'obscur avenir,
Bénissons notre sort ; mauvais ou bon qu'importe
S'il doit bientôt finir ?

Mais il éclot souvent pour nous sur cette terre
Un jour pur et serein,
Où nous pouvons cueillir des fleurs, comme au parterre
Sur l'aride chemin.

La patrie, aujourd'hui plaintive et désolée
Par d'injustes malheurs,
Heureuse un jour peut-être, ou du moins consolée,
Oublîra ses douleurs.

Du sort des nations Dieu le souverain maître
Sait punir et venger ;
Et sa puissante main qu'on ose méconnaître
Punira l'étranger !

Silence au noir passé ! la fortune inconstante
Doit ramener enfin,
Après les tristes jours d'une inquiète attente,
Un plus heureux destin.

F. M. Derome.

1841.

LE LENDEMAIN.

Un nouvel an, pour la patrie heureuse,
Amène-t-il et repos et bonheur ?
Faut-il encor que ma muse joyeuse
Ose prédire un destin sans douleur ?
Des jours mauvais dois-je pleurer le nombre,
Quand les plus beaux arrivent au déclin ;
Ou bien chanter un avenir moins sombre,
Pour chaque jour un meilleur lendemain ?

Non, le bonheur, ni les chants qu'il inspire,
N'existe point où meurt la liberté :
De l'oppresseur il déserte l'empire ;
Il vit aux lieux où règne l'équité.
La tyrannie infestant nos rivages,
A tout courbé sous l'effort de sa main ;
Et le bonheur a fui vers d'autres plages !...
N'aura-t-il plus pour nous de lendemain ?...

Pourquoi l'encens à ce pouvoir impie
Qui foule aux pieds ses devoirs et nos droits,
Enveloppant notre jeune patrie
Dans le réseau de ses iniques lois ?
Non : d'une ligue injurieuse, infâme,
Laissons sévir le courroux inhumain ;
Et que chacun dise au fond de son âme :
Le peuple un jour aura son lendemain !

D'un pôle à l'autre étendant son domaine,
L'Anglais jaloux convoite l'univers,
Portant l'effroi du glaive qu'il promène
Aux nations de vingt pays divers.
Sans nul remords il opprime ses frères,
Ainsi qu'a fait le grand peuple romain ;
Et, comme lui, centuplant nos misères,
Il a bravé l'arrêt du lendemain.

Un fier baron, plein d'une étrange audace,
A dit de nous : " En nos mains est leur sort :
" Des Canadiens frappons l'ignoble race ;
" Nous, les vainqueurs, nous vivrons de leur mort !"
Noble Thomson ! ton erreur est profonde !
Qui t'a donné ce pouvoir souverain ?...
C'est l'équité, non la haine, qui fonde :
Et la justice aura son lendemain !

Amis, longtemps de fatales années
Ont obscurci notre horizon vermeil ;
Viendront enfin de belles destinées,
Un jour plus pur, un plus brillant soleil.
Un peuple bon, grandi dans la souffrance,
Fort de ses droits, ne gémit pas en vain.
Son âme s'ouvre à la douce espérance
Qui lui présage un heureux lendemain.

1841.

LE VIEUX CHÊNE.

Naguère, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chêne élevait la tête dans les cieux ;
Et de ses rameaux verts l'ombre rafraîchissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphirs soupiraient le soir dans son feuillage,
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur ;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme la nuit, sur l'eau, repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

Des siècles à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière !
Que de peuples tombés sans laisser même un nom !
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage
Si plein de souvenirs des âges révolus.
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.

Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague et mystérieux de ses notes plaintives,
D'autrefois je croyais qu'il répétait les chants,
Et mes yeux semblaient voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus, se poussant sur la terre
Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon,
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères
Succomber à son tour sous les dards sanguinaires
De quelqu'autre nation.

Les voilà, les voilà, comme des pâles ombres,
Ces peuples, l'œil furtif, errant dans les forêts ;
Aux volantes lueurs des feux sous les pins sombres,
Scintille à leurs côtés la pointe des stylets.
Ils ont le pas léger et le regard rapide ;
Ils vivent du produit de leur flèche homicide ;

La mort seule fournit à leur sanglant festin ;
Partout, d'un pôle à l'autre, un vaste cri de guerre
Demande tous les jours du sang à cette terre
Qui leur a fermé son sein.

Silence ! entendez-vous monter leurs cris sauvages
Qui d'échos en échos se perdent dans les airs ?
A l'entour des vaincus, dansant sous les feuillages,
Ils font tous en cadence entrechoquer leurs fers.
Les buchers sont chargés de victimes humaines,
Dont le gémissement se mêle au bruit des chaînes ;
Le sang ruisselle et teint le sol épouvanté.
O jour d'affreuse joie et de cruels supplices,
Les feux vont inonder tes sanglants sacrifices
De leur terrible clarté.

C'est donc là l'indien à l'œil noir et farouche,
Couvrant de ses guerriers les bords du Saint-Laurent.
De la cime des monts, où pend sa frêle couche,
Il montre, plein d'orgueil, son empire puissant.
Le glaive, c'est sa loi, la seule qu'il connaisse.
Jamais devant mortel sa tête ne s'abaisse;
Libre de tout frein et fier de sa liberté,
Il dédaigne d'ouvrir le sol que son pied foule ;
Il va chercher sa proie où l'astre des jours roule,
Dans les flots de sa clarté.

Jadis un voyageur au pied d'une colonne,
Assis, les yeux fixés sur des débris épars,
Dans son rève crut voir s'animer Babylone
Et debout se dresser ses immenses remparts.
Ainsi, je croyais voir, Chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe
Et nos bords se couvrir de profondes forêts ;
Mais un cri retentit au loin dans les vallées ;
L'illusion tomba ; les moissons ondulées
Seules couvraient les guerêts

Il ne restait que toi, dernier débris des âges
Qui surnageais encor sur l'océan des temps,
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Balançant lentement à la brise légère,

Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs;
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faîte, au dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

Souvent, venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du buisson.
Ils voyaient dans les cieux, couverts de sombres voiles,
A travers les rameaux, s'alumer les étoiles,
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux;
Tandis que le hameau réuni sur la rive
Abandonnait sa joie à l'aile fugitive
Et folâtre des échos.

Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours depuis bien longtemps écoulés.
A leurs fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le temps emportés.
Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore,
Partir subitement à l'appel du tambour.
O plaines d'Abraham! victoire signalée! (1)
Ah! pour combien d'entr'eux cette grande journée
N'eut point, hélas! de retour!

O Chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre, autrefois, rafraîchit mes aïeux.
J'ai souvent entendu le souffle de zéphire
Soupirer tendrement dans tes rameaux noueux.
Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course sublime,
Montait, redescendait et, caché dans ta cime,
Il enivrait les airs de chants mélodieux.
Et dans un coin obscur de ton épais feuillage
Il déposait son nid à l'abri de l'orage,
Entre la terre et les cieux.

Mais depuis a passé le vent de la tempête;
La foudre a dispersé tes débris glorieux:
Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux.

---

(1) Seconde bataille d'Abraham gagnée par les Français, le 28 avril 1760.

Il n'aperçoit plus rien dedans l'espace vide.
Au jour de la colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas! il avait vu naître et mourir nos pères;
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

F. X. Garneau.

1841.

L'ÉVÊQUE DE NANCY (1).

C'est une tâche bien pénible que celle que nous entreprenons, puisque nous venons vous entretenir d'un homme que vous avez entendu vous-mêmes, qui vous a transportés d'étonnement et d'admiration, qui a remué si puissamment vos cœurs, qui a laissé un souvenir si profond dans vos esprits, de cet homme qui n'a fait que passer parmi nous, mais dont le passage a été marqué par des traces profondes. Encore si nous venions vous parler de quelqu'un que vous n'auriez pas entendu et qui ne serait pas si grand dans vos esprits et dans vos cœurs; encore si nous avions devant nous le texte pur et simple de ses éloquents discours pour nous appuyer et pour marcher dans ce dédale où nous nous sommes engagé, peut-être pourrions-nous nous rassurer. Mais où sont maintenant ces traits énergiques et sublimes? ces pensées vigoureuses? ces comparaisons si belles, si grandes, si nobles, si justes, si lumineuses, qui portaient tour à tour la conviction dans les âmes et l'effroi dans les cœurs? Où sont-elles ces paroles de feu? où sont ces puissants accents de génie? où est toute cette magnifique et majestueuse éloquence? Tout s'est évanoui, tout a passé devant nous

(1) Charles-Auguste Forbin-Janson, évêque de Nancy et de Toul, qui visita le Canada en 1841, est mort près de Marseille le 11 juillet 1844. Ce zélé apôtre de l'évangile donna une preuve éclatante de l'intérêt qu'il portait aux Canadiens-français en faisant un don de vingt-quatre mille francs au fonds que l'on créa pour rappeler dans leur patrie les exilés du Canada à Van Diemen's Land.

comme le souvenir rapide du voyageur qui ne se rappelle que confusément les lieux qu'il a parcourus et les émotions qu'il a éprouvées. Pendant que nous nous efforcions de retenir ce torrent impétueux et que nous le pressions dans notre aspect, il s'échappait par d'autres endroits avec plus de force et plus de rapidité, et tout confus de chagrin, nous laissions tout aller pour nous livrer comme les autres au courant de ce fleuve majestueux. Mais cependant il nous est resté quelques gouttes d'une eau si pure, nous avons pu nous baisser pour nous abreuver en passant aux sources d'une si belle éloquence. Si quelquefois la pente de ce fleuve est moins rapide, si sa marche est plus lente et plus paisible, jamais du moins elle n'est troublée par des matières étrangères, jamais l'horizon de ce beau ciel n'est couvert de nuages et de brouillards épais, et, s'il faut le dire, jamais l'éloquence de ce grand homme n'est obscurcie par les trivialités choquantes que l'on rencontre dans les ironies amères du père Honoré, et même dans les figures terribles et sublimes de Bridaine.

Mais s'il n'a pas les défauts de ces hommes illustres, il a toutes leurs beautés ; comme eux, il a puisé aux sources de la nature cette force et cette énergie pour peindre les vérités effrayantes de la religion ; comme eux, il fait entendre d'espace en espace, comme une voix du désert, les mots de mort, de néant, d'enfer, d'éternité. Si, comme nous l'avons déjà dit, ses discours sont quelquefois diffus et languissants, il ne faut pas s'en prendre à lui, mais à un défaut inhérent à l'improvisation ; ayant été obsédé tout le jour, il n'a pas eu le temps de méditer son sujet, qu'il compose au moment où il vous parle. Mais frappé tout-à-coup par quelque pensée subite et comme à l'improviste, il a bientôt racheté toutes ces langueurs par des beautés du premier ordre et par des traits d'une surprenante éloquence, qui sont comme un réservoir dans ce cerveau fécond.

Il connaît parfaitement la poétique de l'éloquence, et suivant les sujets qu'il traite ou les passions qu'il veut émou-

voir, il donne à sa diction toutes les nuances et toutes les couleurs, à son expression toute la richesse et toute la pompe, à sa pensée toutes les formes, à son geste toute la mobilité et toute la majesté de sa pensée. Voyez-le maintenant, comme son amour est grand pour son Dieu, comme son geste est expressif à redire l'ardeur de sa charité, comme il semble planer et voler vers le séjour de la félicité éternelle où se portent tous ses soupirs ! Mais voyez aussi comme bientôt il est couché vers la terre comme le pécheur qu'il abat et qu'il humilie !

Souvent il a l'imposante sublimité de Bossuet, quand il appelle le néant, quand il abat les dignités et les grandeurs de la terre, quand il fait résonner la voûte des temples du fracas des trônes renversés, quand il déroule avec une majesté terrible les révolutions des empires qui se succèdent et qui se poussent comme les filets d'une mer agitée, quand il appelle la voix caverneuse des tombeaux pour instruire ceux qui s'attachent au brillant des choses passagères. Si quelquefois il est vague et diffus, d'autrefois dans la liaison et la succession de ses idées il se montre l'émule de Bourdaloue; il est pressé comme lui par l'impulsion de son génie et par l'abondance de ses mouvements et de ses pensées. C'est alors qu'il triomphe sur son auditoire, c'est alors qu'il mêle l'ironie amère à des raisonnements puissants. C'est surtout dans son sermon sur le bonheur des élus, un de ses discours les plus égaux et les plus soutenus, c'est-à-dire, un de ses moins improvisés, c'est surtout dans ce sermon qui fut prêché devant Charles X, qu'il développe toute la force et toute la puissance de sa dialectique et de son argumentation. Comme il méprise en lui-même la grandeur et qu'il n'est obsédé que par l'ardeur de sa charité, il peut tout se permettre; aussi s'écrie-t-il, dans le mouvement de son zèle spontanné : Après les pauvres les rois. Il sait profiter de toutes les circonstances locales et personnelles. La foi et la religion si profondément gravées aux cœurs des Canadiens, les montagnes qui l'entourent, le beau

fleuve qui coule à ses pieds, la chute formidable de Niagara dont il a entendu les roulements se prolonger sourdement dans les plaines immenses de l'Amérique, tout devient la matière vivante de ses comparaisons et la source de beautés sans nombre. Tout ce qu'il dit est à lui.

Bientôt vous l'entendrez lui-même; souvenez-vous en attendant, comme il développait avec une sombre et paisible majesté les appareils du grand jour du Seigneur, comme il brisait toutes les harmonies de la nature et de ces mondes immenses qui furent lancés dans l'espace par la main du Créateur, comme il renversait la pierre des tombeaux, comme il faisait sortir vivants ces squelettes poudreux des demeures sépulcrales. Mais ce n'est pas tout: lorsque la mort a pesé sur l'abîme, que l'abîme s'est dilatté, puis qu'il s'est refermé, il appelle l'éternité, et l'éternité accourt à sa voix avec toutes les fureurs de l'enfer; c'est alors que s'élevant sur son auditoire avec un œil étincelant et farouche, avec une voix sourde et sinistre comme le cri de l'hyène ou les échos des cavernes, il déroule devant lui les horreurs de ces gouffres affreux, qu'il rend présents à tous les esprits et comme ouverts au-dessous de cette immense assemblée. Entendez les accents terribles de sa voix qu'il fait courir comme les roulements du tonnerre sous les arches multipliées du temple; c'était au milieu de la nuit qu'il fesait entendre ces paroles de frayeur et d'épouvante, c'était aux reflets de quelques pâles flambeaux qu'il ouvrait les cavernes sombres du gouffre infernal, c'était dans le silence des tombeaux qu'il fesait résonner la voix rauque de l'abîme et les désolations de l'éternité. C'est alors qu'il disait, avec raison, qu'il n'avait pas voulu effrayer l'esprit timide des mères et des épouses par l'appareil épouvantable de la dernière et terrible catastrophe.

Dans ce morne silence de la nuit, il va vous montrer un réprouvé, il va le faire parler devant vous. Nous le disons avec vérité, nous n'avons jamais vu dans les poètes ni dans les orateurs une peinture aussi forte et aussi effrayante du

séjour de l'infortune éternelle. C'est avec regret et en accusant l'ingratitude de notre mémoire que nous ne pouvons vous montrer que quelques lueurs de ces sombres lumières, et ne vous faire entendre que quelques-uns des lugubres accents des demeures de la mort: "Le réprouvé, s'écrie-t-il, est comme un chien affamé attaché à une chaîne à qui l'on offre des aliments qu'il ne peut saisir, il s'élance au bout de ses liens, il pousse des hurlements affreux, il écume de rage et de fureur, il mord sa chaîne, il se déchire, il se consume en efforts superflus: ainsi le réprouvé, d'un coup d'œil il a vu le ciel tout entier et toute sa gloire et toute sa félicité; il est dévoré, consumé d'une convoitise ardente, il nage à travers des nuages de poix et de bitume, il monte sur des flots de feu, il escalade les abîmes; mais lorsqu'il a longtemps travaillé, lorsqu'il semble espérer d'atteindre au sommet de ses désirs, il est replongé au fond de l'abîme par la longue chaîne de ses iniquités. Alors on n'entend plus que des hurlements et des cris de désespoir. Dans ce moment il rencontre celui qui l'induisit au crime, qui l'entraîna aux iniquités; il se précipite sur lui, il le déchire par lambeaux: malheureux, lui dit-il, rends-moi mon éternité... Et ce mot... éternité... est répété d'abîme en abîme, de caverne en caverne." Ce dernier trait: "Rends-moi mon éternité," est d'une effrayante énergie et même d'une énergie plus grande et plus terrible que la pendule de Bridaine qui mesure l'éternité, et que ces paroles de l'abbé Poul: "Ils invoquent le néant, l'éternité leur répond." "L'enfer est long, s'écrie-t-il encore, l'éternité en mesure l'étendue;" puis il ajoute: "les impies convoitent le néant, mais ils ne l'auront pas, non, non, ils ne l'auront pas, ils auront l'éternité." On reconnaît là la pensée de Bossuet à laquelle il a ajouté un plus grand mouvement et un plus grand effet oratoire, par ces dernières paroles: "Ils auront l'éternité."

Il faut voir maintenant ce terrible athlète de la mort et de l'éternité, il faut le voir passer de ces horreurs et de ces peintures effrayantes aux peintures délicieuses des joies

célestes. Avec quelle magnificence il décrit tour-à-tour les plus belles scènes de la nature, les harmonies les plus étonnantes, les concerts les plus suaves et les plus mélodieux, les plus grandes joies et les plus grands plaisirs dont puisse s'enivrer le cœur de l'homme sur la terre, comme les navrements de joie d'une mère qui revoit après bien des années, son fils chéri qu'elle avait cru perdu ; puis il récapitule comme en triomphe ce texte de St. Paul : "L'œil de l'homme n'a rien vu, l'oreille de l'homme n'a rien entendu, le cœur de l'homme n'a rien senti."

Il étonne toujours par la grandeur et la nouveauté de ses comparaisons, par la richesse de ses figures, par l'abondance et le mouvement de son élocution. On voudrait toujours l'entendre. Aussi combien de fois dans le cours des instructions que nous a données ce grand évêque, lorsque nous prêtions une oreille attentive, lorsque nous nous bercions à l'harmonie de ses phrases, ou que nous nous penchions vers ce magique orateur qui nous entraînait aux flots de son éloquence, combien de fois avons-nous été surpris de l'entendre nous dire lui-même—"Voilà une heure et demie, voilà deux heures de passées," car nous avions trouvé les heures plus courtes que les moments ! Combien, si nous le voulions, pourrions-nous citer de ces traits de grande éloquence dont ses discours abondent : ce beau vaisseau de la religion qui traverse les flots des siècles ; cet arbre géant des forêts qui étend majestueusement ses rameaux et qui vient tomber sous la cognée de l'humble bucheron qui sort de sa chaumière ; ces soldats qui avaient commencé de fuir, mais qui se rallient à la voix de leur chef et qui s'animent au combat par le sang qu'ils voient couler de leurs blessures ; et combien d'autres encore qui se sont échappés de notre mémoire, ou dont le souvenir est vague et confus dans notre esprit. Mais il est un dernier trait, une dernière comparaison que je ne puis m'empêcher de citer dans son beau sermon sur le ciel, peut-être le plus beau qu'il ait fait parmi nous, si non le plus éloquent, du moins très éloquent, le plus riche

et le plus oratoire. "Il me vient, dit-il, dans ce moment une comparaison qui, je crois, vous fera comprendre la chose à l'évidence. Je suppose que l'on mette en regard du soleil, à son midi, un grand nombre de miroirs les uns plus petits, les autres plus grands, mais tous disposés de manière que les rayons de chaleur et de lumière réfléchis sur chacun d'eux se concentrent et tendent vers un foyer commun. Parce qu'il se réfléchira un plus grand faisceau de lumière et de chaleur sur les grands miroirs, est-ce que cette lumière et cette chaleur porteront ombrage à celles des petits miroirs? Eh! non, mes frères, ces rayons calorifiques et lumineux se réuniront pour produire une plus grande abondance de lumière et de chaleur: de même ces rayons de la lumière divine, qui jaillissent du soleil de la justice pour se réfléchir sur les âmes plus ou moins élevées sur les degrés du trône éternel, se concentrent et se réunissent vers un même foyer pour produire une plus grande abondance de grâce, de joies, de félicité, d'amour, de charité."

X.

1841.

L'UNION DES CANADAS

OU LA FÊTE DES BANQUIERS.

Who hold the balance of the world? Who reign
O'er congress, whether royalist or liberal?
Who rouse the shirtless patriots of Spain,
That make old Europe's journals squeak and gibber all?
Who keep the world, both old and new in pain
Or pleasure? Who make politics run glibber all?
The shade of Bonaparte's noble daring?
Jew Rothschild, and his fellow Christian, Baring.

BYRON.

(*Don Juan, Canto* 12*th.*)

I.

C'est le jour des banquiers! Demain sera notre heure.
Aujourd'hui l'oppression, demain la liberté;
Aujourd'hui l'on fustige un peuple entier qui pleure,
Demain l'on voit debout tout un peuple ameuté;

Aujourd'hui le forfait, et demain la vengeance;
Aujourd'hui c'est de l'or, et demain c'est du fer;
Aujourd'hui le pouvoir, et demain l'impuissance;
Aujourd'hui c'est l'orgie, et demain c'est l'enfer.
Demain n'est pas à vous, il est à Dieu qui veille,
Et Dieu donne toujours son brillant lendemain
Aux pauvres nations qu'on maltraitait la veille.

Quand il prend une cause en sa puissante main,
On peut voir sans frémir douze ou quinze pigmées,
Lilliputiens nouveaux, éclos dans un comptoir,
Du sol américain régler les destinées,
Et marquer hardiment un peuple à leur avoir.
C'est que leur œuvre infâme est une œuvre fragile,
C'est qu'en roulant de loin le gravois peut encor
Renverser la statue à la base d'argile,
Malgré ses bras de cuivre et son visage d'or;
C'est qu'on bâtit en vain sur un terrain de sable;
C'est qu'un volcan, toujours, finit par s'entr'ouvrir;
C'est que l'iniquité n'a rien qui soit bien stable;
Qu'on se lasse bientôt des monstres à nourrir.

Oh! toute chose humaine a deux faces contraires,
D'un côté c'est l'aurore et l'enivrant espoir
De succès sans pareils, de l'autre les mystères,
Qu'après un jour d'attente on découvre le soir;
D'un côté l'usurier calcule sa richesse,
Et monarque du siècle en son rêve hideux,
Savoure les tourments du peuple qu'il oppresse;
Et ce peuple bientôt constant et valeureux,
Se lève et d'un seul mot ébranle le vieux monde.
Et les blêmes banquiers frémissent à leur tour,
Car l'éponge a passé sur leur ardoise immonde.
—Mais pourquoi les troubler?—C'est aujourd'hui leur jour!
Pourquoi, chantre importun, élever dans la fête,
Parmi les rires fous une sinistre voix?
Pourquoi pendant le calme annoncer la tempête?
Eh! que peuvent-ils craindre? Ont-ils pas cette fois
Tous scrupules domptés, toute attente remplie?
Voyez: la table est mise et pour un seul repas,
Sur une nappe affreuse et par le sang rougie,
Les ogres du commerce ont les deux Canadas.

II.

C'est le jour des banquiers, vous dis-je ! C'est leur gloire
Que les placards royaux affichent sur nos murs ;
L'Union qu'on proclame est leur chant de victoire,
Et tout devait céder à des motifs si purs !

Mais quand le peuple, lui, vers le pouvoir suprême,
Ose élever la voix, parler de changement,
Et de sa charte enfin corriger le vieux thême ;
Quand il ose prier, supplier humblement
Qu'on le délasse au moins des tourments qu'il endure,
Que l'on fasse un essai, que l'on varie un peu
Le supplice incessant, l'éternelle torture ;
Que le sceptre royal sur la couche de feu,
Une fois, par pitié, retourne la victime,
Oh ! la chose est trop grave ! Elle veut bien du temps,
Et bientôt c'est folie, et bientôt c'est un crime.
L'on voudrait déchirer les placets insolents ;
Surtout si l'on entend le mot de république ;
(N'importe qui le dise, ou qu'il soit sans échos),
Comme ils rejettent loin la brûlante supplique,
Comme ils sentent frémir la moelle dans leurs os,
Tous ces faibles soutiens de l'écrasant empire,
Ces vieux lords décrépits, ces ministres peureux,
Ces tristes héritiers du féodal vampire !

Cependant, si Baring leur dit : moi je le veux,
Enlacés comme ils sont aux filets de sa banque,
Ils n'ont rien à répondre, et jamais il ne fait
D'inutile calcul, ni de projet qui manque.
Il voudrait l'univers, il leur demanderait
Le sang des nations pour verser dans sa caisse,
Que l'illustre Russell d'une tremblante main,
Jaloux de prévenir et d'écarter la baisse,
Signerait aussitôt l'absurde parchemin.
Un seul mot du banquier, c'est la vie ou la mort,
Même s'il lui venait l'incroyable caprice
De finir nos malheurs, de changer notre sort,
Je crois que pour lui plaire on nous rendrait justice !
Oh ! le grand homme ! Il a l'enchanteresse voix,
Les talents tout-puissants, l'éloquence divine
Avec les chaînes d'or de l'Appollon Gaulois ;
Lui seul, il fait tomber les chartes en ruine,

Des provinces il dit les bornes à son gré,
Il est le dieu des grands, le maître de nos maîtres,
Et rappelle des Juifs le veau d'or adoré;
Son comptoir lui vaut mieux que d'illustres ancêtres.
Les chiffons de sa banque ont autant de pouvoir
Que les vieux écussons et plus que la morale.
Oui, quand il a parlé, la raison, le devoir,
La prudence, les loix sont une voix banale,
Une voix sans prestige. Oh! ce n'est plus alors,
Comme c'était pour nous, une éternelle enquête
Des proconsuls aux rois, des communes aux lords,
Ni les tâtonnements, les branlements de tête,
Timides précurseurs des insolents refus,
Qu'on ose enfin lancer aux clameurs populaires!
Baring ne voit jamais ses avis combattus.
Lors même qu'un prophète à nos tyrans vulgaires,
Dévoilant le fantôme objet de leur terreur,
Leur fait voir l'avenir, vainqueur de leur intrigue,
Mépriser la discorde et baffouer l'erreur,
Des querelles de race avouer la fatigue,
S'établissant un jour une vraie union,
Détruire pour jamais l'autel oligarchique,
Et, par enchantement de leur œuvre sans nom,
Résultat imprévu, surgir la république:
Ils immolent l'orgueil tout comme l'équité,
Ils ne reculent pas malgré ce qu'ils en pensent,
Ils n'en scellent pas moins le crime projeté,
Pour servir la fortune, idole qu'ils encensent,
Ils peuvent braver tout, même la liberté!

III.

C'est le jour des banquiers! Ainsi fait l'ancien monde
Depuis ses premiers ans. Toujours quand il détruit
Quelqu'empire odieux, c'est un autre qu'il fonde;
Toujours quand il renverse un arbre au mauvais fruit,
A sa place aussitôt c'est un autre qu'il plante.
D'abord le moyen-âge eut le fier châtelain,
Homme bardé de fer, rocher dans la tourmente,
Il bravait tous les vents sous son casque d'airain;
Du haut de son nid d'aigle il fondait sur la plaine,
Et rapportait toujours au sinistre manoir,
Sa vengeance assouvie ou sa volupté pleine;
Puis vint l'inquisiteur au mystique pouvoir,

Apôtre trop zélé, pour préserver les âmes
Il étendait les corps sur les brasiers ardents;
Puis ce furent les rois, livrés aux mains des femmes,
Ils livrèrent le monde à leurs vils courtisans;
Puis ce fut l'anarchiste, homme plein de blasphème,
Il voulut le néant, et refit le cahos;
Il adora le vice, il proscrivit Dieu même,
Et promena partout ses rouges échafauds;
Puis ce fut le colosse issu de la poussière,
Il secoua le monde et remit d'un seul coup
Tous ses os disloqués en leur place première.
Il fut beaucoup maudit, il fut aimé beaucoup,
Jusqu'à ce qu'épuisé par son effort sublime,
Il disparut lui-même, et laissa le banquier,
Pour refermer sur lui le dévorant abîme.
Que Dieu prenne l'Europe en sa sainte pitié!
Mais si, lasse à la fin d'un combat inutile,
La vieille agonissante à son dernier bourreau,
Demande un dernier coup comme un dernier asile;
Si, lasse d'incruster l'opprobre dans sa peau,
Elle aime autant avoir pour son dernier stigmate,
Que le cachet royal, l'étampe du courtier;
Si, repoussant enfin tout espoir qui la flatte,
Elle veut s'accroupir dans l'infâme bourbier,
Que nous importe à nous, nous, fils de l'Amérique?
N'avons-nous point le sol fait pour la liberté?
Que nous importe à nous la vague océanique,
Et son impur fretin sur nos bords rejeté?
Ne sait-il point qu'ici toute orgueilleuse rage
Contre un peuple excitée à nos pieds vient mourir?
Et que pour enchaîner notre jeune courage,
Il faudrait avec lui enchaîner l'avenir?
Serait-ce par hasard notre double origine
Qui servirait de texte aux cris de l'imposteur?
Eh! ne sommes-nous pas tous de race divine
Si l'on veut remonter au souffle créateur?
Offrirait-il à l'homme en signe de carnage
Comme aux brutes leurs cris, le verbe varié;
Ou pour qu'on le proscrive, est-il quelque langage
Qui ne puisse nommer Dieu ni la liberté?

Courage donc, courage, ô ma belle patrie!
Tes fils jeunes et fiers s'exercent sous tes yeux

A braver des méchants la lourde tyrannie,
Comme dans tes forêts les pins audacieux
Bravent des aquilons la fureur redoublée.
Ils sont hardis tes fils et dans leur sein bouillant,
Rapide et lumineuse éclate la pensée,
Comme dans ton beau ciel, le soir on voit souvent
Jaillir d'or et de feu mille dards gigantesques;
Ils sont nobles tes fils et faits pour être heureux,
Leur âme est grande et pure et les eaux romanesques
De ton fleuve divin ne le sont point plus qu'eux.
Ils sont constants tes fils, et leur sage industrie
Donnera quelque jour une digue au pouvoir,
Comme fait au torrent le castor amphibie,
Qui dans l'onde écumante établit son manoir.
Courage donc, courage, assemble tes enfants,
Et ceux qui de la France ont eu le sang des braves,
Et ceux que, de l'Irlande, ont chassé les tyrans;
Courage, et tu verras nos maîtres, vils esclaves,
Humiliés enfin, domptés par l'avenir,
Pâlir et l'œil hagard, rejeter inutiles,
En voyant devant eux le cadavre surgir,
Les scapels odieux, qui dissèquent nos villes.
Courage, et tu verras après les jours d'erreur,
Où règne l'insolence, enfin venir le nôtre;
Les élus de la fraude, et ceux de la terreur,
Tous ces fruits corrompus, tomber l'un après l'autre,
Et grandir à leur place, arbre de liberté,
Gloire de nos forêts, le verdoyant érable;
A son ombre s'étendre au loin l'égalité,
L'union, l'industrie et la paix ineffable.

P. Chauveau.

1841.

STANCES MORALES.

Que l'homme est aveugle et coupable
De chercher un bonheur durable
Dans des objets qui vont passer.
Que servent ses recherches vaines?
Qu'aggraver le poids de ses peines
Sans jamais l'en dédommager.

Roulés rapidement par le torrent des âges,
Nous voyons un instant mettre fin aux plaisirs.
Ce qui devrait servir à nous rendre plus sages
Est l'aiguillon qui nourrit nos désirs.

Nous voyons chaque jour s'abîmer dans la tombe
Des parents, des amis, si chers à notre cœur ;
Tandis qu'autour de nous tout chancelle, tout tombe,
Nous osons ici-bas espérer le bonheur !

Dieu seul ne change point, Dieu seul est immuable,
C'est sur lui seul, chrétiens, qu'il faut nous appuyer ;
Dans ce pays d'exil, comme il n'est rien de stable,
C'est en Dieu seul, chrétiens, qu'il nous faut espérer.

P. GARNOT

1841.

LA BAIE DE QUÉBEC.

(INÉDIT.)

Quels sont ces attrayants rivages
Que baigne un lac majestueux ?
Quels monts riants quoique sauvages,
S'étendent au nord sous mes yeux ?
Puis cette cime crénelée,
Et ces vaisseaux aux mâts luisants ?
Cette ville en cercle étalée,
Et ces clochers qui font appel aux ans ?

Ces traits hardis de la nature,
Ces œuvres de l'homme et de l'art,
Ces tons que cherche la peinture,
Que les vers n'offrent nulle part,
Cette chatoyante féerie
Du mirage à double horizon ;
Ces lieux enfin c'est ma patrie :
Combien ses fils l'aiment avec raison !

Cette île qui ferme la Baie,
Jadis chère au dieu des buveurs,
Le soir quand la brise est tombée,
S'agite au chant de ses rameurs.

Dans ses nouvelles destinées
Orléans préfère aux raisins
Ses hauteurs d'épis couronnées,
Ses bords peuplés d'intrépides marins.

Et toi, cataracte fumante,
Emule du Niagara,
Au désespoir de quelque amante
Dis si ton gouffre servira......
Jamais. Notre sage Amérique
Ne verra point un pareil saut.
Son nécrologe prosaïque
Nomme Sam Patch et n'a pas de Sapho.

Restes de sanglants stratagèmes
Entre des peuples indomptés,
Les Hurons s'éteignent d'eux-mêmes
Là, sur des sables écartés.
Ils ont adopté notre vice,
Ont-ils pris aussi nos vertus?
De nos mœurs la docte malice,
En les fixant, les a-t-elle abattus?

Ce fleuve qui là se resserre
Vit naviguer avec ardeur
Vers une bourgade étrangère
Cartier, pilote ambassadeur :
Cartier que l'histoire infidèle
Abandonne après ses travaux,
Fut-il un des aïeux d'Adèle?
Quelle est la terre où repose ses os?

Ceux que la mer aventureuse
Porte chez les Napolitains,
Par une ressemblance heureuse
Voient Québec dans des flots lointains :
Même entour, même grâce austère
Et même ensemble d'accidents.
Notre Vésuve...... Ah! le cratère
En puisse-t-il rester fermé longtemps!

Mais la plage que j'ai chantée
Comme nous a ses jours de deuil.
Par le froid l'onde tourmentée
Offre un vaste et mobile écueil.

Ces rideaux si verts tout-à-l'heure
Apportent les premiers frimas,
La neige vient, l'hiver demeure,
Adieu zéphirs, moissons, verdure, mâts.

A. N. Morin.

1841.

MON PAYS.

J'aime de mon pays les riantes campagnes,
Ses étés si brillants et ses joyeux hivers,
Ses bosquets enchantés de sapins toujours verts
Et ses lacs transparents et ses hautes montagnes;
J'aime du Saint-Laurent les rivages si beaux;
J'aime à les contempler vers le soir quand la brise
Agite mollement la surface des eaux,
Assis sur le rocher où la vague se brise.

J'aime les Canadiens, dans leur longue disgrâce,
Par d'ingrats étrangers toujours calomniés;
Par des frères vendus, tant de fois reniés.
Ils conservent les mœurs, la généreuse audace
Et toutes les vertus de leurs dignes aïeux;
Et les fils d'Albion que la fureur inspire,
Peuvent-ils oublier que nos bras valeureux
Surent ici deux fois conserver son empire?

Deux fois aussi j'ai vu les funestes ravages
Du soldat triomphant dans nos champs désolés,
Nos frères et nos fils à sa haine immolés;
D'un vainqueur insolent tous les sanglants outrages.
Et l'histoire dira que l'auteur de ces maux,
Un gouverneur anglais, dans sa lâche furie,
A du sang des vaincus rougi les échafauds,
Ou les bannit du sol sacré de la patrie.

Mais d'un bel avenir nous attendons l'aurore,
La page du malheur un jour s'effacera;
La page glorieuse à son tour brillera.
Et d'un œil triomphant nous reverrons encore
Nos étés si brillants et nos joyeux hivers,
Nos villages aimés, nos riantes campagnes,
Nos bosquets enchantés de sapins toujours verts
Et nos lacs transparents et nos hautes montagnes.

1841.

LE PAPILLON.

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose
Jusqu'au jour.

Et quand le jour commence,
S'offre pour me baigner
La perle qui balance
Aux branches d'églantier.

Et puis sur la colline
Où brillent cent couleurs,
Je joue et je butine
Dans le parfum des fleurs.

Sur le sein de zéphire,
Je me berce en riant,
Et quand son souffle expire
Sur le côteau brûlant,

Sous ombrage
De moissons,
Ou feuillage
De buissons,
Fraîcheur, silence,
Je trouve alors;
Sans que j'y pense,
Là je m'endors.
Douce vie,
Suis ton cours,
Et fleurie
Sois toujours.

Si l'hirondelle
Tente souvent
Route nouvelle
Au firmament,

Toujours l'orage,
Grondant tout bas,
Et le naufrage
Suivent ses pas.

Moi, moins superbe
Et glorieux,
Sur un brin d'herbe
Je suis heureux.

Et la tempête,
Suivant son cours,
Loin de ma tête
Passe toujours.

On vit chez l'homme
Audacieux
Le front de Rome
Toucher les cieux.

Mais sur la terre
Passe Attila,
Dans la poussière
Rome croula.

D'où je folâtre
Au sein des champs,
Sur leur théâtre
Je vois les grands.

Tandis qu'en proie
Aux noirs pensers,
Leur tête ploie
Sous les dangers,

Sans souci, sans alarmes
Je coule en paix des jours
Embellis par les charmes
De célestes amours.

Libre comme l'haleine
Des inconstants zéphirs,
Partout, je me promène
Au gré de mes désirs.

Sans que je m'inquiète,
Oui, déjà j'aperçois
Ma poussière indiscrète
Avec celle des rois.

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige
Dans mon manoir,
De tige en tige
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose
Jusqu'au jour.

F. X. Garneau.

1841.

LA CRÉATION.

Grand Dieu! j'ai médité ta parole sublime,
Et j'ai vu ton esprit voltiger sur les eaux;
J'ai vu ton bras puissant commander à l'abîme;
J'ai vu percer le jour dans la nuit des tombeaux.

J'ai vu le firmament surgir du fond des ondes,
(Ce firmament si pur que tu nommas le Ciel!)
Sous ton souffle fécond, j'ai vu naître deux mondes,
Dont l'un s'efface et meurt, et l'autre est immortel.

J'ai vu, Seigneur, j'ai vu tout l'élément humide
Creuser en un clin d'œil le vaste lit des mers;
J'ai vu le sol stérile et la nature aride
Couvrir leur nudité des arbres les plus verts.

J'ai vu l'astre des jours marquer dans sa carrière
Les semaines, les mois, les ans et les saisons;
J'ai vu l'astre des nuits de sa blanche lumière
Refléter à mes yeux les suaves rayons.

J'ai vu ta main s'étendre, et soudain tout l'abîme
A mes yeux s'est peuplé de millions d'habitants.
Des arbres du désert j'ai vu ployer la cime,
Sous les folâtres jeux des hôtes du printemps.

A ta puissante voix, le grand désert du monde
S'animer, s'enrichir comme l'air et les eaux;
Les animaux répondre à ta voix si féconde;
Puis tu parus, Seigneur, rentrer dans ton repos.

Mais non, il faut un roi dans ton sublime ouvrage;
Qui te verra sans lui, sans lui qui t'aimera?
Fais l'homme, ô Créateur, fais l'homme à ton image,
Et dans l'éternité l'homme te bénira.

ROMUALD CHERRIER.

1841.

L'ÉVÊQUE DE NANCY.

Je m'étais dit: "Prions, hermite, en ma cellule,
Appaisons par mes vœux le Seigneur irrité;
Il est besoin de grâce où le crime pullule,
Il est besoin de grâce à l'homme révolté.
Oui, prions, car Satan dans nos rangs se promène,
Epiant sa victime et lui forgeant des fers:
Satan qui convoitrait toute la race humaine
    Pour régner sur elle aux enfers!"

Un soir, seul à côté de ma lampe nocturne,
Tenant mon crucifix de mes larmes mouillé,
Pendant que près de moi tout dormait taciturne,
Je fis cette prière, à terre agenouillé:
"Mon Dieu, jusques à quand pèsera l'anathême
"Sur ce peuple aujourd'hui si rebelle à ta voix;
"Hélas! ne veux-tu plus qu'il t'adore et qu'il t'aime
    "Comme ses pères autrefois?

"Longtemps faut-il encor que l'erreur le séduise,
"Et le tienne en l'oubli de ta divine loi,
"Et que sur ma patrie aucun espoir ne luise
"De la revoir enfin se convertir à toi?
"Je t'en conjure, ô Dieu, que ta clémence daigne
"Arracher tes enfants de ce triste abandon,
"Et que le feu vengeur de ton courroux s'éteigne
    "Pour laisser pleuvoir le pardon."

Louange au Tout-Puissant, gloire lui soit rendue,
Que mille et mille voix chantent : " Qu'il soit béni !"
Jusque dans son séjour ma prière entendue
A rallumé pour nous son amour infini !
Son bras a déployé sa puissance de père ;
Et réveillant des cœurs dans le crime endormis
Il les a délivrés de l'infernal repaire
Où les plongeaient leurs ennemis !

Un pontife étranger que sa main nous envoie,
Apparaît parmi nous comme un ange du ciel,
Pour abattre le vice et conduire à la voie
L'infidèle brebis du bercail d'Israël.
Sa voix, sa voix d'apôtre, éloquente et sublime,
A nos yeux déroulant ses terribles tableaux,
Y faisait entrevoir, à nos âmes l'abîme,
A nos corps l'horreur des tombeaux.

Et puis, cette peinture affreuse était suivie
Du portrait ravissant de la douce vertu,
Dont l'homme qui lui voue et consacre sa vie
Comme d'un habit d'or aime à se voir vêtu.
Puis il énumérait les douceurs qu'on éprouve
De l'aimable justice en suivant le sentier ;
Qu'en elle seulement le vrai bonheur se trouve
Et se possède tout entier.

Puis pour encourager la nature fragile
A rechercher ces biens avec plus de ferveur,
Il offrait à nos cœurs les traits que l'évangile
Rapporte de la vie et la mort du Sauveur ;
Pleurant dans sa naissance, obscur au premier âge,
Parmi le peuple en butte à l'injure et l'affront,
Et n'ayant au milieu du monde son ouvrage
Pas même où reposer son front.

Puis il montrait les Juifs qu'au palais de Pilate
Pour tourmenter le Christ la rage transporta ;
Le sceptre de roseau,... le manteau d'écarlate,..
Et la pesante croix traînée au Golgotha,...
Le vinaigre et le fiel dont ses lèvres divines
Pour les péchés du monde ont voulu s'abreuver,...
Les mains, les pieds cloués, et le front ceint d'épines
Du Dieu mourant pour nous sauver.

Et puis avec des mots dont la douceur entraîne,
Il loua les grandeurs de la mère de Dieu,
Que les anges du ciel reconnaissent pour reine,
Et que l'homme vénère et célèbre en tout lieu.
Et puis il exalta sa bonté maternelle,
Asile toujours sûr et qui ne peut manquer
Au pécheur repentant qui se confie en elle
Et met sa gloire à l'invoquer.

Saintement affamé de la parole sainte,
Le peuple abandonnant ses foyers et ses champs,
Accourt à flots pressés se ranger dans l'enceinte
Pour entendre l'apôtre aux discours si touchants :
Les oracles du ciel éclatent de sa bouche,
Aux oreilles des cœurs sa voix vient retentir,
Et l'on voit, en tout lieu que la grâce les touche,
Couler les pleurs du repentir.

Cités, bourgs et hameaux, tout a changé de face,
A l'ombre de la mort aucun n'est plus assis,
Le doute dans l'esprit du sceptique s'efface,
Et la ferveur renaît dans les cœurs endurcis.
Foi, confiance, amour et regret de tout crime
Ont vaincu le démon dont l'empire est détruit.
La vertu dans les mœurs facilement s'imprime
Et fait bientôt germer son fruit.

Sur la terre, où trouver la lyre assez sonore,
La voix assez puissante et l'hymne assez parfait
Pour offrir au Seigneur un concert qui l'honore,
Autant que le mérite un si divin bienfait ?
Mon âme reconnaît ici son impuissance
A payer son tribut de juste et prompt retour,
Ma langue est inhabile à la reconnaissance,
Le silence est mon chant d'amour !

Pourtant je te prîrai, Providence qui veilles
Sur le bonheur de l'homme et ses futurs destins,
En nous ne borne pas le cours de tes merveilles
A cet élan premier dans tes sentiers divins :
Ce triomphe si beau remporté sur le vice,
Dans la persévérance, oh ! soit-il accompli,
Et que nos fronts courbés au joug de ton service
A jamais en gardent le pli.

L'Hermite.

1841.

JOIES NAÏVES.

" Oh! que j'aime la neige! Oh! que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encore noir!
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs;
Et j'élève des forts que mon grand frère assiége:
Oh! que j'aime la neige!

Vois-tu, c'est si plaisant! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines,
Nous montre dans le ciel son visage riant:
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer, qui toujours nous rassemble:
Vois-tu, c'est si plaisant!

Oh! qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons
Que chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien:
Oh! qu'on glissera bien!

Te plait-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure,
Enveloppés tous deux, de voler en voiture,
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés?
Voir passer devant nous les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins, qui toujours nous salue;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi,
Te plait-il comme à moi?

Moi, j'aime les sapins! Ils conservent leurs branches,
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit,
Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches,
Se dépouillent tout nuds, et pensent que le froid

Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux-sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux,
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau,
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable.
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants,
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir ;
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux,
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux...
Mais il est tant de gens que la misère assiége !
Je n'aime plus la neige."

Il parla bien longtemps, le petit Canadien,
Son père, près de lui, dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage

Pour s'endormir la nuit quand parle son enfant.
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée
Et sous ses blancs rideaux sur son coude appuyée,
Et souriant par fois et d'autre fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin,
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin,
La neige éblouissante, et nouvelle et posée,
Comme est sur un gâteau le sucre appetissant,
Ni s'il fut tout de suite aussi compâtissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantine:
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine,
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger,
On eut chaud ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent *la dame charitable*.

P. Chauveau.

1841.

LA CROIX.

Salut, trône sanglant du divin Rédempteur,
Salut, gage sacré d'amour et de bonheur:
Par ton aspect sacré tu nous rends l'espérance
Et de tout vrai chrétien, tu fais la confiance.
Salut, trophée acquis, phare des nations,
Refuge des humains et terreur des démons!

L'univers, endormi dans une erreur grossière,
Avait rêvé des Dieux dans la nature entière;
Sur d'infâmes autels, on voyait en tous lieux
De sales Déités ou des monstres affreux,
Quand un éclair, parti du sein de la Judée,
Vint révéler la croix à la terre étonnée.

Comme après la tempête on voit au firmament
De la sérénité le signal éclatant,
L'arc-en-ciel du salut, brillant sur le calvaire
Fait succéder la paix aux crimes de la terre.

Tout tombe, tout s'écroule; et la croix à la main
L'apôtre a triomphé des Dieux du genre humain;
Un instrument de mort, un objet d'infamie
Donne à tout l'univers une nouvelle vie.

En vain pour soutenir l'ouvrage de ses mains
Satan coalisa peuples et souverains,
Bientôt il vit la croix, en ornant la couronne,
Attester le pouvoir de celui qui la donne,
Et du grand Constantin les nobles étendards
Par ce signe sacré renverser des ramparts.
Le panthéon s'ébranle et le Dieu de la foudre
Voit ses temples déserts et ses autels en poudre.

Dès lors, le monde entier en tombant à genoux
Adore sur la croix un Dieu mourant pour nous.
O croix de mon Jésus, ta divine puissance
Assure le bonheur, ou calme la souffrance.
Par l'orage égaré, le malheureux nocher
Débarque, en frémissant, sur un triste rocher;
Jeté par la tempête en un désert sauvage
Il croit, en abordant un perfide rivage,
Voir des hommes cruels, poussant des hurlements,
Préparer son trépas dans d'horribles tourments;
Mais quand sur un côteau de cette aride terre
Il voit de son salut le gage salutaire,
En tombant à genoux, il renaît au bonheur
Et la plus douce ivresse a transporté son cœur:
Jésus règne en ces lieux: dès lors plus de misères;
A l'ombre de la croix, il va trouver des frères.

Après avoir erré sur le désert des eaux,
J'abordai sous un ciel, où les hommes égaux,
Libres, indépendants, offraient à l'Amérique
Un modèle imposant de vaste république;
Chez ce peuple chrétien, je cherchai vainement
La croix de mon Sauveur au haut d'un monument!
En vain pour ranimer ma mourante énergie,
J'écoutais de l'airain la pieuse harmonie;
L'aspect d'un clocher, veuf de son saint ornement,
Faisait taire en mon cœur tout autre sentiment,
Quand le ciel exauça mon ardente prière
Et que du Canada j'atteignis la frontière;
Je saluai de loin le signe des chrétiens,
Qui, dans ce bon pays, plane au milieu des siens.

Alors, dans les transports de ma reconnaissance,
Je m'écriai : Salut, notre unique espérance,
Salut, auguste croix, gloire de l'univers,
Refuge du malheur et terreur des enfers !
Le chrétien qui méprise et repousse tes charmes,
Est un mauvais soldat qui rejette ses armes ;
Aussi, quand vient pour lui le grand jour du combat,
Aisément l'ennemi le saisit et l'abat.

Oh! quand viendra le jour, où l'homme sans défense,
Verra d'un Dieu terrible éclater la vengeance,
Quand la trompette sainte, en éclatant dans l'air,
Jusqu'en ses fondements fera bondir la mer ;
Lorsque, de leurs tombeaux en secouant la poudre,
Les morts s'éveilleront au fracas de la foudre ;
Enfin, quand le méchant, l'impie audacieux
Maudiront, pleins d'effroi, leurs rêves orgueilleux ;
Dans ce terrible instant, où mon âme éperdue
De son juge inflexible attendra la venue,
A l'abri de ton ombre, ô croix de mon Sauveur,
Fais-moi participer à l'éternel bonheur.

N. D. J. Jeaumenne.

1841.

L'HISTOIRE MODERNE.

Reporter sa pensée vers les âges antiques, et la ramener à la suite des générations qui ont passé sur la terre ; voir dérouler à ses yeux le spectacle des événemens qui en scènes successives forment le drame du monde ; vivre en idée avec les hommes célèbres de tous les temps, admirant leurs vertus ou détestant leurs crimes ; assister à la formation des empires, en suivre les développements ; entendre, pour ainsi dire, les secousses qui ont fini par les faire tomber en ruines, voilà ce que fait celui qui livre son esprit à l'étude de cette science, qui raconte les événements passés, c'est-à-dire, à l'étude de l'histoire.

Source de connaissances aussi instructives qu'agréables, base nécessaire de toutes les sciences sociales, leçon vivante

de préceptes et d'enseignements salutaires, voix du passé qui parle à l'avenir, matière féconde offerte aux observations du philosophe, aux travaux du littérateur, aliment de la science et de l'art, l'histoire est une partie essentielle de la haute éducation. Sans elle, il n'y a point d'homme instruit. Quiconque ne connaît pas le passé, doit comprendre peu le présent et ne rien voir dans l'avenir. L'histoire jette partout une lumière, éclaire tous les domaines de la science, et se reflète sur les divers ordres des connaissances humaines.

Une étude aussi importante devait entrer parmi les objets de nos travaux. Aussi chacune de nos années scolatiques nous présente quelques parties de l'histoire. C'est d'abord l'histoire sacrée, puis successivement l'histoire ancienne, l'histoire de Rome, celle de notre propre pays, et celle des nations célèbres auxquelles nous tenons par des liens d'origine ou d'association politique, c'est-à-dire, l'histoire de France et d'Angleterre, auxquelles viennent se mêler tous les grands faits de l'histoire moderne.

Mais l'étude de l'histoire n'est pas la simple connaissance des événements. Elle doit faire connaître le principe qui les a conduits, l'effet qui en est résulté. Aussi ne convient-il pas, lorsqu'on a parcouru les annales des siècles divers, de se demander quelle a pu être la raison des faits accomplis? A parler vrai, les faits ne sont que les formes extérieures d'un grand ensemble d'idées. Il faut savoir distinguer la pensée qu'ils expriment. L'histoire sous le point de vue philosophique et social doit dérouler les effets des lois qu'avait à subir l'humanité dans son passage sur la terre. Elle doit être l'expression de la pensée de la Providence. On a droit de lui demander qu'elle manifeste particulièrement les desseins du régulateur suprême dans les grands événements, les révolutions sociales.

A quel but marchent les faits? Cette question, celui qui étudie la société doit la poser, et tâcher de la résoudre.

Qu'il nous soit donc permis, à nous qui, dans le cours de nos études, avons parcouru les annales des nations, de pas-

ser dans une revue rapide les faits saillants de l'histoire moderne, en examinant quelle a pu être la raison de leur accomplissement sous le point de vue providentiel.

Ainsi considérée, l'histoire devra nécessairement se rattacher à la religion, et même elle n'est explicable que par elle. Si elle n'indique pas la pensée dernière, telle que la révélation nous aide par ses lumières à la connaître, alors elle n'est qu'un ensemble de faits qui paraissent sans cause, c'est une suite de phénomènes sans explication possible, c'est une lettre morte, c'est une hiéroglyphe dont la signification est ignorée.

Après avoir prêché l'évangile, Jésus-Christ laisse sa croix sur la terre. C'est l'étendard sous lequel le monde doit marcher à la civilisation. Il y aura plus ou moins de bonheur pour la société, suivant qu'on suivra de plus ou moins près ce drapeau : les transformations sociales, les grandes commotions politiques n'arriveront que pour faire avancer l'humanité dans les voies du progrès sous les auspices de la religion : l'étendard sacré ne paraîtra s'incliner quelquefois au milieu des luttes, que pour se relever plus glorieux et dominer les peuples de sa salutaire influence.

Voilà la pensée de la providence, telle que les faits semblent nous l'avoir manifestée.

Donnons-nous quelques instants le spectacle du monde.

A l'avènement du Christ, Rome régnait sur l'univers. Les nations formaient une grande unité politique. C'était afin que l'Evangile pût se publier avec moins d'obstacles. Aussi l'établissement de la religion se fit-il avec la rapidité la plus étonnante.

Cependant la ville maîtresse du monde avait dès lors répudié la liberté pour se livrer au despotisme impérial. Ce peuple, si fier de son indépendance, était devenu le jouet des caprices sanguinaires de tyrans cruels ou imbéciles. L'orgueil des nations comme celui des individus est toujours puni par une humiliation honteuse. D'une autre part, une immense dépravation de mœurs avait infecté la société ro-

maine : elle tombait pourrissant de corruption. Un pêcheur, envoyé par le fils du charpentier mis à mort à Jérusalem, vient s'établir au centre de l'empire pour le régénérer. Néron déclare la guerre à la doctrine nouvelle. Neuf de ses successeurs réitèrent cette déclaration. Alors commence un combat qui, pendant trois siècles, est le principal événement de l'histoire. Que sont en effet ces batailles que les Empereurs donnaient sur quelques frontières menacées, ou ces luttes intestines que des soldats se livraient pour s'arracher la couronne ? Les guerres qui ont eu le plus de retentissement dans la postérité furent celles qu'eurent à soutenir contre le fer de Domitien, de Dèce, de Dioclétien, les disciples du Christ.

Voyez quel spectacle : les chrétiens allumés vifs servent de flambeaux pour éclairer les nuits de Rome ; ils deviennent l'aliment ordinaire des tigres et des lions du Colysée ; les bourreaux se fatiguent à couper leurs têtes ; l'industrie de la cruauté s'épuise à inventer de nouveaux supplices. Un empereur, redoublant les coups de la persécution, se lève et s'écrie : J'éteindrai le nom chrétien. Quelques années après, le christianisme est triomphant. La croix qui a brillé au sommet des airs, resplendit glorieuse sur le trône des Césars. Rome est chrétienne. Cessant d'être la capitale du monde politique, elle devient, aux yeux de tous, la capitale du monde spirituel.

Constantin, en transférant le siége de son empire à Byzance, obéissait, à son insçu, à une loi qui établissait que le représentant du Christ devait régner seul dans la ville éternelle. Cependant la société romaine avait été condamnée à périr. Il devait être effacé de la liste des peuples, ce peuple qui avait écrasé le monde sous le poids d'une si horrible tyrannie, et qui s'était baigné avec une joie si féroce dans le sang des martyrs. Son heure suprême avait sonné à l'horloge des décrets éternels. " Dieu lève pour le détruire l'armée des Barbares. Toutes les hordes du nord " de l'Europe et de l'Asie reçoivent l'ordre de marcher. Ces

" conscrits du Dieu des armées s'avancent pour exécuter ses " vengeances."

Voyez-les, ces peuples aux regards féroces, aux bras de fer, aux cœurs avides de sang et de ruines, se ruant sur un empire tombant en dissolution. Le fléau dévastateur s'avançait grandissant des débris qu'il accumulait sous ses pieds. Dans sa puissante étreinte expiraient étouffées toutes les institutions anciennes. Que va devenir l'antique civilisation devant ces barbares dont l'esprit ne connaît d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, berceau de leur empire : dont le cœur ne se ravit qu'à l'aspect du sang qui, inondant les plaines, rend témoignage de leur valeur ; dont l'oreille ne s'ouvre que pour frémir au retentissement de leurs armes, ou au bruit des empires se fracassant sous leurs coups ?

Ces peuples ne venaient pas seulement pour être les exécuteurs de la sentence portée contre l'empire romain. Destinés à former les sociétés modernes, ils étaient appelés, eux aussi, à la connaissance du vrai culte, et par son moyen aux avantages de la civilisation. La religion entreprend de dompter le génie féroce des nouveaux conquérants. La voici aux prises avec le vandalisme et la barbarie. Bientôt elle voit l'étendard de la foi recevoir partout l'hommage de nations jusqu'alors indomptées. Et puis, elle travaille à retremper à sa source bienfaisante le génie de ces peuples, et à leur enseigner la justice, les lois et l'art de la société.

Mais il fallait opposer une digue puissante au torrent du vice et du despotisme, qui découlant de la barbarie originelle se gonflait quelquefois au point de produire d'horribles désastres. Une autorité puissante, irrésistible devait exister pour en imposer à ces nations longtemps encore impatientes du frein de l'ordre. La papauté devait être nécessairement ce pouvoir souverain. Mais pour cela il fallait que le pontife suprême fût indépendant de toute autorité humaine : il ne convenait pas qu'il fût sujet d'un prince de la terre.

Dieu appelle une nouvelle race sur le premier trône du

monde. Le roi nouveau dont le pape a proclamé le droit sans contestation, accourt bientôt aux portes de Rome : il la délivre pour un temps de la crainte d'un ennemi inquiétant, et fait don au pontife et de la ville et du territoire sur lesquels il exerçait depuis longtemps une domination que la nature des circonstances lui avaient insensiblement donnée.

Cela ne suffit pas. Il faut une main plus puissante pour fonder le pouvoir temporel des papes. Il faut aussi qu'il se forme un vaste empire qui réunissant, pour quelque temps, les peuples sous une même autorité, les soumette à des lois sages et conservatrices.

Alors un homme paraît. Il brandit sa puissante épée aux yeux des nations qui s'effraient. Puis à tous les peuples, à tous les princes en qui il croit voir des ennemis de sa race et de sa religion, ou des violateurs des lois éternelles de l'équité, il crie : malheur. Alors il part comme l'éclair ; il vole d'un bout de l'Europe à l'autre. La victoire se fatigue à le suivre. Par tout son passage, c'est la conquête. Lombards, Saxons, Bavarois, Maures d'Espagne, Esclavons, Danois, peuples barbares du Nord de l'Europe, tous le voient passer, tremblent, s'inclinent devant son épée et disent : Nous sommes à vous. Un empire puissant est constitué. Le chef de l'Eglise voit sa souveraineté temporelle confirmée de la manière la plus solennelle. A son tour, il proclame le vainqueur de l'Europe empereur d'Occident. Cependant le conquérant, au milieu de ses victoires, donnait à ses peuples la plus sage législation, ressuscitait la science, faisait régner partout les lois de la justice, et offrait l'exemple de toutes les vertus de la religion. Aussi la grandeur de son existence fut perpétuée dans le souvenir du monde, par le nom que lui donnèrent les nations. Tel fut le type du souverain chrétien, que Dieu forma, et qui eut nom Charlemagne.

L'empire immense que gouvernait cette main gigantesque se démembre. De ses morcellements se forment des états nouveaux. Partout s'élèvent des souverainetés indépendantes. Partout paraissent bientôt la guerre, l'oppression

du faible, la violation des droits. L'Europe, encore dans la jeunesse de la civilisation, va périr. La papauté s'en déclare la tutrice. Elle accepte la domination que les peuples lui décernent. Elle se fait, pour un temps, souveraine des souverains. Tous, sentant le besoin de son autorité, s'y soumettent de plein gré. Alors que la guerre s'élève entre les rois, aussitôt le pontife envoie ses délégués, qui conseillent toujours, souvent ordonnent la paix. Que des hostilités perpétuelles arment, les uns contre les autres, les princes, les ducs, les barons, l'Eglise fait entendre ce mot solennel: Trève, trève, au nom du Seigneur. Que les souverains, violant les lois de la morale chrétienne, veuillent, au gré de leur passion, recourir chaque jour au divorce; la voix de l'épouse délaissée crie: Rome! Rome! l'évêque de la ville sainte l'entend, et il venge ses droits. Que des empereurs et des rois usurpent les possessions étrangères que convoite leur ambition, ou qu'opprimant leurs peuples, ils veuillent leur ravir la liberté, ce bien inaliénable, les franchises populaires trouvent aussitôt dans le pontife suprême, un défenseur qui vient mettre le pied sur le cou de ces princes ou de ces nobles trop souvent tyrans de leurs sujets. Et quand ils résistaient à la parole du vicaire du Christ, alors la foudre du vatican grondait, et frappant les têtes superbes, souvent rétablissait l'ordre, la morale et la justice.

Plus tard les princes méconnurent cette autorité à laquelle ils s'étaient soumis eux-mêmes. Les papes luttèrent pour la maintenir, tant qu'ils crurent qu'elle était nécessaire au bien général de l'église et de la société. Lorsqu'ils pensèrent qu'elle devenait moins utile, que l'Europe plus civilisée avait moins besoin d'une tutelle semblable, ils s'en dessaisirent.

Voilà comme nous a paru devoir être considérée la fameuse question qui eut un si grand retentissement au moyen âge, la querelle du sacerdoce et de l'empire.

L'église seule contre toutes les attaques maintient la liberté des nations et les droits de l'humanité. Telle nous la montre l'histoire de cette époque; histoire pittoresque et

scintillante de hauts faits, d'étranges événements, où la religion apparaît comme le roc sur lequel les flots d'une mer houleuse étaient contraints de se refouler jusqu'au fond de l'abîme.

Cependant un autre spectacle attire nos regards. Il y avait déjà plusieurs siècles, un homme avait paru dans l'Orient prêchant un dogme nouveau. Il le persuadait aux peuples l'épée d'une main, la volupté de l'autre; et ceux-ci tombaient vaincus ou séduits. L'étendard du croissant flottait sur l'Asie et l'Afrique. Bientôt il se montre en Europe; la croix recule. L'islamisme domine l'Espagne; il envahit la France, mais là le marteau de l'ayeul de Charlemagne l'écrase. Pendant trois siècles il continue ailleurs ses ravages, et ses flots débordant la Méditerranée menaçaient souvent d'inonder une grande partie de l'Europe. Comment va s'arrêter le fléau? le Seigneur rappelle à la piété des peuples chrétiens que le tombeau du Christ, du Sauveur des hommes, est profané par l'impie musulman. Tout-à-coup un cri d'enthousiasme retentit dans toute la chrétienté: "Dieu le veut, Dieu le veut!" Et l'Europe se lève et tombe en masse sur l'Asie. Là se fait une guerre d'acharnement, de prodiges de valeur, d'héroïsme, tels que le monde n'en vit jamais. La chrétienté ne conquiert que pour un moment le sépulcre, objet de ses efforts. Mais la force de l'islamisme est brisée. L'Europe ne craindra plus son envahissement. Et puis de ce mouvement des peuples occidentaux, de ces courses lointaines à travers les terres et les mers, de ce broiement de toutes les nations, la providence avait fait sortir un ordre social nouveau, un adoucissement au sort politique et matériel des peuples, des routes inconnues pour la propagation de l'évangile, une foule de connaissances en tout genre, qui firent marcher les peuples avec un progrès rapide, dans les voies de la civilisation.

L'Europe s'avançait, perfectionnant ses institutions; un élan général se remarquait dans la société intellectuelle. Mais les routes nouvelles qui s'ouvrirent aux esprits leur inspirèrent le désir effréné de porter partout les regards in-

quiets et curieux d'une raison téméraire et bornée. D'une autre part, les liens de la morale s'étaient extraordinairement relachés dans toutes les parties du corps social. Puis on s'éprit soudain d'un enthousiasme pour la littérature payenne, qui fit abandonner l'étude approfondi de l'esprit du christianisme. Ajoutez à cela des abus de l'autorité ecclésiastique. Que va-t-il advenir de ces causes diverses? J'entends un murmure sourd et menaçant qui gronde de côté et d'autre. Tout-à-coup un cri s'élève: Plus d'autorité en matière de religion. Des voix nombreuses font écho. C'en est fait: l'unité religieuse de l'Europe est rompue. La providence punit la société du schisme qui la déchire. Les guerres religieuses s'élèvent acharnées, violentes. Pendant plus d'un siècle, depuis la ligue de Smalcade, jusqu'au traité de Westphalie, le sang coule par la plaie que la réforme a ouverte. Le catholicisme fit des pertes, il les compensa d'abord par une sage réformation de sa discipline, et puis il se vit ouvrir, tout-à-coup, des contrées vastes et inconnnes.

Un homme, poussé par un instinct invincible, avait dit: Il y a un autre monde. Et l'on se prit à rire de ses paroles. Cependant, pour n'être plus importuné de ses instances, on le laisse partir pour chercher ce monde qu'il rêvait. Il le trouve. L'Amérique est découverte. L'ambition et la cupidité tressaillent de joie. L'un y voit des terres à conquérir, l'autre des trésors à amasser. Etait-ce pour cela que la providence avait fait sortir des ondes un monde nouveau? L'église croit que c'est pour étendre l'empire de la foi. Elle envoie, elle aussi, des conquérants, non des Cortès et des Pizarre pour répandre le sang, mais des missionnaires qui régénèrent ces peuplades sauvages, et courbent l'Amérique sous l'étendard de la croix.

Revenons en Europe. Les guerres religieuses avaient cessé! La société avait pris un aspect plus tranquille. Les principes de l'ordre et de la morale reparaissaient dans les esprits et la conduite. Un siècle de splendeur se lève sur le monde. Louis XIV rayonne, avec son cortége d'hommes illustres en tout genre. Les lettres, les sciences, les arts

font voir de magnifiques produits de l'esprit humain. La civilisation parait atteindre un degré inconnu peut-être jusques-là. Mais ce siècle, si grand sous tant de rapports, fut incomplet et imprévoyant. Entre autres erreurs, il ne tint pas assez compte du sort politique des peuples, et il isola trop la religion des autres objets des connaissances humaines.

Un autre siècle paraît. Il commence sa vie dans la corruption et la débauche ; il la continue dans le délire des plus folles extravagances de l'esprit, et il la termine frénétique et barbare, en se plongeant dans un bain de sang. La philosophie avait dit : Détruisons tout le passé, à moi de régénérer le monde. Dieu la laisse faire, il dit à l'avenir : Regarde, je vais donner une leçon et un exemple à la terre, c'est la France qui en fera les frais.

Alors une nouvelle espèce d'êtres, en qui s'était incarnée une parole sortie de l'enfer, image de l'intelligence satanique, apparaît se ruant sur tout ce qui était bien, hurlant ces épouvantables cris : A bas Dieu et son culte. Armés du rateau niveleur de la philosophie, ils s'efforcent d'abattre toutes les têtes qui ne rampaient pas à la bassesse de leur immoralité et de leur ignorance. Entendez le bruit de la hache qui démolit, de la flamme qui consume, du fer qui tombe en tranchant les têtes, des gémissements des milliers de victimes souffrant sur l'échafaud, dans les prisons ou dans l'exil. Trône, autel, religion, morale, institutions, droits antiques, tout croule, tout périt. La débauche, sous le nom de la raison, est la divinité qu'on adore, et la guillotine est sa prêtresse qui va de ville en ville lui faire le sacrifice de tout ce qu'il y a de grand, de noble et de religieux

Dieu dit : C'est assez. La terreur cesse. Le désordre continue encore. Il faut qu'il finisse aussi. Le Tout-Puissant s'est choisi un instrument de ses desseins, pour rétablir l'ordre en France, et châtier les cours criminelles qui avaient favorisé les principes que le siècle avait proclamés.

Voyez ce jeune guerrier qui paraît tout-à-coup. Ses premières armes ont été la conquête de l'Italie. Il arrive de l'Orient, où il a été inscrire son nom à côté de ceux d'A-

lexandre et de César, et faire contempler sa gloire aux quarante siècles dont les ombres errent autour des Pyramides. Il dit à ceux qui désolaient la France: Sortez, cédez-moi la place. Ceux-ci ne font pas la moindre résistance. Ils obéissent. Et puis ces hommes qui avaient tout renversé au nom de la liberté, se prosternent devant lui, rampent dans la poussière à ses pieds et bientôt ils crient: Vive l'empereur! Lui, foulant de son talon ces vils esclaves, défait leur œuvre, il ouvre les temples, rétablit les institutions, remet l'ordre partout. Puis il dit à la victoire: Suis-moi! Elle part avec lui. Les voilà qui parcourent l'Europe. Une main toute-puissante semble guider le conquérant dans sa marche. Prompt, terrible comme la foudre, il éblouit, il écrase ses ennemis. Ceux-ci, descendant de leurs trônes, viennent à ses genoux demander leurs états. Après qu'il a distribué des couronnes à ses frères, des principautés à ses soldats, il dit aux souverains vaincus: Gardez le reste.

Mais lui-même bientôt enivré de sa gloire, ne met plus de bornes aux désirs de sa domination. Il écrase les peuples sous le poids de son despotisme, il étend sa main rapace et perfide sur l'Espagne qu'il asservit. Puis il voit un souverain d'un autre ordre qui trône à Rome. Il l'attaque brutalement, déchire sa tiare et le tient courbé sous les fers. Alors la main de Dieu le touche aussi. Il perd le bonheur, aucune entreprise ne lui réussit plus. L'Europe se déchaîne contre son dominateur.

Le bras, qui l'avait élevé, le brise et le jette, misérable débris de lui-même, au bout du monde, sur un rocher isolé, où il est terrassé sous le pied de son plus constant ennemi, du seul dont il n'avait pu affaiblir la puissance. Alors s'accomplit cette parole que Napoléon avait dite lui-même: " L'homme, quelque grand qu'il soit, n'est qu'un instrument " entre les mains de la providence. Quand il ne sert plus " à ses desseins, Dieu le brise."

Avec lui, semble être enseveli le génie des combats. On dirait que les grandes nations ont brisé leurs épées à Wa-

terloo. Depuis un quart de siècle une paix inouie règne entre elles. Aux luttes de sang et de carnage ont succédé des batailles intellectuelles sur tous les points qui peuvent intéresser la société. Et partout la victoire paraît se déclarer en faveur des principes de l'ordre et de la religion. On entrevoit un retour prochain des peuples à la grande unité chrétienne.

Ainsi la terrible tempête, qui a bouleversé la société, aura produit un résultat salutaire. Il en devait être ainsi. Le vent de l'orage se lève... De terribles commotions ont signalé la violence de son premier souffle... Mais voyez, il a emporté les vapeurs qui de leur maligne influence couvraient la terre, l'atmosphère est purifiée. L'agitation de l'air n'a servi qu'à chasser les nuages et à donner une vivifiante fraîcheur.

C'est, dans les desseins bienveillants de la providence, l'histoire de toutes les révolutions sociales.

D'une autre part, de magnifiques découvertes dans les arts améliorent le sort matériel de la société. " L'industrie " crée des merveilles. Au moyen de la vapeur, les distances " s'effacent, les continents se rapprochent, les nations se don- " nent la main ; elles mettent en commun leurs intérêts et " leurs richesses. Elles se voient, se connaissent, s'aiment, " et bientôt peut-être, un jour viendra où elles ne formeront " plus qu'une immense famille dont les membres auront les " mêmes croyances."

Pourquoi ne serait-il pas permis de croire que la société, abjurant peu à peu ses erreurs, marchera dans les routes du progrès sous les maximes de l'évangile, et que la croix saluée de tous les peuples comme le seul signe de salut, de même qu'elle a régénéré l'homme, régénèrera aussi la société, autant qu'elle peut l'être sur la terre, et la fera entrer dans une voie de bonheur inconnue jusqu'à ces jours ?

JOSEPH S. RAYMOND (1).

(1) M. Raymond, prêtre, est le supérieur et le directeur du collége de St. Hyacinthe. Ce discours a été écrit pour être prononcé par deux élèves de ce collége, lors des examens publics de 1841.

1841.

LES EXILÉS.

I.

Assis aux bords lointains, près de la mer lympide,
Ils regardaient le flot rouler vers leur pays.
Il passait lentement ; mais encor trop rapide,
Bientôt il disparut à leurs yeux attendris.
S'ils pouvaient comme lui s'éloigner de la rive
De l'exil et des douleurs !
Mais le flot qui s'en va, de la troupe captive
N'emporte, hélas ! que les pleurs.

O vague fortunée ! ô toi qui de l'orage
Peux lasser la constance et vaincre le courroux,
Ah ! si du Canada tu vas voir le rivage,
Laisse, laisse en passant un souvenir de nous.
Tu diras que les yeux tournés vers la patrie,
Tous les jours nous implorons
Le ciel pour nos enfants et l'épouse chérie
Que jamais nous ne verrons.

Ainsi les exilés adressaient au passage
Le flot calme et tranquille emporté vers le nord.
De l'horizon liquide au-dessus d'un nuage
L'astre du jour jetait sur lui ses rayons d'or.
Aux pauvres prisonniers le ciel daignait sourire
Pour adoucir leurs regrets,
Comme en un jour brûlant les lèvres de zéphire
A la tristesse des cyprès.

Cependant tout se tait : le vieux barde se lève,
Déjà vibre la lyre où palpite sa main :
On dirait le doux bruit de l'onde sur la grève,
Ou l'haleine du soir qui caresse son sein.
Un chant commence ; chant d'exil et de souffrance,
Comme en répétait autrefois
Dans les tours de Sidon le croisé de Provence
Venu pour venger la croix.

II.

" Heureux le barde, heureux celui qui sur la rive
Où le destin avait mis son berceau,

Peut au soir de ses jours où tranquille il arrive,
Dire aussi, là je trouve mon tombeau.

" Heureux celui qui voit à son heure dernière
Autour de lui ses vieux amis priant;
Leur présence adoucit la mort sur sa paupière
En lui voilant l'abîme du néant.

" Heureux il va dormir au milieu de ses pères
Près de l'église à l'ombre d'un côteau;
Ses enfants à genoux diront quelques prières
Avec ferveur le soir sur son tombeau.

" Heureux—mais nous, hélas! sans foyer, sans patrie,
Qui donc viendra pour nous fermer les yeux?
Jouets de la tempête, exilés qu'on oublie,
Peut-être on nous renîra pour aïeux.

" Mais j'insulte nos fils. Ah! le nom de leurs pères
Sera sacré pour eux et leurs enfants.
Car ils ont tout donné pour que des jours prospères
Dans l'avenir embellissent leurs ans.

" Ils ont osé naguère et sans chefs et sans armes
Jeter le gant au géant des combats:
Le colosse ébranlé, le cœur saisi d'alarmes
A Saint-Denis un jour lâcha le pas.

" Mais le nombre bientôt écrasa la vaillance;
Avec Chénier tombèrent nos héros.
Heureux, aux bords chéris, témoins de leur naissance,
Ils vont en paix dormir dans leurs tombeaux

" Mais nous, pauvres bannis, c'est l'exil, le servage.
Tel le lion des déserts africains,
Par le maure vaincu, traîne son esclavage,
Chargé de fers, dans les pays lointains.

" Arrachés pour jamais du sol qui nous vit naître,
Comme ces bois dont l'ombrage nuisait,
On nous transporte au loin où l'on croyait peut-être
Que chaque jour l'un de nous périrait.

" Hélas! oui, l'air natal manque à notre poitrine.
Ici, la sève est lente pour nos corps.
Où sont nos monts, nos pins, nos caps dont l'aubépine,
Comme une frange, aime à couvrir les bords?

" Où sont les verts penchants de nos riches vallées,
Où l'œil se plait à suivre les cordons
Que forment sur les bords des ondes argentées
Les toits nombreux de nos blanches maisons?

" Où sont et nos hivers et leurs grandes tempêtes,
Géants du nord que je regrette ici;
Et ces frimas épais et ces joyeuses fêtes
Où les plaisirs éloignaient le souci?

" Ici, même saison, même ciel monotone;
Le temps à peine y change quelquefois.
Au milieu d'un air chaud un vent poudreux bourdonne,
Ah! rendez-nous nos neiges et nos bois.

" Avec leur grand silence où sont ces nuits si belles
Dont l'astre au loin embrase les frimas;
Tandis que mille feux, brillantes étincelles,
Lui font cortége en marchant sur ses pas.

" O ma chère patrie! ô qu'es-tu devenue?
Nous ne verrons donc plus ton beau ciel bleu,
Et ton fleuve si pur où se mire la nue
Et le soleil de son trône de feu?

" Jamais! l'homme puissant l'a dit dans sa colère,
O précurseurs vers lui trop tôt venus;
Vous boirez des bannis longtemps la coupe amère
Et périrez sous des cieux inconnus.

" Non jamais! "—A ces mots on voit trembler sa lyre.
Sous les doigts du vieux barde un son plaintif expire,
Le chantre pleurait.
Quoi! sous ses cheveux blancs a-t-il des pleurs encore
Lui qui passa peut-être une si rude aurore;
Pour tant souffrir le génie est donc fait?

Mais la nuit sur les flots jetait ses voiles sombres.
Les bannis sont entrés, comme de pâles ombres,
Dans leurs noirs cachots.
Nuls cris joyeux d'enfants, nuls sourires de femmes,
Comme autrefois chez eux n'ont rafraîchi leurs âmes;
C'est le silence des tombeaux.

F. X. Garneau.

1842.

ÉTRENNES POÉTIQUES

DU PREMIER JANVIER.

Salut! concitoyens, à ce nouveau soleil!
Salut, frères aimés, à ce premier réveil!

Encore un cri d'adieux à l'an qui s'évapore,
Encore un chant d'espoir à la nouvelle aurore,
Encor des vœux d'amour et de félicité,
Encore un pieux hymne aux pieds de liberté!
Encore un baiser tendre aux âmes qui sont chères,
Encore un souvenir aux plages étrangères,
Encor de saintes pleurs à ceux qui ne sont plus,
Encore un doux concert, amis, de tous les luths!

Salut! nature en deuil qu'adorait le Corrége!
Salut! front couronné d'un blanc crêpe de neige!
Ton magnifique hiver, tes pompes de frimas,
Ton horizon glacé chez toi sont des appas!
J'aime à te voir ôter ta robe de verdure,
Pour vêtir le manteau de ta froide parure:
Ce coquet demi-deuil de tes pâles saisons
Succède, avec bonheur, à l'or de tes moissons.
Quand j'ai vu s'envoler tes suaves zéphires,
Pomone avec ses fruits, Flore avec ses sourires,
J'aime entendre mugir tes mâles aquilons,
Et la bise souffler sur le toit des maisons:
J'aime de ce concert la sauvage harmonie,
J'élève à Dieu mon cœur, le front courbé je prie:

" Etre qui nous a faits, soutiens-nous ici-bas,
" Toi qui tiens suspendu l'univers à ton bras!
" Tout-Puissant Eternel, prends soin de ton ouvrage,
" Brise d'un noir destin les serres d'esclavage!
" Les hommes, quels qu'ils soient, sont tombés de ta main:
" Et le pauvre en haillons, qui grelotte au chemin,
" Et le néant superbe, étourdi dans la joie,
" Qui trône sur des fleurs, dans le bonheur se noie,
" Et l'homme-citoyen qui s'attaque aux tyrans
" Pour défendre ses biens, sa femme et ses enfants.

" Prends pitié de la veuve, et d'un ange sa fille...
" Un groupe de martyrs fait toute sa famille!
" —Toi, tremble... tremble... seul! sacrilége apostat,
" Qui vendis ta patrie en un jour de combat!—
" Et puis ferme, ô mon Dieu! ces grandes cicatrices
" Qu'on fit à ce bon peuple aux jours des sacrifices,
" Ecoute ce concert de lamentables cris
" Qui redemande un père!... un enfant!... des amis!...
" Soulage un peu le cœur de ces femmes voilées
" Qui traînent dans le deuil leurs amères journées...
" Un peuple tout entier, un peuple souffreteux,
" Qui bat le dur sentier sous un ciel nuageux,
" Implore avec espoir les trésors de justice:
" Ne laisse pas marcher, front levé, l'injustice!"
O sol de mon berceau, tes destins me sont chers,
J'aime à vivre ici-bas, en paix, dans tes foyers!
Pays du Canada, rejeton de la France,
Sur toi luit encore un rayon d'espérance!
Wolfe en tombant brisa tes liens maternels
Et commit à son roi tes lois et tes autels;
Cette langue, ces lois, ces destins de nature
Devinrent des hochets dans les mains d'un parjure;
Ces autels protégés au prix de notre sang,
Le temple! d'un soldat fut choisi pour son camp;
Nos lieux saints souillés par du sang de victime
Qu'on égorgeait à froid, pour se complaire au crime!
De sauvages horreurs ont tout broyé ton front,
Pays encore enfant, et ton sort te confond!
Le nom de Chateauguay dorait encor tes songes,
Trop grand pour soupçonner d'insidieux mensonges,
Trop d'honneur dans le sein, avec tes bras altiers,
Tu dormais avec calme au sein de tes foyers...
Race honorable! encore à remuer la glèbe,
Quand un fier ennemi te dépouille, t'enlève
Le fruit de tes sueurs, et flétrit tes lauriers,
Insulte à des tombeaux à toi qui sont chers!
Un barde reste, au moins, pour venger cette cendre,
Pauvre reste ignoré d'un type d'Alexandre!
Oui! je veux y planter des saules, des cyprès,
Jeter avec amour des fleurs et des regrets,
Y répandre mon cœur ainsi qu'au sanctuaire,
Adorer à genoux cette ombre solitaire.

—Ah! oui, je vous bénis, ô sacrés monuments,
Vous qui serez l'honneur de nos derniers enfants!...

Citoyen! fais aussi ce saint pélérinage,
Toi, peuple généreux, offre ton grand hommage
A ceux qui ne sont plus de tes frères aînés:
Le temps qui, dans sa course, en a tant moissonnés,
Le temps, ce grand arrêt qui prescrit nos années,
Qui borne aveuglément nos plus vastes pensées,
Qui, sous sa main de fer, efface les mortels,
Le trône avec ses rois, le temple et ses autels;
Le temps, ce bras de Dieu, qui moissonne les hommes,
Promène le néant sur tous tant que nous sommes,
Vient encore à nos yeux d'aggrandir l'horizon
De doter l'avenir de la froide saison.

Suspendons, chers amis, qui respirez la gloire,
Le luth mélancolique au trône de Victoire:
Assez, assez gémir sur le sombre passé,
Nous devons, citoyens, un culte à Liberté:
Laissons, laissons pleurer sur d'honorables tombes,
Sans troubler leurs soupirs, de pieuses colombes!
Entonne, Canadien, un hymne à l'avenir.

Noble rejeton de la France,
Enfant digne de tes aïeux,
O terre pleine d'espérance,
Beau sol, où j'ai placé mes Dieux:
Tes fils ont assez de vaillance
Pour te conquérir des lauriers,
Et pour voler à ta défense
Demain oublîraient leurs foyers!

La gloire en leur âme fermente,
Ils ont du sang des chevaliers,
Et faits pour braver la tourmente,
Ils aiment la paix en guerriers!
Ennemis de la tyrannie,
Adorateurs de liberté,
Leur premier bien, c'est la patrie,
Et l'amour, leur divinité!

L'honneur inscrit sur leur bannière,
Sur leurs drapeaux la loyauté,

Leur fit défendre la frontière
Avec les droits de royauté.
A Chateauguay le sang des braves
A-t-il été prostitué ?
Voudrait-on faire des esclaves
Des martyrs de fidélité ?

Héros, s'il faut tomber victimes
Des plus criminels attentats,
Nous, soyons toujours magnanimes,
Dieu sans doute conduit nos pas !
Ne courbons jamais par la crainte,
Marchons, abrités par nos lois.
Songeons que notre cause est sainte,
Celle de Dieu, celle des rois !

Sexe jaloux de notre hommage,
Toi, soutiens-nous dans nos combats,
Nous n'aimons pas d'autre esclavage
Que celui qu'on trouve en tes bras !
Tu nous vaincs par tes doux caprices,
Et nous trouvons à te chérir
Les plaisirs, nommés sacrifices,
Que nous coûte de t'obéir !

J. G. Barthe.

1842.

LA RÉSURRECTION.

Du soleil obscurci le disque ensanglanté
Reprenait lentement sa première clarté ;
La terre, sur son axe encore balancée,
Se remettait du choc qui l'avait ébranlée,
Et les Juifs, redoutant le bras de Jéhova,
Se frappaient la poitrine, en quittant Golgotha.
Ils venaient d'assouvir leur fureur déicide,
Et du sang de l'agneau la terre était humide ;
Dans un tombeau de roc, le corps immaculé
Par les mains des bourreaux avait été scellé :
Ils voulaient s'assurer tout le fruit de leur crime,
Et défendre à la mort de lâcher sa victime !
Le démon, rugissant de crainte et de fureur,
Et fuyant loin des lieux où dormait son vainqueur,

Voyait se refermer le béant précipice
Qu'il nous avait creusé par son lâche artifice.
A l'entour, tout était calme et silencieux:
La terre était en deuil du monarque des cieux.
Pour la première fois, déposant sa colère,
L'éternel du regard pardonnait à la terre;
De son trône immuable, au céleste séjour,
Il voyait au cercueil le fils de son amour...
Les Séraphins ravis, les yeux sur le calvaire,
Contemplaient avec lui ce sublime mystère:
Ces esprits bienheureux, sans en être jaloux,
Remerciaient leur Dieu de sa bonté pour nous,
Et dans un saint respect, attendaient en silence
Le moment solennel de notre délivrance...
A l'heure qu'en son cours le globe du soleil
Allait de la nature éblouir le réveil;
Quand les anges maudits, voyant blanchir les ombres,
Rentraient avec effroi dans leurs cavernes sombres,
L'éternel, d'un sourire et d'un geste divins,
Désigne le calvaire au chœur des Séraphins...
Le Sauveur des humains, heureux de sa victoire,
S'élance du tombeau, parmi des flots de gloire!...
A son aspect divin, par l'éclair foudroyés,
Les soldats sur le roc roulent épouvantés.
Et prompt comme l'éclair, déchirant la nuée,
Un messager divin traverse l'empirée:
Son pied touche à la terre et d'un bras tout-puissant,
Il fait rouler au loin le roc du monument.
Les cieux ont tressailli: le fracas du tonnerre
Jusqu'en ses fondements a fait bondir la terre,
Tandis que le vainqueur, brillant de majesté,
S'élève dans la gloire et l'immortalité!

N. D. J. Jeaumenne.

1842.

À FLORE.

Te souviens-tu de ces vœux de jeunesse,
De ces serments que, riches de tendresse,
Nos cœurs aimaient à répéter?
Te souviens-tu de ces larmes brûlantes

Que sous ton œil je voyais s'arrêter ?
Comme sur tes lèvres tremblantes
Les miennes se pressaient alors !
Oh ! qu'ils étaient doux nos transports !
Te souviens-tu de ces sites agrestes
Vers lesquels chaque jour nous dirigions nos pas ?
De ces épanchements, de ces rêves célestes ?...
Dis-moi, Flore, dis-moi, ne te souviens-tu pas
Que tu voulais alors m'aimer jusqu'au trépas ?
Et moi dans mon fiévreux délire,
Je te jurais fidélité ;
Je mêlais au son de ma lyre
Ton nom, tes vertus, ta beauté.
Alors mes yeux, dans toute la nature,
Croyaient trouver tes formes, ta figure :
Tout mon sang était à toi,
Tu m'étais la vie à moi.
Un peu plus tard, et notre flamme
S'attiédissait, brûlait moins l'âme ;
Ton front appuyé sur le mien
N'était plus gai, serein comme naguère ;
Nous nous offensions pour un rien,
Et pour un rien affections la colère :
Un ennui vague accompagnait
Nos entretiens, nos promenades ;
Nos serments d'amour étaient fades ;
Souvent l'un de nous dédaignait
De répondre aux tendres œillades
Que l'autre lançait froidement.
Plus tard encore, avec indifférence,
Je te voyais sourire mollement
Aux tendres soins, aux feux d'un autre amant ;
Tu me voyais avec insouciance
Presser le bras d'une autre idole.

Ainsi l'homme gémit, s'agite, rampe, vole
Pour ce qu'il nomme le bonheur ;
Et la chimère de son cœur
Lui sourit-elle, il l'abandonne ;
Pour une autre il se passionne.

P. Petitclair.

1842.

LA CAMPAGNE AU PRINTEMPS.

Cette scène d'amour que le printemps déploie,
Cet oiseau qui roucoule, enivré de sa joie,
Ces troupeaux bondissants qui paissent dans les prés,
L'herbe qui reverdit dans ces champs émaillés,
Ces fleurs et ces bourgeons, ces doux présents de Flore,
Ces rayons de Phébus, ces reflets de l'aurore,
Ce calme azur du ciel, ce crépuscule en feux,
Cet horizon doré qui dérobe les cieux,
Cet harmonique accent de toute la nature
Qui dresse vers le ciel un temple de verdure,
Ces suaves zéphirs arrivant des vallons,
Ce baume des bosquets, ces agrestes chansons,
Ce parfum de bonheur qui sort de chaque rose,
Ce calice épanché de la fleur fraîche éclose,
Ce solitaire bois où soupire un moineau
Près d'une tourterelle, en sa langue d'oiseau,
Ce royaume innocent est fait pour le poète!
Ce séjour de bonheur doit être sa retraite!
Ah! l'âme en solitude, au sein de cette paix,
L'être béni de Dieu qui savoure à longs traits
Le frais de la campagne et cette calme vie,
Et trouve à confier son âme à quelque amie,
Sait-il qu'il doit au ciel son plus riche trésor?
Quel besoin a son cœur, que lui faut-il encor?...
Quand chaque jour ressemble à la perle d'eau vive,
Que ce soit sur la terre ou bien là-haut qu'on vive,
Qu'importe que plus tard on prenne son essor?
Le torrent de la vie est comme un fleuve d'or!
Blasphémé-je, ô mon Dieu, ton éternelle ivresse,
L'ai-je mise en balance avec notre allégresse?
Ai-je donc profané le temple de mon cœur,
Ai-je monté ma lyre en faux adorateur?
Mes doigts ont-ils vibré sur une corde impie,
T'ai-je pu renier un instant de ma vie?...
C'est toi que j'adorais sur l'autel de gazon,
Dans ton œuvre cherchant de toi-même un rayon,
Je voulais te chanter dans la langue des hommes,
Me souvenir de toi dans l'exil où nous sommes'

Quand je rêve ici-bas, j'aime à rêver à toi,
Oh! quel espace immense entre le ciel et moi!
Dans les champs je cherchais un autre sanctuaire.
Les oiseaux m'invitaient au temple solitaire,
J'allais unir ma voix à ces si purs concerts,
Offrir un autre accent au Dieu de l'univers,
Joindre une voix de plus à cet immense hommage!
J'aime à perdre mes pas dans l'ombre d'un bocage,
A m'abrîter en paix sous les feuillages verts
Après qu'a disparu la nappe des hivers.
Quand le printemps revient embaumer la campagne,
Que je vois sur l'herbette, au pied d'une montagne,
Bondir joyeusement les timides agneaux,
Le peuple ailé voler au faîte des ormeaux,
Et l'innocent berger reprendre sa houlette,
Je viens à son haut-bois marier ma musette,
Et dans la paix des champs noyer tous mes soucis.
Ce berger, ces troupeaux sont mes plus doux amis!
Mon Gresset à la main j'épuise ses idyles,
Je brise de mon mieux avec le bruit des villes:
J'adore les neuf sœurs dans un culte d'amour...
Mais qu'ai-je à faire, amis, de rêver un séjour!

J. G. Barthe.

1842.

BOUTADE.

O funeste destin! ô sort inexorable,
Un instant ne peux-tu te montrer favorable?
Faut-il qu'à chaque instant je tombe sous tes coups?
Repose, ralentis ton barbare courroux;
Laisse-moi respirer, choisis d'autres victimes,
Cesse de me rouler d'abîmes en abîmes;
Assez de maux, hélas! ont pesé sur ma tête,
Ne poursuis plus sans fruit une vaine conquête,
Tu ne peux aggraver le poids de mes malheurs:
Des mortels les plus durs ils tireraient les pleurs!
Qu'est-il donc devenu ce temps de ma jeunesse,
Temps charmant où rempli de la plus douce ivresse,
Je coulais à l'abri de tout souci fâcheux
Des jours toujours sereins, des jours toujours heureux?

Ces doux instants ont fui : tel du haut des montagnes,
Précipitant ses eaux à travers les campagnes,
Un torrent furieux bondissant dans son cours
Gronde, bouillonne, écume et s'enfuit pour toujours !

P. Garnot.

1842.

SOUVENIR DE BERTHIER (1).

POUR L'ALBUM D'UNE DEMOISELLE.

Sainte-Anne au bord du fleuve et sa triple montagne,
Longtemps ont délecté mes yeux comme mon cœur ;
Mais j'ai revu Berthier, et nulle autre campagne
N'offre à mes yeux rien d'enchanteur.

Berthier, c'est toi que j'aime, et c'est toi que je chante,
Mon âme auprès de toi connut quelques beaux jours...
Et des jours disparus le souvenir m'enchante,
Et je m'en ressouviens toujours !

Non, je n'oublîrai point la paix de tes rivages,
Où le grand fleuve seul bruit comme les mers,
Ni ton cap renommé protégeant les feuillages
De tes si hauts peupliers verts.

Toujours je croirai voir la blanche et simple église
Dont brille le clocher près du fleuve d'azur,
Le roc battu des flots où sa base est assise,
Et le bassin au cristal pur.

Et mes yeux reverront le jardin, le parterre,
Par d'élégantes mains ornés de chaque fleur,
L'allée ombreuse où j'aime à rêver solitaire,
Où je passais avec bonheur !

Mais tandis qu'à toi seul, Berthier charmant, je songe,
On me rappelle, hélas ! à la triste cité
Où l'ennui reviendra m'offrir comme en un songe
Une courte félicité !

F. M. Derome.

---

(1) Village du comté de Bellechasse, dans le district de Québec.

1842.

SANS SON DIEU SUR LA TERRE, IL N'EST POINT DE BONHEUR.

À MON AMI L.......

Tout passe, cher ami, tout périt sur la terre;
La gloire! tout s'enfuit comme une ombre à nos yeux;
Les mortels, cependant, suivent cette chimère,
Et dans l'oubli du ciel, ils se disent heureux!

La mort, la sombre mort, sur son aile rapide,
Aura bientôt franchi la barrière des temps,
Et répandu les traits de sa pâleur livide,
Sur ces fronts qui semblaient, hier, si rayonnants.

L'impur a cru trouver, dans ses plaisirs factices,
Une félicité qu'hélas! il cherche en vain;
Mais le jour qui l'éclaire au sein de ses délices,
N'aura, peut-être, pas pour lui de lendemain.

C'est en vain qu'un mortel, avide de richesse,
Entasse des trésors: il faudra les quitter;
La mort qui, trop souvent, dévance la vieillesse,
Ne lui laissera pas le temps d'en profiter!......

Dis-moi, qu'est devenu ce foudre de la guerre,
Ce tyran qui plongeait les peuples dans le deuil;
Dis: que lui reste-t-il de sa gloire éphémère?
Pour courtisans des vers, pour palais un cercueil.

Toi, qu'es-tu devenue, ô beauté mensongère?
La mort couvre ton front jadis si radieux!
Non, les plaisirs trompeurs qu'on goûte sur la terre
N'auront jamais le don de faire des heureux!

Mais heureux!... celui qui, dans ces lieux de souffrance,
Jettent sur ce bas monde un regard de dédain,
Met dans son créateur sa plus douce espérance:
Il verra l'horizon pour lui toujours serein.

Quand la course du juste, ici-bas, est finie,
Sans regrets, sans remords, il quitte ce séjour;
Pour lui la mort n'est pas le terme de la vie,
Mais le commencement d'un ineffable jour!

Méprise des plaisirs la douceur passagère;
Ils n'ont rien qui pourrait satisfaire le cœur;
Et, crois-moi, sans l'amour de son Dieu sur la terre,
C'est en vain, cher ami, qu'on cherche le bonheur!

A.

1842.

GARDEZ SON SOUVENIR.

À UNE DEMOISELLE, SUR LA PERTE DE SON FIANCÉ.

Quand reviendront l'hiver et ces brillantes fêtes
Où le cœur enivré rêve un doux avenir,
Ces bals dont la splendeur tourne les folles têtes,
Gardez son souvenir.

Quand vous verrez alors la valse bondissante
Au son des instruments tourner à s'étourdir,
Du bonheur repoussant l'image caressante,
Gardez son souvenir.

Quand de l'astre du jour un dernier rayon tombe
Et que la cité lasse est prête à s'endormir,
Du jeune et tendre ami qui sommeille en sa tombe,
Gardez le souvenir.

Il dort du long sommeil; mais la sainte prière
Peut encore, au tombeau, le faire tressaillir:
Il sourira voyant celle qui lui fut chère.
Gardez son souvenir.

A. Soulard.

1842.

LA DONATION.

COMÉDIE EN DEUX ACTES

PAR P. PETITCLAIR (1).

PERSONNAGES.

DELORVAL, vieux marchand,
BELLIRE, intrigant,
AUGUSTE, commis de Delorval,
CAROLINE, nièce de Delorval,
MARTEL, ami de Bellire,
VILLOMONT, notaire,
NICODÊME, domestique,
SUSETTE, servante.

La scène représente une salle où l'on voit quatre chaises au moins, et une table sur laquelle on peut voir un encrier, du papier et des plumes. A la gauche du spectateur et au fond de la scène est un écran.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CAROLINE, *(prête à sortir,)* SUSETTE, *(époussetant.)*

SUSETTE. Oh! mam'selle Car'line, mam'selle Car'line, j'vois bien qu'vous voulais être secrète su'la chose, mais je l'ai d'viné, moi, c'qui vous rend si inquiète.

CAROLINE, *(surprise et revenant.)* Comment? qu'as-tu deviné, Susette.

SUSETTE. C'est qu'voyais-vous, ça m'crève le cœur à moi d'vous voir noyée dans une tristesse pareille! Vous n'mangeais pus, vous n'dormais pus, je vous vois souvent songer comme si vous rêviais; et pis n'rien dire, ou ben r'garder attentivement un objet qu'vous n'voyais pas; n'pas seulement

---

(1) M. Petitclair est l'auteur d'une autre comédie, publiée en 1837 et ayant titre: "Griphon ou Vengeance d'un valet."

ouvrir votre jolie p'tite bouche pour rire un peu, comme vous faisais auparavant! Oh! j'la sais, la cause de tout ça.

CAROLINE. Mais explique-toi donc, Susette.

SUSETTE. En un mot, vous aimais monsieur Auguste, le premier commis de monsieur votre oncle.

CAROLINE, *(surprise.)* Susette!...

SUSETTE. Oh! allais, j'mis connais.

CAROLINE. Mais qui peut t'induire à avoir une telle pensée?

SUSETTE. T'nais qu'c'est ben difficile aussi! Quand il entre ici, est-ce que je n'vous vois pas toujours rougir qu'les yeux vous en pleurent, et pis baisser la vue aussitôt, et chercher quoqu'chose ous qu'il n'y a rien? c'est-y-vrai, ça?

CAROLINE, *(à part.)* Elle me fait honte. *(haut.)* Mais n'est-ce que cela?

SUSETTE. C'est ben assais, que j'pense. Pis eune autre chose, c'est qu'votre oncle le sait.

CAROLINE, *(surprise.)* Il le sait, dis-tu?

SUSETTE. Oh! oui, qu'il le sait, et qu'il en est bien fier encore.

CAROLINE. Mais d'où te viennent ces informations?

SUSETTE. Vous allais voir...... Je......

CAROLINE. Chut! voilà quelqu'un.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, NICODÊME, *(entrant par la gauche.)*

NICODÊME. Oh! pardon, mesdames, si j'interromps la laine de votre conservation; c'est... qu'voyez-vous,... oui,... deux p'tits mots pour mam'selle Carolenne, ma bourgeoise.

CAROLINE. Qu'est-ce que c'est, Nicodême?

NICODÊME. J'voudrais vous l'dire tout bas. *(Il s'approche de Caroline, et lui dit aussi haut que possible.)* Monsieur Delorval, votre oncle, m'envoye vous dire qu'il aurait des choses intorpantes à vous dégoiser dans sa chambre. Et voilà.

CAROLINE. J'y cours de suite. *(Elle sort. Nicodême traverse la scène, et va pour sortir par la droite.)*

SCÈNE III.

SUSETTE, NICODÊME.

SUSETTE, *(courant vers Nicodême.)* Nico! Nico! sais-tu pourquoi qui la demande?

NICODÊME. Non; et puis, d'ailleurs qu'est-ce que ça m'envisage, moi?

SUSETTE. Je l'sais, moi.

NICODÊME. Eh bien?

SUSETTE. Oh! tu crès qu'ça s'dit comme ça. Nenni, nenni, Nicodême.

NICODÊME. Pour lors, j'connais une chose qui s'manigance pas loin d'ici.

SUSETTE. Eh quoi?

NICODÊME. Oh! tu crès qu'ça s'dit comme ça. Nenni, nenni, Susette.

SUSETTE. Voyais donc c'railleur! ben, c'est tout comme; si tu veux me promettre de m'dire ton secret, j'te dirai le mien.

NICODÊME. Ah bien! oui, mignonnette! en v'la des secrets qu'ceux-là! et est-ce que je n'sais pas qu'c'est pour jaser d'son union matrimoniale avec monsieur Bellire, qu'il l'a fait appeler? Va-t-il en avoir un magot que c'Bellire-là! monsieur Delorval qu'est riche comme un Juif naturel!

SUSETTE, *(riant.)* Hi! hi! hi! monsieur Bellire!

NICODÊME. Hi! hi! hi! Voyez donc comme ça m'rie au nez! oui, que j'dis, monsieur Bellire, l'ami de monsieur Delorval, et qu'monsieur Delorval aime plus que j't'aime. Et voilà.

SUSETTE. Monsieur Bellire! l'ami de monsieur Delorval! tu devrais dire l'ami d'son argent... Mais tu n'y penses pas, Nicodême. J'crèyais moi aussi qu'ça f'rait un mariage... mais tout est cassé. Mam'selle Car'line n'peut souffrir la présence de monsieur Bellire. Je n'sais pas, mais il m'semble que j'ne l'aimerais pas moi non plus... Monsieur Delorval qu'est si bon, comme tu sais, n'veut pas forcer l'inclination d'sa nièce, et y la marie à......

NICODÊME. Oh! j'devine. *(Il lui dit quelque chose à l'oreille. Susette fait un signe de tête affirmatif.)* Pour lors j'en suis bien aise pour lui, sur mon honneur. C'est bien la meilleure pièce d'homme que j'aie encore avisé, que c'jeune homme-là. Y n'ressemble pas du tout à monsieur Bellire. Je n'peux pas m'imaginer ce que monsieur Delorval peut trouver en lui, pour y être attaché si acharnellement.

SUSETTE. *(coquettement.)* Tiens, n'sais-tu pas qu'ce sont les plus méchants qui plaisent le plus quelquefois? Le serpent a bien charmé la femme. Je n'parle pas d'toi, *(riant,)* hi! hi! hi!

NICODÊME. J'crès qu'tu veux m'accoquiner, ma p'tite friponne... J'me sauve. *(Il va pour sortir.)*

SUSETTE. Attends-donc, attends-donc. J'tai dit c'que j'savais: il faut que tu m'dises c'que tu sais, toi.

NICODÊME, *(arrêtant.)* Ah! ben! oui, j'oubliais. C'est... *(Il se gratte le front)* c'est... ah!... écoute... ce n'est rien du tout. Et voilà. *(Il se sauve, Susette courant après lui.)*

SUSETTE, *(revenant.)* Ah! v'la monsieur Delorval.

SCÈNE IV.

SUSETTE, DELORVAL.

DELORVAL. Ah! bon! tout va bien. *(A Susette.)* Susette, descends dire à monsieur Auguste que je voudrais le voir un instant. Va vite. *(Susette sort.)*.

SCÈNE V.

DELORVAL. Là! Eh bien! je suis content de moi. La pauvre enfant n'en est pas fâchée non plus, j'en suis sûr. Je me suis chargé d'elle, et je ferai son bonheur. D'ailleurs elle est mon unique héritière. C'est pourquoi....

SCÈNE VI.

DELORVAL, CAROLINE.

CAROLINE. Susette n'est pas ici, mon oncle?

DELORVAL. Elle y sera dans l'instant, ma nièce: je te l'enverrai.

CAROLINE. Merci, mon oncle. *(Elle sort.)*

Scène VII.

DELORVAL. Depuis longtemps je voulais lui parler à ce sujet. Enfin c'est fait.

Scène VIII.

DELORVAL, SUSETTE, AUGUSTE.

DELORVAL. Ah ! bonjour, Auguste.

AUGUSTE. Monsieur, je suis à vos ordres.

DELORVAL. Susette, ta maîtresse a besoin de toi. *(Susette entre chez Caroline.)*

Scène IX.

DELORVAL, AUGUSTE.

DELORVAL, *(sérieux.)* Auguste, je viens d'apprendre d'étranges nouvelles sur ton compte. Je ne me m'attendais sûrement pas à cela de ta part, moi qui avais tant de confiance en toi ! moi qui te regardais comme un enfant chéri ! Mais les hommes sont si ingrats de nos jours ! Mais *(plus sérieux)* comment ! avec quel sang-froid tu me regardes ! Est-ce que tu ne crains point ? Tu devrais trembler.

AUGUSTE, *(fièrement.)* Ah ! monsieur, vous le savez vous-même par expérience, il n'y a que les coupables qui tremblent.... Mais je désirerais connaître....

DELORVAL, *(souriant et lui frappant doucement sur l'épaule.)* Eh ! non, non, Auguste, ne vois-tu pas que je badine ! Les nouvelles étranges que j'ai apprises sont que tu aimes ma nièce. *(Auguste est surpris.)* Et moi je t'apprends que tu en es aimé. Il est inutile de feindre. Je sais tout. Tu l'aimais sans lui en dire un mot. Mais tu l'as confié à un autre de qui je l'ai appris. Elle aussi t'aimait en secret ; je viens de l'apprendre de sa bouche. Bref ! l'aimes-tu ?

AUGUSTE. Cher monsieur, je ne puis nier que j'adore mademoiselle Caroline, et il y aurait longtemps que je lui aurais fait l'aveu de ma passion, si un obstacle insurmontable ne se fût rencontré entre elle et moi.

DELORVAL. Mais quel est-il donc, cet obstacle ?

AUGUSTE. Mademoiselle votre nièce est riche... et moi... je suis....

DELORVAL. Ouf! l'argent! Ah ça! ne me parle plus d'obstacles, entends-tu? Ecoute. Depuis nombre d'années que tu es dans mon emploi, je n'ai pu m'empêcher de remarquer, d'admirer ta conduite régulière, ton zèle, ton honnêteté, ton amour de l'honneur, en un mot. Je t'en fais mes éloges les plus sincères, et c'est avec le plus vif plaisir que je trouve en toi un moyen de rendre ma nièce heureuse. Je veux donc que tu en fasses ton épouse. Es-tu content?

AUGUSTE. Ah! monsieur, comment pourrai-je vous rendre le bien que vous me faites. C'est mon désir qu'elle le devienne. Je regrette seulement de n'être peut-être pas digne d'une telle épouse.

DELORVAL. Tet! tet! tet! à mardi prochain les noces. Ainsi tu n'as qu'à faire tes préparatifs.

AUGUSTE. Je vous obéis, monsieur. *(Il sort.)*

SCÈNE X.

DELORVAL, *(regardant à sa montre.)* Mais que fait donc Bellire, ce matin? Il me semble qu'il retarde bien. L'ennui commence à me gagner. C'est singulier cela que je ne me réjouis jamais, quand il n'est pas ici. Il est si aimable!.... Quoiqu'un peu sur l'âge, comme je me le laisse dire quelque fois, cela ne m'empêche pas d'aimer les jeunes gens et la gaité. D'ailleurs il m'est si dévoué, si sincère dans son amitié que je ne puis.... en un mot que je ne puis me passer de lui. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

BELLIRE. Ah! ah! voilà le bonhomme qui entre dans son cabinet... Il ne m'a pas vu. Je ne sais pas s'il a pensé à la donation, le vieil imbécile. Avec la donation je me passerai bien de la nièce, moi, d'autant plus qu'elle n'a pas l'air de m'aimer prodigieusement, et qu'elle m'a même défendu de lui adresser un seul mot. Mais s'il allait passer l'acte en

faveur d'un autre que moi,... en faveur d'Auguste Richard, son commis, par exemple, il a la plus grande estime pour lui; il est vrai qu'Auguste le mérite... Oh! non; cela ne se peut pas... Pourtant j'aimerais à le voir loin d'ici... Allons, avec du courage, de la persévérance, et surtout de l'effronterie on vient à bout de tout. Ah! tiens, j'y pense, là; la partie de plaisir de demain... et moi qui n'ai ni voiture, ni chevaux, et qui n'en ai jamais eu! Oh! le bonhomme est un homme bon... Mais le voici. Allons! il faut rire, pour le mettre d'humeur.

SCÈNE XII.

BELLIRE, DELORVAL.

BELLIRE, *(riant.)* Ah! ah! ah! etc.

DELORVAL. Ce cher ami! ce cher Bellire! *(Il lui presse la main.)*

BELLIRE, *(riant toujours.)* Ah! ah! ah! etc.

DELORVAL. Ma foi, la maladie me gagne. *(Ils rient tous deux.)*

BELLIRE, *(riant toujours.)* Ah! ah! ah!

DELORVAL. Mais qu'a-t-il donc encore ce matin?

BELLIRE. Une farce, mon cher, une farce, ah! ah! ah!

DELORVAL. Ah! bien! mais tu vas me raconter cela, j'espère.

BELLIRE. Oui, oui, je vous en ferai part,... Mais comment se porte mon cher ami, mon meilleur ami, l'ami pour lequel je donnerais ma vie, s'il le fallait! *(Ils se donnent la main. Delorval prend un air riant.)* Que je suis aise de vous voir encore ce matin tout radieux, tout sautillant, tout jeune! Sur mon honneur l'âge n'a aucun pouvoir sur vous; c'est sans flatterie. *(Ils s'asseyent à chaque bout de la table.)*

DELORVAL. L'âge, dis-tu? mais je ne suis pas si vieux, Bellire. J'ai eu soixante... soixante... et... quatre... la veille de la St. Jean-Baptiste. Tu n'appelles pas cela un vieillard, sûrement, soixante-et-quatre.

BELLIRE. Du tout, cher ami. Ce que je veux dire, c'est

qu'on ne vous donnerait jamais cet âge-là. Le plus rusé physionomiste s'y tromperait. Pour ma part, je ne vois en vous qu'un homme dans la vigueur de l'âge.

DELORVAL. Je te crois, Bellire. Bien! nonobstant tout cela, il y en a qui s'obstinent à me traiter du nom de vieillard! N'est-ce pas horrible? hein? vieillard!

BELLIRE, *(riant.)* Ah! ah! ah! etc.

DELORVAL. Comment! tu ne le crois pas?

BELLIRE. Je ris de la farce.

DELORVAL. Vieillard! Bellire.

BELLIRE. Ce sont des cruches que ces personnes-là. Ce n'est pas l'âge qui fait le vieillard, monsieur Delorval, ce n'est point l'âge, soyez-en sûr, c'est... *(à part)* Diable m'emporte si je sais quoi dire. *(haut)* Voyez-vous, monsieur Delorval, un jeune homme peut être un vieillard; vous n'avez pas l'air d'un vieillard, donc vous n'êtes pas un vieillard. Voilà ce que c'est que de raisonner. Ces gens-là n'ont pas appris leur logique, voyez-vous.

DELORVAL, *(à part.)* Il a de l'esprit, le coquin!

BELLIRE. Mais je n'ai pas le plaisir de voir mademoiselle votre nièce, ce matin, j'ose espérer qu'elle est en bonne santé.

DELORVAL. Mieux que jamais, mon cher.

BELLIRE. J'en suis ravi. *(Il songe.)*

DELORVAL, *(après quelques moments.)* Mais qu'as-tu donc, Bellire? tu me parais rêveur.

BELLIRE. Bien! oui, j'ai quelque chose qui me tabaruste l'esprit, voyez-vous, mon cher monsieur Delorval, plusieurs de mes amis font demain une partie de plaisir au Lac Calvaire... Vous connaissez l'endroit?

DELORVAL. Si je le connais?

BELLIRE. Délicieux, n'est-ce pas? Eh bien! je suis des leurs...

DELORVAL. Mais il n'y a là rien de si chagrinant, Bellire.

BELLIRE. Vous allez voir. Imaginez-vous que l'autre jour, mon gris-pommelé, qui est fougueux comme tous les

diables, a pris l'épouvante, et ma voiture a été brisée, fracassée de telle manière qu'il m'est impossible d'en faire aucune chose.

DELORVAL. Eh mon Dieu! n'est-ce que cela? Est-ce que je n'en ai pas, moi, de voiture? Et que diantre ne parlais-tu? Ma voiture t'appartient comme à moi. Tout ce que je possède est à ton service. Voyez donc, tiens, tiens, il se chagrinait pour une bagatelle. Je t'enverrai ma voiture et mes deux chevaux, demain matin, à l'heure que tu voudras.

BELLIRE. Cher Delorval! vous êtes trop bon, vraiment. Vous allez peut-être penser que je parlais à dessein...mais...

DELORVAL. Tiens, en voilà une idée!

BELLIRE. Au contraire, allez; *(riant,)* ah! ah! ah! cette maudite farce ne peut pas me sortir de la tête.

DELORVAL. Bon! je te vois rire, eh bien! je suis content, car c'est une marque que tu l'es aussi.

BELLIRE. Je le serais encore plus, si je savais que vous eussiez pensé à ce dont je vous entretiens depuis quelque temps.

DELORVAL. J'y ai songé, Bellire.

BELLIRE. Voyez-vous, mon cher monsieur Delorval, ce n'est que dans votre intérêt que je vous donne un tel conseil. Vous savez vous-même que, bien que l'apparence soit en votre faveur, comme je vous le disais il y a un instant, vous n'êtes pas toujours jeune, je veux dire que vous ne pouvez pas vaquer avec autant d'activité qu'un jeune homme aux diverses affaires qui vous requièrent personnellement, outre que quand on est riche on ne peut être exempt d'inquiétudes, cela vous le savez.

DELORVAL. C'est vrai.

BELLIRE. Donc, comme je vous ai déjà dit, une donation en faveur de quelque personne, de quelque ami... car vous comprenez qu'il faudrait que ce fût un véritable ami sur lequel vous puissiez compter.... une donation en sa faveur, dis-je, serait votre affaire. Vous vous trouveriez alors exempt

de toute inquiétude, de tout trouble. Les soins les plus assidus vous seraient donnés par des domestiques zélés, fidèles, et surtout honnêtes,—un cercle d'amis de votre choix vous ferait passer agréablement chaque jour, où vous n'iriez pas faire quelque petite excursion de plaisir. En un mot, vous jouiriez exactement des mêmes avantages que ceux dont vous jouissez maintenant, moins le trouble et les inquiétudes, comme je viens de vous dire, et ce n'est pas peu dire.

DELORVAL. Je t'ai mille obligations, mon cher Bellire, pour tes bons avis. Après de sérieuses réflexions, je me suis enfin décidé à les suivre; car vois-tu, Bellire, comme tu viens justement de me le faire observer, je m'aperçois que les affaires commencent à me fatiguer.

BELLIRE. Et voilà ce que je voudrais vous éviter; la fatigue: elle pourrait vous être funeste à votre âge; non pas que je vous considère comme un vieillard, mais vous n'êtes pas toujours un jeune homme.

DELORVAL. C'est cela. Je vais donc faire donation entre vifs de tous mes biens, Bellire.

BELLIRE. Comme je prends part à tout ce qui vous intéresse, mon cher monsieur Delorval, pourrais-je, sans indiscrétion, savoir le nom de la personne en faveur de laquelle la donation va être passée?

DELORVAL. C'est un ami, c'est un jeune homme en qui j'ai la plus grande confiance. Il n'est pas loin d'ici. Voyons, je te le donne en quatre. Je suis certain que tu approuveras mon choix.

BELLIRE. Que sais-je, moi? c'est peut-être ce grand musicien qui préfère une gigue à un opéra de Rossini, et que je vis l'autre jour ici?... Il ne ferait que vous faire sauter... vos écus dans sa cassette.

DELORVAL. Ce n'est pas cela.

BELLIRE. Oh! je parie que c'est ce petit médecin qui, pour arracher une dent, en fait sauter trois ou quatre avec un morceau de la machoire, pour être plus sûr de son coup. Vous ne vivriez pas longtemps avec lui par exemple.

DELORVAL, *(riant.)* Ah ! ah ! ah ! Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Comment tu ne devines pas ? Je te dis qu'il n'est pas loin d'ici. C'est... ?

BELLIRE. Ma foi ! je ne sais pas. *(à part,)* Enfin m'y voilà.

DELORVAL. Auguste Richard. *(Ils se lèvent. Bellire très surpris.)* Vois-tu, c'est un jeune homme sur la probité et l'honneur duquel je peux compter. D'ailleurs il doit bientôt être mon neveu, et c'est surtout cette dernière raison qui m'a porté à passer la donation en sa faveur. Sans cela, mon cher Bellire, tu peux être persuadé que nul autre que toi n'aurait été le donataire. Mais tu ne seras pas oublié, et j'aurai soin de faire insérer une clause en ta faveur. Hein ? n'est-ce pas bien comme cela ?

BELLIRE. Auguste !

DELORVAL. Oui, Auguste, mon premier commis. N'avais-je pas raison de te dire qu'il n'était pas loin ? En bas, au comptoir.

BELLIRE. Auguste !

DELORVAL. Oui, Auguste. Comment ? est-ce que tu n'approuverais pas mon choix.

BELLIRE. Auguste ! monsieur Delorval ! Est-il revenu tard ce matin ?

DELORVAL. Comment tard ?

BELLIRE. Eh bien ! oui ; c'est que, voyez-vous... mais non... je n'en ferai rien,... je déteste la médisance.

DELORVAL. Que veux-tu dire ?

BELLIRE. Voyez-vous, il a été vu dans un certain lieu...

DELORVAL, *(se fâchant.)* Auguste ?

BELLIRE. Oui ; monsieur Auguste, votre commis.

DELORVAL. Dans un certain lieu, dis-tu ? Et quel est ce lieu ?

BELLIRE. Oh !... c'est.... mais non.... c'est tout-à-fait contre mon caractère, que de me mêler des affaires des autres ; à moins qu'on ne soit, comme vous, cher Delorval, une personne au bonheur de laquelle je m'intéresse.

DELORVAL. C'est pourquoi, Bellire, tu dois me communiquer tout ce que tu sais sur son compte. Je te prie de le faire. Dans quel lieu a-t-il été vu?

BELLIRE. Puisqu'il faut le dire, c'est dans une certaine hôtellerie, rue Champlain. Il paraît qu'il est bien connu dans ce quartier-là. On l'appelle l'hypocrite, par son aptitude extraordinaire à feindre la vertu en présence de... Mais le mot hypocrite dit tout... Malheureusement il a un autre nom.

DELORVAL. Quel est-il? Vite.

BELLIRE. Oh! cela ne me regarde pas, moi; pourquoi le dirais-je?

DELORVAL. Mon petit Bellire, je t'en prie.

BELLIRE. Celui de libertin, débauché.

DELORVAL. Auguste! hypocrite! débauché! Mais qu'y faisait-il donc dans cette hôtellerie? Vite, mon petit Bellire.

BELLIRE. Oh!... que sais-je, moi?

DELORVAL. Allons, ne te fait donc pas tirer l'oreille.

BELLIRE. Eh! il faisait comme il a coutume de faire quand il y va.

DELORVAL. Il y est donc souvent?

BELLIRE. Tous les soirs, je crois.

DELORVAL. Oh! pour cela, Bellire, ça ne se peut pas, car j'en aurais connaissance.

BELLIRE. Je ne pourrais pas assurer qu'il y est tous les soirs, mais je sais bien qu'il y a passé toute la nuit dernière, en compagnie d'une demi-douzaine de jeunes *dandies* à face rubique et au nez royal.

DELORVAL. Et comment s'amusaient-ils?

BELLIRE. Oh! ils jouaient, buvaient, chantaient, criaient...

DELORVAL. Et lui?

BELLIRE. Il n'en cédait pas aux autres.

DELORVAL. Horrible! Quand était-ce cela?

BELLIRE. La nuit dernière.

DELORVAL. La nuit dernière? *(Il se frotte le front.)* Ça ne se peut pas; tu te trompes, Bellire. Auguste a passé toute la nuit entière à mettre quelques livres en ordre.

BELLIRE. Il faut donc que ce soit l'avant-dernière...... Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi!

DELORVAL, *(songeant.)* L'avant-dernière nuit!...... tu te trompes encore. Il est venu avec moi passer la nuit près du cercueil de ce pauvre défunt Biron.

BELLIRE. L'avant-dernière nuit?

DELORVAL. L'avant-dernière nuit.

BELLIRE. Pensez bien... Vous pourriez vous tromper.

DELORVAL. Eh! j'en suis certain... autant qu'on peut l'être... Mais dis-moi, Bellire, l'as-tu vu toi-même dans un tel lieu?

BELLIRE. Si je l'y ai vu?

DELORVAL. Oui.

BELLIRE. Moi-même?

DELORVAL. Oui.

BELLIRE. Y songez-vous, mon cher Delorval? Moi! hanter de pareils lieux!... Non, je ne l'ai pas vu moi-même, mais je le tiens de très bonne part.

DELORVAL. Ah! je vois. Il n'est pas coupable, Bellire, il n'est pas coupable, sois en sûr. On aura pris une autre personne pour lui, ou bien quelque ennemi fait courir ces faux bruits; car, vois-tu, Auguste est un homme de bien, et il est rare qu'un homme de bien soit sans ennemis. Auguste a trop d'honneur pour se trouver dans la situation que tu viens de me décrire. C'est impossible, Bellire, il faudrait que je le visse de mes propres yeux.

BELLIRE. Comme vous voudrez, monsieur; mais je sais que, pour ma part, soit dit entre nous, je n'aime pas fort la physionomie de cet homme-là, et je le crois aussi capable, avec tout l'honneur et la probité que vous lui accordez, de se trouver en grandiose compagnie dans une hôtellerie que de... *(hochant la tête.)*

DELORVAL. Ensuite.

BELLIRE. Mais à quoi servirait de le déclarer, si vous n'ajoutez aucune foi à ce que je vous dis. D'ailleurs cela ne me regarde pas.

DELORVAL. Est-ce quelque chose de bien sérieux?

BELLIRE. Plus que vous ne pensez. Si ce cas-là était à votre connaissance, vous ne voudriez jamais voir Auguste.

DELORVAL. Oh! bien, Bellire, ne badine pas, hein? Ce sont des fariboles que tout cela. Si tu connaissais Auguste comme je le connais, tu serais loin d'ajouter foi à la moindre faute qu'on voudrait lui imputer.

BELLIRE. Vous pourriez peut-être bientôt le connaître encore mieux.

DELORVAL, *(riant.)* Ah! ah! ah! ah! le badin! Tu te plais à me tourmenter, coquin. Finissons, tiens! J'ai quelque chose à te communiquer. Si tu veux avoir la bonté de me suivre dans ma bibliothèque, je te ferai rire. *(Il sort.)*

SCÈNE XIII.

BELLIRE. Echoué! complètement échoué! Ah! j'avais bien raison de le craindre, ce maudit Auguste. N'importe, un brave ne se décourage pas; le bonhomme n'a pas encore vu ces deux papiers-ci. *(Il tire deux papiers de sa poche.)* J'ai bien fait de m'en munir.

SCÈNE XIV.

BELLIRE, SUSETTE.

SUSETTE. Monsieur Delorval vous attend, monsieur.

BELLIRE. J'y vais, la petite. *(Il sort.)*

SCÈNE XV.

SUSETTE. La p'tite! le grossier! la p'tite! c'est dommage qu'y n'soit pas d'meuré encore eune minute! J'l'y aurai démontré, moi, qu'y vaut mieux être petit par le physique que par le moral. Je n'sais bifre pas; mais je n'puis m'empêcher de l'haïr de tout mon cœur, c'gibier-là. La p'tite, dit-y... Il a toujours quequ'épitaphe pareille à m'jeter par le nez.

SCÈNE XVI.

SUSETTE, CAROLINE.

CAROLINE. Eh bien! Susette, qu'as-tu? Tu me parais agitée.

SUSETTE. On le serait bien à moins. Quand on pense que ce manant de monsieur Bellire vient d'm'insulter fort injurieusement.

CAROLINE. Susette ! Susette ! Il faut parler avec plus de respect que cela des gens.

SUSETTE. Eh ! qu'voulez-vous, mam'selle, c'est emportant de s'voir maltraiter de la façon.

CAROLINE. Que t'a-t-il donc fait ?

SUSETTE. Y m'traite de p'tite ! "La p'tite" dit-y...... L'aut'jour y m'app'lit ben sa p'tite nymphe... ! Est-ce un nom, çà, à appliquer au personnel d'eune fille honnête !

CAROLINE, *(riant.)* Ah ! ah ! hi ! hi !

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE, *(un chapeau à la main, et saluant.)*

AUGUSTE. Je vous demande pardon, mademoiselle. Je voulais voir si monsieur votre oncle était ici. Je vois qu'il n'y est pas.

CAROLINE. Il est dans sa bibliothèque. Susette, va lui dire que monsieur Auguste voudrait le voir. *(Susette va pour sortir.)*

AUGUSTE. Du tout, du tout : il est peut-être occupé,—ce n'est rien de pressé.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, NICODÊME.

NICODÊME, *(à Auguste.)* Monsieur, votre tailleur est en bas, avec vos habits de noces.

AUGUSTE. C'est bon, Nicodême ; je descends tout de suite.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, DELORVAL.

DELORVAL, *(furieux.)* Plus de mariage !... *(à Auguste,)* Et vous, monsieur l'imposteur, sortez, et de votre vie ne

paraissez devant mes yeux. Je ne badine pas cette fois. *(Surprise générale.)*

AUGUSTE. Mais, monsieur, vous voudrez bien au moins me dire ce qui peut m'attirer un pareil traitement.

DELORVAL. Sortez à l'instant! *(Tandis que Delorval et Auguste se retirent chacun de son côté, que Caroline s'assied de faiblesse, et que Nicodême et Susette demeurent dans l'attitude de la surprise, le rideau tombe.)*

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau on aperçoit Nicodême et Susette assis.)

NICODÊME. Eh! non, Susette; tu n'comprends pas l'affaire. Et voilà.

SUSETTE. Mais qu'veux-tu donc dire?

NICODÊME. Pourquoi qu'il l'a expulsé d'une si traîtresse de façon, sans rien vouloir lui faire connaître?

SUSETTE. Acoute-donc, Nico, pourquoi l'a-t-y chassé de c'te manière?

NICODÊME. Ah! tu sens la chose... bon! Tu l'ignores aussi, toi. Eh ben! moi, j'trouve c't'expulsation-là très inconvenante, et ça m'met l'âme tout-à-fait mélancolique, Susette, chasser monsieur Auguste! l'homme que tout l'monde estime...! et sans qu'on sache un mot de raison! ... C'est égarant pour ne pas dire mystérieux! Pour lors donc, c'que j'voulais t'mettre dans la volonté, l'voici... T'as la langue ben accrochée, toi...

SUSETTE. Ah! pour ça, Dieu merci, quand j'veux... J'ai t'appris la grammaire, va, Nico.

NICODÊME. Pour lors, moi, j'baragouine pas mal. Nous allons nous présenter en pardevant monsieur Delorval, et pis d'mander l'pardon d'monsieur Auguste. Sûrement qu'y nous refusera pas. Et voilà.

SUSETTE. J'y consens de tout mon cœur, Nico; mais crès-tu que j'réussissions favorablement?

NICODÊME. Mais c'est manifeste.

SUSETTE. Mais s'il avait des raisons pour le chasser?

NICODÊME. Mais quelles, Susette? est-ce dans la possibilité qu'il puisse en avoir contre un homme comme lui?

SUSETTE. Je n'le crès pas non plus et même j'pourrais l'jurer, que je pense.

NICODÊME. Pour lors donc, il faut, comme j'te dis, s'avanturer d'vant monsieur Delorval, en vis-à-vis de c't'affaire-là.

SUSETTE. Mais qui d'nous deux aura la parole? J'palrons-t-y ensemble.

NICODÊME. Tu f'ras l'harange, toi, et moi j'te sifflerai par-ci par-là, par endroits, tu sais; car tu n'es pas ignorante de connaître qu'la puissance d'une langue de femme, aidée d'quêques larmes... Tu sais pleurer.

SUSETTE. En v'la eune demande.

NICODÊME. Pour lors donc, que j'disais, en accompagnée d'sa langue et de ses larmes, la femme peut conquérir le plus grand conquérant. C'que l'on peut voir dans toutes les pages d'l'histoire ancienne, moderne et future. Mais l'voilà qui vient. T'nons-nous prêts. *(Ils se lèvent.)*

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DELORVAL.

DELORVAL, *(à part.)* La pauvre enfant!... Elle en mourra peut-être. *(Nicodême et Susette s'avancent respectueusement au-devant de Delorval.)*

NICODÊME, *(à Susette, à demi-bas, et la poussant doucement.)* Commence.

SUSETTE, *(de même.)* Commence le premier.

NICODÊME, *(de même.)* Eh! non! l'pouvoir d'la femme.

SUSETTE, *(de même.)* Je n'peux pas pleurer.

NICODÊME. Eh bien! parle.

DELORVAL. Allons, que voulez-vous, mes enfants? car je soupçonne que vous avez quelque chose à me communiquer.

NICODÊME, Juste, notre bon bourgeois. Pour lors, c'est une affaire des plus saignantes... Vous... Vous allez voir... Voyez-vous... Et voilà. *(à Susette.)* Mais parle donc, toi.

DELORVAL. Oh ! je devine. C'est au sujet de votre union future. Mariez-vous, mes enfants, mariez-vous aussitôt qu'il vous plaira. Vous vous aimez, je le sais... et j'espère que Susette n'aura pas pour époux un imposteur tel que cet Auguste.

NICODÊME et SUSETTE, *(ensemble.)* Lui, imposteur !

NICODÊME. Eh ! c'est de lui que nous voulions vous parler.

DELORVAL. De ce monstre-là ?

NICODÊME. Oh ! cher maître, c'titre-là n'lui va pas très certainement. Voyez-vous, j'donnerais d'mon sang pour monsieur Auguste, et ça m'fait du mal au cœur de l'entendre nommer à l'instar de c'nom-là. Pour lors j'me suis dit, et j'ai ensuite dit à Susette : " Monsieur Delorval est un homme bon, juste, généreux.... adressons-nous à lui, d'mandons-lui qu'y pardonne à monsieur Auguste s'il le croit coupable." Susette n'a pas hésité. Et voilà.

SUSETTE. Oui, monsieur, j'vous supplions d'y bailler sa grâce, et de le faire rappeler. Soyais-en sûr, monsieur Auguste est innocent comme l'enfant qui voit le jour pour la première fois d'sa vie.

DELORVAL. Lui, innocent ! Ah ! mes enfants, que vous êtes loin de comprendre ce qu'il est ! J'ai les preuves les plus convaincantes du contraire.

SUSETTE. C'pendant, monsieur, d'pis quinze ans qu'y vous sert, vous n'vous avais jamais aperçu qu'il avait commis la moindre faute, en n'faisant pas ben.

DELORVAL. C'est vrai.

SUSETTE. Jamais on n'vous a mal parlé d'lui.

DELORVAL. Au contraire, on ne m'en a toujours fait que des éloges.

NICODÊME. Pour lors vous voyez ben, notre bon bourgeois, qu'y n'peut s'être avisé de s'plonger tout-à-coup

dans l'vice, comme un désespéré qu'est au désespoir. Et moi-même j'étais votre domestique, avant qu'y fût à votre emploi :—Est-ce dans la possibilité du possible que j'n'aurais pas espionné quelque défaut en lui, s'il en eût eu? Ah! ciel des cieux! le meilleur humain qu'on puisse trouver sur toute la terre de l'univers.

SUSETTE. Oh! que si vous connaissiais tout l'bien qu'y dit d'vous!... Oh! qu'si vous saviais comme y vous aime!...

NICODÊME. Et puis, notre cher maître, une suggestion de ma cervelle, (*il se touche le front,*) admettons qu'il ait commis une faute, (ce que je ne croirai jamais), pourquoi n'lui pardonneriez-vous pour une fois, s'il promettait de n'plus récidiver?

DELORVAL. Impossible! la faute qu'il a commise ne peut se pardonner. Je sais, mes enfants, que votre motif est bon: vous le croyez innocent; je ne vous fais pas un crime de ce que vous intercédiez pour lui; mais moi, voyez-vous, je suis convaincu de sa culpabilité. Il m'a fallu, je vous l'avoue, faire un grand effort pour agir comme je l'ai fait envers lui, mais il le fallait.

NICODÊME et SUSETTE, (*ensemble, se jetant aux genoux de Delorval.*) NIC. Oh! not' bon bourgeois!... SUS. Oh! monsieur!...

DELORVAL. C'est inutile. Susette, dis à Caroline que son oncle désire la voir. (*Ils se lèvent, et Susette sort.*)

SCÈNE III.

DELORVAL, NICODÊME.

NICODÊME, (*s'en allant.*) Pauvre monsieur Auguste! j'sus sûr que l'chagrin l'conduira au tomb'reau. Et voilà. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DELORVAL, (*Il tire des papiers de la poche de son habit.*) Les voilà les papiers accusateurs.

SCÈNE V.

DELORVAL, CAROLINE.

DELORVAL. Viens, ma petite Caroline. Je t'ai promis de te dévoiler le secret qui me l'a fait congédier. Je vais tenir ma promesse; mais il faut qu'à ton tour tu jures de n'en souffler mot à qui que ce soit... pas une syllabe directement ou indirectement.

CAROLINE. Je vous le jure, mon oncle.

DELORVAL, (*lui donnant un papier.*) Tiens, lis. (*Caroline lit tout bas.*) Mais tu trembles!... (*Caroline fait un mouvement de faiblesse. Delorval la fait asseoir et s'assied lui-même.*) Vois-tu?... Il a déjà une épouse, et il t'aurait épousée.

CAROLINE. Mon oncle, permettez-moi de vous dire que je n'en crois rien.

DELORVAL, (*reprenant le papier qu'il avait donné à Caroline.*) Mais ne voilà-t-il pas un extrait du regître des mariages de St. Auban?

CAROLINE. L'écrit est peut-être forgé.

DELORVAL. Je connais la signature aussi bien que la mienne. Le vieux curé de St. Auban était un de mes compagnons de classe. Ainsi plus de doute. (*Lui montrant le papier.*) Tu vois la date du mariage? le 20 septembre 1841. Exactement lorsqu'il passa à St. Auban pour mes affaires. Et pour te convaincre que cette épouse est encore bien pleine de vie, voici une lettre de sa main, datée du 8 du courant, nous sommes au 16, par laquelle elle demande des secours d'argent, vu qu'elle manque de tout. Ce qui confirme l'énoncé de cette lettre, c'est que je l'ai plus d'une fois surpris à envelopper des billets de banque dans des lettres qu'il venait d'écrire. Le fourbe!

CAROLINE. Oh! mon oncle.

DELORVAL. Je te demande pardon, mon enfant; je ne prononcerai plus ce nom devant toi.

CAROLINE. Mais cette lettre... et cet extrait... comment se fait-il que vous en soyez en possession?

DELORVAL. Ecoute, ma nièce... c'est la lettre qui m'a fait toucher l'extrait. Voici comment. Un de mes amis que tu me permettras bien de nommer, monsieur Bellire, ayant trouvé la lettre dans un des passages, et voyant qu'elle était décachetée, s'avisa de la lire. Il y avait peut-être peu de délicatesse dans cet acte, mais voici en quoi il en montra beaucoup. Tout autre que lui serait accouru triomphant me montrer la lettre, surtout quand elle inculpait un rival. Mais admire sa générosité... Il garde le silence, jusqu'à ce qu'il voit le danger; et, dans l'intervalle, il se rend à St. Auban d'où il rapporte l'extrait... hein?... Il doit même m'introduire un de ses amis de St. Auban, qui connaît très bien l'épouse d'Auguste. N'admires-tu pas la délicatesse de mon ami Bellire? Ce n'est qu'au dernier moment qu'il me fait voir ces papiers. Que de grâces, que d'obligations ne lui devons-nous pas tous deux!...

CAROLINE, *(se levant.)* Je ne suis pas de votre opinion, mon oncle... Ah! que je suis lasse!... J'ai un mal de tête affreux...

DELORVAL, *(la reconduisant en la soutenant.)* Va te reposer, mon enfant, va te reposer. *(Elle sort.)*

SCÈNE VI.

DELORVAL. Ouf! je ne sais, mais il me semble que je ne suis pas aussi bien qu'auparavant.

SCÈNE VII.

DELORVAL, BELLIRE.

DELORVAL, *(à part.)* Mais voici Bellire. *(à Bellire,)* Que d'obligations ne t'ai-je pas, mon cher Bellire!... *(Il lui serre la main.)* Je ne pourrai jamais...

BELLIRE. Du tout, du tout, mon cher Delorval: le devoir, ma conscience m'y obligeaient. Je vous jure qu'il m'en a coûté de dévoiler cette affaire. Voyez-vous, je savais qu'Auguste en souffrirait, et la pensée que je serais peut-être l'instrument de sa disgrâce était pour moi un vrai martyre. Mais le devoir avant tout, surtout quand un ami est concerné.

DELORVAL. Généreux jeune homme !...

BELLIRE. Je suis vraiment fâché pour Auguste.

DELORVAL. Ne prononce plus son nom, je t'en conjure. Ah ! je vois que ce que tu me disais ce matin n'est malheureusement que trop vrai. Il peut être libertin, il peut être joueur, s'il est hypocrite... Mais parlons d'autre chose... Cher ami, j'ai pensé à toi depuis ce matin. Je te consens une donation de tous mes biens... mais une chose...

BELLIRE. Mais, monsieur.

DELORVAL. Non, non, point de refus ; tu n'as qu'à te transporter chez mon notaire, et le prier de dresser l'acte au plus tôt. Une chose, par exemple...

BELLIRE. Mais vos bontés, monsieur Delorval...

DELORVAL. Ah ça ! pas de compliments ! c'est résolu. Une chose par exemple que je voudrais te recommander, ce serait de faire insérer une clause en faveur de Caroline. La pauvre enfant ! bien qu'elle ne soit que ma nièce, j'ai pour elle l'estime et l'amitié que je porterais à ma propre fille. Ainsi je ne voudrais pas qu'elle fût oubliée.

BELLIRE. Oh ! comme de juste.

DELORVAL. Bon ! cours chez le notaire, mon petit Bellire. J'ai hâte de voir cette affaire terminée.

BELLIRE. Puisque vous le voulez. *(Il sort.)*

SCÈNE VIII.

DELORVAL. Ce qui me chagrine, c'est la promesse que j'ai faite à Auguste de ne lui pas dire la cause de son expulsion. C'est bien tyrannique de se voir condamner sans pouvoir être entendu. Il est vrai que cela se voit assez souvent de nos jours, mais je ne puis m'habituer à ce mode, moi.

SCÈNE IX.

DELORVAL, SUSETTE.

DELORVAL. Eh bien ! ma Susette, que désires-tu ?

SUSETTE, *(d'un air chagrin.)* Mam'selle Car'line.

DELORVAL. Caroline?

SUSETTE. Oui... mam'selle Car'line, monsieur... all ne fait qu'pleurer, qu'c'en est tout-à-fait larmoyant!... Et pis c'est c'tyran, ce Sydenham de Bellire qu'est la cause de tout ça.

DELORVAL. Allons, allons! Susette!

SUSETTE. Oh! mille pardons! j'veux dire c'charmant jeune homme, au front sentimental, philosophique... votre cher, votre tendre ami... monsieur Bellire, en un mot... qu'c'est lui, dis-je, qu'est la cause qu'ma pauvre maîtresse mourra p'têtre de chagrin... Un aimable jeune homme, en vérité!... (*à part*,) la p'tite, hein?

DELORVAL. Mais Susette, je te trouve un peu loquace. Que veux-tu donc dire?

SUSETTE. Ah! cher monsieur... ça m'chagrin'rait d'vous déplaire... J'étais émue, voyez-vous... J'veux dire qu'j'ai deviné, moi, qui a fait chasser monsieur Auguste.

DELORVAL. Et qui l'a fait chasser?

SUSETTE. Monsieur Bellire.

DELORVAL, (*très surpris.*) Mais qui te porte à le croire?

SUSETTE. C'que j'connais de son caractère.

DELORVAL. (*riant.*) Ah! ah! ah! mais que connais-tu de son caractère, ma Susette, hein?

SUSETTE. J'en connais assais, monsieur; mais j'me contenterai d'vous dire que, sans être vue, j'y entends souvent débiter ben des choses sur vot'compte. Ça m'tracasse l'âme d'vous voir maltraiter de la façon. J'enrage, j'sus près d'paraître, d'y chanter pouille, et d'courir vous en avertir; mais j'réfléchis qu'il est votre ami... vous n'me croiriais p'têtre pas, et j'sus ben certaine qu'y s'en r'tirerait mieux qu'moi... mais pusque je m'sus lancée dans la déclaration, j'vous dis qu'votre ami est un faux ami, et, à c'que j'crès, c'est pas vous qu'avais chassé monsieur Auguste, mais ben votre cher ami.

DELORVAL. Mais que viens-tu me conter là, Susette!... Bien des choses, dis-tu?... Et que disait-il?

SUSETTE. Y vous traitait d'vieil imbécile, d'vieille bête, d'vieux capricieux. Y disait qu'y vous f'sait accroire tout c'qu'y voulait... et pis mille autres noms... c'qui m'choquait le plus, c'est que tout aussitôt y vous f'sait des amitiés que toute autre que moi aurait crues la vérité réelle.

DELORVAL. Bellire disait cela?

SUSETTE. Oui, monsieur Bellire.

DELORVAL. Et quand cela?

SUSETTE. L'autre jour, lorsqu'y vint avec c'vieux jeune homme de dandy, qui porte perruque.

DELORVAL. Ce n'est pas possible, Susette... tu radotes... Bellire!... parler contre moi!... Tet! tet! tet!

SUSETTE. Bon! bon! vous vous gaussais d'moi... mais vous aurais p'têtre occasion d'me craire, dans peu. (*à part,*) C'te chare d'moiselle Car'line! (*haut,*) S'y vous plait, monsieur, ayais donc la bonté d'aller consoler ma maîtresse.

DELORVAL. J'y vais, j'y vais. (*à part, en s'en allant,*) Vieil imbécile! vieille bête! (*Il sort.*)

SCÈNE X.

SUSETTE. Y n'me crèt pas, et c'est pourtant la pure vérité qu'j'y dis là. Quiens, le v'là l'monstre;... en compagnie d'un d'ses semblables que j'suppose.

SCÈNE XI.

SUSETTE, BELLIRE, MARTEL.

BELLIRE. Eh bien! la petite...

SUSETTE, (*fâchée.*) Monsieur... s'y vous plait...

MARTEL. Voilà une charmante petite, ma foi... Quel est son nom, Bellire.

BELLIRE. Susette.

MARTEL. Sucette?

BELLIRE. Ou Sucette, comme tu voudras, Martel.

SUSETTE, (*fâchée.*) Messieurs, je n'souffrirai pas...

BELLIRE, (*l'interrompant.*) Monsieur Delorval est-il sorti Susette?

SUSETTE, (*d'un air boudeur.*) Non, monsieur.

BELLIRE. Où est-il?

SUSETTE, (*de même.*) Chez mam'selle Car'line.

BELLIRE. Dis-lui donc que je suis ici avec le monsieur que je devais lui présenter.

SUSETTE, (*de même, et s'en allant.*) Oui, monsieur.

BELLIRE. Hâte-toi, la petite.

SUSETTE, (*se détournant et d'un air fâché.*) Monsieur.

BELLIRE. Voyons, cours donc. (*Susette sort.*)

SCÈNE XII.

BELLIRE, MARTEL, (*se promenant.*)

BELLIRE. Ces diables de notaires nous remettent toujours.. Comme je disais donc, le bonhomme est un vieil imbécile qui croit tout. Pourtant je l'ai trouvé un peu incrédule ce matin quand je lui ai fait le mensonge sur le compte du pauvre Auguste. Mais les papiers, mon cher, cela a réussi à merveille, comme je t'ai dit. (*Susette sort doucement de la coulisse à gauche, et écoute, tandis que Bellire et Martel s'en vont vers la droite.*) J'en fais ce que je veux, moi. (*Elle se retire.*) Mais il faut savoir s'y prendre, par exemple; il ne faut pas lui donner l'épithète de vieillard: il la hait comme tous les diables; il est vrai qu'il s'accorde en cela avec tous les vieux, et surtout les vieilles. Il faut faire l'aimable, rire, raconter des anecdotes qui n'ont jamais eu lieu. Avec cela on obtient tout de lui. D'ailleurs...

MARTEL. Mais, Bellire, excuse si je t'interromps... Ce qui m'étonne un peu, c'est qu'il ait congédié si promptement son commis auquel tu me disais qu'il était si attaché, et qu'il employait depuis un si grand nombre d'années. Il me semble qu'il aurait dû attendre, prendre des informations, etc.

BELLIRE. L'honneur, Martel, l'honneur est un dieu pour lui... et cet extrait et cette lettre...

MARTEL, (*riant.*) Ah! ah! ah! Eh bien! tu vois, Bellire, qu'il est bon de conserver les lettres.

BELLIRE. J'en suis convaincu plus que jamais en ce mo-

ment. Ma foi, sans ton aide, je ne sais comment je m'y serais pris pour faire consentir le bonhomme.

MARTEL. Moi, je n'en perds aucune, je t'assure. Aussi puis-je te certifier que je peux contrefaire au parfait les signatures de plus de cinquante des premiers marchands de cette ville. Cela sert dans l'occasion.

BELLIRE, (*riant.*) Ah! ah! ah! je vois que tu n'es pas novice, après avoir été témoin du succès qui vient de couronner l'emploi que tu as fait des lettres du vieux curé de St. Auban. As-tu été longtemps précepteur dans cette paroisse.

MARTEL. Quelques mois, seulement. Oh! ça ne payait pas. Vive la ville, toujours, pour les intrigues!

BELLIRE. Il t'écrivait souvent?

MARTEL. Toutes les semaines.

BELLIRE. Mais combien de temps as-tu mis à forger la signature de l'épouse de monsieur Auguste Richard, l'ex-commis de notre bonhomme?

MARTEL, (*riant.*) Ah! ah! ah! une femme qui n'a jamais existé!... mais écoute donc, Bellire, peux-tu compter sur le silence du bonhomme? car tu comprends que l'affaire serait un peu sinistre, si Auguste apprenait la nouvelle d'un mariage qui n'a jamais existé. Voyant que c'est la cause de son malheur, il ne resterait pas tranquille, sois-en sûr.

BELLIRE. Oh! je ne crains rien de ce côté-là. Il m'a juré qu'il ne montrerait les papiers qu'à sa nièce, et je viens de te dire que l'honneur est son dieu. Il gardera le secret, c'est certain.

MARTEL. Mais sa nièce? elle est femme, tu sais.

BELLIRE. Elle, dire un mot contre l'honneur de son cher Auguste!

MARTEL. Oh! tu as raison, ça ne se peut pas. Mais si le bonhomme prenait des informations... S'il s'avisait d'écrire au curé de St. Auban, par exemple?

BELLIRE. Impossible! il me croit plus que lui-même, et la lettre eût suffi;... mais il était plus sûr d'y joindre l'extrait.

MARTEL. Impossible, dis-tu? c'est très possible, Bellire. Il pourrait survenir des soupçons au bonhomme... il pourrait écrire. Alors que ferais-tu?

BELLIRE. Ma foi, je ne sais; il y en a qui s'introduiraient la gueule d'un pistolet dans l'oreille, et puis paf! tout est fini. Pourquoi n'en ferais-je pas autant? Voltaire a dit:

" Quand on a tout perdu, quand on a plus d'espoir,
" La vie est un opprobe, et la mort un devoir."

MARTEL. Eh bien! moi, je préfèrerais l'opinion de Racine, fils:

" Lâche qui veût mourir,
" Courageux qui peut vivre."

Et j'irais voir les Yankées.

BELLIRE. Tiens, le mignon... si l'on te donnait le temps de faire le voyage...?

MARTEL. Oh! sans doute... c'est une de mes conditions: (*Ils rient tous deux,*) ah! ah! ah!

BELLIRE. Badinage à part, ce serait épineux. Mais laissons-là ce sujet; ne pensons qu'au présent. D'ailleurs, comme je t'ai dit, je vais te présenter au bonhomme Delorval. Tu auras vu madame Auguste Richard... elle t'aura fracassé le tympan par ses plaintes contre son mari. Tu lui peindras ses yeux, ses...

MARTEL. Comment seront ses yeux?

BELLIRE. Des yeux de femme, quoi!... Sûrement que le bonhomme ne s'avisera pas de douter, après tant de preuves.

MARTEL. Très bien. Oh! je m'acquitterai de mon rôle.

BELLIRE. Je n'en doute nullement, après avoir vu le préambule. Pour ma part je serai fidèle à ma promesse, et, aussitôt que les signatures auront été apposées à la donation, tu toucheras le montant dû pour ton trouble.

MARTEL. Eh! je l'espère bien.

Scène XIII.

LES PRÉCÉDENTS, SUSETTE.

SUSETTE. Monsieur Delorval, messieurs, vous prie de excuser, s'y n'peut pas vous voir en c'moment; mais si

monsieur Bellire veut ben avoir la bonté de r'venir, dans quêques minutes avec l'notaire et l'blanc de la donation, y s'ra à son service.

BELLIRE. Oh! oh! qu'a-t-il donc, le bonhomme?

MARTEL. Quelque rhumatisme.

BELLIRE, (*regardant à sa montre.*) Diable! il se fait tard. Courons chez le notaire. Viens, Martel. (*Il le prend par le bras. Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

SUSETTE, (*se frappant dans les mains, et toute joyeuse.*) Bravo! bravo! bravissimo! Nicodême! Nicodême! accours donc vite... j'me meurs... de plaisir.

SCÈNE XV.

SUSETTE, NICODÊME, (*accourant en mangeant.*)

NICODÊME. Que diable de vacarne nous cries-tu donc, toi? Est-ce qu'on dérange comme ça un homme, quand il s'conforme aux règlements d'la nature qui disent: " Faut avaler pour respirer."

SUSETTE. Accoute... j'vas tout t'raconter... N'mange pas, tu n'entendras pas ben... J'ai réussi, Nicodême, oui, j'ai réussi.

NICODÊME, (*mangeant.*) Comment? tu as réussi.

SUSETTE. Oui... y n'voulait pas.

NICODÊME, (*de même.*) Y n'voulait pas?

SUSETTE. Eh! non, j'ai été obligé de l'pousser.

NICODÊME, (*de même.*) Tu l'as poussé?

SUSETTE. Eh! oui, nigaud.

NICODÊME. Pour lors, nigaude, et voilà: mot pour mot.

SUSETTE. Y va r'venir... je l'r'verrons.

NICODÊME. Et qui?

SUSETTE. Lui!... Ah! qu't'as l'entendement plombé!... A quoi sert de t'raconter les choses? tu n'comprends pas plus qu'eune bouteille.

NICODÊME Ah! là, tu as raison... quand j'ai bu ma

bouteille, c'est bien rare que j'en boive deux ou trois autres.

SUSETTE. Oui, y va r'venir.. Ah! mon cœur! mon cœur!.. Dieu! qu'y saute! (*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XVI.

NICODÊME, (*regardant du côté par où est sortie Susette.*) Est-ce tout c'que tu as à m'exposer?... Ça valait bien la peine de m'faire déguerpir de la table!... Elle d'vient folle comme une furieuse, que j'crois... "Réussi,..." "il ne voulait pas..." "elle l'a poussé..." "il va revenir..." Jolie histoire, sûrement!... Pour lors ça s'comprendrait assez, si c'était intelligible, mais j'défie bien l'plus gros juge-en-chef d'en interpréter une syllabe, quand bien même il f'rait la moue... Mais voilà notre bourgeois. Il faut que j'lui donne le billet. (*Il tire un billet de la poche de son habit, et y met ce qui lui reste de manger.*)

SCÈNE XVII.

NICODÊME, DELORVAL, (*une lettre à la main.*)

DELORVAL. Nicodême, j'ai besoin de toi; il faut que tu me rendes un service.

NICODÊME. Cher maître, quand le devoir ne m'attacherait pas, ce s'rait mon plus grand plaisir que d'vous rendre aucune manière de service; quand ce s'rait pour aller à l'extrémité du pôle d'la zone terrible.

DELORVAL. Il faut que tu tâches de découvrir où s'est réfugié Auguste. Je désirerais lui faire remettre ce billet.

NICODÊME, (*sautant de joie.*) Monsieur Auguste?

DELORVAL. Oui.

NICODÊME. Votre commis?... Eh! j'sais où il est.

DELORVAL. Où est-il? Dans la rue Champlain, je gage?

NICODÊME. Oh! non, monsienr... c'est tout d'vant c't'endroite qui r'présente l'Canada, parc'qu'il y a des chaînes autour,... comment qu'ils appellent ça donc... Ah! la Place d'armes... tout à l'opposition de la Place d'armes,... une grande maison qui fait l'encoignure.

DELORVAL. L'hôtel de Payne?

NICODÊME. Tout juste, notre bourgeois.

DELORVAL. Mais comment sais-tu qu'il est là?

NICODÊME. Je l'y ai vu, j'y ai parlé, y n'y a pas un quart-d'heure.

DELORVAL. Ah! mais tu fréquentes donc cet hôtel-là?

NICODÊME. Non pas, c'est trop grand pour moi, ça; y vendent le rhum trop cher, ça n'paye pas. T'nez, j'vas vous raconter tout fin draite comment qu'la chose est arrivée. Pour lors j'passais d'vant la Place d'armes, à mon particulier, comme un homme qui n'pense à rien, lorsque fort subitement j'avise dans une des fenêtres de la grande maison une tête toute pleine d'yeux qui me regardaient. Tout aussitôt un doigt m'fait signe. C'était monsieur Auguste qui voulait m'parler. J'en fis un gros saut d'joie, car j'aimais à l'voir. J'franchis les marches, et dans ma précipitation, j'culbute un grand freluquet qui riposte en m'appliquant un coup d'sa badine sur l'sépaules. Mais j'sentis rien. Une porte s'ouvre, et j'aperçois monsieur Auguste. "Comment qu'ça va, Nicodême?" qu'y m'dit en m'serrant la main. Moi, j'vous l'avoue, j'avais le cœur gonflé... j'eus peine à répondre: "Ça va assez rondement, j'vous r'mercie." "Et monsieur Delorval, et mademoiselle Caroline," qu'y m'dit. "Ils sont assez bien," que j'réponds. "J'en suis ravi," qu'y dit, sans rire. Pour lors il commença à s'promener d'long en large dans l'appartement, s'appliquant la main au front et d'vant les yeux. Il s'promena longtemps comme ça, sans rien m'dire, et sans même avoir l'air de savoir que j'étais là. Enfin s'apercevant de ma présence, "Je suis indisposé," qu'y dit. "Je l'vois, que j'dis, car j'vous trouve plus pâle qu'à l'ordinaire,"—et y l'était en vraie réalité. Au bout de quêques minutes: "Je suis malheureux," qu'y dit à lui-même; et y s'promena encore. Ça m'attristait, car j'voyais qu'il souffrait. Pour lors il s'assit à une table, et s'mit à écrire; mais c'qu'il écrivit n'servit à rien, car, voulant prendre l'sable pour en

repandre su l'écrit, il prit l'encre, et mit son papier noir comme un nègre d'Afrique. " Fou que je suis ! " qu'y dit. Il prit une autre feuille et écrivit un autre billet que voici. (*Il donne un billet à Delorval.*) Et voilà. C'est la réponse à celui qu'vous t'nez à la main, que j'suppose. (*Pendant cette répartie, Delorval a paru ému par endroits.*)

DELORVAL, (*lisant.*)

" Cher monsieur,

" Je ne vis plus. L'état dans lequel je me trouve est une vraie inquisition. Tirez-m'en, je vous en prie, en me faisant connaître la cause de ma disgrâce, afin que je songe au moins à me disculper.

" Tout à vous,

" AUGUSTE RICHARD."

C'est bon, tiens, (*il lui donne le billet qu'il avait à la main lorsqu'il est entré.*) Cours.

NICODÊME. Ah ! pour lors, j'vas voler, mon cher maître. Et voilà. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVIII.

DELORVAL, En effet, Bellire doit bientôt arriver avec le notaire.

SCÈNE XIX.

DELORVAL, CAROLINE, (*triste,*) SUSETTE, (*gaie.*)

SUSETTE. Voyais, monsieu..... j'ai beau grimacer, all n'veut pas rire.

DELORVAL. Tet ! tet ! il ne faut pas... assieds-toi ; (*Il fait asseoir Caroline,*) il ne faut pas se chagriner comme cela.

CAROLINE. Mon oncle, je suis dégoûtée de la ville, et j'aimerais à passer quelque temps à la campagne. D'ailleurs je ne me sens pas bien du tout, et l'air de la campagne me ravivrait peut-être.

DELORVAL. Tu as raison, ma chère ; mais quand voudrais-tu partir.

CAROLINE. Dès aujourd'hui, mon oncle, si c'était votre plaisir.

DELORVAL. Ah! mais pourquoi aujourd'hui? Attends plutôt à demain.

CAROLINE. Comme vous voudrez, mon oncle.

DELORVAL. Oui, attends à demain; car, vois-tu... Mais voici Bellire.

Scène XX.

LES PRÉCÉDENTS, BELLIRE, VILLOMONT.

BELLIRE, (*souriant.*) Vous voyez, monsieur, que je tiens ma parole. Voici monsieur Villomont, votre notaire.

DELORVAL. Eh! voilà Villomont... (*lui donnant la main.*) Eh! comment va?

VILLOMONT. Eh! corbleu! comme tu vois.

DELORVAL. Fichtre! il y a quelque temps que je ne t'ai vu. Cet homme-là, vois-tu, Bellire, était un de mes compagnons de classe, ainsi que le curé de St. Auban. En un mot, nous étions voisins. (*Villomont salue.*)

BELLIRE. Et je suis certain que vous n'eûtes jamais de querelles, car monsieur Delorval ne peut souffrir de ces amis susceptibles qui ne voyent toujours que de l'ombre où il fait soleil, et d'après la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec monsieur Villomont, je peux juger de son caractère, qui doit en tout s'accorder avec le vôtre, monsieur Delorval.

VILLOMONT. Oh! corbleu pour cela monsieur Bellire sera content de moi, j'en suis sûr. (*riant,*) La donation.

BELLIRE, (*faisant un signe de tête négatif.*) Chut!

VILLOMONT. Ce qui m'a un peu retardé, vois-tu, mon cher Delorval, c'est que j'ai été obligé... d'abord je dois te dire que j'ai une clientelle affreuse, horrible, épouvantable, pour ne pas dire assommante. Jour et nuit je suis à travailler, corbleu!... Et quand je peux happer une petite douzaine d'heures à dormir, eh bien! ça me soulage un peu... J'ai donc été obligé de me transporter à la campagne pour un inventaire, mais un inventaire, mais un inventaire, mon cher, comme tu n'en as jamais écrit de ta vie.

DELORVAL. C'est très probable, n'étant pas notaire.

VILLOMONT. Oh! un inventaire gros comme cela, (*montrant*,) six mains de papiers, quoi!

DELORVAL. Diable! cela doit donner du *cash*?

VILLOMONT. Oh! oui.

DELORVAL. Et quel est le montant de la vente?

VILLOMONT. Trois livres six chelins et trois deniers et demi courant.

DELORVAL. Et six mains de papier pour cela?

VILLOMONT. Eh! corbleu! oui... une chandelle ici, un miroir sans glace là;... ici un mouchoir de coton tout troué qui avait appartenu à un *gentleman*, là un pot sans cul;... ici une feuille de papier, là un paquet d'allumettes... et ce qui a donné de l'ouvrage, c'est qu'il a fallu tout vendre article par article,... guenille par guenille,... allumette par allumette.

DELORVAL. En effet, cela doit t'avoir donné beaucoup d'ouvrage. Il est vrai que tu as des clercs.

VILLOMONT. Des clercs? corbleu! j'en ai bien quatre. Mais quel est celui d'entr'eux qui peut m'assister? L'un est romanesque et littérateur, et, au lieu de lire les Institutes de Justinien ou la Coutume de Paris, il s'amusera à lire Jacob Faithful ou la Cuisinière Canadienne. Il a aussi la manie de se croire poète, et, sans même savoir l'orthographe, il fait des vers à perte de vue: des alexandrins de dix-huit pieds, de vingt pieds, ça ne l'occupe pas. Il va ensuite harceler les éditeurs, pour faire insérer sa production qu'il a la modestie de croire un chef-d'œuvre, et, après bien des démarches et en payant le prix d'uue annonce, il parvient quelquefois à la faire insérer dans un journal... Grand Dieu! quelle gloire! Voilà à quoi il passe son temps. Le deuxième n'aime que les chevaux, les chiens, la chasse, la pêche et la mode: il ne vient jamais à l'étude. Le troisième se croit un grand homme, parce qu'il a le nom d'étudiant en droit: c'est la seule pensée qui l'occupe; il ne peut rien faire, et, soit dit entre nous, j'ai quelqu'animosité contre celui-là. J'ai souvent remarqué qu'il dédaignait, méprisait ses meil-

leurs amis, parce qu'ils sont artisans, ou qu'ils sont pauvres. Eh corbleu! je n'aime pas cela, moi. Le quatrième est un politique enragé. Il ne voit rien que la politique. "Dans ce siècle, dans ce pays matériel," me dit-il souvent, "c'est le seul moyen de briller de se faire un nom. La littérature, les sciences, les arts, tout cela n'est rien." Et il me donne pour exemple le fameux Institut Vattemare. Son raisonnement est assez juste, mais corbleu! je n'ai pas besoin de politique dans mon étude. Ainsi tu vois que je ne retire pas grand' assistance d'aucun d'eux. Ce n'est pas comme de notre temps, corbleu! Nous travaillions; nous ne nous occupions pas de notre belle figure, de nos beaux cheveux, ou des Mille-et-une Nuits, mais bien de la profession que nous voulions embrasser; et corbleu! Mais voici le blanc de la donation: (*il tire un immense papier de sa poche.*) Si vous êtes prêts, messieurs, nous allons procéder.

DELORVAL. Oh! sans doute, sans doute. (*Ils s'asseyent autour de la table, Bellire ayant le dos tourné à la porte à la droite du spectateur, Villomont en face du spectateur, et Delorval à gauche.*) Si monsieur le notaire veut avoir la complaisance de lire... nous l'écoutons.

VILLOMONT, (*Il déplie son papier et l'étend sur la table.*) Avec plaisir. (*lisant,*) Pardevant les Notaires Publics pour cette partie de la Province du Canada ci-devant la Province du Bas-Canada, soussignés. Fut présent sieur Hypolite Delorval, de la cité de Québec, dans la dite Province, marchand, lequel a, par ces présentes, fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à....

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTE et NICODÈME *entrant par la droite, et demeurant à l'entrée de la scène, sans être vus par Bellire.*

NICODÈME. Monsieur, voici...

DELORVAL, (*lui faisant signe de se taire.*) Ah! te voilà,

Nicodême... c'est bien... attends un peu. (*à Villomont*,) Où en étais-tu, Villomont? Fais-moi donc le plaisir de relire les derniers mots.

VILLOMONT, (*lisant*.) ...Fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à... (*à Bellire*,) Votre nom de baptême, monsieur Bellire?

BELLIRE. Alexandre, monsieur.

DELORVAL. Comment as-tu dit? simple et irrévocable...?

VILLOMONT. Corbleu! je m'explique pourtant assez clairement... Voyons, je vais recommencer... (*il lit*,) a, par ces présentes, fait donation entre-vifs, pure, simple et irrévocable, en la meilleure forme que donation puisse se faire, à......?

DELORVAL, (*d'une voix forte et distincte*.) Auguste Richard et Caroline Delorval, son épouse!... (*Caroline et Bellire se lèvent de surprise, et Bellire, en éprouve une double quand en se détournant, il aperçoit Auguste derrière lui. Delorval continue:*) Mais qu'as-tu donc, mon cher Bellire, hein? (*Susette et Nicodême s'entretiennent au fond de la scène, et quand Delorval dit: " Auguste Richard et Caroline Delorval, son épouse," elle se frappe dans les mains.*)

BELLIRE. C'en est assez: je vois que tout cela est concerté,... j'ai quelque ennemi secret.

DELORVAL, (*se levant*.) Tiens, Bellire, (*montrant l'écran*,) le voilà ton ennemi: l'écran. Je t'aviserais de ne jamais parler haut, où il y a un écran, car tes intrigues ne réussiront jamais. C'est là (*montrant l'écran*,) que Susette m'a fait entrer quasi de force;... elle m'y a, pour ainsi dire, jeté, et sans que toi ni ton ami n'aient pu me voir, car il y a une porte par laquelle on peut s'y introduire. C'est là que j'ai pu entendre, en étouffant, le misérable complot de toi et de ton ami; c'est là que j'ai pu entendre les mots: " Il faut savoir s'y prendre... l'épithète de vieillard, il la hait comme tous les diables"... c'est là que j'ai appris qu'il était bon de conserver les lettres, afin que les signatures servissent dans l'occasion... Enfin c'est malheureusement là que j'ai appris

à connaître les hommes, et cette expérience, je voudrais ne l'avoir jamais eue... Ah! Bellire... Mais non, tu ne mérites pas un mot, même de reproche. Je vous conseillerais seulement, à toi et à ton monstre d'ami, d'aller voir les Yankées, pour me servir de l'expression de ce dernier,... et cela au plus tôt.

BELLIRE. Ah! monsieur! est-ce là, la récompense qui m'était réservée pour tout l'intérêt que me suggérait mon amitié pour vous? Est-ce là ce que vous appelez de la reconnaissance!

DELORVAL. Hors de ma vue... Il est de mon devoir d'informer la justice, et je vais le faire immédiatement.

BELLIRE, (*avec dépit.*) Allez, monsieur, l'innocence ne craint rien. Je vous recommanderai seulement, à mon tour, de soigner un peu plus vos expressions: sinon une bonne action en diffamation de caractère pourrait vous rendre encore plus vieux que vous êtes.

DELORVAL. Insolent!... tu oses... (*Il s'avance vers Bellire qui sort.*)

SCÈNE XXII.

DES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ BELLIRE.

DELORVAL, (*allant vers Auguste et lui donnant la main.*) Auguste!... Je ne saurais te demander assez de pardons, pour avoir pu te soupçonner un seul instant de dépravité, de malhonnêteté. Vois-tu, j'avais les yeux fermés; on vient de me les ouvrir. J'en suis heureux pour toi et malheureux pour moi. Je vois aujourd'hui bien mieux qu'auparavant. Je m'aperçois que l'homme, c'est l'intérêt;... Ah! Auguste... tu oublieras les effets de mon inexpérience.

AUGUSTE. Monsieur, je vous l'avoue, je n'avais jamais encore éprouvé les angoisses qui m'ont torturé aujourd'hui... mais le présent me dédommage amplement du passé... Pourtant j'aimerais à connaître le stratagème dont il s'est servi contre moi.

DELORVAL. Forgé un extrait;... une lettre... Tu connaî-

tras tout. (*Villomont se lève.*) Monsieur le notaire voudra bien avoir la complaisance d'attendre la passation du contrat de mariage, pour passer la dōnation. Il recevra le paiement du trouble qu'on lui a donné aujourd'hui.

VILLOMONT. Oh! corbleu! cela est entendu entre les parties.

DELORVAL, (*à Susette.*) J'ai mille obligations à Susette pour sa conduite, et je veux que son mariage avec Nicodême soit célébré avec le vôtre. (*s'adressant à Auguste et Caroline.*) Je me charge aussi de sa dot.

SUSETTE. Oh! monsieur...

NICODÊME, (*avec transport.*) Pour lors, notre cher maître, je m'sens l'âme toute remuante de reconnaissance pour vos bontés. Et voilà. (*à Susette,*) Ah! Susette, embrassons-nous! (*il veut embrasser Susette.*)

SUSETTE, (*se défendant.*) Nicodême!...

DELORVAL, (*à Caroline.*) Eh bien! ma Caroline, hein? N'avais-je pas raison de te dire que la fortune c'était l'inconstance? quand pars-tu pour la campagne?

CAROLINE, (*souriant.*) Il me semble que je suis mieux, mon oncle: je vais attendre encore quelque temps.

DELORVAL. Allons, mes enfants, à mardi les deux noces. En attendant je vais prendre du repos. J'en ai besoin, après les secousses que je viens d'éprouver.

1842.

LE PROCÈS PERDU.

(Inédit.)

ENVOI À UN AMI.

Désirant ne pas voir ton attente trompée,
Sache que mon objet n'est point une épopée
Où d'un fier conquérant la terrible valeur
De vingt peuples soumis illustre le malheur.
Je ne m'élève point à ces hauts faits de prince;
Mon sujet est moins noble et mon héros plus mince.

Un procès chatouilleux qu'un bon client perdit,
Un oracle trompeur que son juge rendit,
Voilà les grands motifs de son dépit extrême,
Et les raisons pourquoi je m'échauffe moi-même.
Je veux chanter le fait dans nos journaux divers
Et par eux, s'il le faut, l'apprendre à l'univers.
Trop content si mes vers obtenant quelque estime,
Consolent de Thémis une honnête victime.
Reçois-en, s'il te plait, cet hommage d'auteur
De ton ami fidèle et zélé serviteur.

F. M. Derome.

LES POIS MANGÉS.

Récit d'un plaideur malheureux.

J'ai perdu mon procès ; c'est la faute du juge :
Nul n'a jugé si mal à compter du déluge!
J'avais cru, m'étayant du simple sens commun,
Que justice et bon droit ensemble n'étaient qu'un ;
Mon erreur était lourde, hélas ! et l'on s'en flatte,
Mon ennemi de rire à tout moment éclatte,
Et moi, triste plaideur qu'on épluche d'autant,
Je solde tous les frais en vingt piastres comptant.

Voulez-vous un récit de ma petite histoire ?
Elle est facile à dire et moins facile à croire :
Mais j'entends être court, et j'aurai bien raison :
Le chicaneur seul parle et radote à foison.

Un jour du mois dernier, (jour néfaste sans doute,)
De mes champs en culture ayant choisi la route,
Je cheminais pensif, l'âme sans nul émoi,
Quand soudain, ô surprise ! il se présente à moi
Trois pourceaux gras, dodus, qui s'étaient mis en herbe
Dans mes pois entassés et dans mes blés en gerbe,
Et de ma qualité ne faisant aucun cas,
Prenaient à mes dépens un copieux repas :
Etres sots et gourmands et que nulle clôture
N'empêche de voler partout leur nourriture,
Qui, du bien étranger fort avides toujours,
Troublent la paix des champs et tourmentent nos jours !

Aussitôt sans m'armer d'un courroux homicide,
J'interroge la loi comme le meilleur guide,

Et mande deux témoins qui, mesurant le tort,
Me disent qu'en bon droit je serai le plus fort;
Puis, chassant les pillards qu'à leur maître ils conduisent,
A payer le dégat doucement ils l'induisent.
Mais celui-ci répond: "Nenni, vous n'aurez rien...
" Mes cochons n'ont mangé que peu de votre bien...
" Or, je tiens que neuf francs, considérant la chose,
" Sont un ample paîment pour si chétive cause...
" A prendre cette somme à l'instant consentez,
" Ou, s'il vous plait, messieurs, de ma maison sortez."
—" Neuf francs, dis-je, neuf francs! ma foi, le voisin rêve."...
A ces mots, furieux, l'honnête homme se lève
Et nous adjugeant droit un coup de pied au ...
Il rend l'affaire faite et l'arrangement nul.

A mon tour inspiré du courroux qui m'enflamme,
Je me fie au secours qu'en un tel cas réclame
Tout bon cultivateur qu'on accable d'affronts,
Au mépris de ses pois qu'ont pillés les cochons.

Ainsi qu'un nautonnier peut compter sur sa voile,
Je m'avise au greffier que je prends pour étoile;
Il m'assure à l'instant et d'un ton solennel,
Que ma cause est certaine et le statut formel,
Et que la cour, de suite, en me voyant paraître,
Pour les trois délinquants régentera leur maître.
Un ordre est donc levé sans qu'il y manque rien,
Et la forme et le fonds, tout semble bel et bien.
Un huissier survenant, fort de son savoir-faire,
S'offre à me bien servir, annote son salaire,
Et jure par surcroît que sur trois demandés
Deux louis dix chelins me seront accordés.

Arrive l'audience et la foule s'assemble:
Le timide plaideur devient benêt et tremble,
Craignant de se frotter à l'honorable cour,
Tant elle s'habitue à nous jouer le tour!

Enfin sonne pour moi l'heure triste et suprême:
Mon avocat s'en fiche et moi j'en suis tout blême.
Chaque partie accuse, interroge à son tour,
Mais la vérité perce et va se faire jour;
L'avocat du voisin, homme à vieilles rubriques,
De mots insidieux rhabille ses répliques,

Affectant cet air haut et ce ton suffisant
Dont l'idiot public respecte l'ascendant,
Et sûr d'émerveiller quelqu'un de l'auditoire,
" Un sot trouvant toujours un plus sot pour le croire."
A la fin il se tait ; le voisin se confond,
Moi-même je me sens moins de pâleur au front.
De mes deux avocats l'énergique éloquence
Défait en un moment sa stupide arrogance
Et démontre les torts ainsi que les dégats.

L'autre, vrai chicaneur, complique les débats :
Trois cochons, prétend-il, à mes pois n'ont pu nuire ;
Le souffle de l'automne a dû seul les détruire,
Et contre eux la froidure et les vents déchaînés
Ont produit ce dommage et les ont égrenés.

Je riais en ma barbe à cette faribole,
Croyant qu'un juge au moins n'est point esprit frivole
Et qu'il bannit toujours, comme indigne de lui,
L'argument sans raison et le fait sans appui.
Mais cette opinion étant aussi la vôtre,
Ne saurait empêcher qu'un juge est comme un autre,
Et que, parfois, s'il pense, il décide fort mal,
Que le plaideur soit homme ou qu'il soit animal.

Que l'on craint ces mortels que l'hermine décore !
Près d'eux l'avocat dit moins qu'il ne pense encore ;
Et l'on voit ces messieurs, s'ils errent chaque jour,
Au blâme salutaire échappant tour-à-tour,
Pour l'erreur au total créditer la couronne...
Et l'affaire de tous ne regarde personne.

Bref, sans délibérer, mon juge, homme de poids,
N'estima qu'aux neuf francs le dommage des pois
Et pour justifier cette opinion fausse,
De tous dépens en sus me fit payer la sauce.

Quel homme, bon lecteur, sous notre firmament
A jamais prononcé semblable jugement ?
Verrons-nous "l'habitant" qui chez soi n'est plus maître,
Quitter son héritage et fuir son toit champêtre ?...
Pour moi j'en perds la carte et suis tout à l'envers.
Vous en déciderez sur la foi de ces vers.

F. M. Derome.

1842.

ADIEUX À UN AMI

SORTANT DU COLLÉGE.

O toi ! second moi-même, aimable et tendre ami,
Qu'avec tant de douceur mon âme a tant chéri,
O toi qu'à si bon droit je puis appeler frère,
Toi qui pour moi toujours eut la bonté d'un père ;
Puisqu'un destin cruel veut bien nous désunir,
Avec mes adieux reçois un souvenir.
Quand d'un coup imprévu l'immuable sentence
Vient du globe roulant frapper la faible engeance,
Ami, que voyons-nous ? les mortels agités ;
Les uns pleurant leur sort, les autres irrités,
Maudissant à grands cris le malheur qui les frappe
Et blasphémant tout bas l'être à qui rien n'échappe.
Et nous, ô mon ami, qu'un jour trois fois cruel,
Abreuve à trop longs traits d'amertume et de fiel ;
Dis-moi, que ferons-nous ? Pour essuyer nos larmes
Dans notre affliction quelles seront nos armes ?
Consulte ta grande âme, interroge ton cœur ;
Par leur voix parleront le devoir et l'honneur.
Mais mon esprit déjà saisissant la réponse
Entend dans le lointain ta bouche qui prononce :
Ami, si le destin par un terrible arrêt,
Exécutant du ciel l'immuable décret,
De deux mortels heureux vient rompre l'alliance
Et les condamne, hélas ! aux tourments de l'absence,
Faut-il pleurer, gémir ? Non, l'honneur le défend
Que notre cœur répande une larme de sang,
Et sans nous irriter du malheur qui nous presse,
Bénissons à genoux la divine sagesse.
Eh bien ! puisqu'en deux mots, dictés par la raison,
Tu subjugues mon âme à ton impression,
En silence admirant ta grandeur magnanime,
Je me sens embrasé du beau feu qui t'anime.
Ainsi, puisqu'à plaisir les parques pour toujours
Sous un autre soleil veulent filer nos jours,
Si jamais de l'ennui la coupe redoutable
Vient verser dans nos cœurs son poison détestable ;

Par un doux souvenir que ce monstre inhumain,
Perde dans notre esprit son empire importun.
Et vous, enfants du ciel, en vain vous appellé-je ?
Venez, présentez-vous, souvenirs de collége.

Ami, te souvient-il de ces jours pleins d'appas
Où le bonheur volant sur chacun de nos pas,
Donnait à nos plaisirs des fleurs toujours écloses,
Semait sur son chemin le lilas et les roses :
Qu'ils étaient doux alors nos tendres entretiens !
Ils ne sont plus, ami ; mais moi, je m'en souviens,
Et toi, t'en souviens-tu ?

Te souvient-il encor de ce temps d'allégresse
Où pour un jour entier bannissant la tristesse,
Cent jeunes cœurs amis formant un même cœur
Allaient au fond d'un bois goûter le vrai bonheur ?
Qu'il était beau de voir ces compagnons d'enfance
A leur rang désigné s'avancer en cadence
Avec leur uniforme.

Que je m'en souviens bien, il me semble les voir
Sous un chêne touffu tranquillement s'asseoir ;
Et là se délassant de leur courte fatigue,
Assaisonnant leurs jeux d'une innocente intrigue ;
Et pour bénir le ciel de leur heureux retour
Entonnant dans les airs un cantique d'amour,
Langage de leurs cœurs.

....

Un orme du soleil repoussant les rayons
Sous sa longue crinière, ami, nous méditions ;
Dans les bois nous chantions les merveilles champêtres :
Alors ce siècle d'or, chanté par nos ancêtres,
Il était revenu. Douces illusions !
Sur nous l'oiseau chantait ses plus belles chansons,
Concert de la nature !

Là de Chateaubriand nous vantions maint chapitre,
De Boileau nous lisions une élégante épitre ;
Ami, me disais-tu, si de ces grands esprits,
Nous pouvions un instant imiter les écrits,
Que de riches tableaux s'offrent à la peinture,
Que de rares beautés présente la nature
Au crayon du poète.

A ces grands noms nos cœurs étaient pleins de respect ;
C'était de nos discours tout l'éloquent sujet ;
Et de nos facultés accusant la faiblesse,
Nous plaignions bien haut la timide jeunesse ;
Puis suivant le génie à travers ses degrés
Nous allions rendre hommage aux antiques beautés
Des Horace et des Virgile.

En remontant ainsi des siècles de lumière,
Nos regards se portaient jusqu'à celui d'Homère ;
Sur cette longue route, ami, que de flambeaux
D'âge en âge brillaient sur des siècles nouveaux.
En contemplant de loin leur marche triomphante,
Nous donnions une fleur à leur plume élégante ;
Hommage au vrai génie !

Mais, hélas ! cher ami, ces beaux jours sont passés !
Sur les ailes du temps ils se sont envolés ;
Le siècle d'or n'est plus ! Ce soleil est sans flamme,
Un vague souvenir te rappelle en mon âme !
Mais quand je jouissais d'un si glorieux sort,
Pouvais-je me douter que quelques jours plus tard
Je perdrais mon ami ?

Ah ! tu ne verras donc plus la saison nouvelle,
Sur les bords de l'étang voltiger l'hirondelle ;
Le nid du rossignol caché dans l'arbrisseau,
Qui jeune encor grandit tout le long du hameau !
Et l'aurore amenant le jour à la nature
Répandre tout l'éclat de sa riche parure
Sur le clocher jauni.

Ah ! tu ne verras plus dans nos jours de loisir,
Combien doux à nos cœurs se montre le plaisir !
Tantôt en conversant par couple on se promène ;
Tantôt deux champions bondissant sur l'arène,
Franchissent d'un pas sûr l'espace mesuré ;
Et deux seconds pour prix donnent, au lieu fixé,
Une palme au vainqueur.

Tu ne verras donc plus dans leurs jeux amusants
Quatre athlètes égaux s'avancer sur les rangs !
Et là sur une paume invoquant la victoire,
Dans leur habileté se couronner de gloire !

Le signal est donné : prompte comme l'éclair
La balle en un instant s'envole au haut de l'air,
Et bondit et revole.

Tu ne verras donc plus, lorsque juillet expire,
A revoir ses parents combien chacun soupire !
L'un en illusion forme mille projets,
L'autre au collége encor parcourt mille trajets :
Par le *steam* il se voit conduit de ville en ville ;
Dans les bois il détruit la gente volatille,
Mieux qu'en réalité.

Mais enfin du départ on voit l'heure arrivée,
Au sommet de la tour la cloche est ébranlée :
L'un prenant dans sa main la main de son ami,
Dans son cœur resserré sent se glisser l'ennui ;
Et comme le vaisseau sur une mer profonde,
Un autre pour toujours se lance dans le monde
Comme toi, mon ami !

Toi donc à qui sourit le printemps du bel âge,
Qui vois les jeux, les ris venir te rendre hommage,
Se plaire à parsemer le berceau de tes ans
Des roses du bonheur et du fruit des talents,
Ne crois pas de ces biens l'éblouissant mensonge,
Leur éclat emprunté passera comme un songe,
Et toi, tu resteras !

Tu resteras, ami, puis tu verras les jours
S'écouler lentement dans leur rapide cours,
Ton sort sera semblable à celui de la rose
Que l'on voit se faner sitôt qu'elle est éclose ;
En lançant un regard sur l'immense avenir,
Tu verras l'univers sans cesse rajeunir
Et toi, tu vieilliras

Les rides à l'envie sillonnant ton visage
Proclameront bien haut le déclin de ton âge ;
Filles de la vieillesse et mères de la mort,
Elles mettront un terme à ton malheureux sort :
De ton néant alors tu feras l'humble aveu
En disant aux mortels un éternel adieu :
Mon ami, tu mourras !

Que toujours la candeur sourie à ta jeunesse ;
Que toujours la vertu console ta vieillesse !

Que les fleurs du plaisir couronnent ton printemps;
Que les fruits du bonheur nourissent tes vieux ans!
Et qu'après de longs jours filés d'or et de soie,
Tu chantes dans le port, au séjour de la joie,
L'hymne des séraphins!

À jamais mon ami vivra dans ma mémoire;
De son nom dans mon cœur je graverai l'histoire;
Il saura bien aussi me payer de retour;
Et notre affection croîtra de jour en jour,
Usque in æternum.

A.

1842.

STANCES POLITIQUES.

Je voudrais, moi, qu'au foyer domestique
Plaisir constant égayât nos hivers,
Et comme au temps de l'âge d'or antique,
Bannît des cœurs trouble et chagrin amers;
Que du poète à sa muse fidèle
Souffle divin ressuscitât la voix;
Et qu'Albion cessant d'être cruelle,
Fît oublier les beaux jours d'autrefois.

Mais je ne puis célébrer sur ma lyre
La liberté descendue au cercueil,
Si nulle joie excitant mon délire,
N'épanouit vos fronts couverts de deuil.
Thompson, hélas! est l'auteur de vos larmès!
Pardonnez-lui: quel acte est aussi beau?
Son nom seul reste; et pourquoi les alarmes
Quand pour domaine il n'a que le tombeau?

Trop tard sans doute il a quitté ce monde,
Le potentat si fier de nous punir!
Noble héros de vertu sans seconde,
Il n'a laissé qu'un hideux souvenir.
Ah! gardez bien qu'une inutile plainte
N'aille flétrir l'ombre du chevalier!
Paix à sa tombe! et redisons sans crainte:
Le mépris seul est son digne laurier!

Bien général est trompeuse chimère
Quand le pouvoir n'est fort que de soldats,
On nous l'a dit : Vous n'avez plus de mère :
Aux mains de Dieu le sort des Canadas !
Et maintenant nul espoir ne nous berce :
(Peut-être, hélas ! longtemps faut-il souffrir !)
Droits méconnus, justice à la renverse,
Dans le présent nous montrent l'avenir.

Bientôt enfin doit anoblir la scène
Un envoyé muni de haut pouvoir ;
Il a touché la rive américaine ;
Déjà les cœurs ont tressailli d'espoir.
Lui, fesant trève à des projets infâmes,
De l'équité tracera le chemin ;
Et son empire établi sur les âmes,
Pour être aimé sera le plus humain.

Et c'est ainsi qu'on encense une idole,
Sans dissiper la commune terreur.
Ah ! renoncez à cet espoir frivole,
Car l'espoir même est souvent une erreur !
Si, tôt ou tard, justice enfin s'éveille
Et vient encore habiter ces climats,
Croyez alors, et chantez la merveille ;
Mais vainement ne la prédisez pas !

Soyons, amis, oublieux de l'outrage :
Gais passe-temps peuvent charmer nos jours ;
Que notre bien soit notre unique ouvrage,
Si l'étranger le refuse toujours.
Ou fortunés, ou loin de l'opulence,
Chômons en paix, rions même des forts,
Laissant le maître opprimer en silence,
Et les soucis régner sur d'autres bords.

1842.

ORAISON DOMINICALE.

O Père tout-puissant qui règnes dans les cieux,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux ;
Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface.
Ta parole féconde a semé dans l'espace

Ces mondes, ces soleils qui, dans leur vaste cours,
Dispensent aux mortels, et les nuits et les jours.

Que ton nom toujours saint retentisse en tous lieux,
Que ton nom toujours saint soit l'objet de nos vœux;
O peuples que sa voix dispersa sur la terre,
Chantez, chantez le Dieu qui commande au tonnerre;
Qu'on chante Jéhovah, de l'aurore au couchant,
Qu'on chante Jéhovah, du couchant au levant.

De ton règne sur nous, établis la douceur,
Avec lui fleuriront la paix et le bonheur;
Le Seigneur va venir, que la terre applaudisse,
Il va faire sur nous descendre sa justice;
Le Seigneur va venir, adorons le Seigneur,
Que toujours sa justice habite en notre cœur.

Tu dis: le ciel tremblant a reconnu son Roi,
Et les anges, là haut, s'abîment devant toi;
Qu'ainsi ta volonté sur terre s'accomplisse,
Que toute créature ici-bas t'obéisse,
Pour qu'elle chante un jour, dans un divin transport,
De respect et d'amour un éternel accord.

Ta paternelle main protége tes enfants,
La manne du désert nourrit leurs faibles ans,
Et ton Christ, chaque jour, immortelle victime,
Du cœur qui vit aux cieux soutient l'essor sublime;
Qu'ainsi mon âme, ô Dieu! s'envole dans ta paix,
Et qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais!

Aux hommes de Cédar, mon cœur a pardonné,
Et ma bouche a béni leur trait empoisonné;
J'ai dis: que le soleil épargne leurs ombrages,
La lune de leurs bois argente les feuillages;
Et du haut de Sion, j'entendais une voix:
" A celui qui pardonne, on pardonne deux fois."

A de trompeurs attraits, si je devais céder,
Aux pieds des faux Dieux, si j'allais m'abaisser,
Seigneur, que votre main soutienne ma faiblesse,
De mon corps fléchissant, qu'elle écarte l'ivresse.
Sous les flots agités montrez-moi le récif,
Sur les flots agités, conduisez mon esquif.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O Père tout-puissant qui règnes dans les cieux;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

A. Z.

1842.

PAUVRE SOLDAT! QU'IL DOIT SOUFFRIR!

Lugubrement déjà le canon gronde,
Le fer se choque et, sous un noir manteau,
La mort accourt, voltige furibonde:
Plus d'un guerrier voit déjà le tombeau.
Vois-tu là-bas cette pâle figure?
Comme son sang a rougi la verdure!...
Dans un instant il va mourir,
Celui qui chérissait la vie;
Il ne verra plus sa patrie!
Pauvre soldat! qu'il doit souffrir!

Pas un regard, pas un mot de tendresse
Vient adoucir l'engoisse du mourant;
Pas une main, un ami de jeunesse
Vient ranimer son être délirant.
Seul au milieu du deuil et du carnage,
Il n'a pas même une larme en partage.
Oh! si sa mère voyait finir
Un fils qu'elle aime, qu'elle adore!...
Elle espère le voir encore...
Pauvre soldat! qu'il doit souffrir!

Il se souvient qu'une épouse chérie
A son départ voulut cacher des pleurs;
Il vit pleurer sa petite Marie!
Que ne peut-il soulager leurs douleurs!
La mort pour lui ne serait plus amère,
S'il revoyait son épouse, sa mère...;
Mais aucun ne l'entend gémir,
Aucun ne sait ce qu'il endure,
Il est tout seul dans la nature...
Pauvre soldat! qu'il doit souffrir!

P. PETITCLAIR.

1842.

LA ROSE ET L'IMMORTELLE.

FABLE.

La Rose et l'Immortelle en un même jardin
S'entretenaient un jour ensemble
Chacune plaignait son destin.

Que mon sort est affreux, amie, ah! qu'il me semble
Que ma triste immortalité
N'est rien près de votre beauté;
Oh! oui, je cèderais sans peine,
Pour le moindre de vos appas,
Cette immortalité qui me gênc et m'enchaîne
Et dont je ne fais aucun cas.
A la Rose en ces mots s'adressait l'Immortelle,
Pleurant sur sa condition,
Sacrifiant tout autre don
Au plaisir d'être belle.

Que votre plainte est indiscrète,
Lui disait la Rose à son tour.
Si vous saviez quelle peine secrète
Me vient consumer chaque jour.
Je possède, il est vrai, des charmes,
Je l'emporte sur mes compagnes
Par mon éclat, par mes attraits;
Mais puis-je jouir du bonheur? Jamais.
Faites attention à mon peu de durée:
Vous voyez la même journée
Bien souvent éclairer et flétrir mes appas.
Non, ma chère, je ne crois pas
Que mon destin soit préférable
A celui dont vous jouissez;
Le vôtre est bien plus agréable
Que celui que vous m'enviez.
Il est vrai, vous n'êtes point belle,
Mais quel bonheur pour vous: vous êtes éternelle.

Elle aurait parlé plus longtemps,
Mais le jardinier survenant
La force à céder la parole.

Cessez votre plainte frivole,
Mes belles, leur dit-il d'un air tout courroucé ;
Quand même Jupin irrité
Se rendrait à votre désir,
Vous n'en seriez pas plus contentes ;
Vous le feriez encor souffrir
Par vos clameurs impertinentes.
Taisez-vous, ne dites mot,
Remerciez-le de votre lot.
Vous raisonnez comme les hommes :
Il n'est dans le siècle où nous sommes
Personne content de son sort ;
Et c'est sur Jupiter que tombe tout le tort.
Depuis l'habitant des chaumières
Jusqu'au plus puissant potentat,
Chacun se plaint de ses misères,
Nul n'est content de son état.
Mais le maître des Dieux fatigué de leurs plaintes
Et de leurs soupirs ennuyeux,
Désormais ne veut plus écouter leurs complaintes,
Et je crois qu'il fera bien mieux :
Car de pouvoir toujours contenter tout le monde
Il n'est rien de si rare en la machine ronde.
Cessez donc de chercher un destin plus heureux :
Aimez l'état où vous ont mis les Dieux.

P. Garnot.

1842.

VISITE À UN VILLAGE FRANÇAIS,

SUR LA FRONTIÈRE AMÉRICAINE.

LE CAP VINCENT.

Un beau dimanche matin, que le soleil se levait resplendissant de lumières sur la petite et obscure ville de Kingston, dorant de ses premiers rayons la tête blanche des arbres et la cime des clochers des temples, où les fidèles agenouillés remerciaient de ses bienfaits celui qui l'a créé, s'élevant majestueusement dans l'immensité en pénétrant également

dans la chaumière du pauvre comme dans le château du riche opulent; que sir Charles Bagot reposait, comme un simple mortel, entortillé dans ses draps, réfléchissant à quels moyens il doit avoir recours pour tromper le peuple, pour prendre ses écus sous une apparence honnête, pour l'enchaîner en lui vantant la liberté dont on jouit sous des "gouvernements responsables;" moi, j'étais pensivement assis sur le pied de mon lit, admirant la beauté de la voûte céleste autant que ma petite fenêtre me le permet, et rongeant mes ongles d'ennuis. Fatigué par l'ouvrage de la semaine finie; fatigué par la vue d'une ville aussi plate que l'est Kingston; fatigué par la vue d'un grand nombre de petits grands hommes, se donnant l'air de quelque chose depuis que leur village est la capitale du Canada; je ne savais où donner de la tête, ou plutôt où donner des jambes: le spleen m'étreignait dans ses bras britanniques. Tantôt je jetais tristement la vue au dehors de mon auberge, cherchant dans l'espace quelque lieu pour porter mes pas, et je n'en trouvais point; tantôt mes yeux se reportaient sur ma table, que des mains amies garnissent profusément, depuis quelque temps: plusieurs objets intéressants étaient là gisant pêle-mêle, et n'avaient dans ce moment aucun attrait pour ma pauvre tête malade. Le Fantasque, les remarques du marquis d'Argent sur la philosophie de Timée de Locres, le Canadien, la vie de Washington, les Notions de Physique de M. Cauchon, Zaïre de Voltaire; tout cela ne me disait rien, ne me procurait pas une pensée!

—Hommes savants, gens d'esprit, grands poètes, jeunes érudits, profonds politiques, tant morts que vivants, m'écriai-je hors de moi-même, ne cherchez donc point, je vous prie, à propager vos lumières dans le Haut-Canada! peine perdue. Les hommes ici n'ont d'oreilles, d'âme, de sentiments que pour l'argent; et, Dieu me le pardonne, depuis que je vis avec eux je crois que je leur ressemble. La spiritualité, la saine philosophie, la politique honnête et patriotique, les leçons que donnent les vertus des grands

hommes, l'étude des sciences mise à la portée du peuple, les nobles sentiments, toutes ces belles choses sont déplacées dans la ville que lord Sydenham a choisie pour être le réceptacle des gouvernants, et le chef-lieu de la corruption. Tout cela est trop beau, trop bon, trop sublime, pour être voisin de la tombe de Poulett Thompson. L'argent, l'argent! faites résonner l'argent pour la tranquillité de ces mânes......

J'en étais là de mon monologue lorsque je m'arrêtai tout-à-coup..... et je me demandai: alons, suis-je fou...... que ferais-je aujourd'hui ?

—Une promenade, me répondit une voix amie.

L'amitié est un remède infaillible contre le spleen, pour des âmes qui savent la sentir: aussi n'y a-t-il que les Anglais qui en meurent.

—Une promenade, dis-je, où irons-nous? à la campagne? dans les bois d'alentour? Non, non, je n'irai plus. J'aime pourtant la nature sauvage, pittoresque; j'aime à aller courir sur la neige entre les arbres dépouillés de leurs feuilles; j'aime à voir la perdrix se sauver d'arbre en arbre à mon approche; à voir l'agile écureuil, surpris d'entendre du bruit autour de sa demeure, sortir pour en connaître la cause, s'éloigner un peu par prudence, et ensuite rentrer paisiblement dans son cabinet solitaire; à découvrir le gîte du lièvre craintif, qui, d'abord s'enfuit en bondissant, s'asseoit au moindre bruit, reprend courage dans une seconde, et s'élance comme une flèche à travers le bois. J'aime ce spectacle de la nature; mais je déteste parce qu'il m'afflige, celui que m'offrent les habitations des paysans anglais. Quand je réfléchis que des écrivains politiques, plus passionnés que véridiques, ont osé prétendre que la condition de leurs paysans était préférable à celle de nos campagnards gentilhommes de l'Est, et lorsque j'aperçois leurs petites maisons sales, l'extérieur négligé et en désordre, entourées d'animaux se vautrant dans la boue, en souffrant du froid faute de lieu pour s'abriter; d'enfants vêtus de haillons, le

visage, les mains..... Cela me fait mal au cœur, et je frémis de colère contre les écrivains politiques.......

—Ah! ah! ah! mon cher, prends haleine ou je me sauve. Tu prends des airs de poète, d'orateur, de politique, de je ne sais quoi, moi. Cela te va mal, et tu as l'air d'un vrai fou. Depuis une heure je t'écoute, et je ne vois pas à quoi nous sert, nous ouvriers, de nous occuper de toutes ces folies; crois-moi, vivons sagement en dépensant notre argent pour les plaisirs, et laissons les grosses têtes du pays se disputer sur qui l'emporte en richesses, en savoir-vivre, en bienveillance et en sagesse, des habitants du Haut ou du Bas-Canada. Nos gens ont la palme, nous en sommes convaincus; que nous importe que les autres le soient; que ceux qui doutent fassent comme nous: qu'ils viennent l'apprendre à leurs dépens, là! Par ces idées cornues, que tu as toujours en tête, tu nous retiens ici à jaser de ce que nous savons trop bien, tandis que nous devrions être sur la route pour voir ce que nous ne connaissons pas.

—Où diable veux-tu m'entraîner?

—Au Cap Vincent, voir des français.

—Arrête un peu, que je consulte ma bourse; la paie d'hier soir n'a guère donné, et, comme tu le sais, le besoin avant le plaisir. Bravo! j'en ai assez. Au Cap Vincent, voir des français.... c'est ce qu'il me faut. Là des gens au beau langage...... et sur le chemin, un cheval pour faire passer mon spleen; je commence à m'anglifier.

—Pas mal. Allons, viens; un confrère nous accompagne.

Cela dit, nous jetons nos habits de travail de côté; oui, nos habits de travail; je ne rougis point de le dire, car comme l'a remarqué notre ancien confrère Franklin: "Un chat ganté n'attrape pas de souris." Nous les remplaçons par ceux du dimanche, et nous nous rendons chez un nègre, homme probe, possesseur de bons chevaux, et, ce qui me paraît remarquable, ayant des blancs à son service.

—Un bon cheval, et au Cap Vincent, crions-nous en arrivant à la porte de l'homme noir.

Au bout de cinq minutes nous nous arrangions le plus commodément possible dans un petit *cutter*, entre de mauvaises peaux de buffle; un moment après nous glissions sur le dos gelé du lac Ontario, et nous avions la hardiesse de nous comparer à des officiers publics en partie de plaisir, faisant toujours cette différence que nous dépensions de l'argent gagné honnêtement.

La ville et le fort Henry disparaissaient insensiblement derrière nous et nous eûmes bientôt atteint l'isle de Wolfe. Cette isle, qui a vingt-et-un milles de longueur sur sept de largeur, avait un intérêt particulier pour nous, comme étant le chemin que prennent les déserteurs de l'armée anglaise pour parvenir à la terre de la liberté. Cet intérêt s'explique facilement lorsqu'on sait que, depuis que le froid a applani les obstacles, en unissant, pour ainsi dire, par la glace, Kingston à la terre américaine, presque chaque soir de la semaine le canon d'alarme annonce aux habitants de la ville, en les tirant du sommeil, que des fuyards sont en route pour les Etats-Unis. Il n'est pas rare de voir, outre les déserteurs qui s'échappent un à un, des gardes entières, sergents en tête, déserter leurs postes, et des cavaliers, tout armés, reprendre leur liberté bride abattue. Le canon d'alarme donne l'éveil à une garde déguisée, postée sur l'isle pour arrêter les fuyards.

L'isle n'est presque pas habitée. Il y a seulement quelques bâtisses construites sur le chemin qui la traverse pour conduire au Cap Vincent. En passant entre deux rangées d'arbres et de broussailles, sur un beau chemin formé d'une légère couche de neige, il nous semblait voir derrière chaque taillis, chaque touffe de branches, quelques-uns de ces hommes, fatigués d'un long joug, avides de liberté, marchant furtivement à la pâle clarté de la lune, s'arrêtant de loin en loin et jetant un regard inquiet derrière eux tout en se mettant de la neige dans la bouche pour appaiser la soif excitée par une marche hâtée, puis tressaillant tout-à-coup à l'éclair du canon; sachant alors qu'on est en quête de

leurs pistes, ils redoublent d'ardeur et de prudence. Tout est là pour les stimuler: derrière eux les fers, la prison, l'exil; devant eux la liberté avec ses charmes divins; en avant, l'aigle prête à les recevoir sous ses ailes protectrices; en arrière, les léopards rugissant après cette proie qui leur échappe, et allongeant les griffes pour la ressaisir. Enfin, ils aperçoivent la ville américaine, font un dernier effort, franchissent la glace, et vont sécher leurs sueurs près d'un grand feu, à l'ombre de l'aigle et des étoiles qu'on voit sur l'enseigne de la première auberge au-delà de la ligne.

En arrivant nous-mêmes près de la terre américaine, nous ne pûmes retenir un élan de joie. L'air nous semblait plus pur, le soleil plus brillant, les forêts plus majestueuses; ceci n'était sans doute qu'un effet de notre imagination. Mais ce qui est très réel, c'est que le village de Gravel Point, où nous arrêtâmes quelques instans, situé sur le bord de l'eau, avec ses grands hôtels, ses auberges commodes, sa jolie petite chapelle et cette foule de sleighs chargés de provisions, allant porter la nourriture aux Kingstonniens, avait un air de vie, de prospérité dont ne jouissent pas les villages anglais. Un gouvernement ayant pour base l'appui du peuple, et l'autre celui des baïonnettes, ne sauraient produire les mêmes résultats. Nous eûmes lieu de nous convaincre de ce fait, en nous rendant au Cap Vincent, à deux milles de Gravel Point. Les nombreuses petites maisons neuves et riantes, écloses aux pieds des grands sapins; la satisfaction peinte sur la figure de leurs habitants; ces terres vierges dépouillées d'hier de leur parure sauvage, peuplées de troupeaux de moutons et de bœufs, en sont des preuves frappantes. Aussi la conviction nous gagnait-elle à chaque pas que nous faisions, nous qui avions visité les principaux établissements aux alentours de Kingston.

Après trois heures de marche nous atteignîmes enfin le village français, le but de notre voyage, à douze milles de notre point de départ. Ce village se compose d'une soixantaine de familles émigrées de France, et d'une vingtaine de

familles allemandes, établies sur une ligne droite qui s'étend de l'ouest à l'est. Leurs terres ne sont guères qu'ébauchées, cependant l'aisance paraît déjà habiter dans leurs maisons construites de pièces de bois posées les unes sur les autres. Tous les habitants que nous rencontrâmes, sur la route du village, nous saluèrent amicalement. Ces simples saluts d'hommes à la figure franche et bienveillante, commencèrent à nous rappeler les coutumes des campagnards du Bas-Canada. Ce n'était plus la rudesse de l'anglais, l'indifférence de l'américain; c'était la politesse française! Ayant parcouru l'espace d'un mille sur cette route, nous aperçûmes de loin un homme qu'à sa mise nous prenions pour un américain; arrivés près de lui nous arrêtons notre voiture, et nous lui demandons en anglais si nous étions éloignés du village français; il répondit que nous y étions précisément, et, reconnaissant aisément à notre langage que nous n'étions pas anglais, il nous dit:

—Vous venez du Canada, je pense; vous êtes canadiens, n'est-ce pas?

—Oui, monsieur, reprit l'un de nous, et nous venons visiter nos anciens frères les français.

—C'est bien à vous, mes jeunes messieurs; mais vous ne trouverez pas de gens riches pour vous recevoir; des cultivateurs, voilà tout.

—Aussi s'il y avait des gens riches dans votre village, ajoutai-je, nous nous garderions bien de nous y adresser, car nous pensons que de pauvres ouvriers sont toujours mal venus chez eux. Mais nous trouverons au moins à dîner, n'est-ce pas?

—Ah! pour cela, il n'y a pas d'auberge dans notre village, mais à chaque maison l'on vous servira ce qu'il y a de meilleur. Tenez, voici des petits français qui vous conduiront où vous voudrez aller.

—Merci, monsieur.

Et à ce moment, trois petits garçons à la coiffure américaine, passaient près de nous en nous saluant. Nous leur

offrîmes de s'asseoir dans notre *cutter*, ce qu'ils refusèrent d'abord et acceptèrent ensuite.

—Eh bien, mes jeunes messieurs, est-ce que l'on peut se procurer à manger dans votre village? demanda l'un de nous.

—Peut-être chez nous, dit timidement le plus jeune.

—Ton papa voudra-t-il bien nous recevoir? ajouta mon second compagnon.

—Ah! il n'y a pas de doute que vous serez bien reçus, reprit l'enfant. Si vous voulez monter ce petit sentier, il conduit à notre demeure, là sur le côteau.

Nous montâmes le sentier. Arrivés à la porte de la maison, un jeune homme, à la chevelure blonde, aux manières affables, vint nous recevoir, et nous offrait des siéges près d'un grand feu, tandis que les trois enfants s'occupaient de notre cheval; l'un le dételait, le faisait entrer dans l'étable, et les autres s'empressaient de lui apporter du foin, de l'avoine et de l'eau. Nous pensions être, par le bon accueil qu'on nous faisait, chez nos hospitaliers cultivateurs canadiens. Il fallut nous adresser ailleurs pour ce que nous cherchions, le maître et la maîtresse du logis étant absents. Le petit garçon qui nous avait amenés à la maison de son père, tout peiné de ce qu'il n'était pas chez lui, nous conduisit à la porte voisine. Nous y fûmes reçus avec la même politesse.

L'intérieur de cette maison, occupée par un jeune homme, sa femme et un vieillard, était d'une grande propreté, quoique pauvre et formée d'une seule pièce. A une extrémité de la chambre l'on voyait deux lits et quelques siéges, à l'autre une vaste cheminée, dans laquelle de gros morceaux de bois laissaient échapper une flamme vive et pétillante. L'on ne fait pas usage de poêles dans ce village, même dans les plus grands froids. Près du feu le vieillard à la figure vénérable, aux cheveux blancs, assis sur un banc, lisait les paraboles du père Bonaventure. Au milieu du logis, une longue table, dont la blancheur ressortait à la lueur du feu, dans la demi-obscurité qui régnait dans cette habitation,

venant de la petitesse des fenêtres. Sur de petites planches clouées au mur, la vaisselle du ménage, de petits ustensils d'agriculture et quelques livres. Tant il est vrai que l'on rencontre rarement un français, si pauvre qu'il soit, qui ne possède pas plusieurs volumes ; la lecture est une si bonne compagnie dans la misère !

Après le repas, qui se composait de l'omelette au lard, et de bon pain fait par la femme de la maison, nous nous rapprochâmes du foyer, près du vieillard ; la jeune femme et son mari vinrent remplir le cercle. Alors le jeune homme nous apprit que la pénurie d'ouvrage les avait forcés d'émigrer de France en Amérique ; plusieurs familles s'étant jointes à eux, ils avaient résolu de former une petite colonie, et de cultiver la terre ; il nous dit aussi qu'ils avaient payé leurs terres trois piastres l'acre.

—Ne pensez-vous pas retourner en France, avant la fin de vos jours ? demandai-je au vieillard.

—Non, monsieur, jamais je ne reverrai la belle France. Jamais !...... murmura-t-il en baissant la tête et en fermant le livre qu'il tenait à la main.

—Mais, ne vous serait-il pas possible......?

—Non, jeune homme, les fonds manquent ; nous avons acheté ces terres, nous les défrichons et nous vivons très pauvrement ; pour moi je perds l'espoir de revoir mon pays. Cependant, j'ai une douce consolation : je veux établir mes enfants ! Lorsque, jeune comme vous, je suivis l'empereur en Espagne...... vous avez sans doute entendu parler de l'empereur Napoléon ?

—Oh oui ! souvent.

—Le monde entier le connaît, lui ! reprit le vieillard. Eh bien ! lorsque je partis du pays, lorsque je fus en Espagne, je ne pensais jamais retourner dans ma patrie. Malgré les boulets et la fatigue, je revins. 1815 me remit tristement libre...... les anglais en France...... l'empereur prisonnier !......, J'errai longtemps sans savoir que faire ; enfin je réalisai autant de francs que possible, je fis voile, je vins

en Amérique. Ici j'ai perdu tout espoir...... je ne reverrai plus la France!...... et son corps est aux Invalides!...... je ne l'ai jamais tant aimé!...... je mourrai dans ces bois...... je suis dans ma tombe!

La figure du vieillard qui s'était animée en parlant de la France, de l'empereur et de l'Espagne, devint subitement pâle, lorsqu'il laissa échapper ces dernières phrases entrecoupées par de longs soupirs. Voyant que je réveillais inutilement de tristes émotions dans son âme, je changeai le sujet de la conversation, et demandai s'ils avaient une école pour leurs enfants et une église pour la pratique des devoirs religieux; le jeune homme me répondit avec affabilité:

—Pour une église, nous n'en avons point; nous avons une petite chapelle, pauvre comme nous, où un prêtre vient tous les quinze jours célébrer la messe, et nous faire le sermon dans notre langue. L'école que les enfants du village fréquentent est située à un mille d'ici; c'est une école américaine; nous n'avons pas de maître français. Il y aurait de quoi vous amuser, si nous vous racontions tous les embarras que nous avons eus, les premières années de notre établissement dans ces lieux......

—Oui, interrompit la femme, placés que nous étions entre des américains et des allemands qui ne nous comprenaient pas. A présent nous nous entendons un peu mieux. Nos jeunes gens lisent, écrivent et parlent tous l'anglais.

—Si bien que nous les prenions pour des américains, remarqua un de mes confrères.

—Ah! ils en ont tout l'air, reprit la femme, la mise, le langage, et un peu du caractère, dit-elle en riant.

Alors ces bonnes gens s'informèrent longuement du Bas-Canada. Ils apprirent avec plaisir les efforts que faisait le peuple pour conserver sa langue et ses coutumes françaises.

—Puissent-ils toujours être unis, dit le vieillard; des soldats marchant à rang serrés sont difficiles à vaincre. Qu'est

devenu Papineau, son nom est odieux aux Canadiens, nous a-t-on dit?

—Il est réfugié à Paris, monsieur, répondis-je; mais il est loin d'être haï parmi les Canadiens; seulement, nous ne pouvons nous expliquer sa conduite équivoque aux derniers jours de sa popularité.

Après quelques autres explications que nous donnâmes à nos hôtes sur la politique du Bas-Canada, ils regrettèrent, avec nous, l'exil de l'homme dont les cheveux ont blanchi à la défense des droits de ses compatriotes, souffrant pour avoir trop aimé son pays, et dont la seule faute est d'avoir cherché à avancer l'heure qui doit, tôt ou tard, donner la liberté au Canada. L'oppression ne peut durer qu'un jour; et la liberté, fille de Dieu, est la récompense promise aux peuples martyrs.

Enfin, il fallut nous séparer de ces bons et hospitaliers français, pour aller nous rebloquer dans l'affreux Kingston. Ayant offert paiement pour notre repas, on nous dit que l'on était satisfait d'avoir pu nous servir, et l'on refusa notre argent. Tel est aussi un trait caractéristique de nos campagnards: ils en ont sans doute hérité de nos premiers pères, les français.

Nous nous remîmes en chemin; sur notre route, nous donnâmes mille malédictions aux voitures de nos améliorés frères du Haut-Canada, et louangeâmes, exagérément peut-être, les spacieuses carrioles des arriérés Québécois, qui ont le bon sens de se servir de voitures dans lesquelles on peut voyager sans crainte de se briser l'épine dorsale, ou, pis encore, de se tordre le cou. Ces attelages de travers vous envoient tout droit, la tête première, vous récréer au fin fond des fossés, lorsqu'ils se rencontrent sous le patin gauche, et que la providence n'a pas eu la précaution de les combler de neige. O expérience! tu vaux mieux que dix colonnes de journaux pour apprendre à connaître la valeur des choses!

J. HUSTON.

1843.

BONHEUR N'A QU'UN JOUR.

Des jours sereins voyant poindre l'aurore,
Levons enfin nos fronts insoucieux :
Pour l'an nouveau, frères, chômons encore
Comme autrefois chomèrent nos aïeux :
Longtemps sans doute ont dû couler nos larmes ;
Mais le bonheur apparaît à son tour.
Empressons-nous d'en savourer les charmes :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Quand de nos maux le triste et long cortége
Vint d'Albion désenchanter ces bords,
Nous n'avions foi qu'au ciel où Dieu protége,
Détenant l'urne où s'agitent les sorts.
Mais, las d'attendre et de courber nos têtes,
L'espoir déjà fuyait notre séjour,
Et nous disions en regrettant nos fêtes :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Puis est venu l'homme de la justice (1).
Dont le bras fort nous releva soudain,
Et qui toujours, sans qu'on le rapetisse,
Souffre avec gloire un injuste dédain.
Nos ennemis que sa fermeté brave,
N'osant se faire humbles valets de cour,
Disent aussi, ne foulant plus l'esclave :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Et, dévorés d'une colère étrange,
Ils veulent tous que, Bagot renversé,
Vienne un tyran qui nous frappe et les venge
En évoquant l'esclavage passé.
Mais se taisant à leur clameur stérile,
Au lieu de fers il fit des lois d'amour.
Eux seuls diront dans leur fougue inutile :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Non, non, la mort n'étendra point son ombre
Sur les projets du consul bienfaisant,
—Car le ciel aime à balancer le nombre
Des hommes vils, repus d'or et de sang.—

Sir Charles Bagot.

Au Canada longtemps puisse-t-il vivre !
Et que nos voix le chantant tour-à-tour,
Ne disent plus, quand sa main nous délivre :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

Que notre joie accueille cette année
Comme un espoir de meilleur avenir ;
De nos plaisirs qu'elle soit couronnée ;
Et puissions-nous oublier de gémir !
En gais couplets rendant notre allégresse,
Chômons le temps, le temps même est si court !
Et renonçons au refrain de tristesse :
Souvent, hélas ! le bonheur n'a qu'un jour.

En nos destins malheureux ou prospères,
N'oublions pas qu'un arrêt inhumain
Au lieu d'exil enchaîne encor nos frères.
Que la pitié les console en chemin !
De leur pardon si le moment arrive,
Du moins rendons le poids d'exil moins lourd ;
Car, chaque soir, ils pleurent sur la rive...
Pour eux, hélas ! le bonheur n'eut qu'un jour.

F. M. Derome.

1841.

SUR LA CONVALESCENCE DE SIR C. BAGOT.

Nos vœux sont exaucés... il vivra donc encore
Celui que tout un peuple, à juste titre, adore,
Celui qui parmi nous a ramené la paix
Et nous en fait déjà goûter les doux bienfaits...

Muses du Canada, bannissez la tristesse,
Accourrez partager la commune allégresse !
Vos lyres trop longtemps pendantes aux cyprès,
Hélas ! ont soupiré de trop justes regrets.
Malgré vous suspendant vos courses boccagères,
N'osant vous confier aux échos solitaires,
Dans le silence seul épanchant vos douleurs,
Pour raconter nos maux vous n'aviez que des pleurs !
Ainsi toujours en proie à nouvelles alarmes,
Rien ne pouvait tarir la source de vos larmes.

Mais pourquoi rappeler ce triste souvenir,
Alors que tout sourit de bonheur, de plaisir;
Que la patrie heureuse a repris sa guirlande,
Vient aux pieds de Bagot en déposer l'offrande?
Vous, reprenez aussi vos aimables festons,
De lauriers et de fleurs, osez ceindre vos fronts;
Que la reconnaissance aujourd'hui vous inspire,
Venez chanter Bagot et son heureux empire.

Touché de nos malheurs, fatigué de nos vœux,
Le ciel sur ce pays abaisse enfin les yeux.
Il l'a régénéré dans l'ordre de la grâce;
Dans l'ordre politique il ouvre aussi la trace
Qui doit nous ramener la justice et la paix,
Voulant qu'un même nœud, qu'une même couronne
Enlace pour toujours et l'autel et le trône.
Quelle réforme,... ô ciel! quel abîme à combler!
Peuple trop malheureux! oses-tu l'espérer,
Toi qui toujours en proie à mille et mille alarmes,
Te sustentes d'un pain tout pétri de tes larmes;
Qui gisant accablé sous le poids du malheur,
N'oses lever les yeux, demander un sauveur.
Oui! Nation captive aux bords de Babylone!
Espère... ton salut arrive... l'heure sonne!
De ta lyre assoupie ose éveiller l'accent,
En faire retentir les bords du Saint-Laurent!
Trop longtemps à ses flots tu vins mêler tes larmes,
C'en est fait, embelli de ses antiques charmes,
Vois-le se transformer en un fleuve d'oubli,
Souvenir du passé s'y perdre enseveli!...
Le ciel touche le cœur de notre jeune reine;
Lui qui la fait partout régner en souveraine,
Il veut que des méchants déjouant les complots,
Sa main vienne briser la chaîne de nos maux;
Que digne de son nom, quand son souffle l'inspire,
Elle nous fasse aimer, vénérer son empire;
Qu'elle retrouve en nous, en nous comme autrefois,
Un peuple tout loyal, mais jaloux de ses droits.
Le ciel s'est déclaré, bientôt l'auguste reine
Cède à l'impulsion, au penchant qui l'entraîne.
Accoutumée à l'art de faire des heureux,
Peut-elle repousser nos soupirs et nos vœux,
Méconnaître du ciel cette voix si puissante
Qui lui dit: "Reine, sois équitable et clémente!

C'est par là que tu dois faire adorer ton nom,
A ta couronne encore ajouter un fleuron."
Pour répondre aux élans de son cœur magnanime,
Pour fermer sous nos pas le plus profond abîme,
Victoria fait choix d'un homme dont le nom
Garantit le succès de sa haute mission.
Soudain, il a compris sa digne souveraine,
Il ne se berce point d'une espérance vaine.
Plein d'espoir, il s'arrache à ses nobles foyers
Pour porter le bonheur sur des bords étrangers,
Pour ramener la paix, la justice avec elle,
Chez un peuple égaré... mais demeuré fidèle!
Heureux d'aller combler l'abîme de nos maux,
Bagot impatient s'élance sur les flots.
Quand le ciel est pour nous, qu'il veille sur sa tête,
Qu'il enchaîne pour lui les autans, la tempête;
Qu'il va d'un peuple entier améliorer le sort,
Craindrait-il de ne pas arriver à bon port!
Aussi bientôt vainqueur des vents et des orages,
Il est sous notre ciel... il foule nos rivages;
Nos rivages couverts de nuages, de deuil;
La mer n'eut point pour lui de plus terrible écueil.
Il en triomphera... le ciel le favorise;
Conciliation—Justice est sa devise.
Peuple, cours au devant de ton libérateur!
Tu recules.....pourquoi? d'où vient cette froideur?
Le jour qui sur nos bords amène sa présence
Est un jour de triomphe et de réjouissance;
Toi, tu le convertis, hélas! en jour de deuil.
L'indifférence seule signale ton accueil!
Insensible au spectacle, insensible à la joie
Qui, si pompeusement, sous tes yeux se déploie,
Tu restes solitaire au sein de tes foyers
En proie à tes soucis, à tes sombres pensers.
Bagot de ton absence et s'afflige et s'étonne...
Il te voit à l'écart... et son cœur te pardonne.
Habitant d'une terre encor teinte de sang,
Et naguères soumise au sceptre d'un tyran,
Tu ne peux dans ton cœur fixer la confiance,
Ni, relevant ton front, sourire à l'espérance.
Ah! trop souvent déçu ton espoir s'est éteint;
Sous le poids du malheur ton cœur palpite et craint!

Bagot a deviné la froide indifférence;
Mais il veut que, bientôt, sous sa douce influence,
Rappelant ton espoir, déposant ta frayeur,
Tu retrouves en lui ton père, ton sauveur.
Un astre bienfaisant a brillé sur sa tête.
Et le calme bientôt succède à la tempête.
Chacun, avec transport, y fixe ses regards.
L'allégresse, l'espoir naissent de toutes parts!
Bagot s'est prononcé... sous son heureux auspice
Apparaissent soudain la paix et la justice;
La discorde en fureur dans son antre s'enfuit,
Le jour le plus brillant a remplacé la nuit!
Mais à la fois, c'est trop de bonheur et de joie,
A de nouveaux soucis la patrie est en proie:
Pour faire apprécier, regretter à jamais
De si douces faveurs, de si rares bienfaits,
Le ciel frappe soudain, au seuil de sa carrière,
Notre libérateur, notre ami, notre père;
Ses jours sont menacés... s'il succombe... malheur!
Avec lui va s'éteindre aussi notre bonheur.
Déjà de tous les cœurs il fesait la conquête;
Et la faulx de la mort vient planer sur sa tête!
C'en est fait, succombant à ce malheur nouveau,
La patrie est en pleurs; la cité, le hameau
Désolés tour-à-tour, le front dans la poussière,
Font monter vers le ciel l'encens de la prière;
Pour prolonger des jours si chers, si précieux,
Les autels sont chargés de suppliques, de vœux.
O Dieu! dans ta bonté conjure cet orage!
Ne vas pas, en un jour, détruire ton ouvrage,
Ou rouvrir sous nos pas cet abîme de maux,
Dont ta miséricorde avait fermé les sceaux.
Peuple reconnaissant, souris à l'espérance!
Ta piété, ton zèle au ciel font violence.
Tes vœux sont exaucés! nouvel Ezéchias,
Bagot est rappelé des portes du trépas,
Pour perfectionner son magnifique ouvrage,
Pour cueillir les lauriers d'un héros et d'un sage.

O peuple canadien! si chrétien, si loyal!
Ta sensibilité te laisse sans rival.
Après avoir montré tant de sollicitude,
Ah! pourrais-tu bien là borner ta gratitude?

Et sensible au bonheur que ta reine t'a fait,
En jouir, oublier l'auteur de ce bienfait ?
Non ! cédant au transport, au penchant qui t'entraîne,
Tu chériras bien plus ta jeune souveraine
Qui s'avance vers toi, l'olivier à la main,
Pour te rendre tes droits, assurer ton destin.
Jaloux d'appartenir à cette reine illustre,
Ton dévoûment saura donner un nouveau lustre
Au sceptre qui vers toi s'incline avec douceur.
Pour l'honneur d'Albion et pour notre bonheur
A son glorieux règne à l'envi tout conspire.
Déjà son nom porté jusqu'au céleste empire
Où flottent triomphants ses nobles étendards.
Fait pâlir le Chinois devant les Léopards ;
Il retire tremblant sa barbare phalange ;
Albion fait la loi sur les rives du Gange.
Vous donc, peuples jaloux de ces faits glorieux,
Qui, dans vos préjugés, peut-être dans vos vœux,
Prophétisiez déjà la chute de son trône,
Contemplez quelle gloire aujourd'hui l'environne !
Que peuvent contre lui vos sinistres complots ?
Rocher inébranlable assis au sein des flots,
Pour le frapper la vague arrive menaçante,
Et recule d'effroi dans sa rage impuissante !
Lorsque tant de succès parmi les nations
Viennent de sa couronne embellir les fleurons,
Son éclat reflété sur notre heureux rivage,
Devra nous faire aimer et chérir davantage
La chaîne qui nous lie à la fille des rois,
Dont la voix aujourd'hui sanctionne nos droits.
Que son nom qui s'inscrit au temple de la gloire
Se grave dans nos cœurs et dans notre mémoire !

PIERRE LAVIOLETTE.

1843.

SOUVENIRS ET REGRETS.

Oui, je l'aime ce temps, où par un doux prestige,
Un être féminin me donnait le vertige ;
Où d'un blanc vêtement le frôlement soyeux
Me faisait tressaillir et me rendait heureux.

Qu'ils sont doux, ces instants d'un aimable délire,
Où l'on puise l'amour dans un tendre sourire;
Où le charme enivrant d'un regard enchanteur
Porte dans tous les sens le trouble et le bonheur!
Hélas! dans son printemps, quand plein de confiance
L'homme vit de plaisirs, de rêves, d'espérance,
Son bonheur est réel, et toujours le désir
Le lui montre de loin, dans un autre avenir.
Une amoureuse ardeur s'empare de son âme,
Son cœur est embrâsé de la plus pure flamme:
Le reste disparaît et dans tout l'univers
Il ne voit que l'objet qui le tient dans ses fers.
Bientôt le tendre aveu d'une bouche adorée
Vient sceller l'union qu'il a tant désirée.
Il va donc être heureux et savourer en paix
Les douceurs d'un amour qui comble ses souhaits?
...Non; le cœur des mortels est un vaste incendie;
Tout lui sert d'aliment: rien ne le rassasie.
S'il poursuit un objet qu'il aime avec ardeur,
A parvenir au but il met tout son bonheur.
Mais, si le ciel enfin, couronnant sa constance,
Daigne réaliser sa plus chère espérance,
Ce fantôme brillant, si longtemps convoité,
Perd bientôt tout son prix, avec sa nouveauté.
Si quelque malheureux, par un triste partage,
Reçoit du feu sacré le fatal avantage;
Si, fidèle à l'objet de ses premiers amours,
Ce qu'il aime une fois, il l'aime pour toujours;
S'il place son espoir et le but de sa vie
Dans les félicités d'une union chérie,
Il savoure à long traits l'ineffable douceur
De ne faire, entre deux, qu'un seul et même cœur.
Mais, hélas! trop souvent la rude destinée
Rompt, de sa main de fer, la chaîne fortunée,
Et de tant de bonheur, d'amour et d'avenir,
Il reste au malheureux.,. un triste souvenir!
J'ai vidé cette coupe et goûté tous ses charmes:
Mais, hélas! dans le fond, ce n'était que des larmes!
J'avais conquis l'amour d'un cœur qui comprenait
La douce et sainte ardeur du feu qui m'animait.
Même âme, même goût des pures jouissances,
Mêmes illusions de douces espérances

Nous avaient fait rêver à des jours fortunés;
Comme si pour cela les hommes étaient nés!
De même un jeune enfant, au bord d'un précipice,
Se joue avec les fleurs qui cachent l'orifice.
Le reveil fut terrible, et le sort en courroux
Vint, avec un cercueil, briser des nœuds si doux.
Vous qui avez connu le bonheur de la vie,
Vous à qui les doux noms d'amour, de sympathie,
Par un doux souvenir, font palpiter le cœur,
Vos larmes couleront sur un pareil malheur.
Voyez ce lierre antique, lié dès son enfance
A l'ormeau dont la tête abrita sa croissance:
La beauté de sa tige et ses rameaux nombreux
Prouvent combien jadis il était vigoureux.
Aujourd'hui, sans couleur, sans force et sans feuillage,
Du malheur et du deuil il est la triste image.
Atteint dans sa racine et percé jusqu'au cœur,
L'orme, son seul appui, se fana dans sa fleur.
Dès lors son compagnon, sans force et sans verdure,
Dépérit chaque jour et perdit sa parure.
Ainsi l'infortuné qui bâtit son bonheur
Sur l'amour dévoué d'un noble et tendre cœur;
Si le cruel trépas vient, de sa main traîtresse,
Lui ravir tout-à-coup l'objet de sa tendresse,
Comme le pauvre lierre, en perdant son appui,
Il dépérit, il souffre et languit comme lui.
Ah! plaignez le malheur, la détresse cruelle
Du malheureux qui perd sa compagne fidèle.
Pour lui plus de bonheur, de plaisir, ni d'amour;
Repos, ami, fortune, il perd tout en un jour.
Le monde et ses honneurs, la nature et ses charmes,
Il voit tout à travers du voile de ses larmes.
Mais il souffre surtout si la main du malheur
Vient à le retenir sur un lit de douleur.
Il se rappelle alors la douce sympathie
Et les soins si touchants de sa fidèle amie.
Son cœur la voit encore, avec sa douce main,
Relevant le duvet qui rechauffait son sein;
Et ses regards, tombant sur des mains mercenaires,
Se gonflent de douleur et de larmes amères.
Oui, malheur à celui qui connut le bonheur
" De ne faire, entre deux, qu'un seul et même cœur!"

Si le ciel lui ravit le charme de sa vie,
Il passe son printemps à pleurer son amie ;
Et si le temps enfin, ce vieux consolateur,
Vient, de sa longue main, adoucir sa douleur,
Si son cœur, aussi neuf qu'aux jours de sa jeunesse,
Cherche amour pour amour, tendresse pour tendresse,
Il doit se contenter du désir d'être heureux :
Comme si, "pour aimer, on n'était jamais vieux."

N. D. J. Jeaumenne.

1843.

UNE PAGE SUR L'HISTOIRE DU CANADA.

De la Grèce et de Rome interrogeant l'histoire,
Un autre chantera leurs héros et leurs Dieux ;
De leurs combats fameux il redira la gloire,
Moi, je vais chanter mes aïeux.

Du riant St. Laurent la rive fortunée,
Nos forêts et nos monts, nos vallons et nos bois,
Notre douce patrie un jour sera chantée
Par une plus puissante voix.

Un jour, Canadien, la prompte renommée
Et ses cent voix diront ton nom à l'univers.
Pour moi, pauvre rimeur, ton histoire ignorée
Fera le sujet de mes vers.

Que me font les Troyens et leurs guerres sanglantes,
Et la haine des Grecs assiégeant leurs remparts ?
Que me font des cités les ruines fumantes,
Sous les monuments des Césars ?

Des noms moins renommés, moins vantés des poètes,
Mais aussi glorieux, embelliront mes chants.
Pour être grand faut-il avoir fait des conquêtes ?
Et vaincu des peuples puissants ?

Réveillez-vous, héros ! sortez de la poussière
Où vous dormez en paix, le front ceint de laurier.
Mais quel regard puissant !.... quelle démarche fière !
Est-ce toi, généreux Cartier ?

Oui, c'est lui, ce héros qui, désertant la France,
Pour fonder un état sur un sol inconnu,
Lassa des éléments la rage et la constance
Par sa magnanime vertu.

C'est ce preux qui, rempli d'un courage héroïque,
Sachant à la victoire arracher le succès,
Fonda par sa valeur sur le sol d'Amérique,
Un pays peuplé de Français.

Champlain, de Monts, Tracy, Pontgrave, Robervalle,
Noms fameux, vous serez célébrés tour-à-tour;
Mais il est un guerrier que nul autre n'égale,
C'est le magnanime Latour.

Peu sensible aux combats que lui livre son père,
Qui le voit sans pitié rebuter son espoir,
Il refuse les dons et l'or de l'Angleterre
Pour n'écouter que son devoir.

Qu'il est grand, ton courage, immortelle héroïne,
Verchères, tu bravas les Hurons et leurs traits;
Et fidèle à l'honneur de ta noble origine,
Ta valeur sauva les Français.

Honneur aux fondateurs de ces cités naissantes,
Trois-Rivières, Québec, la jeune Hochelaga!
Dirai-je les combats et les guerres sanglantes
Des Indiens du Canada?

Le ciel aime à bénir cette terre chérie,
Tout prospère, et Montcalm voit renaître la paix;
Mais la riche Albion a vu d'un œil d'envie
Ses victoires et ses succès.

Québec est le témoin d'une lutte sanglante,
La fortune longtemps partage les succès,
Mais sur la fin du jour la victoire inconstante
A fait triompher les Anglais.

Par un noble trépas Montcalm finit sa vie,
C'en est déjà fait d'eux les Français sont battus.
Québec passe au pouvoir de l'armée ennemie
Avec ses habitants vaincus.

J. T. Loranger (1).

(1) M. Loranger est avocat au barreau de Montréal.

1843.

LE POISSON D'AVRIL.

Prends garde, jeune fille, aux yeux doux et coquets,
Aux amants inconstants, aux argus indiscrets :
Car le frêlon, vois-tu, vole à l'abeille
Son miel,
Et puis l'amant qui te parle à l'oreille
Du ciel,
Pour mieux voiler sa mondaine inconstance,
Et mettre ton cœur en péril,
Médite de troquer ton beau lys d'innocence
Contre un poisson d'avril.

Epoux, qui vous aimez, conservez bien vos feux,
L'amour, durant l'hymen, est souvent soucieux ;
Dans le beau temps, il faut un peu d'orage
Au ciel,
Et l'on n'a pas toujours dans le ménage
Du miel.
On savoure par fois des délices d'ivresse,
Mais Cupidon retraite-t-il,
On n'a plus dans la bouche un seul mot de tendresse :
L'amour est un poisson d'avril.

Vous tous, qui comptez trop sur le temps à venir,
Qu'entourent les amis, vivez dans le plaisir,
Heureux frêlons, qui volez à l'abeille
Son miel,
Venez, je veux vous parler à l'oreille
Sans fiel :
Ah ! ménagez le temps et la fortune,
Le plaisir, ce poison subtil,
Vous mènera tout droit au chemin d'infortune :
C'est un ancien poisson d'avril.

Avares, qui courez après l'argent et l'or,
Qui grossissez sans cesse un futile trésor,
Sans que jamais le pauvre, la patrie,
Le ciel
N'ait sa part du lingot, ah ! votre vie
De miel

Vous mènera tout droit chez Proserpine
Où je vous envoie en exil!
Songez, vilains, fesant maigre cuisine,
Qu'enfer est un mauvais poisson d'avril.

Torys, qui tourmentez vos frères canadiens,
Qui pillez leurs trésors et ravissez leurs biens,
Qui maudissez Bagot qui trop vous donne
De fiel,
Enfants gâtés un jour, par votre bonne
De miel,
Vous reniez ministres responsables:
Ogden, cet aimable alguazil,
Ce roi Petaud déchu de tant misérables,
Vous reste pour poisson d'avril!

Errant en vagabond, politique Cain
Qui grossit ses trésors du sang de l'orphelin,
A lord Stanley tant qu'il peut il inspire
Du fiel,
Ah! s'il pouvait trouver dans son martyre
Du miel,
Replacer au pouvoir la canaille déchue
Et trouver en dédale encore un bout du fil...
Mais, voyez, il viendra de l'officielle rue (1).
En vrai poisson d'avril!

J. G. Barthe.

1843.

UNE LEÇON.

Guillot, armé d'un gros tronc de sarment,
Emoustillait sa femme un jour de fête;
On court au bruit.—Eh! voisin, doucement,
Tu vas lui rompre ou les reins ou la tête!
—Depuis vingt ans, ami, je lui répète
De l'alphabet deux lettres seulement,
Mais point ne veut en meubler sa mémoire.
—Parbleu! compère, il est donc décidé
Que ces lettres sont du grimoire?
—Eh! non, morgué, ces lettres sont C D.

D. B. Viger.

(1) Downing Street.

1843.

LE RÈGNE DU JUSTE.

Assez longtemps régna l'ange du crime,
Tremblant et pâle il recule d'horreur;
En maudissant il a vu sa victime
Se relever forte après le malheur!
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Assez longtemps le sceptre tyrannique
Pésa sur toi, le martyr du pouvoir;
Un jour paraît où la pensée inique
Tombe et se brise à l'aspect du devoir!...
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Le mal fut fait, il en reste des traces,
Mais comme l'ombre elles disparaîtront;
De l'ennemi les jalouses menaces
N'ajouteront que la honte à son front.
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Gloire à Bagot, dont la mâle énergie
Sut ramener l'aurore de beaux jours!
Puisse le ciel, en prolongeant sa vie,
De douces fleurs en parsemer le cours!
O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

Mais une larme a coulé sur ma lyre,...
Chargés de fer gémissent des absents!...
O mon pays! puissé-je bientôt dire:
" Noble pardon inspire mes accents."

O ma patrie!
Terre chérie!
Repose en paix,
Ton ciel sera beau désormais.

P. Petitclair.

1843.

LE BAL.

Que le bal est joyeux! vois ces nombreux quadrilles;
Le plaisir fait briller ces yeux de jeunes filles,
Anime tous leurs pas, rit dans toutes les fleurs:
Partout, papillon frais, il vole, il se repose;
Il pare la danseuse à la peau blanche et rose
De ses plus riantes couleurs.

J'aime ce bal avec son lustre aux mille flammes,
Ses bijoux, ses parfums, ses folles jeunes femmes,
Qui froissent leurs tissus dans un rapide élan;
Leur bonheur enfantin, frêle et léger comme elles,
Et dans un coup d'archet, dans leurs gazes nouvelles,
Dans les nuances d'un ruban.

Les vois-tu balancer leurs plumes, leurs dentelles;
Sourire à ces miroirs qui les montrent si belles;
Puis dans un cercle étroit, où la foule survient,
Former les pas divers de leur danse rapide,
Pesant sur le parquet comme un oiseau timide
Sur la branche qui le soutient.

Mais l'orchestre se tait, et chaque jeune fille
Marche alors vers le banc de velours où l'or brille,
Fait un léger salut, et quitte son danseur;
Puis implore un peu d'air de l'éventail docile,
Qui s'agite semblable à la feuille mobile
Qu'on voit frémir près d'une fleur.

Le salon resplendit de saphir, de topaze,
Et cent femmes lui font un vêtement de gaze;
Tout est satin rubans, guirlandes et joyaux:
Partout sur des fronts blancs et moites on admire
Ces bouquets toujours frais, qui jamais n'ont vu luire
D'autres soleils que des flambeaux.

Mais l'orchestre résonne, et le cercle s'envole :
La galoppe ! oh ! vois donc la fantasque, la folle,
Bondir toute joyeuse, et dans ces tours adroits,
Traverser les salons au gré de son caprice ;
La voilà qui s'élance, et court, et vole, et glisse,
Et tourne sans ordre et sans lois.

Viens, l'huile brûle encor dans les lampes d'albâtre ;
Dansons, mais un rayon à la lueur blanchâtre
Glisse sur le parquet, sur les rideaux soyeux :
Tout effrayés du jour les quadrilles finissent ;
Dans les flambeaux dorés les lumières pâlissent
Comme les étoiles aux cieux.

Il faut partir ! Voici que les pâles danseuses
Jettent sur leurs cols nuds les écharpes moëlleuses ;
Puis, lançant tristement un coup d'œil aux miroirs,
Posent les shals épais sur leurs fraîches parures,
Et les amples manteaux tout couverts de rayures,
Avec les boas longs et noirs.

Nous allons le quitter, ce bal, mais son image
Va nous suivre du moins comme dans un nuage :
Ces femmes aux pieds fins, ces danseurs passagers,
Pendant notre sommeil fécond en doux mensonges,
Riant et voltigeant, vont passer dans nos songes,
Comme les fantômes légers.

A. S.

1843.

PLAINTES... VŒUX... ESPOIR

DES EXILÉS POLITIQUES.

Malheureux ! ah ! nos plaintes sont vaines,
Nulle main ne vient sécher nos pleurs !
Frémissant au seul bruit de nos chaînes,
Quel écho redirait nos malheurs ?
Pour un crime, effacé par nos larmes,
Nous avons perdu la liberté ;
Et ce site eût-il les plus doux charmes,
C'est notre exil, qu'importe sa beauté ?

Nos regards tournés vers la patrie
Ne sauraient fixer d'autres objets ;
Et toujours son image chérie,
En fuyant excite nos regrets.
O soleil ! prodigue ta lumière,
Vainement sur nos têtes tu luis !
Il fait sombre à la terre étrangère,
Nos plus beaux jours sont d'éternelles nuits.

Les saisons en vain se renouvellent,
Nos printemps sont changés en hivers ;
Les oiseaux par leurs chants nous appellent,
Nous restons sourds à tous leurs concerts.
Le spectacle offert par la nature
Semble, hélas ! aggraver nos malheurs ;
Seul attrait ! au ruisseau qui murmure
Il nous est doux d'aller mêler nos pleurs.

Nous pourrions nous consoler encore
S'il était un terme à ce malheur ;
Chaque jour nous saluerions l'aurore
Qui viendrait hâter notre bonheur.
Vain espoir ! trop cruelle souffrance !
O ! martyre, hélas ! toujours nouveau !
Si pour nous il est quelque espérance,
Cette espérance erre autour d'un tombeau !

Loin de toi, douce, aimable patrie,
C'en est fait, il faut vivre et mourir !
Pour charmer le deuil de notre vie,
Il nous reste au moins ton souvenir.
Souvenir... triste et dernier partage !
C'est lui seul, lui qui nous fait mourir ;
Avec nous, terre de l'esclavage,
Puisse ton sein bientôt l'ensevelir !

Quelle voix soudain se fait entendre ?
Son écho retentit dans nos cœurs.
Doux espoir ! pourrions-nous nous méprendre,
Elle a dit : séchez, séchez vos pleurs...
Du malheur victimes passagères,
Dieu pour vous a des soins paternels ;
Vous verrez les foyers de vos pères...
Vous bénirez ses décrets éternels...

O bonheur! douce vicissitude!
Est-ce un songe abusant notre cœur?
Voudrait-on de notre gratitude,
En jouant, sonder la profondeur?
Non! croyons à des jours plus prospères,
L'espérance est rentrée en nos cœurs;
Le deuil fuit, nos chaînes plus légères
Ont de l'exil adouci les rigueurs!

O Bagot! toi que notre patrie
A nommé son père, son sauveur;
Dans l'exil notre vie est flétrie,
Toi seul peux lui rendre sa fraîcheur.
Tendres fils, épouses éplorées,
Bons amis, tous nous tendent les bras...
Dans tes mains tu tiens nos destinées,
Rive nos fers... ou ne les trompe pas!

Adoré sur la terre étrangère,
Entouré de tes nobles enfants,
Dans les bras d'une épouse bien chère,
Tu reçois leurs doux embrassements.
Hélas! nous, sans enfants, sans compagnes,
Dans l'exil nous vivons sans amis:
Et l'écho de nos tristes montagnes,
En se moquant, nous appelle proscrits!

Fais cesser cette ignoble souffrance,
Sois sensible à la voix du malheur;
Embellis notre courte existence
Trop longtemps étrangère au bonheur.
C'est le vœu, l'espoir de la patrie,
Tu la vois... elle nous tend les bras!
Rends-nous donc à sa terre chérie,
Arrache-nous à l'exil... au trépas!

Ce sont là les durables trophées
Que tu peux t'ériger dans les cœurs.
Vers le soir de tes belles années,
Le trépas te sera sans horreurs.
Tu diras: J'ai vécu dans la gloire,
Mais la mort va flétrir mes lauriers,
Je vivrai du moins dans la mémoire
Des exilés rendus à leurs foyers!

PIERRE LAVIOLETTE.

1843.

ÉTRENNES DU JOUR DE L'AN.

Je ne sais si je dois ou pleurer, ou sourire,
Si de crêpe ou de fleurs je dois orner ma lyre,
Si l'aurore du jour les promet tous sereins.
Si le passé s'éclipse auprès de nos destins!
Dans le livre de Dieu dois-je lire en prophète?
Peut-elle errer en paix mon âme de poète?
Les ans qui sont coulés comme un fleuve à nos pieds,
Avenir inconnu, devant eux tu t'assieds...
Et ma muse à genoux est là, qui t'interroge,
Car chaque jour, hélas! au précédent déroge:
O terre, tu dépens de la pitié du ciel!
Ce sol où ruisselait et le lait et le miel,
On l'a vu féconder par du sang de martyre,
Et sa poudre autrefois qu'idolâtrait zéphyre,
L'hiver la lui ravit sous ses pâles flocons;
Globe chrysalidé dans le sein des saisons,
Le caprice du temps t'enrichit ou te vole:
Caméléon du temps, voilà ton vrai symbole!
Hors de Dieu, point de lois pour l'ordre d'univers:
Le printemps et l'été, l'automne, les hivers,
Sont mesurés par lui: sa main a marqué l'heure,
De l'instant qu'il accorde à chaque être qui meure!
Amis, puisque des cieux sont tombés d'autres jours,
Ouvrons tous au bonheur chacun de nos séjours,
De vertueux plaisirs embellissons la terre:
Ce globe est pour nous tous un immense parterre
Où chacun vient jouir du théâtre du temps,
Cette scène qui change avec tous les instants,
Où tout dès le début paraît digne d'envie,
Où luttent chaque jour la mort avec la vie,
Car l'existence, hélas! n'a rien qu'un dénoûment,
La mort baisse la toile après le long tourment!
Avant qu'il soit tombé ce rideau diaphane,
Et qu'il ait dérobé son mystère profane
A nos regards déçus, remplissons nos destins;
Nous courons tous à Dieu comme des orphelins,
La fin n'est pas pour nous dans ce séjour terrestre;
L'homme est né pour les cieux, son cœur entend l'orchestre

Qui l'appelle là haut à ce monde éternel
Où le bonheur du moins s'est dressé son autel.
Là, plus de temps, de mort, de limite ou d'espace,
Devant l'éternité toute chose s'efface,
Le sort est immuable et la vie est sans fin,
C'est d'un décrêt de Dieu qu'est tombé ce destin!
Les siècles ont coulé comme un torrent rapide;
Qu'a laissé le passé qui nous serve de guide
Au champ de l'avenir? Géant de la raison,
As-tu descendu Dieu du trône de Sion?
Ton farouche penser en reniant son être,
A-t-il pu s'affranchir du domaine d'un maître?
Déplace aussi la mort; détrône le trépas,
Car plus impuissant qu'eux, je ne te croirai pas!
Quand je vois les saisons dans leur péripétie
Changer quatre fois l'an de soleil et de vie,
Au début de chaque an le givre et les frimas
Christaliser le chaume où je perdais mes pas,
Nature revêtir son pur manteau de neige
Et cette nappe blanche, au printemps arrivé-je,
S'enlever sous mes yeux qui regardent verdir
Les prés et les côteaux où vient régner zéphyr:
Et quand arrive après le temps de la vendange:
Quand se jaunit l'épi, que se dore l'orange,
Que Pomène cueillit ses suaves moissons,
Que partout les pastours soupirent leurs chansons,
Que le troupeau bondit si joyeux dans la plaine,
Que de tresses de fleurs la nature s'enchaîne,
Mon cœur sent le besoin de monter jusqu'au ciel,
La prière qu'il fait est un rayon de miel!
Mon âme monte à Diou, c'est en lui qu'elle espère,
Lui seul a tout créé, lui seul est notre père!
Ces jours il nous les donne, ah! je veux en jouir,
Pour vivre avec vous tous, amis, avec plaisir,
Pour remplir mes destins, pour aimer ma patrie:
Et mon dernier refrain sera pour mon amie!
Aujourd'hui, citoyens, que s'épanchent les vœux
Et que du moins un jour dans ces terrestres lieux
Doit tout être au bonheur: au nom de la patrie
Laissez-moi saluer les phâses de la vie,
Honorer des vieillards les cheveux argentins
Qui penchés vers la tombe achèvent leurs destins.
Ils ont frayé pour nous le sentier de ce monde:
Nous précédant aux cieux, que leur paix soit profonde!

Et vous, foulez longtemps la poudre de ce sol
Avant que jusque-là dirigeant votre vol,
Vous devrez aussi vous, amis, suivre vos pères ;
Ce globe qui végète entouré de mystères,
Qui roule sous les cieux par d'immuables lois
Il fut créé pour vous, vous en êtes les rois ;
Que le bonheur vous tresse une égale couronne,
Qu'autour de votre front sa lumière rayonne !
Infirme rejeton de la tige tombé,
Qu'ai-je à part de souhaits qui puisse être donné ?
Dans le giron du pauvre haletant sur la route,
Riches, ouvrez la main, oh ! oui, versez la toute !
Son cœur est gros d'amour et ses yeux gros de pleurs,
Riches, il se mourait... vous êtes ses sauveurs !
Ses enfants rediront vos noms dans leur prière,
Dieu les écoutera mieux que vous sur la terre !
Et toi, pauvre jeunesse, à qui je suis encor,
Toi, qui de ton pays est le plus beau trésor,
Regarde : l'avenir devant toi se déroule,
Tu ne t'appartiens pas, tu naquis pour la foule !
Toi seule tu survis au torrent du passé,
Ton avenir, amie, au pays est donné.
Nous partirons ensemble, un jour, pour d'autres sphères
En laissant après nous les neveux de nos pères
Pour hériter nos champs, nos villes, nos autels,
Et subir à leur tour le destin des mortels :
Te perpétûras-tu, Canada, ma patrie ?
Citoyens, c'est à vous à lui donner la vie !
Que tous dans un même hymne écouté dans les cieux
Appellent un miracle en ces terrestres lieux,
Et sauvent de Bagot la si noble existence :
Tombeau, tu n'es pas fort comme notre espérance !
Vœux d'amour, de bonheur, souhaits du nouvel an,
Oh ! mêlez votre ivresse aux rigueurs de l'autan ;
Des plus charmants plaisirs que chaque front rayonne,
Que chaque âme aujourd'hui comme la main soit bonne !
Qu'en la coupe le vin pétille, et que le cœur
Se sente remuer d'un suave bonheur.
Aux amants de doux yeux, aux époux des tendresses.
Aux enfants plus jolis pastilles et caresses,
Et qu'un monde joyeux autour d'un doux banquet
Puisse ravir au ciel le bonheur, son secrêt !

J. G. Barthe.

1843.

À SAINT JEAN-BAPTISTE.

Noble patron dont on chôme la fête,
Vois tes enfants devant toi réunis;
Sous ton drapeau qui flotte sur leur tête,
Que par ta main leurs destins soient bénis.
Comme un signal auquel il se rallie,
Le Canadien, l'adoptant pour patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint, qui pour lui veille et prie.

Par toi conduits au Canada sauvage,
Quelques Français d'abord l'ont cultivé;
Nous tenons d'eux ce brillant héritage
Par eux conquis et par nous conservé:
En rappelant leur mémoire chérie,
Le Canadien, retrouvant son patron,
Parmi les peuples prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

Aux jours d'épreuve, où passe toute race,
Dans nos esprits tu conservas l'espoir,
Et, quand de morts la justice fut lasse,
Pour tout calmer tu guidas le pouvoir:
En retrouvant sa première énergie,
Le Canadien rend grâce à son patron,
Et pour toujours il prend un nom,
Au ciel un saint qui pour lui veille et prie.

F. R. ANGERS.

1843.

ADIEUX À UNE AMIE.

En m'éloignant des lieux qui m'ont vu naître,
Par mes ennuis je compterai mes jours;
De mes destins si j'eusse été le maître,
Auprès de vous j'aurais vécu toujours.
Quand le devoir bien loin de vous m'appelle
En d'autres lieux où n'est pas le bonheur,
Au souvenir du moins soyez fidèle
Pour un ami qui vous donne son cœur.

Du bord natal j'éprouve encor les charmes :
Bientôt vivant sous un ciel étranger,
Un triste sort exigerait mes larmes
Si votre cœur, hélas ! devait changer.
Mais, bannissant un penser si funeste,
Vous m'avez dit d'espérer au bonheur :
J'ai donc assez : votre amitié me reste ;
Et sans regret je vous laisse mon cœur.

F.-M. Derome.

1843.

VÉRITÉ.

Près du vieux chêne assis, sur la montagne sombre,
Voyageur, je contemple un spectacle changeant,
Le crépuscule noir disparaître avec l'ombre
Que semble devant lui chasser l'agile vent ;
Le sourcilleux diamant, empreint sur la couronne
Du monde, à la lumière a caché son éclat...
Mille fois heureux si, content des biens que donne
Dans sa sage bonté des cieux le potentat,
Sans cesse je pouvais sourire à ces merveilles
Que produisit d'un mot le fécond Créateur...
Mais un lugubre son a frappé mes oreilles,
De la commune loi le signe précurseur :
" Marche ! marche ! jamais le bonheur au mortel !"
Dit l'Eternel.

La nuit succède au jour, de la nuit naît l'aurore ;
Maintenant le plaisir, demain le noir tombeau !
Et dans ce changement, l'homme toujours adore
Et flatte le bonheur dans un vague flambeau !...
Mon âme, tu souris au rayon d'espérance,
Trop douce illusion que couronne la fleur
Avant l'âge arrachée au berceau de l'enfance...
O torrent du plaisir ! fais couler dans mon cœur
Plongé dans l'infortune, une onde fortunée,
Sur tes bords bienfaisants naîtra le vert rameau ;
A l'autel j'offrirai la victime sacrée...
Vas-tu combler mes vœux ? L'avenir est si beau...
" L'avenir, ton bonheur... tout poussière ! ô mortel,"
Dit l'Eternel.

J'ai fixé mes regards sur la verte campagne ;
Le soleil de ses feux jaunissait le guéret ;
Lançant son rouge char du haut de la montagne,
Il dit à l'univers : "Souris au beau bosquet ;
Adore ma lumière et toujours dans ma course
Tu verras mon amour, j'embellirai ton sein ;
Mon nom est proclamé par la limpide source ;
De tes champs, des moissons la vie est dans ma main..."
Salut, astre adoré ! tu ranimes mon être ;
Gloire à toi ! bienfaisant, dans ta course d'un jour,
J'ai cru sentir mon cœur plus soulagé renaître
A la fois à la vie, au bonheur, à l'amour...
"Ta vie et ton amour... c'est le néant ! mortel,"
Dit l'Eternel.

L'aigle d'un vol rapide a traversé la nuée ;
Prêt de toucher la terre il fixe son objet ;
Sur les champs plane ainsi ma rapide pensée,
Elle poursuit l'oiseau volant dans la forêt ;
Elle rit au vallon où règne le silence ;
Le murmure du peuple y meurt en arrivant,
Comme un son éloigné, perdu dans la distance.
Que la lumière est pure ; et qu'il est doux le vent !
Oh ! c'est là qu'entouré d'un tapis de verdure ;
D'une retraite sûre et bornée à mes yeux
Je vais bâtir ma hutte, et seul dans la nature,
Je ne verrai que l'onde et la blancheur des cieux...
"Elle sera pour toi le tombeau... le bonheur !"
Dit le Seigneur.

P. Huot (1).

1844.

LA PRESSE.

Le sujet à traiter dont j'ai fait choix, pour me conformer à la règle de notre club (2), est la presse périodique politique de notre pays ; sujet assez délicat, comme vous voyez, puisqu'il ne s'agit de rien moins que d'une des principales puissances de nos sociétés modernes libres ; puis-

(1) M. Huot est étudiant en droit à Québec.

(2) Cet écrit a été lu à une société littéraire portant le nom de Club Social.

sance dont le pouvoir est si bien établi, si bien senti, qu'on l'a appelé le quatrième état sous le système gouvernemental britannique. D'autres l'ont appelé une magistrature, un apostolat, l'associant, la comparant à ce qu'il y a de plus vénérable parmi les choses de la terre, et à ce qui nous est envoyé de plus élevé d'en haut. Et si l'on considère quelle est la mission de la presse, mot par lequel, pour plus de brièveté, je désignerai la presse périodique politique ou le journalisme, si l'on considère, dis-je, quelle est la mission de la presse, on trouvera que ces désignations ou qualifications n'ont rien du tout d'exagéré. En effet qui s'adresse à un auditoire plus nombreux, plus respectable que la presse, et qui parle aux hommes d'intérêts plus graves, plus multipliés? Qui est appelé à traiter de vérités plus salutaires, plus utiles? Qui a de plus sublimes vertus à prêcher, et une cause plus sainte à défendre, que celle de la liberté, du bonheur du monde, résumé des devoirs de la presse?

On admire et jamais on ne cessera d'admirer les grandes figures de Démosthènes, de Socrate, et de ces fiers tribuns de Rome, qui entretenaient les deux plus célèbres nations de l'ère ancienne de leurs intérêts et besoins politiques. On voudrait avoir vécu du temps de ces grands citoyens, pour avoir eu l'avantage de les entendre et les voir à l'œuvre de leur haute et sublime mission. Eh! messieurs, cette mission n'était autre que celle dont sont aujourd'hui chargés nos écrivains politiques, nos journalistes. La presse a remplacé le forum, la place publique, qui était chez les anciens le seul moyen qu'on eût de parler au peuple. Aujourd'hui l'homme animé de patriotisme harangue, agite les masses sans sortir de son étude, et sans que le peuple sorte de ses foyers. Le moyen, le procédé est changé, mais le sujet et le but sont les mêmes; c'est-à-dire que la presse aujourd'hui parle au peuple et l'entretient des mêmes choses, et pour le même objet, que le fesaient autrefois Démosthènes, Socrate et les tribuns de Rome.

J'irai même plus loin, et je crois que l'on ne me taxera pas d'exagération, lorsque je dirai que la mission du journaliste se rattache à ce qu'il y a de plus vénérable dans l'antiquité, et ici je n'entends rien moins que les prophètes du peuple de Dieu, dans ce que leur mission avait de temporel, en autant qu'elle se rapportait aux intérêts temporels. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler leur sublime dévouement pour les libertés du peuple, et leurs luttes contre la tyrannie du dedans et du dehors.

Oh! ne craignons pas de trop relever la mission de la presse. Plus on sentira la dignité de l'état de journaliste, plus ceux qui y sont engagés chercheront à le bien remplir, et plus les peuples seront exigeants sur les qualifications de ceux qui se mettent à la tête de la presse. Et peut-on l'être trop, quand on réfléchit à l'influence immense de l'engin puissant de la presse sur les destinées des nations? Et l'a-t-on été assez dans notre pays depuis trente à quarante ans que la presse a pris un rôle dans nos affaires politiques? et c'est là que j'en voulais venir. Cette haute magistrature, ce sublime apostolat, ce quatrième état dans le gouvernement, entre quelles mains se sont-ils trop souvent trouvés? Ici ma tâche devient pénible, mais j'aurai le courage de dire ma pensée. Heureux si je puis contribuer tant soit peu à une réforme, à laquelle on n'a pas encore pensé, et qui est peut-être la plus importante de toutes, la première à faire; celle qui doit former le fondement de toutes les autres; celle sans laquelle les autres ne pourront que difficilement s'opérer. Cette réforme est d'autant plus pressante que nous entrons sous un nouvel ordre de choses, sous un système de gouvernement régulier, et cela après ce qu'on peut véritablement appeler une révolution. Pendant un demi-siècle nous nous étions trouvés dans une position telle que nous n'avions d'autre alternative, d'autre devoir, presque, que de faire au gouvernement une opposition constante et systématique, opposition sur tout, opposition partout, opposition toujours. Il s'agissait d'user, de détraquer un système de gouvernement

qui se refusait à toute réforme. Telles étaient au moins les idées du temps, et elles ont si bien prévalu qu'un bon jour le système de 91 s'est écroulé sous l'effort incessant d'une opposition semi-séculaire. Et après une période d'anarchie, suite ordinaire des commotions politiques, un nouveau système nous est apparu, que nous avons dû accepter, et dans lequel il ne nous reste plus qu'à remplir la part qui nous y est faite, à moins que nous ne voulions abdiquer, et sceller nous-mêmes notre anéantissement comme peuple. On concevra tout d'un coup que notre rôle est changé; qu'il ne s'agit plus tout simplement pour nous de faire une opposition systématique à l'ordre de choses existant, mais d'y jouer notre rôle du mieux possible. De spectateurs hostiles, nous sommes devenus acteurs. Cette position est beaucoup plus difficile que l'autre, et demande d'autres talents et d'autres qualités. Dans notre première position, il suffisait d'être tribun, dans la nouvelle il faut être homme d'état; naguère, réduits à la guerre de guérillas, il nous suffisait d'avoir de bons soldats, aujourd'hui que nous avons à livrer des batailles régulières en rase campagne, il nous faut de bons capitaines; il nous suffisait de manœuvres pour détruire, il nous faut maintenant des architectes pour rebâtir. Et dans tout cela la presse est appelée à jouer un rôle très marquant, sinon le principal.

Ces propositions admises, que devons-nous avoir à la tête de nos journaux? Des jeunes gens tout frais sortis des bancs de l'école, ou des hommes expérimentés et versés dans les sciences politiques et dans la connaissance du monde? Des aventuriers venant chercher ici, non une nouvelle patrie, mais du pain, ou des hommes liés à nous par les liens du sang, par des affections et des idés communes, et par des intérêts et des besoins communs? Des hommes à passions violentes, qui, semblables à des vipères, ne se plaisent qu'à déverser le venim dont leur cœur est rempli, qui par leur intempérance de langage vous ruineront la meilleure des

causes, qui vous feront perdre vos amis, et multiplieront vos ennemis, ou bien des hommes au cœur chaud mais à la tête froide, qui dans les moments les plus critiques sauront faire taire leurs mouvements passionnés, et à force de raison, de modération et de savoir-vivre feront respecter votre cause de vos adversaires mêmes, raffermiront vos anciens amis et vous en feront de nouveaux? Des hommes brouillons, pétulants, écervelés, qui lorsque des réconciliations ou des rapprochements se préparent au sein du peuple divisé, y viennent inconsidérément jeter de nouveaux brandons de discorde, ou des hommes posés et sensés qui cherchent sans cesse à opérer ces rapprochements et ces réconciliations?

Je ne pousserai pas plus loin l'antithèse, et je vous demanderai dans laquelle de ces catégories vous placerez un grand nombre des journalistes que vous avez connus. Hélas! je crains bien que votre réponse ne soit désolante, et que par elle ne s'expliquent une foule de maux qui sont tombés sur notre pays et sur notre race, sans compter le bien qui souvent a manqué de s'opérer. Comment en serait-il autrement? La presse... mais c'est la langue du peuple, c'est l'expression de ses idées, de ses sentiments. Si cette expression est outrée, désordonnée, le peuple en souffrira, tout comme chaque individu souffre des écarts de sa propre langue. Ceci me rappelle l'anecdote de cet ancien maître d'hôtel, à qui on ordonna de composer alternativement un dîner de ce qu'il y avait de meilleur et de pire au monde, et qui servit à chaque fois des langues, prouvant à chaque fois par des raisons démonstratives que la langue était ce qu'il y avait de meilleur et de pire. On peut appliquer à la presse ce que ce maître d'hôtel moraliste disait de la langue, que c'est la chose la plus pernicieuse ou la plus utile, selon l'usage qu'on en fait, ou selon les hommes entre les mains desquels elle se trouve.

Voilà bien le mal, me direz-vous; il est constant: mais le remède?... Le remède est difficile, d'autant plus que le

mal est bien grand. Mais je ne désespère pas d'en trouver un, sinon complet et assuré, qui au moins offrira de grandes chances de succès. Ce sera le sujet d'une prochaine esquisse.

Je viens aujourd'hui remplir la promesse que je vous fis dans mon dernier article, où je présentai un aperçu rapide de l'état défectueux de notre journalisme, en vous annonçant que je tâcherais d'esquisser de même les moyens d'y introduire quelque réforme.

Je verrais deux moyens d'opérer la réforme désirée, et il me semble que leur emploi ne devrait pas être jugé impossible au milieu d'une société en état d'apprécier l'importance du journalisme.

Le premier serait un entendement général en vertu duquel on ne donnerait d'encouragement qu'aux journalistes qui se présenteraient avec toutes les conditions voulues, avec des garanties, suffisantes au moins, de patriotisme, de capacité, de prudence et d'expérience. Et en cela, on rendrait souvent aux aspirants incapables un aussi grand service qu'à son propre pays ; on les détournerait d'une carrière à laquelle ils ne sont pas propres, et on les forcerait à tourner les yeux vers d'autres occupations où ils travailleraient plus utilement pour eux et pour la société. En effet combien n'a-t-on pas vu de jeunes gens perdre de bien précieuses années, souvent leur avenir, dans des efforts avortés, pour avoir reçu des encouragements à entrer dans cette carrière difficile ? C'est une libéralité bien mal avisée, certes, sous un autre point de vue plus grave, que celle qui met l'engin politique le plus puissant entre des mains inhabiles, qui le plus souvent ne servent que d'instruments à de mauvaises passions, au grand dommage des intérêts publics. Quelle inconséquence! quand il s'agit d'intérêts individuels même les plus minces, on a bien le soin de s'adresser à des hommes professionnels de talents et de respectabilité, et l'on accepte pour défendre les grands intérêts de la société, ceux de plusieurs générations, le premier individu que le hasard pré-

sentera ! Mais, dira-t-on, il faut bien prendre ceux qui se présentent tels qu'ils sont, si l'on veut avoir des journalistes, car jusqu'à présent cet état, les hommes de capacité supérieure ont eu de la répugnance à s'y livrer. Oui ; et cette répugnance vient justement en grande partie de la trop grande facilité avec laquelle on a accepté les services de gens incompétents, qui d'abord s'emparent de la place, et qui ensuite jettent du discrédit sur la carrière, de façon à éloigner et dégoûter d'autres plus capables d'y entrer. Qu'il soit une bonne fois bien connu qu'on exigera des qualifications supérieures des conducteurs de la presse politique, et vous ne tarderez pas à trouver facilement des sujets dignes en tout de cette haute mission ; il s'en formera pour cette branche comme pour les autres, du moment qu'elle sera devenue respectable et rémunérative. Malheureusement jusqu'à présent, et c'est notre faute, le journalisme n'a pas été un état, et ce devrait être le premier. Très souvent il a été le refuge des naufragés de tous les autres états : quand on ne savait que faire pour gagner du pain, on se mettait journaliste, et comme il n'y a pas de sot qui ne trouve un plus sot qui l'admire, on trouvait toujours, pour un temps au moins, quelques centaines de bénévoles lecteurs pour vous souhaiter la bienvenue : autant d'ôté souvent à un digne travailleur dans la vigne du peuple, et empêchement toujours renaissant à des entreprises vraiment utiles au pays. Si l'on voulait se donner la peine de calculer ce que l'on a payé en souscriptions et contributions, depuis trente ans, pour les publications avortées, on verrait que les sommes que l'on a ainsi jetées au vent auraient suffi pour fonder plusieurs établissements respectables et permanents.

Le remède ou moyen que je viens de proposer serait-il jugé être d'une application difficile, en ce qu'il exige le concours de toute la société, adressons-nous aux chefs, aux notabilités des partis politiques ou de leurs diverses nuances, et demandons-leur d'utiliser le principe de l'association au profit du journalisme. Cela se voit en France, où l'on voit

les hommes distingués d'un parti ou d'une nuance politique former des associations ayant pour but la fondation de journaux politiques. On y contribue non seulement de sa bourse, mais aussi de sa plume lorsqu'on en est capable. Ces entreprises sont souvent profitables sous le rapport pécuniaire; elles le sont toujours sous le rapport politique, par le talent, par la convenance et par la respectabilité de la polémique et de la rédaction des journaux, qui font honneur aux partis qui les supportent, et dont ils défendent et promulguent les idées et les doctrines, et par-là aident à populariser ces idées et ces doctrines. On ne voit pas là le manque de savoir-vivre, la brutalité, l'ignorance, l'emportement, l'inexpérience des journalistes, dégoûter les gens bien élevés et éclairés, et compromettre gravement les hommes du parti dont les journaux sont ou passent pour être les organes. En effet les chefs et les partis politiques ont beau s'en défendre, on les tient partout responsables du mal que disent et font leurs journaux. S'ils n'ont pas écrit ou dicté les articles repréhensibles, on dit qu'ils l'ont été sous leur inspiration; s'ils ne les ont pas inspirés, on dit que ceux qui l'ont fait savaient bien qu'ils les approuveraient, ou qu'ils ne leur déplairaient pas; enfin on dit qu'il ne tiendrait qu'à eux d'empêcher telles et telles observations s'ils le voulaient. Aussi voyez-vous souvent des haines mortelles s'élever entre des hommes publics d'opinions différentes, souvent sur des questions mineures ou passagères, sans qu'ils aient eu ensemble le moindre différend personnel. Ces haines passent des chefs aux partisans subalternes, puis se communiquent aux masses, et rendues là il faut souvent des flots de sang pour éteindre ces terribles passions. Tout cela sera dû peut-être à quelques paroles indiscrètes sorties d'une plume étourdie ou envenimée, tout comme il ne faut qu'une étincelle pour causer un grand incendie.

Ces observations n'ont malheureusement rien d'exagérées. Elles sont conformes à ce qu'on connaît de la nature humaine, et l'on pourrait citer de nombreux exemples à leur

appui. Pour le moment bornons-nous à désirer qu'il soit pris des mesures pour empêcher le mal qui nous occupe de reparaître au milieu de nous, au moyen d'une presse politique respectable et respectée. Il y a bien assez des improvisations chaleureuses de la tribune pour jeter les germes de passions haineuses au sein de la société; il est urgent que la presse, elle qui a le temps de la réflexion, sache et fasse comprendre que son premier devoir est de ramener les discussions sur le terrain de la raison; qu'une presse qui excite, flatte ou reflète les passions populaires, ne peut être mieux comparée qu'à un cheval fougueux monté par un maniaque: le sort de la société, comme celui de l'infortuné, en pareilles circonstances, est facile à prévoir.

La presse, telle qu'il serait désirable de l'avoir, telle que tous les bons citoyens doivent désirer l'avoir, je pense qu'on pourrait se la procurer par l'un ou l'autre des moyens que je viens de signaler. Avec le premier, il ne se présenterait dans la carrière du journalisme, et avec le second on n'y appellerait que des hommes dignes, et capables de la fournir avec honneur pour eux et avec avantage pour le pays. Alors on verrait des écrivains qui chercheraient à faire prévaloir leur cause par la force de leur argumentation, par leur habileté dans les discussions, par l'étendue et la variété de leurs connaissances, enfin par la considération et le savoir-vivre. Ce spectacle vaudrait bien assurément celui que présente trop fréquemment l'arène de nos discussions politiques, le spectacle de gladiateurs furieux qui ne combattent que pour le plaisir de s'immoler aux yeux d'une foule avide de sang. En effet quelle est l'intention et l'objet de notre polémique politique en général? de faire triompher des convictions conscientieuses et honnêtes? non, car alors on discuterait sans passion. Ce que l'on veut, c'est perdre des adversaires, des rivaux, des concurrents. Aussi les plumes de la plupart de nos écrivains politiques laissent-elles couler à flots le fiel et le poison... et la société se trouve pour ainsi dire emportée par deux torrents de lâve brûlante à une perte assurée.

Mais il est un autre mal que j'aurais dû signaler dans mon premier article, et qui n'est pas moins à déplorer, résultant aussi de l'existence d'une presse mal conduite, ce mal c'est la perte de l'influence de la presse. Une presse politique confiée à de mauvaises mains, si elle ne communique pas ses mauvais instincts, ses passions à la masse de la société, y produira par ses excès la défiance ou l'indifférence. Les dénonciations d'abus graves les mieux fondées, seront regardées comme de vaines criailleries. Ne vous est-il pas arrivé souvent d'entendre des propos comme celui-ci: " Avez-vous lu l'article de (tel journal) au sujet de (telle " personne ou telle chose)?—Oui (ou non, c'est selon). Mais, " bah! des articles de gazette."... Voilà l'état de discrédit où la presse se fait souvent tomber elle-même, et dans le cas actuel comme dans d'autres, les bons souffrent pour et avec les mauvais; les bons journaux ne sont pas plus crus que les autres. La presse rendue là se trouve à peu près comme ces menteurs d'habitude, que l'on ne croit plus même lorsqu'ils disent la vérité. Eh! bien, cela est un grand mal, surtout dans une société libre, avec un gouvernement représentatif, où l'action de la presse est nécessaire, où elle est appelée à être pour ainsi dire un des pouvoirs de l'état. Un grand écrivain ne demandait que la presse pour établir l'empire de la liberté: il entendait la presse dirigée par la raison et la sagesse, et non la presse sous la conduite de la licence ou de la folie, qui ne peut mener qu'à l'anarchie et au despotisme.

Avant de terminer, il sera peut-être à propos de répondre à une remarque que l'on ne manquera pas de faire probablement. On demandera pourquoi il devient nécessaire de prendre ici, à l'égard de la presse, plus de soins et de soucis qu'on le fait dans les autres pays où règne la liberté de la presse, et où on la laisse à elle-même. A cela je répondrai qu'en Angleterre et en France où il y a des centaines de milliers de lecteurs, les capitalistes ont tourné leur attention du côté de la presse périodique, et emploient des capitaux

considérables à l'établissement des journaux politiques : c'est dire que ces établissements sont tenus sur un pied respectable à tous égards, et qu'ils ont à leur tête des hommes du plus grand mérite. Il faut aussi ajouter qu'il existe dans ces pays des règles de goût et de convenance, maintenues par une opinion publique toute-puissante. Nous sommes ici privés de cela, ou si nous l'avons c'est à un degré bien minime.

Ainsi l'on voit qu'en Angleterre et en France, l'on a réellement les moyens de prévenir le mal qui existe en Canada. Mais aux Etats-Unis, pays que l'on cite aussi comme modèle ou comme exemple, quand il s'agit de civilisation et de tout ce qui en dépend, que fait-on, qu'a-t-on pour prévenir le mal en question ? Aux Etats-Unis, l'on fait à peu près comme ici, l'on laisse faire. Cependant, le grand nombre de lecteurs qui se trouve aux Etats-Unis peut permettre l'établissement de journaux sur le même pied qu'en Angleterre et en France, et il y en a plusieurs qui peuvent jusqu'à un certain point contrebalancer la funeste influence du journalisme infime et populacier. L'habitude et la connaissance des affaires y sont en outre beaucoup plus répandues qu'ici, et le peuple y est par conséquent moins exposé à être égaré. Malgré cela, le journalisme fait beaucoup de mal aux Etats-Unis, et il faut la vigueur de la jeune république pour qu'elle n'y succombe pas.

Résumons en peu de mots. Notre presse politique n'a pas été en général jusqu'à présent à la hauteur de son importante mission, d'où il est résulté et résultera qu'elle exercera une influence pernicieuse dans la société, ou, ce qui n'est pas moins à déplorer, qu'elle n'en exercera aucune ou pas assez, et qu'ainsi le peuple sera privé du plus puissant engin de bonheur, de progrès et de liberté.

Deux moyens de remédier au mal se présentent. Le premier serait de décourager toute entreprise individuelle qui n'offrirait pas toutes les garanties désirables, afin de laisser la place libre aux candidats dignes de s'asseoir au fauteuil

éditorial, qui dans ce cas ne manqueraient pas de se présenter.

Dans le cas où ce moyen ne suffirait pas pour attirer les hommes de mérite dans la carrière, substituer aux entreprises individuelles le principe de l'association si fécond en résultats partout ailleurs, au moyen duquel on formerait tout d'abord ces établissements respectables, devant lesquels ne pourraient tenir ni se montrer ces nombreuses tentatives éphémères, qui ne servent qu'à jeter le journalisme dans le discrédit, et à faire couler dans les sentiers de l'ignorance ou des mauvaises passions, des ressources qui, écoulées dans une autre direction, auraient produit le plus grand bien.

Il semble que ces moyens ne présentent aucune difficulté insurmontable. On peut donc espérer qu'ils attireront l'attention surtout des hommes qui sont à la tête du mouvement politique et social.

ETIENNE PARENT [1].

1844.

L'AURORE DU PREMIER JOUR DE L'AN.

Le jour paraît, j'entends l'airain pieux qui sonne,
Du bruit des pas bruyants le sol glacé résonne;
Les temples sont remplis, l'encens fume, et les cieux
Qu'une foi vive assiége, ont reçu mille vœux.
Je vois là-bas, au sein d'une famille chère,
Les fils respectueux aux genoux de leur père!
Le vieillard, qui s'émeut, les bénit tour-à-tour
En murmurant tout bas des paroles d'amour.

---

(1) M. Etienne Parent est né à Beauport, près de Québec, le 2 du mois de mai 1801. Après avoir été reçu avocat, au barreau de Québec, en 1829, il rétablit, en 1830, le *Canadien* qui deux fois déjà était disparu de la scène politique. M. Parent rédigea le *Canadien* pendant douze années, et il en abandonna la rédaction en 1842 pour accepter l'emploi de Greffier du Conseil Exécutif. Dans le cours de ces douze années il fut nommé successivement par la Chambre d'Assemblée, aux charges de Traducteur Français, Bibliothécaire et Greffier en Loi de cette Assemblée. En 1838, M. Parent

Ah! dans ce jour, la haine, à l'œil hagard et sombre,
Fait trève, tend la main, ou demeure dans l'ombre.
Ce n'est qu'embrassements comme au jour du départ,
Doux sourire et bonheur où l'amour a sa part!
On fait mille souhaits en faveur du jeune âge:
Le jeune homme a pour lui l'avenir en partage.
Le citoyen lui dit: va, suis le droit chemin;
Que les nobles vertus habitent dans ton sein;
Va, brille, mon enfant, pars et jamais n'oublie
Le culte de la foi, comme de la patrie.
Mais déjà le soleil a franchi l'horizon;
L'ombre court à travers la neige du vallon;
Et la reine des nuits, d'étoiles couronnée,
S'élève triomphante au haut de l'empyrée.
Sous les toits frimassés de nos rudes climats,
Les nobles souvenirs ne s'assoupissent pas.
Le poète naissant, sur sa muse rustique,
Leur consacre en ce jour un chant patriotique.
Mais soudain quel pouvoir entraîne mes esprits?
Quels transports! ô fureur.... je tremble, je frémis!
Je me sens animé d'une flamme divine;
Viens, muse d'Apollon, descends de la colline,
Viens au-devant de moi; dans ton trouble agité,
J'ai besoin du secours de ta divinité.
Que vois-je? le héros se lève de la bière,
(Héros dont nul nuage a terni la carrière!)
Le feu de la colère éclate dans ses yeux:
Quoi! dit-il, Chateauguay, nos combats valeureux,
Un noble dévoûment dans la cause du trône
Nous eût appesanti le joug de la couronne!
Cher ombre, ta valeur, non, ces vaillants exploits
N'attirèrent sur nous la clémence des rois,
Quand le peuple aveuglé, dans sa vive tourmente,
Leva sur l'oppresseur une main menaçante.

---

fut jeté dans la prison de Québec et détenu durant cinq mois, sous accusation de haute-trahison; il fut libéré sous caution et n'a jamais subi son procès. Le comté du Saguenay le nomma son représentant dans l'Assemblée Législative du Canada, en 1841. Et, comme nous l'avons dit, il accepta, en 1842, l'emploi de Greffier du Conseil Exécutif, qu'il a rempli jusqu'en 1847, alors qu'il fut nommé Assistant-Secrétaire Provincial, charge qu'il occupe encore aujourd'hui.

Non ! l'on vit au milieu d'un funeste appareil
Se consommer l'arrêt d'un odieux conseil,
Et combien de l'exil souffrirent le martyre !
Chère ombre, ce récit semble augmenter ton ire.
Ce n'est pas tout : depuis, la patrie en lambeaux
Devait subir l'essai des systèmes nouveaux,
Un tyran proposa des noces monstrueuses !
Le peuple dût-il croire aux promesses douteuses ?
Cependant au sénat, pour la première fois,
Des chefs plébéiens on écoute la voix.
Et leurs mains désormais vont gouverner la barque !
Heureux, alors, heureux, si la fatale Parque
Eût respecté les jours de ce vieillard aimé !
Ou dans son droit chemin si Metcalfe eût marché,
Le vaisseau du pays aujourd'hui sur le sable
Eût franchi de nos maux l'océan redoutable,
Et, parmi des noms chers, des noms à révérer,
Le pays, qui le pleure, aurait placé Viger.
Et toi, noble héros ! sur ta demeure sombre
Ma muse en gémissant n'eût pas troublé ton ombre.

1844.

LA NOUVELLE ANNÉE.

SES JOIES ET SES DOULEURS.

Amis, revoyons-nous, que ce jour nous rassemble
Si nous ne rions pas, nous pleurerons ensemble.
Ce jour d'épanchement que nos aïeux chômaient,
Où tout parlait d'amour, les amants s'avouaient,
Où les parents joyeux bénissaient leur famille,
Quand tombés à genoux le fils avec la fille
Juraient à leur papa leur amour enfantin,
Heureux d'être bénis de sa si tendre main ;
Ce jour où tout chantait : vive la guignolée ;
Où l'on ne parlait plus de l'époque écoulée,
Il nous sourit encor sous nos sombres frimas :
Comme l'aimable été l'hiver a ses appas.
La gente volatile a fui de nos campagnes,
La neige a tout blanchi le sommet des montagnes,
L'inconstante nature a changé de manteau,
Mais ce monde, après tout, voyez comme il est beau !

Cette scène qui change a pris une autre vie :
Sous cette robe blanche où la coquetterie
Fait cacher à nature un monde de plaisirs,
Je trouverai de quoi combler tous vos désirs :
Les amours dans un bal volent avec les grâces
Et des groupes joyeux s'élancent sur leurs traces ;
C'est Bacchus qui plus loin fait des libations,
Cupidon qui reçoit des adorations ;
Puis venez par ici voir sourire Hyménée
De bonheur du retour d'une nouvelle année,
D'un regard d'allégresse élevé jusqu'au ciel
La bénir mille fois de sa lune de miel !
Le pauvre, lui, tout seul, demi-mort sur la route,
S'arrête sur le seuil, timidement écoute :
Que comprend-il, hélas ! à ces joyeux festins ?
Ah ! ne le laissez pas maudir ses noirs destins !
Il est père, mon Dieu ! de quelques pauvres anges
Qui périssent de froid, car ils n'ont pas de langes.
Peut-être, hélas ! peut-être est-ce un pauvre orphelin
En quête d'un abri, puis qui n'a pas de pain !
Ou la veuve sans gît qui vient verser ses larmes
Et qui contre le sort n'a que ces faibles armes :
Qui de vous les a vus grelottants au chemin,
Demi-nuds, éplorés et se mourant de faim ?...
Votre banquet maudit, ces poisons délectables
Qui surchargeaient tantôt vos somptueuses tables,
Ces ébats si joyeux sous vos lambris dorés
Leur présence soudain les eût empoisonnés !
Vous avez aimé mieux isoler votre ivresse
Et vider d'un bon vin la coupe enchanteresse,
Loin de ceux qui mouraient et de faim et de froid,
Mais il reste là-haut un Etre qui vous voit :
Ceux-là sont mes amis, ils sont aussi vos frères ;
Quand arriveront-ils à vos âmes altières ?....
Que parler de plaisirs, quand je n'ai que des pleurs,
Quand je te vois, hélas ! pauvre être qui te meurs,
Sans secours, sans abri, promener ta misère
Sans que personne à peine écoute ta prière ?
Amis, bien loin, là-bas, sur un sol étranger
Ecoutez avec moi des vôtres soupirer :
Leurs cœurs et leurs regards vers la terre promise
Se tournent chaque jour : votre bourse s'épuise

Et le malheur les tient enchaînés dans les fers :
Concitoyens, pardon ! mais par-delà les mers
Ils ont langui longtemps si loin de leur patrie :
Ah ! j'entends votre voix, vous leur rendrez la vie !....
Ils reverront encor ce berceau de leurs jours,
Ils baiseront ce sol de leurs premiers amours,
Et serrant sur leur cœur votre main bienfaisante
Changeront en bonheur une larme cuisante !
Laissez-moi vous bénir dans ce premier transport,
Ensemble nous courrons les embrasser au port !
Mais de quel œil, hélas ! cette chère patrie,
Où chacun d'eux encor vient rechercher la vie,
Pourra-t-il la revoir ? a-t-elle un avenir ?
Ne peut-on sur ce sol que trembler et gémir ?
Chaque jour se succède au milieu des alarmes,
Nous n'épanchons jamais que de civiques larmes,
Chaque an nouveau qui naît porte un signe de deuil,
Et le front soucieux chacun franchit son seuil !
Quand donc se fixeront, mon Dieu ! nos espérances ?
Quand hériterons-nous de pures jouissances ?
Quand pourrons-nous enfin nous confier au sort ?
Quand ce peuple bercé touchera-t-il au port ?

J. G. Barthe.

1844.

LA CAMPAGNE.

I.

Pour celui qui aime les diversions agréables, qui hait le tumulte d'une ville, qui se plait à goûter la brise fraîche, le parfum mielleux de la campagne, à méditer à loisir sur les vicissitudes, les courtes joies, la rapidité du pélérinage de l'homme ; nous lui conseillerons de s'embarquer par une de ces belles et radieuses journées d'été, alors que le soleil commence à darder ses reflets d'or sur la surface limpide de notre fleuve, et de suivre en observateur attentif les rives des eaux qui baignent les côtes de la Pointe-Lévy.

Vous traversez rapidement sur un joli petit vaisseau à vapeur, vous pratiquez mille sentiers à travers les mille vais-

seaux qui déploient leurs voiles mouillées et laissent flotter en tournoyant les banderolles de leur grand mât; vous entendez le chant du nautonnier et puis quelquefois le premier tintement de la cloche majestueuse de la cathédrale; vous jetez, en vous éloignant, les yeux sur les toits dorés de la ville, puis vous approchez du rivage. Déjà vous êtes sous la douce influence de la campagne, vous vous sentez changé en nouvel homme, vous respirez un air pur, vous goûtez les charmes de la solitude. Plus de bruit; rien que le souffle du zéphyr qui se joue dans les arbres, que le ramage de l'oiseau qui éveille ses petits.

Vous débarquez; vous foulez le tendre gazon, l'herbe fleurie. Vous commencez votre route; heureux pélerin, vous marchez gaiement en fredonnant une chanson des bois; vous passez de larges plaines émaillées de fleurs où vous apercevez en groupe la famille de l'homme des champs, image d'un bonheur sans mélange; vous vous inclinez devant la croix de bois, monument des souvenirs; vous vous désaltérez à l'onde pure et glacée de la source dont vous entendez le roulement sur les gravois, et puis vous continuez toujours. A chaque pas vous vous trouvez mieux, vous avez de nouvelles merveilles sous les yeux. Vous n'êtes pas seul; vous êtes accompagné d'une foule de petits oiseaux qui vous suivent, vous devancent, vous environnent et semblent vous dire dans un langage invitant: Marche, marche toujours!...

Après avoir fait quelques lieues, vous apercevez dans le lointain la flèche svelte et élancée d'un clocher brillant, vous approchez encore; vous arrivez sur une petite éminence et vous apercevez le plus joli petit village!... oh! un village mignon, merveilleux, poétique! N'allez pas plus loin! ne passez pas ici sans vous reposer. Attendez que le souffle du soir vienne agiter la touffe verdoyante de ces beaux arbres, que le soleil vienne, à son coucher, disséminer ses rayons pourpres et azurés à travers les sinuosités de ces bocages, ou se refléter sur les ondes paisibles et argentées qui

se jouent à leurs pieds. Attendez que le tourtereau vienne dans ses gazouillements saluer le jour qui pâlit, caresser tendrement, becqueter amoureusement la jeune tourterelle ! que la cloche vienne promener dans les bois sa voix si expressive et pleine d'une poésie ravissante !

Aujourd'hui qu'un voile sombre et d'horreur s'est répandu sur notre triste cité ! aujourd'hui que la joie et l'espérance se sont évanouies pour nous, moi, j'aime comme cela à laisser le spectacle effrayant des ruines ! j'aime à aller secouer de mes pieds la cendre des choses humaines, la poussière des grandeurs du monde, là, dans ces campagnes où il ne régna jamais que la belle simplicité du premier âge.

Quand je laisse la ville, j'aime à gagner ces vastes solitudes où l'homme est seul avec lui-même, où la pensée règne sans obstacle et dans toute sa sublimité. J'aime que les vents fassent craquer sourdement les forêts ; que les flots en fureur viennent se briser à mes pieds ; que la tempête gronde sur ma tête ; et puis, après l'orage vient le calme : j'aime alors le soleil qui perce les brouillards ; j'aime le zéphyr qui détache des feuilles la rosée en mille petits globules étincelants, qui caresse le gazon qui a reverdi, la fleur qui s'est éclose...

....

II.

Ne vous est-il jamais arrivé dans vos promenades champêtres de vous reposer sous le toit de paille d'une de ces petites hutes que vous rencontrez de distance en distance et que vous voyez isolées des autres, entourées de vieux sapins dépouillés de verdure et portant aux cieux leur cime penchée. Entrez donc, voyageurs indifférents ; c'est la cabane du fils de la charrue......

Garde le silence, n'aboie plus, ô fidèle gardien du bercail ; le loup ne dévorera plus tes brebis, car nous avons entendu ta voix jusque dans les montagnes...... Nous sommes de pauvres pélerins ; nous voulons saluer le fils de nos premiers pères et ses petits-enfants......

O riches orgueilleux des villes superbes! dites-moi si, sous vos lambris dorés, vous goûtez le bonheur paisible du bon paysan. Dites-moi si, dans le tumulte de la foule des envieux, vous respirez comme lui l'air pur et embaumé des fleurs. Vous éveillez-vous comme lui au son de la cloche du matin, avec les chants joyeux de l'oiseau? Entrez donc, voyageurs insensibles, abandonnez pour un instant ces souvenirs, ces pensées de grandeur et d'orgueil; et vous qui aimez la simplicité, venez la voir dans toute sa pureté...

Un jour au coucher du soleil, je marchais sur le rivage, mesurant mes pas sur le roulement monotone des flots. Je vis dans une large plaine une de ces modestes chaumières! je sentis battre mon cœur de plaisir. Ce fut une sensation que je ne saurais expliquer.

Sur le seuil un vieillard décrépit balançait sur ses genoux chancelants un petit enfant qui caressait sa longue barbe blanche. A côté du vieillard était une jeune fille, dans la fleur de l'âge, rayonnante de santé et de joie. Ce rapprochement des trois âges de la vie, là au pied d'une chétive cabane qui menaçait de s'écrouler sous le poids des temps, était imposant. Triste sublimité! Je regardais le petit enfant et puis le vieillard qui tremblait et je me disais: Mon Dieu, est-ce donc là tout le pélérinage de l'homme! Et puis, quand je regardais la jeune fille au front si pur et si calme, au sourire si joyeux et si candide; quand je considérais ce vif incarnat de l'innocence et de la vigueur répandu sur ses traits, je me disais: Cette jeune fille sera pourtant comme ce pauvre vieillard un jour; mais ce jour doit être bien loin au moins!

Le vieillard, lui, regardait le petit enfant et la jeune fille en versant des larmes. En eux se concentraient tous ses souvenirs! Oh! il pourrait bien me dire, lui, quel est la durée du jour que l'homme passe depuis sa naissance jusqu'au tombeau! Comme ses paroles sont sinistres pour le jeune homme! "Pauvre petit, disait-il, au jour de ta nais-" sance le pauvre vieillard pleura sur ton berceau; car

" lorsque la cloche du hameau proclama ton existence, le
" pauvre vieillard se rappela qu'un jour passé une famille
" joyeuse aimait à répéter son nom comme le tien !......

" Pauvre petit, un jour à venir tu endormiras comme moi
" sur ton sein le fils de ton fils, ici dans cette vieille chau-
" mière où j'ai été bercé moi-même ; cette chaumière est le
" plus beau de mes souvenirs !......"

O ! entrez donc, passants, dans la chaumière, si vous aimez les scènes attendrissantes..

....

III.

Aimez-vous, comme ce pauvre vieillard, à vous entretenir de souvenirs ? Le souvenir, c'est la mélancolie, car le souvenir est toujours douloureux, soit qu'il vous rappelle un malheur ou un plaisir.

Quand je suis à la campagne, je ne m'occupe que de souvenirs. O souvenir ! quelle puissance n'as-tu pas sur mon cœur !... L'arbre touffu me rappelle un bocage odoriférant où j'ai passé mon enfance. Comme l'ombre y était douce ! comme le repos y était bienfaisant ! Oh ! je m'en souviens ! C'est là que j'ai eu mes premiers plaisirs ; c'est là que j'ai connu mes premiers amis !......

Vous êtes sur le bord d'une petite rivière : vous aimez tendrement. Vous voyez passer une nacelle à la coupe fine et élégante, aux voiles blanches comme la neige. Vous dites : Oh ! cette nacelle ressemble à celle où j'ai vogué aux côtés de celle que j'aime. Dieu ! comme les eaux étaient calmes, comme les zéphirs étaient badins !... Et votre cœur bat doucement !......

Le souvenir dans la solitude : c'est là où il règne, comme la pensée, sans obstacle.

Vous êtes dans une épaisse forêt : il y a un silence parfait. Pour peu que vous ayez l'imagination féconde, ne vous rappelez-vous pas toute l'histoire de votre vie ? Votre imagination ne vous retrace-t-elle pas tous les lieux que

vous avez visités, les plaisirs, les délices que vous avez goûtés, les beautés, les merveilles que vous avez vues, les douleurs, les peines que vous avez éprouvées?

Ecoutez, par exemple, le pauvre exilé qui chante, le front appuyé sur un rocher solitaire, ses adieux à sa patrie. C'est le souvenir qui parle:

" Adieu, campagne, séjour de mon enfance!

" Adieu, beaux arbres qui m'avez vu naître, montagnes " que j'ai tant de fois gravies, forêts que j'ai si souvent " traversées!

" Je n'irai plus à l'ombre du hêtre verdoyant me sous- " traire aux rayons d'un soleil brûlant, entendre le gazouil- " lement des oiseaux!

" Petits oiseaux, que chantez-vous?

" Comme moi, vous chantez douloureusement votre pélé- " rinage; comme moi, vous passez sur une terre étrangère. " Petits oiseaux, adieu!

" O St. Laurent! je n'irai plus sur tes rives entendre le " roulement de tes ondes; aux jours de tempête le mugis- " sement de tes vagues ne m'endormira plus!

" Et cette cloche qui appelle en ce moment le laboureur " à sa table, cette cloche ne m'éveillera plus!"...............

....

O campagne, pays des souvenirs, combien l'âme sensible se plait dans tes bosquets silencieux! l'âme qui aime à méditer, qui se plait dans ces rêves dorés que tu prêtes à l'imagination!.... O campagne, patrie du poète, c'est dans ton sein qu'il nourrit sa muse, car le poète ne vit que de souvenirs et d'espérance; c'est le souvenir qu'il redit, c'est l'espérance qu'il invoque dans ses chants!...................

....

IV.

Aimez-vous quelquefois les pensées sombres?

Oh! il me souvient d'un jour d'automne que je passai à la campagne!

Vous avez entendu quelquefois de ces immenses montagnes toutes couvertes de noires forêts et qui baignent dans une mer bouillonnante; vous avez entendu ces sourds mugissements des vents à travers les arbres et qui semblent être les derniers du tigre mourant.

C'était un jour de la Toussaint. Le soleil s'était caché derrière de gros nuages grisâtres qui roulaient rapidement dans les airs; la nature s'était couverte d'un voile de deuil. Je suivais la rive du fleuve, ayant d'un côté des montagnes qui se perdaient dans les nues, de l'autre une mer orageuse toujours prête à m'engloutir. J'entendais le tintement de la cloche qui appelait les hommes sur le bord des tombes, et toujours ce vague mugissement des orages, le craquement des arbres qui pliaient, résistaient et finissaient par rouler avec fracas sur la pente des montagnes.

Je me rendis au champ des morts !...

Quand je voyais tous les hommes s'incliner le front dans la poussière, devant la croix rongée des tombeaux; quand j'entendais le pasteur prier pour les âmes de mes ancêtres; quand je voyais le vieillard se pencher sur la terre qui devait bientôt l'ensevelir dans son sein, la jeune fille pleurer sur l'urne qui lui avait dérobé ses plus tendres espérances, le jeune homme embrasser le marbre froid qui lui retraçait ses plus beaux souvenirs, hélas! mon cœur était sous l'influence de ces impressions sombres et terribles qui bouleversent et accablent.

Triste fatalité! aujourd'hui je pleure l'homme qui n'est plus, et demain l'homme qui vit me pleurera à son tour !....

Et puis le jour de deuil passait! Le glas de la mort cessait; tout était fini, jusqu'au dernier souvenir de l'homme......

La foule cessait de fouler la cendre des morts; j'entendais le roulement des portes du cimetière qui se refermaient; je croyais voir les mânes qui se renfermaient dans leurs tombes, et puis le ver du tombeau qui continuait en silence sa tâche sur le cadavre !...

V.

Les ruines à la campagne n'ont-elles pas une teinte de poésie sublime!......

Je ne sais si tout le monde éprouve les mêmes sensations que moi à la vue d'une de ces habitations désertes, abandonnées, environnées d'une effrayante solitude, surtout lorsque la nuit est bien noire et que l'éclair seul vient jeter sur ces ruines une lueur pâle et sinistre; lorsque les vents viennent se précipiter en sifflant dans les carreaux des fenêtres et font mouvoir rapidement sur leurs pivots les banderolles de métal fixées aux extrémités du toit, qui font entendre alors un bruit semblable aux roucoulements de l'oiseau de mauvais augure; lorsqu'enfin la pluie vient tomber avec fracas sur le toit qui craque sourdement, ou battre violemment le long des murailles disjointes.

Il m'est arrivé une fois de passer près d'une de ces misérables et antiques habitations qui devait bientôt n'offrir qu'un amas de ruines et qui avait quelque chose de grand et d'imposant dans son ensemble et dans sa construction robuste. On l'eût prise pour un ancien château, à voir ses trois grandes lucarnes en demi-cercle, ses croisées taillées en gothique, son énorme portique à colonnettes toscanes, son dôme affaissé, la haute et forte balustrade qui l'entourait, et le vieux chêne centenaire qui laissait pendre sur son toit, couvert de mousse, ses rameaux nus et sans verdure, comme s'il eût voulu encore une fois protéger cette espèce de vieux manoir des injures du temps.

Dans la belle saison, c'était le refuge de tous lès chantres des bois. L'oiseau venait y chanter sur les branches du vieux chêne ou folâtrer sur la mousse jaunâtre du toit; l'hirondelle au printemps y fesait son nid sous les dales et sous les corniches des vitraux; l'écureuil y grugeait sa pâture dans le grenier, où il pouvait pénétrer par les mille ouvertures que les orages avaient pratiquées partout.

J'entrai dans cette maison. L'intérieur n'offrait rien de

mieux que l'extérieur. Vous y aperceviez le même degré de vétusté, de délabrement et de solidité. L'écho y répétait vos pas quelque légers qu'ils fussent. Les murs n'offraient plus que quelques rares taches d'un crépi sale et usé; les plafonds ne consistaient plus qu'en un ensemble dégoûtant de lattes croisées et toiles d'araignée; les portes sont disjointes et crient sur leurs gonds rouillés. Partout un air fétide et suffoquant. Les chambres sont vastes; les volets fermés y entretiennent une obscurité aussi horrible que celle d'un tombeau enfoui à dix pieds sous terre.

N'est-il pas vrai que ces habitations abandonnées ont quelque chose d'effrayant et de grand à la fois? Ne ressentez-vous pas en les approchant une crainte vague, une sueur froide, qui vous fait trembler?

Et lorsque le soir vous y apercevez quelques-uns de ces météores enflammés qui tournoient, ne croyez-vous pas voir l'esprit des ruines, les ombres de ceux qui y ont habité?....

....

VI.

Voulez-vous quelque chose de plus satisfaisant? Que dites-vous des veillées de campagne?...... Une lampe à large bec jette sur les cloisons mousseuses une lumière obscure; l'homme des champs est assis près de l'âtre pétillant, entouré de son épouse filant son lin, et de ses petits enfants qui s'amusent avec des châteaux de cartes; et la jeune fille au fond de l'appartement qui rêve son avenir avec son amant.

Aux jours de fête, la grand'mère y rassemble ses petits fils et leur dit les histoires du vieux temps, les miracles des sorciers.

Oh! que j'aime ces narrations où le bon vieillard verse des larmes sur un passé plein de charmes, lorsqu'il raconte avec orgueil les premières actions de sa vie à ses petits enfants, qui sourient d'espérance en attendant le jour où ils pourront en faire autant.

J'ai passé de ces veillées bien souvent ; je me suis mis en cercle avec ces bons agriculteurs, j'ai pris part à leur conversation.

Quelquefois, dans les grandes chaleurs, nous allions sur le seuil de la porte voir l'étoile briller au ciel, entendre le bruissement de la chauve-souris, quelquefois la voix du berger qui chantait ses amours en reconduisant son troupeau. Ah ! que ces chants du soir étaient poétiques ! que j'aimais ces accents passionnés qui s'éloignaient insensiblement dans les bois !......

Et puis quand l'heure du sommeil sonnait, je voyais la famille se prosterner devant l'image de Dieu, et le vieillard de sa voix tremblante bénissait le ciel pour le jour qui venait de finir et l'implorait pour le lendemain.

Et quand la prière était finie, chacun se signait avec le buis bénit et attendait le matin dans un sommeil paisible....

....

VII.

Quand vous êtes à la campagne, aimez-vous comme moi à bâtir des châteaux en Espagne ?

Vous croyez que je m'amuse avec ces rêves, ces images que l'ambition se forme. Vous croyez que j'aspire à un bonheur chimérique, que je désire par exemple un trône, une majesté suprême, des habits d'or, des palais superbes, des favoris flatteurs, des esclaves enchaînés, des richesses immenses, un nom brillant !..... O mon Dieu, non ; ce qui me charmerait, ce qui me procurerait ce bonheur que je rêve si souvent, ce serait une jolie petite maison de campagne, couverte de chaume, proprement blanchi, entourée de pins touffus ; j'aimerais que l'oiseau y chantât toujours ; je désirerais une modeste aisance, une épouse chérie pour la partager avec moi, et deux véritables amis pour toute société.

S'il ne tenait qu'à désirer, je n'oublierais pas la petite rivière aux cascades bouillonnantes, les bocages fleuris,

j'aurais de petits troupeaux; je m'érigerais en berger; comme la houlette et le flageolet me charmeraient!.........

Il me semble que tous les jours s'écouleraient sans ennui.

Je me lèverais avec le soleil; je consacrerais ces premières heures du jour à la poésie; j'aimerais par exemple à saluer dans mes vers ce beau soleil qui se réfléchirait comme une teinte d'or sur les rideaux blancs de mes fenêtres, à dépeindre ces belles scènes de la nature de ma chère patrie!...

Au milieu du jour j'irais dans les champs voir le moissonneur et ses fils chargés d'épis dorés; je partagerais leur collation frugale.

Sur la fin du jour, j'irais dans les bois poursuivre le lapin, abattre le gibier; et au crépuscule j'irais chez mes amis raconter les plaisirs de la journée.

Mon Dieu! tout ceci n'est pas impossible pourtant.

J'y pense souvent; je m'amuse avec l'espérance de pouvoir réaliser un jour mes vœux.

Cette espérance seule me fait vivre et charme mon existence.

Voilà tous mes châteaux en Espagne.

EUGÈNE L'ÉCUYER (1).

1844.

LA MORT DE LA JEUNE FILLE.

Elle n'est plus la jeune fille;
Mais aux cieux son étoile brille!

L'église du hameau
S'ouvre pour le cortége,
Voile plus blanc que neige
Couvre un pieux fardeau.
A la lueur du cierge,
Le vieillard du saint lieu
Vient recevoir la vierge
Qu'il fiance à son Dieu!

---

(1) M. L'Ecuyer est notaire à Québec.

Mais le bruit des sanglots,
Puis le chant des cantiques
Escortent les reliques
Au funéraire enclos....
Là, point d'or, point de pierre :
Pour la bière.... des pleurs ;
Pour le ciel.... la prière ;
Pour la terre.... des fleurs !

Au sein de l'Eternel
De gloire elle est parée ;
Mais sa mère adorée
Prie et blâme le ciel !
Morne elle s'achemine
Vers un monde nouveau....
Son étroite chaumine
Est un vaste tombeau !

Vierge, repose en paix
Dans le séjour des anges,
Qui disent tes louanges
Et chantent tes attraits !
Toi, qui, brillante et pure,
N'emportas sans orgueil
Qu'un linceuil pour parure
Et pour dot, qu'un cercueil !

Elle n'est plus la jeune fille ;
Mais aux cieux son étoile brille !

1844.

AUTREFOIS.

Jadis on voyait la richesse
Humble dans la prospérité ;
On amassait pour sa vieillesse
Les plus beaux fruits de l'été.
A présent, nos maisons brillantes
Sont de petits palais de rois ;
Pour mieux jouir on vend ses rentes...
Ah! qu'on était simple autrefois !

Le temps mûrissait la science,
Le travail était un devoir:
Au sortir de l'adolescence,
A présent on croit tout savoir;
On est, en lisant la gazette,
Littérateur au bout d'un mois;
Ce qu'on entend on le répète...
Ah! qu'on était simple autrefois!

On lisait Racine et Molière,
Corneille, peintre des Romains;
On trouve du bon dans Voltaire,
Le goût nous cause des chagrins,
Du code antique du Parnasse
Nos rimailleurs bravent les lois;
Le romantisme le remplace...
Ah! qu'on était simple autrefois!

1844.

CHANSON PATRIOTIQUE.

Dans ce banquet patriotique,
Unis sous le même drapeau,
A la fraternité civique
Dédions un refrain nouveau.
Saint Jean-Baptiste nous protége,
Il nous entend de l'immortel séjour;
Sous sa bannière un peuple est son cortége.
Chantons: sa fête est notre jour.

Peu fier des pompes souveraines
Qui frappent ses yeux éblouis,
Le peuple sans parures vaines,
Ne chôme que pour son pays.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Au bord natal, celui qu'il aime,
Il veut vivre et finir ses jours.
Il cesserait d'être lui-même
S'il ne devait l'aimer toujours.
Saint Jean-Baptiste, etc.

Quand sur lui, muette victime,
L'oppresseur impose sa main,
Il attend contre qui l'opprime
La justice du lendemain.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De nos pères sur ce rivage
La gloire empreint le souvenir.
Ils ont abhorré l'esclavage,
Comment pourrions-nous le chérir?
Saint Jean-Baptiste, etc.

Mais qu'importe que l'on sévisse,
Contre un peuple deshérité;
Sa voix n'est que pour la justice,
Et son bras pour la liberté.
Saint Jean-Baptiste, etc.

De ses maux perdant la mémoire,
Il doit en essuyant ses pleurs,
Unir ses souvenirs de gloire
A l'attente des jours meilleurs.
Saint Jean-Baptiste, etc.

F. M. Derome.

1844.

À MA SŒUR.

L'ADIEU FRATERNEL.

Tu vas quitter notre vallée ombreuse,
Et de nos bois les asiles si frais;
Le sort t'exile en de lointains palais,
A la cité puisses-tu vivre heureuse!
Oh! pour moi, j'aime mieux
Notre pauvre chaumière,
Cachée à tous les yeux
Sous son manteau de lierre.

Fais tes adieux aux belles matinées,
Aux champs, aux fleurs, à l'oiseau des buissons;
Là-bas, vois-tu, plus de douces chansons;
L'oiseau se tait, les roses sont fanées.

Oh ! pour moi, j'aime mieux
Notre pauvre chaumière,
Cachée à tous les yeux
Sous son manteau de lierre.

Tu penseras à notre bonne mère,
Des pleurs alors viendront mouiller tes yeux ;
Près d'elle, assis, ton frère plus heureux
Lui parlera de sa fille si chère.
Oh ! pour moi, j'aime mieux
Notre pauvre chaumière,
Cachée à tous les yeux
Sous son manteau de lierre.

1844.

LA TOUSSAINT.

Avez-vous entendu à votre réveil les sinistres tintements de nos cloches, semblables aux tristes mélodies d'une voix plaintive ? Avez-vous entendu à la première pâleur du jour les sourds mugissements des vents à travers les feuillages, comme les derniers soupirs d'une lente agonie ?.......

Avez-vous remarqué le hêtre jauni qui se courbait vers la terre, comme le vieillard affaissé qui s'incline dans la poussière ? Ce soleil radieux qui lutte avec le nuage noir des tempêtes, ne vous semble-t-il pas comme la gloire du monde obscurcie par les passions orageuses de la vie ? Cette feuille d'automne qui tombe lentement et comme à regret de l'arbre qui l'a nourrie, ne vous représente-t-elle pas le jeune homme d'une année de vigueur et de gloire qui meurt aux espérances d'un long avenir ?..

....

Là-bas au bout noir de l'horizon, j'ai vu un fantôme ! Il était languissant comme le moribond, livide comme le cadavre ! Sa figure était décharnée ; ses yeux étincelants comme ceux de la bête fauve qui cherche sa proie ! De ses mains longues et osseuses il semblait vouloir se cramponner à des ombres qui fuyaient devant lui comme l'éclair. Ces

ombres étaient les richesses et les délices de la terre! Il prêtait l'oreille de tout côté; il entendait comme le bruit des flots d'une mer mugissante; la calomnie et la noire envie!......

Hélas! ce fantôme je ne le reconnus que trop! C'était l'homme, c'était vous, ô mes amis! c'était moi-même! Il a tressailli quelque temps! puis il s'est agité un instant comme le tigre qui lutte avec les dernières angoisses de la mort; puis il est tombé; il a passé comme le dernier rayon du soleil couchant!......

Tel est l'homme! Ainsi passera le monde!................

....

Mes pensées sont sombres et tristes comme la forêt qui se dépouille de ses habits de splendeur; comme l'astre radieux qui se cache derrière le voile sombre des orages; comme l'oiseau exilé qui chante ses adieux et laisse ses affections!

Mes pensées sont sombres et tristes comme le terrible jour où la mort célèbre sa fête, proclame son triomphe sur les débris de ses lauriers!

Je me suis levé; j'ai entendu la cloche qui, il y a vingt ans, annonça mon existence! j'ai marché lentement, lentement comme la monotonie lugubre de sa voix!......

J'ai marché!...... Dieu!......

J'ai rencontré le vieillard qui chancelait sur le bâton de ses ancêtres; la jeune fille qui touchait à peine la terre de son pas léger; l'homme riche et orgueilleux qui repose sur des lits d'or; le misérable aventurier qui s'endort sur le grabat du pauvre pélerin; le monarque qui commande à la terre; l'esclave obscur qui plie sous le joug du tyran;... je leur ai demandé à tous où ils allaient; ils m'ont tous répondu: Nous allons prier pour les morts!......

Prier pour les morts!...... Avez-vous entendu?......

Je les ai suivis.

J'ai vu un enclos isolé. Puis une porte étroite; un vieux pin brisé par les tempêtes.

Au milieu de cet enclos, il me sembla voir un spectre hi-

deux armé d'un sceptre tranchant, entouré d'une foule innombrable de cadavres qui chantaient des hymnes à sa louange ; puis, à ses pieds, deux petits enfants qui jouaient avec la poussière des grands !

Et autour de ce roi du néant étaient groupées des croix funèbres, sur lesquelles on lisait encore quelques dernières inscriptions, dernière mémoire de la vie !

Et l'homme tombait comme anéanti aux pieds de ces vains monuments du monde passé !...............................

....

Je m'arrêtai devant une petite croix blanche, et je lus ces mots :

" Emilie, décédée le ......, âgée de 16 ans."

Oh ! Emilie !... ce nom me rappela une jeune fille que j'avais connue. J'adressai à Dieu la prière des vierges, et je pleurai !...... Elle était si belle ! si pure ! cette Emilie.... Tu mourras donc aussi toi à ton tour, jeune fille, toi qui souris aujourd'hui avec tant de complaisance à l'espérance d'un bel avenir que tu crois certain ! Tu mourras donc ! Dieu ! le croiras-tu ? oh non ! cet éclat, ces charmes, cette vigueur du jeune âge...... ces plaisirs, ces affections...... cet amant que tu aimes tant...... ces amis qui te chérissent et qui te flattent... oh non ! tout cela ne passera pas si vite ! ...... Tu dis cela, jeune fille ! Et pourtant écoute bien ce glas sinistre ! Tu trembles !...... Regarde le sourire sardonique de ce spectre ! Tu frémis ! Ne t'abuses plus, jeune fille !......

Vois cette rose, aujourd'hui si fraîche et si vive, et demain si fanée, si penchée sur sa tige mourante...... Ainsi finira le jeune âge !......

Je m'inclinai sur une autre tombe, et je lus :

" Joseph, âgé de 18 ans ! *Requiescat in pace !*"

Repose en paix, pauvre jeune homme...... Ton nom, tes vertus, la gloire de tes ancêtres, tes nobles talents, la mort n'a rien respecté ! Tu étais riche pourtant ; tu aurais pu vivre, plus que tout autre, indépendant des caprices, des

malheurs du monde, mais Dieu a dit à l'homme : Tu mourras !......

Ecoute bien, jeune homme, toi qui commences aujourd'hui ta carrière avec éclat, qui brilles aux yeux de tes collègues que tu as rendus jaloux de tes succès...... Tu mourras ! Que te restera-t-il de tout cela ? Un vain nom que le temps effacera comme tout le reste !

Je l'ai vu, l'amant adoré de son amante, goûter les délices de l'affection la plus tendre. Etait-il heureux? Non! après le bonheur d'un jour venait le revers d'une année qui détruisait tout, jusqu'aux espérances de l'avenir ; et puis la mort !...... la mort ! ce terme inévitable de toutes choses !

J'avançai encore plus loin.

Et je vis la colonne rongée de l'homme du trône, dernier monument de la grandeur du monde.

J'ai vu le grand adoré sur la terre, je l'ai vu entouré de favoris, d'esclaves qui se courbaient devant lui au seul son de sa voix, je l'ai vu plier sous des habits d'or, savourer les mêts les plus délicieux. Aujourd'hui il dort dans la poussière ! le monde l'a oublié ; à peine trouve-t-il un homme qui pleure sur sa tombe ! Il ne reste plus de lui qu'un vague souvenir. Il est tombé de son trône de gloire comme le lion majestueux qui, après avoir promené dans les forêts son indomptable indépendance et fait trembler tous les animaux, va mourir ignoré dans un repaire ténébreux. Il est tombé de ce trône comme cet aigle qui, après avoir plané au plus haut des cieux, va mourir au pied de cette immense montagne qui, il n'y a qu'un instant, lui semblait comme un petit point obscur ; comme ce guerrier qui, après avoir dompté les nations et conquis l'univers, va périr relégué sur une isle déserte. Ainsi finira toujours l'homme superbe...... la gloire du monde !

J'ai vu la croix frêle et abandonnée du pauvre, triste image de ce qu'il fut dans le monde.

J'ai vu la tombe du mauvais riche, devant laquelle personne ne s'inclinait !......

Avares infâmes qui n'avez d'autre plaisir que celui de palper un vil métal que vous avez peut-être dérobé à l'indigence, vous mourrez à votre tour! Le monde maudira votre mémoire, dissipera ces richesses que vous aurez amassées dans l'inquiétude, le tourment et le remords!

J'ai vu le marbre blanc de l'homme au cœur bienfaisant sur lequel pleuraient la veuve en détresse, l'orphelin abandonné et le vieillard infirme.

...... Puis je me suis incliné devant le Christ qui est au milieu du champ des morts, et j'ai pleuré sur la vie des hommes.

Je me demandai à plusieurs reprises : Qu'est-ce donc que la vie? et une voix me répondit toujours : La vie, c'est le sentier qui conduit à la mort!

Et je me disais :

Puisque la vie n'est qu'un triste passage du néant au néant, pourquoi l'homme s'y attache-t-il tant?

Puisque l'homme ne naît que pour mourir aussitôt, pourquoi vit-il comme s'il ne devait jamais mourir?

Triste aveuglement!......................................

....

Et pourtant ne dirait-on pas en voyant l'homme pleurer sur la tombe des morts, ne dirait-on pas qu'il croit être exempt du même sort! Ses larmes sont comme celles d'un criminel qui, sorti du bagne par un heureux hasard, pleure en voyant un frère subir le dernier supplice. Ses larmes sont froides et stériles!

O hommes! encore une fois, ce n'est pas tant pour pleurer sur la mort que sur la vie, que l'Eglise vous appelle aujourd'hui!

Vous dites : La Toussaint est un jour ennuyant! Avez-vous bien pensé? Avez-vous un cœur sensible ou bien êtes-vous de ces cœurs de rocher qui ignorez jusqu'aux plus légères impressions de la mélancolie?

Savez-vous ce que c'est que la mélancolie? La mélancolie, c'est cette vérité sinistre, cette vérité de la tombe :

" Tout passe dans la vie."

Et c'est le jour de la Toussaint qui nous l'apprend.

Et puis vous n'aimez donc pas le souvenir?

Voyez cette mère qui pleure sur la tombe de son enfant. Elle est toute aux illusions d'un passé plein de charmes. Elle se rappelle le jour où ce fils bien-aimé a ouvert les yeux à la lumière. Comme elle s'empressait autour de son berceau! C'était le premier fruit de son hymen. Avec quelle tendresse elle le pressait sur son sein palpitant! Quelles espérances ne formait-elle pas! Mais, hélas! ces premières émotions d'une tendre mère passent si vite! Viennent les tendres alarmes. L'enfant grandit, puis il meurt! ...... Et aujourd'hui elle répète: Tout passe dans la vie!...

Ce souvenir, quoique pénible, ne lui fait-il pas verser des larmes bien douces?

Et puis l'époux et l'épouse, l'ami et l'amie que la mort aura séparés, n'est-ce pas au jour de la Toussaint que le souvenir les impressionnera le plus?

O! jeunes filles, tendres jeunes filles, ne pleurez-vous pas, vous surtout qui êtes si sensibles, dites-moi, ne pleurez-vous pas lorsque le jour commence à pâlir, que le ciel prend une teinte semblable à un voile de crêpe, que la cloche sonne lentement et dont la voix va se perdre insensiblement dans le calme des solitudes comme les derniers râles du mourant; lorsqu'aux pâles reflets du cierge funèbre, à travers les vitreaux du temple, vous apercevez des figures pâles et pleureuses qui passent et repassent comme des ombres et viennent se prosterner à la porte de la cité des morts?

J'ai tremblé! j'ai frémi!

Et lorsque la voix faible et entrecoupée du prêtre a dit avec la foule:

De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam, j'ai senti comme une douce émotion semblable à celle du juste qui laisse la terre pour aller se reposer dans les bras de Dieu!......

Et le vieillard, mon Dieu! le vieillard......

Il y a quelques années, j'étais à la campagne le jour de la Toussaint.

Je remarquai loin de la foule un vieillard qui avait sa tête blanche appuyée sur le mur froid du cimetière, et à ses côtés, une jeune fille vêtue de longs habits noirs. Elle pleurait continuellement. On eût dit la déesse de la mort, ou la divinité des souvenirs ! Quel frappant reflet de la mélancolie sur sa figure divinement pâle, douce et régulière !

Le vieillard regardait, puis une larme coulait lentement sur sa joue osseuse !......

Et la jeune fille poussait un soupir douloureux. Quel soupir ! hélas ! le soupir d'une mère qui presse son dernier fils mourant sur son sein ; le soupir d'une amante qui donne sur son lit de mort une larme d'adieu à son amant !

Ce spectacle n'était-il pas d'une imposante gravité ?...

Le tableau était parfait. Peut-on mieux peindre en effet le passage de l'homme sur la terre que par le contraste sublime d'un vieillard et d'une jeune fille pleurant sur une tombe en ruines !

......La foule passa ; elle passa lentement comme les ténèbres d'une nuit d'automne !

Le vieillard se tourna vers la jeune fille, puis la pressant sur son sein glacé par l'âge :

—Pauvre enfant, lui dit-il, ne pleure plus !

—O ! mon père, mon père, dit la jeune fille, Emmerick ne m'eût pas dit cela...... il connaissait trop bien le cœur d'une jeune fille !......

—Toujours Emmerick, dit le vieillard, toujours lui !... Pauvre Flora !... Tout passe dans la vie !

Je t'ai vue naître au sein de la prospérité ; je t'ai vue rayonnante sur le sein de ta mère...... ta pauvre mère que j'aimais tant ! Elle aussi, elle a eu ses souvenirs !.. ... J'étais riche alors...... Hélas ! tout est passé !......

Il n'y a pas encore bien longtemps, pauvre Flora, tu étais brillante de santé et de vigueur ; tu étais gaie, car tu ne connaissais pas encore les soucis, les chagrins : ton cœur

était pur comme l'onde argentée de la source de nos bois. Tout cela est encore passé ! Te voilà à l'âge des souvenirs ! Il me souvient moi-même de ma première jeunesse, de mes premiers plaisirs, de ces premières émotions d'amour qui firent battre mon cœur ; j'étais comme toi aussi, n'espérant que le bonheur : tout cela a passé encore !

Il me souvient encore de ce jour délicieux où j'épousai ta mère ; ce fut le plus beau jour de ma vie. Il est passé ! Et ta pauvre mère, et ces amis que j'avais invités à ma table, où sont-ils, ô ma Flora ? Ils sont passés !......

Et ces cheveux qui ont blanchi avec les chagrins, ces cheveux passeront comme tout le reste ; car tout passe dans la vie !..

....

Dieu ! il est donc vrai :

Tout passe dans la vie !

Et si tout passe, que sommes-nous donc, nous autres, sur la terre ?

Laissons de côté, pour un instant, les pensées du siècle ; abandonnons, pour un instant, ces espérances qui nous bercent, ces folles illusions que nous nous formons comme les chimères dont l'insensé se repaît ; ces faibles lueurs de bonheur et de joie qui passent rapidement et ne nous laissent en disparaissant que l'ennui et le dégoût...... et que sera la vie ?

Mon Dieu ! que sera la vie ?

Le pénible souvenir du passé... la vaine espérance pour l'avenir...... et puis...... la mort !......

EUGÈNE L'ÉCUYER.

APPENDICE

AU SECOND VOLUME [1].

1734.

LE TABLEAU DE LA MER.

Votre raison se perd, les dangers, la tempête,
Ne vous peuvent sortir ce dessein de la tête :
Vous voulez voir la mer et ses tristes hasards,
Courir au précipice ouvert de toutes parts.
Elle est calme à ses bords, mais quittant le rivage,
Souvent vous rencontrez la tempête et l'orage.
Si vous ne craignez point les injures de l'air,
Songez que vous devez un tribut à la mer,
Son agitation n'en exempte personne.
Enfin, si tout cela n'a rien qui vous étonne,
Allez si vous avez le courage assez fort,
Le navire est tout prêt à sortir hors du port,
Ses canons sont montés, ses manœuvres rangées,
Il a près de son bord dix chaloupes chargées.
On l'arme par les soins d'un maître vigilant,
Trois cents hommes rangés halent sur le palant,
Ils travaillent sans cesse et d'une force égale.
Ses vivres sont déjà placés à fond de cale.
Chaque cable est garni, sur son ancre appliqué ;
Son eau est dans la cale et son bois embarqué ;
Dans la fosse aux lions, on arrime, on arrange
Etoupes, suif, gaudron, manœuvres de rechange ;
En un mot tout est prêt, le navire va sortir.
Mais apprenez encore avant que de partir,
Ce que l'on fait dedans, soit en paix soit en guerre,
Quand la voile et le vent l'éloignent de la terre.
L'humeur des gens de mer, leur occupation,
Et quel ordre requert la navigation.
Vous entendrez parler un langage barbare,
De ride, barde, largue, affale, bosse, amarre,
Vire, lesse le lof, arrive, brasse au vent,
Hale avant la bouline, aux drisses main-avant.
S'il faut être brutal, la marine l'enseigne,
C'est là qu'avec excès la brutalité règne.
Fermez donc votre oreille aux ridicules mots,
Adressés aux soldats, ainsi qu'aux matelots.
Leur humeur est bizarre, incommode, farouche ;
Un mot, s'il n'est choquant, ne sort point de leur bouche.
Bien plus cette humeur brusque est reconnue encor,
Dans l'officier superbe avec son galon d'or :

---

[1] Nous plaçons dans cet Appendice deux morceaux littéraires inédits que l'on nous a transmis après l'impression de la littérature de ces époques. Nous avons ajouté à ces pièces, deux écrits qui nous avaient échappé dans nos recherches.

Vous verrez un enseigne avec sa froide mine,
Qu'on a vu, cet hiver, pauvre garde-marine,
Vouloir trancher du grand et dire à tout propos,
Je veux traiter de gueux, soldats et matelots ;
Commander sans savoir, faire une loi nouvelle
Et d'un fier lieutenant se faire le modèle.
Voyons le capitaine et comme son pouvoir
Fait ranger à sa voix chacun à son devoir.
Il parle, on obéit ; mais disons davantage,
Il fait d'un seul regard trembler tout l'équipage.
Absolu sur la mer, comme à terre le roi,
Ses ordres prononcés passent pour une loi.
Il fait tout ce qu'il veut, il punit, il pardonne,
Et souvent il ne rend de justice à personne.
Qu'un commis s'aille plaindre, il l'écoute d'abord,
Et tel sera coupable à qui l'on a fait tort.
Le voleur se le rend en tout temps favorable,
Par de petits présents, qu'il fournit pour sa table
Un écrivain de roi, dans le fait, trempe un peu,
Et sait très bien tirer son épingle du jeu.
Après les officiers, faisons passer le maître,
Son sifflet suspendu le fait assez connaître.
Le portant à la bouche, et la canne à la main,
Lorsqu'il faut manœuvrer c'est un signal certain.
Commandant, il n'est pas bon maître s'il ne crie ;
Il frappe en menaçant, son bras suit sa furie,
C'est ce qui le fait craindre et fait qu'aux premiers mots
Sur les aubans ridés volent les matelots.
Son sifflet fait mouvoir un chacun qui l'écoute,
Soit pour virer de bord, ou border une écoute,
Eventer la mizaine, ou l'amarrer tout bas,
Haler une bouline, ou passer sur lesbras.
Lorsqu'un nuage obscur vient couvrir les étoiles,
Il fait tout à la fois carguer les basses voiles.
Amener perroquets, les huniers tout d'un temps,
Mettre le vent dessus, prendre les ris dedans.
Tout le monde à sa voix, la main sur les cordages,
S'occupe avec ardeur à ces divers ouvrages :
Agissant de concert, et s'empressant beaucoup,
Un travail commencé s'achève tout d'un coup.
Le navire au milieu de l'eau qui l'environne
A pour guide un pilote auquel on s'abandonne.
La voix au gouvernail en fait le mouvement,
Les yeux sur la boussole arrêtés fixement.
Il parle au timonier à l'oreille attentive,
Tantôt il dit, au lof, tantôt il dit, arrive ;
Tantôt, droite la barre, ou tribord, ou basbord ;
Tantôt, pas plus avant, gouverne droit au nord ;
Il a toujours en main le compas ou la carte,
Pour voir s'il est en route ou bien s'il s'en écarte ;
Il corrige, il estime, et par sa route il sait
Dans quel endroit il est et quel chemin il fait.
S'il craint à tel degré les funestes approches
Des bancs cachés sous l'eau, des écueils ou des roches,

Il s'instruit par la sonde, il observe de plus
Les rapides courants des flux et des reflux.
Savant dedans son art, les yeux sur la boussole,
Il ira sans danger de l'un à l'autre pôle.

Mais que fait l'équipage et quel est son travail ?
Je vais en peu de mots en faire le détail:
L'on a réglé le quart qui nuit et jour se change,
Les postes sont marqués, tout le monde s'y range,
Les quartiers-maîtres sont postés en chaque lieu
Agissant sur l'avant, sur l'arrière, au milieu.
Aussitôt que le jour recommence à paraître,
On entend sur l'avant crier un contre-maître :
Aux grattes, aux balits, aux faux-berts, matelots,
Les bailles sur le pont, les chauffaux et les sceaux.
Au commandement tout le monde en haleine,
Se recueillant d'abord, va travailler sans peine.
Les uns grattent le pont, les autres tirent l'eau,
En dedans, en dehors on lave le vaisseau,
On sèche le tillac avecque diligence.
Après cet exercice, un autre recommence:
L'on trouve rarement du repos dans un bord.
Les uns sont occupés à faire du bitord,
Les autres des tourons, des manœuvres défaites;
Ceux-ci font des rabans, ceux-là font des garcettes;
Tantôt il faut garnir une écoute, un écouët,
Ou rider des aubans sur des palangs à fouët.
Rider un grand étay, changer des enfléchures,
Aux cordages rompus faire des épissures;
Tantôt il faut gratter et roussiner les mâts,
Travailler dans la hune, aux manœuvres d'en bas;
Enfin toujours agir, s'occuper sans relâche,
Et c'est à ce devoir qu'un matelot s'attache.
Cependant il s'en fait coutume en agissant
Qui lui rend son travail plus doux et moins pesant.
Mais pour lever une ancre attachée à l'argile,
C'est ce qui fait gémir et le plus difficile
Qu'on vire au cabestan soit le jour ou la nuit,
L'on voit cet exercice accompagné de bruit :
Soldats et matelots placés sur chaque barre
Font de confuses voix un furieux tintamarre.
L'officier les pressant les anime à pousser
Et la canne à la main les force à s'efforcer.
Un sergent fait du bruit, un quartier-maître crie :
Vire, enfants, vire, vire, un moment de furie.
En entendant crier, tous poussent à l'instant
La barre de l'épaule et s'efforcent d'autant.
Des matelots, les uns, tels que l'on veut élire,
Ont les bras étendus dessus la tournevire ;
D'autres en la trainant, la font d'un même accord
Passer à chaque tour de l'un à l'autre bord;
D'autres à l'écubier avec leurs mains sujettes
Au cable et tournevire appliquent des garcettes.

Lorsque l'ancre est levé un seul coup de sifflet
D'abord au cabestan fait mettre le linguet.
Chacun prenant haleine abandonne la barre.
Alors le bossement sur l'avant se prépare,
Et sautánt de sur l'ancre élevée à fleur d'eau
Fait le croq du capon, passé dans l'arganeau.
Ce garant alongé tout le monde caponne,
Mesurant chaque fois à la voix qu'un seul donne.
Ainsi chacun s'emploie et souvent on n'a pas
Un moment de repos pour prendre son repas.

Cette heure étant venue, une cloche sonnée,
L'équipage l'entend trois fois dans la journée.
Alors le travail cesse, et ce chéri signal
Excite un mouvement confus et général,
Tout le monde s'empresse à ce son qui l'appelle
Chacun court audevant avecque sa gamelle.
Un visage enfumé que l'on appelle coq,
Qui quitte rarement sa cuillière et son croq ;
Un mal-propre, un vilain qui sans cesse se gratte,
Dont les yeux larmoyant sont bordés d'écarlatte ;
Qu'on voit le plus souvent mains et bras charbonnés,
Une pipe à la bouche et la roupie au nez ;
Un homme qu'on prendrait pour le diable à sa mine,
Cet élégant mignon préside à la cuisine :
Il descend la chaudière et la cuillière en main,
Attend avec son rôle un crasseur d'écrivain,
Qui vient environné d'une nombreuse troupe,
Et nommant chaque plat leur fait donner la soupe.
L'un crie à pleine tête, il m'a brûlé les doigts,
L'autre, il ne fait jamais cuire à demi les pois ;
Celui-ci, j'ai trop peu de soupe en ma gamelle,
Celui-là lui veut rompre et casser la cervelle.
Ainsi ce pauvre coq a l'esprit à l'envers.
Cependant bien qu'il soit de tous vu de travers,
Il agit jusqu'au bout, l'un après l'autre passe
Et de l'œil sur le pont va choisir une place.
Les autres en courant vont assaillir en bas
Un avare commis qui ne s'étonne pas.
On voit sur l'écoutille une troupe rangée,
La tête à fonds de cale et la main alongée.
Le commis lit son rôle et chaque plat de sept
Reçoit biscuit et vin d'un grand maître valet.
Cet insigne voleur aussi bien que son maître,
Ce scélérat fripon qui fait gloire de l'être,
Ce rat de fonds de cale, cet ivrogne achevé
Donne pour du vin pur du vinaigre roué.
Il trompe, quand il peut, à la faveur de l'ombre,
Rognant un peu partout, il gagne sur le nombre.
Tout le monde en murmure et le menace en vain :
L'un le veût assommer un boulet à la main,
L'autre qu'on fait attendre a la sienne aussi prête
Pour lui laisser tomber son bidon sur la tête.

L'un le voudrait tenir pour lui frotter la peau,
L'autre d'un courbillon veut lui faire un chapeau.
Mais le maître valet audacieux sans crainte
Les voit tranquillement menacer et se plaindre.
Un sergent qui voudrait se faire des amis
De ce maître fripon ou du premier commis,
Faisant le furieux en morne contenance
Fera cesser le bruit et donner le silence.
L'on soupe et c'est alors un grand plaisir de voir
Comme à se dépêcher chacun fait son devoir.
L'un de l'autre l'envie au manger ridicule,
Avale avidement la soupe qui le brûle.
La gamelle se vide, après elle ne suit
Qu'un simple coup de vin avec peu de biscuit.
Ensuite on va laver la gamelle assez sale,
Et le bidon vidé retourne au fonds de cale.

Ce beau repas fini chacun court allumer
Sa pipe de tabac, s'il se plait à fumer.
Pour dissiper l'ennui que le travail leur donne
Souvent le tambour bat et le fifre raisonne.
C'est alors que l'on voit à ces sons redoublés
Soldats et matelots sur l'arrière assemblés.
L'on s'efforce à sauter, on danse sans mesure,
C'est à qui fera mieux de risibles postures.
Tel danse un rigaudon et par de vains efforts
Se fatigue les pieds, les bras et tout le corps.
Il saute, il cabriole, il s'échauffe et s'admire,
Et son plus grand plaisir se borne à faire rire.
Ceux qui n'ont point le quart finissent promptement
Pour aller reposer quatre heures seulement.

S'il s'agit d'un combat sanglant, opiniâtre,
Voyons comme un vaisseau se dispose à combattre.
L'on fait sonner la cloche, et branle-bas d'abord,
Les postes sont donnés avant sortir du port.
Un nombre de soldats pour la mousqueterie,
Les canoniers sont prêts à chaque batterie;
Sur l'arrière et l'avant on y fait demeurer
Les meilleurs matelots afin d'y manœuvrer.
On arme d'hommes forts le canot, la chaloupe,
Tous deux pour le besoin amarrés sous la poupe.
Les maîtres canoniers ont déjà pris le nom
Des autres destinés pour servir au canon.
En bas l'on a posté, pour passer les gargousses,
Commis, maîtres, valets, domestiques et mousses.
Et dans la cale à l'eau, l'on voit pour les blessés
Les chauffaux qu'on prépare et les cadres dressés.
Prêt à trancher, couper, mettre l'art en pratique,
Le chirurgien major ouvre, lui, sa boutique.
Du coffre il met au jour ses tristes instruments,
Etalant à vos yeux les cruels ferrements:
La scie et le trépan, les lancettes piquantes,
Les couteaux recourbés, les sondes pénétrantes,

Les bistouris tranchants, les rasoirs, les ciseaux,
Emplâtre aglutinant, bandes et plumaceaux.
L'on fournit avec soin les manœuvres communes,
Le maître fait monter les chaînes dans les hunes.
L'on met dans les filets, branles, sacs, matelats,
Chaque drisse est doublée, on passe les faux-bras.
Les faux-berts sont mouillés, les bailles d'eau remplies,
Les cordages roués de palangs de poulies,
Enfléchures de change avec de bons rabans,
Les basses pour servir à joindre les aubans.
Lorsque dans le combat une balle les coupe,
On se range à l'avant comme au château de poupe.
Le calfat met au jour ses boulets préparés,
Son étoupe, ses clous, ses platines quarrés;
Et pour remédier au mal que pourrait faire
Les efforts du canon du navire adversaire,
La sangle autour du corps, à la main son marteau,
Il a l'œil attentif aux coups qu'on donne à l'eau.
L'on fournit avec soin les armes nécessaires
Dans le poste d'honneur où sont les mousquetaires.
Les fourniments remplis, balles et gargousiers,
Pistolets, mousquetons, fusils et boucanniers,
Haches, mèche fumante, et grenades chargées
Avec les espontons et les piques rangées,
Les coutelas levés, l'un et l'autre font voir
Qu'ils brûlent du désir de faire leur devoir.
D'ailleurs les cannoniers, suivant l'ordre qui presse,
Détoupent les canons, démarrent chaque pièce.
On voit dans un clin-d'œil, les postes bien munis
De boutte-feux fumants, de garde-feux garnis,
De balles de calibre, et de chaînes coupantes,
De refouloirs légers et de pinces pesantes.
Tout le recharge est prêt, les cannoniers postés,
Cornes et pulverins pendus à leurs côtés.
Les officiers zélés sur qui leur chef se fonde
Font, l'épée à la main, sans cesse agir le monde,
Ainsi tout disposé, l'ordre établi partout,
Le silence est gardé de l'un à l'autre bout.
Tous jaloux de l'honneur et pleins d'impatience,
Attendent pleins d'ardeur que le combat commence.
Enfin les deux vaisseaux, tous leurs sabords ouverts,
A portée approchés se mettent en travers;
Leurs pavillons hissés frisant leurs galeries,
Et font pour leur salut, feu des deux batteries.
L'on charge, l'on s'échauffe, on tire et l'on entend
De coups continuels un tonnerre éclatant.
Pour vaincre avec honneur il n'est rien qu'ils ne fassent,
Tous deux sont animés des coups qui les fracassent.
Sur la valeur des siens l'un et l'autre affermi
Croit faire à tout moment céder son ennemi.
Les cieux se font entre eux également terribles.
Leurs efforts redoublés sont à tous deux nuisibles.
Dans ce transport égal sans se vouloir céder,
Ils s'approchent si près qu'ils peuvent s'aborder.

Le feu de leur canon paraît épouvantable,
Mais l'abordage encore est bien plus effroyable.
Lorsqu'il est résolu, tout n'aspire d'abord,
Malgré mille dangers, qu'à gagner l'autre bord.
La vergue est alongée, et les grappins s'accrochent,
Les deux fiers ennemis de deux côtés s'approchent.
On voit des hommes morts un théâtre sanglant,
L'honneur est là placé dans le meurtre pressant.
Ils portent au danger leurs têtes animées,
La fureur fait alors mouvoir leurs mains armées.
La mort même et le sang ne les étonne pas
Et leur âme s'exprime à coups de coutelas.
L'air est tout offusqué de coups de mousquetades,
Leur bras sur le tillac fait pleuvoir les grenades.
L'un des deux affaiblit par le nombre des morts
Ne fait plus cependant que de faibles efforts ;
Les siens déjà troublés sont saisis d'épouvante,
Dans l'autre la fureur devient plus véhémente :
Ceux-ci déjà vainqueurs redoublent leur vertu,
Montent le sabre en main dans le vaisseau battu.
Plus ils trouvent d'efforts plus leur rage persiste,
Chacun met à ses pieds l'ennemi qui résiste.
On ne voit que des morts dans leur sang renversés
Et des coups des éclats grand nombre de blessés.
Les vaincus tous couverts et de sang et de poudre,
Alors qu'il faut se rendre, ont peine à s'y résoudre.
Mais la force leur manque encor plus que le cœur,
Ils viennent désarmés se rendre à leur vainqueur.
Le prisonnier honteux dans son malheur extrême
Caresse alors celui qu'il déchire en lui-même,
Dont il n'est regardé que d'un œil de travers,
Et loin d'être chéri. Ses coffres sont ouverts,
Tout ce qu'il possédait mis alors au pillage ;
Pour se couvrir il a des haillons en partage.
De ce victorieux ressentant le pouvoir,
L'excès de sa rigueur ne lui fait que trop voir
De la guerre et du sort la suite trop funeste,
L'espoir de se venger est tout ce qui lui reste.
On le garde de près pour ne rien hasarder.
Cependant que l'on songe à se raccommoder,
L'on met tout en bon ordre autant qu'il est possible.
Mais loin d'être fréquent autant qu'il est nuisible,
L'abordage n'est pas une nécessité,
L'on n'en vient pas toujours à cette extrémité.
Souvent deux ennemis se battent sans se prendre,
Un vaisseau mal traité qui ne peut se défendre,
Sans s'opiniâtrer contre plus fort que lui,
Trouvera dans la fuite un favorable appui.
Un autre moins heureux qui fuyant se voit joindre
De ses malheurs pressants choisit alors le moindre :
De périr ou se rendre à ce malheur réduit,
Attend les armes bas l'ennemi qui le suit.
Je ne vous parle pas d'une bataille insigne
Où l'on voit opposés deux cents vaisseaux de ligne

Qui se battent et font, suivant leur amiral,
De différents combats un combat général.

Autres mille dangers penchant sur votre tête,
Figurez-vous enfin ce que peut la tempête :
La mer qu'on voit noircir commence à s'émouvoir,
Cent nuages se font soudain apercevoir,
A peine la clarté du jour est reconnue,
Le tonnerre commence à gronder dans la nue.
Les vents interrompus par des grains violents
Font hérisser la mer de flots étincelants.
Avec les deux huniers on cargue la misaine,
Le gouvernail fixé, sa barre est comme vaine.
La grande voile bas est bordée à toucher,
Le vaisseau sur son bord commence à se coucher.
Il se voit obligé de tenir à la cappe,
Brisant contre son bord la vague qui le frappe.
De rudes coups de mer couvert à tous moments,
Il résiste, il fléchit avec des tremblements ;
Il tombe au précipice où son penchant l'entraîne,
Une vague l'abat, il se relève à peine.
Elle couvre son pont de l'un à l'autre bout,
Rien ne peut résister, elle s'étend partout.
Mille fréquents éclairs par leurs lueurs funèbres
Font toute la clarté qu'on voit dans les ténèbres.
Le désordre est partout, dans le ciel et dans l'air,
Le feu semble couvrir tous les flots de la mer.
Le navire est porté, bien qu'il n'ait point de voiles,
Sur des montagnes d'eau de l'abîme aux étoiles.
La vague à tout moment semble ouvrir son tombeau.
Mais ce qui plus étonne, il s'ouvre et fait de l'eau.
L'équipage alarmé dans ce danger extrême
Travaille également pour se sauver lui-même.
Les pompes et les sceaux vident incessamment
L'eau qui malgré leurs soins s'amasse abondamment.
Couverts des coups de mer et toujours en haleine,
L'espoir de leur salut fait adoucir leur peine.
Travaillant de concert, et dans cet embarras,
Le houlis fait sauter un mât de hune en bas.
Ce désordre subit interrompt leur ouvrage,
Mais la nécessité leur donne du courage,
L'on pompe et tout le monde agit sans s'épargner.
Cependant l'eau s'augmente, on ne peut la gagner :
Elle entre abondamment par le sabord qui soue
Et par la sainte barbe ainsi que par la proue.
Le vaisseau se remplit, son pont mal assuré
Semble de chaque bord en être séparé.
Et ce malheur pressant où chacun appréhende
De voir errer ainsi le navire à la bande,
Les rend si fort troublés et de peur confondus
Qu'ils se croyent tous être entièrement perdus.
Ils s'empressent pourtant dans ce danger occulte
Afin de l'éviter, mais dans un tel tumulte

Qu'ils n'ont pas seulement le loisir de lever
Les mains devers le ciel qu'ils veulent implorer:
L'image du trépas, peinte en chaque visage,
Leur ôte enfin le cœur, la force et le courage;
Leurs efforts arrêtés qu'ils reconnaissent vains
Les laissent à la fin et sans bras et sans mains:
Ils n'ont pour exprimer leur faible et leurs alarmes
Recours qu'à des regrets accompagnés de larmes.
Le ciel pour leur salut plus pitoyable enfin
Se dispose à calmer ses souffles, et soudain
Il redonne le jour et son flambeau propice ;
La mer de son courroux ne laisse aucun indice.
Le calme tout-à-coup appaisant leur frayeur
Redonne à leur esprit l'espérance et le cœur :
Le découragement faisant place au courage,
Chacun avec ardeur se remet à l'ouvrage.
Les vents ne nuisent plus à guider le vaisseau,
Son fond bien resserré ne fait plus aucune eau.
Ils ne s'épargnent point pour cette circonstance;
Pour augmenter sa force on boit en abondance;
Les vivres sont alors donnés abondamment,
Et semblent prodigués dans cet heureux moment.

Cette faible peinture en soi bien abrégée
De ce qu'on souffre en mer peut donner une idée.
Vous voyez le travail qui se fait en tout temps,
Lorsqu'on est dans la rade, en mer au gré des vents;
Et combien de dangers le marinier partage ;
Les vivres dont l'on fait languir un équipage;
Comme un combat se donne; en quelle abîme en mer
Dans l'orage un vaisseau se voit précipiter.
Sur ce cratère immense et cet horrible gouffre
Pensez à la misère et la peine qu'on souffre,
Surtout quand du danger on n'est pas prévenu,
D'autant moins redouté qu'il nous est inconnu.
Pourtant si ces périls dont la mer est fertile
N'étonnent votre esprit, l'image est inutile.
Cédant au sentiment où la valeur se joint,
Marchez: car un grand cœur ne se rebute point.
Chérissant la vertu qui fleurit dans la guerre,
La mer a ses lauriers aussi bien que la terre.
Allez donc en cueillir; naviguez sur son sein,
Je ne veux plus combattre un si noble dessein.

JEAN TACHÉ (1).

(1) M. Taché, né à Toulouse, reçut son éducation à Paris où il se disposa à embrasser la carrière du commerce. S'étant embarqué pour le Canada en 1739, il s'établit à Québec, fut longtemps syndic des marchands, et conduisit un commerce considérable jusqu'à la conquête, époque où, ses vaisseaux ayant été pris par l'ennemi et ses propriétés incendiées ou détruites, il se trouva complètement ruiné. Ayant acquis les bonnes grâces du général Murray et ayant de l'éducation, il fut fait notaire sans avoir étudié cette profession. Marié à une demoiselle Joliette, il est la souche des deux familles qui portent son nom en Canada.

1827.

GÉOLOGIE.

À M. J. M. BÉLANGER, CURÉ DE ST. PAUL DE LAVALTRIE.

Très respectable Monsieur,—Puisque vous avez eu la condescendance de me soumettre vos réflexions sur quelques faits géologiques, pour en savoir mon opinion, je me rends très volontiers à votre désir, et prends sur moi de vous la donner d'une manière libre et indépendante, et j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que je le fasse publiquement, mon motif étant de rendre, quoiqu'un peu tard, au moins quelques faibles hommages à votre communication intéressante.

Vos idées nouvelles, sur quelques faits géologiques, pour être plus chrétiennes, ne sont pas moins libérales et ingénieuses, et ne méritent pas moins la considération particulière de l'homme lettré, vu surtout qu'elles ne s'éloignent pas des principes fondés de la saine philosophie.

Accoutumé à respecter peu les différentes hypothèses des géologues, sur lesquelles ils prétendent établir leurs systèmes chimériques, pour expliquer les diverses opérations qui, selon eux, ont dû avoir lieu, pour avoir pu produire l'arrangement géologique des matières inorganiques qui composent le globe que nous habitons, si pour satisfaire un peu la raison, je dois adopter un système ou un autre, après tout bien considéré, j'aime autant, pour ne pas dire mieux, adopter celui des jours solaires, ou de vos vingt-quatre heures, que celui des périodes de Deluc, ou des époques de Buffon, ou de l'exposition imaginaire de quelques autres philosophes modernes.

La géologie étant, de toutes sciences, la plus spéculative, le philosophe, en faisant l'application de ses principes, devrait toujours s'efforcer de faire servir et de soumettre la philosophie à la révélation, et non la révélation à la philosophie; car bien que celle-ci, surtout à l'aide puissante de la chimie, nous mettent généralement en état de nous rendre raison du plus grand nombre des faits et des opérations qui résultent naturellement des diverses propriétés physiques, telles que la cohésion, l'affinité, les différentes attractions, la gravité spécifique, etc., des corps physiques; cependant, il est bien connu qu'elle ne saurait le faire dans tous les cas. Par exemple, pour ne pas nous écarter de notre sujet, la philosophie ne saurait nous faire connaître la raison physique pour laquelle les particules intégrantes de certains minéraux, tels que le quartz, le feldspath, le mica, etc., qui composent la plupart des *strata* (ou couches) géologiques de la première classe, sont naturellement portées, les unes à se cristalliser et à prendre la forme de certains angles, et les autres à s'agréger et cohérer ensemble,

sans l'intervention d'aucun ciment quelconque. La philosophie nous dit bien, il est vrai, que ces différents états, soit cristallisés, soit aformes, ou sans régularité géométrique, que prennent ces minéraux, leur sont naturels, et qu'ils dépendent de leurs propriétés physiques, ou de l'arrangement chimique de leurs particules intégrantes; mais elle ne saurait nous faire connaître, d'une manière précise, la raison naturelle pour laquelle ces mêmes particules, par leur disposition chimique, donnent l'existence à tels ou tels faits, qui font autant de caractères physiques par lesquels on les distingue les uns des autres, non plus qu'elle ne pourrait nous dire pourquoi des plantes, croissant sous l'influence du même climat et des mêmes circonstances, ont, les unes certaines propriétés médicinales, et les autres d'autres, qui sont aussi différentes dans les effets qu'elles produisent sur les divers organes de la constitution humaine, que l'est leur apparence extérieure, à la seule vue de leur feuillage, etc.

Dans les recherches, souvent plus curieuses qu'utiles, que le philosophe fait des causes primitives, la philosophie lui permet, quelquefois, d'avancer de quelques pas lents vers leur découverte désirée; mais ce n'est que pour ensuite le laisser encore dans la même incertitude, ou dans la nécessité humiliante de rétrograder dans les mêmes ténèbres et la même obscurité qu'il se flattait de pouvoir dissiper; ou plutôt, elle le laisse, après tout, dans l'obligation finale de reconnaître le créateur de toutes choses comme le seul auteur des causes primitives de tous les faits, apparents ou réels, qui, journellement, attirent plus ou moins son attention particulière.

Cependant, je suis bien éloigné de prétendre qu'en physique, non plus qu'en médecine, l'on pourrait être justifiable en négligeant la recherche et l'étude des causes primitives et secondaires, et même accidentelles, des faits ou effets qui, tous les jours, demandent de nous un examen particulier; bien au contraire, je crois que quand l'occasion s'en présente, chacun doit se faire un devoir scrupuleux de pousser courageusement l'une et l'autre aussi loin que possible. Mais venons à notre sujet principal.

Les difficultés apparentes qu'offre le système des jours solaires ou naturels, ou de vos vingt-quatre heures, ne sont pas tout-à-fait aussi multipliées, qu'on est porté à le penser au premier aperçu. Déjà, quoique d'après un système différent, la collection des coquillages et des pierres calcaires, ou à chaux, (*shell limestone*) portant, pour la plupart, l'empreinte de certains animaux de mer, et même d'eau douce et de la terre, est considérée par plusieurs philosophes modernes, (tels que l'illustre Cuvier en France, mon savant professeur Eaton, A. M. aux Etats-Unis, et le fameux nouveau professeur de géologie, etc., à l'université d'Oxford,) comme ayant dû avoir eu lieu précisément de la

même manière que vous le suggérez, c'est-à-dire qu'ils croient, et même enseignent, que ces diverses substances, depuis la création du monde jusqu'à la fin du déluge, ont pu, par le mouvement, l'agitation et le retirement des eaux, s'accumuler au nombre que nous les voyons. Mais pour ce qui regarde la situation relative des minéraux dont consistent les différents *strata* qui composent, en partie, notre globe, il n'est pas aussi aisé d'en donner une explication philosophique qui s'accorde parfaitement avec les renseignements que nous donne l'écriture sainte. Cependant, persuadé, comme on a droit de l'être, avec l'aide des faits et le support de la raison, que Dieu, en créant les diverses substances matérielles, les a douées chacune de certaines propriétés qui lui sont propres, et les a soumises, chacune à ses lois respectives et collectives qu'on appelle physiques, on peut raisonnablement supposer que, lorsqu'au troisième jour, le créateur sépara les eaux d'avec la terre, le pouvoir solvant (*solving power*) de ces mêmes eaux ayant agi antérieurement sur la solubilité de la terre, les parties terrestres de celle-ci pouvaient être dans un état demi-liquide, qui permettait aux différents minéraux, déjà créés, de caler chacun plus ou moins, selon le degré prépondérant de sa gravité spécifique; et la vélocité d'un corps physique, soit qu'elle soit spontanée, ou qu'elle dépende d'une force projectile, étant toujours proportionnée à sa gravité spécifique, et ce même corps dans sa chûte, tendant toujours à prendre et à suivre un cours perpendiculaire vers le centre de la terre, où le pouvoir attractif est, pour ainsi dire, concentré comme dans sa demeure, il doit naturellement s'en suivre, 1o. que les pierres les plus pesantes, et qui forment les neuf *strata* géologiques dout se compose la première classe, tels que le granit, le gneis, le mica, le talc, le quartz granulé, etc., etc , nageant dans l'eau et dans la terre en un état semi-liquide, se placèrent les premières; 2o. que les seize *strata* des trois autres classes, à cause, parlant comparativement, de leur légèreté spécifique, se placèrent ensuite en succession, d'une manière assez régulière. Mais je dois avouer avec vous, monsieur, qu'à l'époque où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, et à laquelle les différents minéraux, déjà créés, prirent leur situation respective, le globe que nous habitons dût, en effet, éprouver une secousse assez considérable; et c'est ce qui va me servir, en essayant de donner une raison physique pour les égarements de quelques minéraux, qu'en étudiant la géologie, on aperçoit hors de leur place destinée; et aussi pour la formation spontanée ou accidentelle des houilles, ou mines de charbon de terre, (*pit-coal*) que vous suggérez pouvoir être une substance primitive. Mais avant d'y procéder, il ne sera peut-être pas hors de propos de faire ici quelques remarques succintes sur la différence qu'il y a entre

la lumière et le calorique, différence que, pour quelque raison ou autre, les philosophes paraissent n'avoir pas toujours assez bien sentie.

Que l'on se refuse à l'interprétation des S. Pères sur la lumière du premier jour, qu'ils regardent comme la création des anges, et que l'on considère le langage de l'écriture là-dessus, comme figuratif ou non, toujours, puisque les astres ne furent créés qu'au quatrième jour, on ne saurait s'empêcher de croire que la lumière du premier jour, dont parle l'écriture, était bien différente de celle qui procède des corps lumineux, la seule connue qui puisse se manifester à nos sens optiques; et quoiqu'ils possèdent l'une et l'autre, certaines propriétés physiques qui leur sont communes, telles que de pouvoir être radiés et réverbérés, etc., cependant il est très certain que sous d'autres rapports, ils sont d'une nature très différente: et pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler que très souvent la lumière se manifeste sans le calorique, et le calorique encore plus souvent sans le moindre rayon de lumière. De plus, la lumière est une substance composée, et le calorique est une substance simple qui, dans un état libre ou d'évolution, produit en nous la sensation qu'on appelle chaleur, le calorique et la chaleur, quoique dérivés du même mot latin (*calor*) devant, pour cette raison, être considérés, relativement, comme cause et effet. Outre cela, le calorique est une substance d'une telle nature, qu'il semble qu'il a dû nécessairement exister du moment et par là-même que les autres substances furent créées; car il pénètre tous les corps physiques, et forme, pour ainsi dire, une partie constituante, plus ou moins considérable, de certaines matières, telles que l'eau et généralement tous les liquides, qui ne sauraient se maintenir dans cet état de liquidité, sans sa présence continuelle. Ainsi, quoique l'écriture, dans l'énumération des choses que Dieu a créées, ne fasse aucune mention particulière du calorique, toujours, il n'est pas moins naturel et raisonnable de croire que, comme toutes autres substances élémentaires, dont il n'est fait non plus aucune mention, il a dû coexister avec tous les corps physiques, au moment même de leur création. Mais ce n'est que dans un état de concentration et d'évolution considérable, occasionnée soit par la contraction, la compression, la friction et même la combustion ou la décomposition des corps physiques, que le calorique accumulé est dégagé, se rend sensible, et excite la combustion des substances combustibles, qui au moment de son extrication, se trouvent en proximité ou contiguité avec les corps dont il est forcé de s'échapper. Ainsi, ce n'est qu'au moyen de ces causes que je viens de citer, et dont plusieurs devinrent, sans doute, actives, à l'époque où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, que le calorique a pu avoir excité la combustion que les philosophes lui attribuent avec juste raison; et il n'est pas déraisonnable de croire que ces mêmes causes ont dû avoir produit alors

différents effets qui, ensuite, opérant eux-mêmes comme causes efficientes, ont pu avoir produit, à leur tour, les effets que nous remarquons dans les égarements des minéraux que nous voyons épars, ça et là, hors de leur place destinée; car le retirement soudain des eaux a dû avoir occasionné une telle condensation des parties terrestres qui composent notre globe, et ses parties minérales, en se rangeant, chacune à sa place, ont dû avoir produit un tel bouleversement, et celui-ci, par la friction l'un contre l'autre des minéraux prenant chacun sa situation respective, (eu égard, comparativement, à sa gravité et à sa légèreté spécifique,) a dû avoir causé un tel dégagement du calorique, qui jusqu'alors avait été latent et insensible, que les constituants de la terre, jusqu'à ce qu'elle eût enfin pris son aplomb, devaient nécessairement tous être dans un état de commotion et de concussion produisant un fracas approchant de l'espèce volcanique. Puis, considérant la contraction soudaine et le poids énorme de la terre, son pouvoir d'attraction concentré au milieu, et la gravité spécifique des minéraux; ajoutez à cela le dégagement (résultant de la décomposition de quelques substances, à l'aide du calorique en action) et, en certains endroits, l'accumulation et ensuite l'évolution explosive des divers gaz, tels que l'oxygène, l'hydrogène, le nitrogène, l'hydrogène sulphuré, l'hydrogène carburé, etc., que l'on doit admettre comme étant déjà créés, puisque l'eau et l'air, qui en sont composés, l'étaient alors, et vous trouverez des causes suffisantes pour nous rendre raison de la fracture et du déplacement de quelques minéraux même les plus pesants.

Cependant, la création de la plupart des combustibles, tels que les arbres et les plantes, avait lieu, ce jour-là même; et il est assez naturel de croire qu'un grand nombre a pu être englouti pêle-mêle parmi les fragments de la terre, et y être consumé, au moyen de l'oxygène et du calorique, qui continuaient de s'en dégager; car, dans cet état de confusion, outre la combustion, ou la décomposition plus ou moins considérable de quelques arbres, etc., une grande quantité d'eau encore présente dans les insterstices des pierres et de la terre, a pu par l'extrication continuelle du calorique, être décomposée en ses parties élémentaires, l'hydrogène et l'oxygène, le support et le soutien exclusif de la combustion. En sorte que, certaines substances composées, telles que l'eau, l'air, les arbres, les plantes, etc., furent (toujours à l'aide du calorique en action,) en partie décomposées et réduites à leurs principes simples, tels que, pour l'eau et l'air, l'hydrogène, l'oxygène, le nitrogène, etc., et pour les plantes, le potassium et le carbone, ou charbon (dans lequel il abonde,) presque le seul résidu visible et palpable, qui se manifeste à nos sens. Et le carbone offrant à l'oxygène avenescent une base acidifiable, c'est alors, sans doute, que, ces deux substances se combinant chimiquement ensemble, commença à se former le gaz

acide carbonique, qui, se combinant lui-même ensuite avec les divers oxydes métalliques et alkalins (qui résultent à leur tour, d'une combinaison chimique de l'oxygène avec les bases oxydables qu'offrent tous les métaux et les alkalis,) donna naissance aux différents carbonates de fer, de cuivre, de plomb, de chaux, etc., etc., que l'on trouve épars parmi les minéraux.

Ainsi, monsieur, sans avoir eu recours à des millions d'années, mais bien en adoptant votre système des jours naturels, dont Dieu a voulu se servir dans la création, je crois que d'après d'autres hypothèses, il est vrai, (car on ne saurait raisonner ici sans en admettre,) mais qui ne répugnent pas au récit de l'écriture sainte, je vous ai donné quelques raisons plausibles pour prouver comment ont pu avoir lieu les égarements de quelques minéraux et l'origine secondaire des mines de charbon de terre que, pour plusieurs raisons physiques et spéculatives, (mais que vous voudrez bien me dispenser de nommer ici,) je ne saurais me résoudre à considérer avec vous comme une substance primitive; et le fait bien connu que le charbon de terre ne se trouve situé que *dans les* strata *superficiels* de la troisième classe, ou *classe secondaire*, ne contribue pas peu à supporter mon opinion.

Quant aux cadavres de rhinocéros, d'éléphants, etc., que l'on trouve épars sur les montagnes du nord, je n'ai pas de peine à me rendre à l'opinion que vous avez qu'ils ont pu y avoir été déposés par les eaux du déluge, et je crois que le professeur Bucchan d'Oxford, entretient cette même idée. Mais pour ce qui est du prétendu besoin de la force centripète et centrifuge qu'a pu avoir la terre pour se maintenir dans l'espace, je n'entreprendrai pas de le croire, et encore bien moins de le prouver, et quoique je suis bien persuadé que Dieu n'avait qu'à vouloir que la terre restât dans l'espace, et qu'elle pouvait y demeurer comme suspendue, sans l'intervention d'aucune puissance étrangère, cependant je ne saurais lui refuser la force centripète, qui résulte naturellement de la gravité spécifique des minéraux, et de l'attraction mutuelle qu'ont entre elles ses autres parties constituantes, et je crois qu'avant le quatrième jour de la création, temps où Dieu créa les différents astres, cette force centripète dépendant de l'attraction innée des constituants de la terre, devait être d'autant plus considérable, qu'il n'y avait encore alors aucun objet créé, qui, par sa propre attraction, pût affaiblir celle des diverses parties de la terre, en l'attirant vers sa surface, et la détournant de son cours naturel vers son centre, ce qui semble donner une preuve négative de sa force centrifuge avant la création des astres. Ainsi, quoique cette loi de la force centripète ne fut pas, comme je le crois avec vous, *nécessaire* à la complétion des œuvres de Dieu, cependant, en étant l'auteur et n'ayant rien créé sans dessein, il est très

possible, pour ne pas dire plus que probable, qu'il a bien voulu se la rendre *utile*, pour empêcher, par un procédé naturel, les constituants de la terre de se diviser, de perdre leur état de contiguité, et de se disperser dans l'espace. On voit une bonne illustration du principe que j'avance dans une goutte d'un liquide quelconque, et surtout du vif-argent, laquelle, par l'attraction mutuelle entre ses parties intégrantes, est portée à se maintenir dans un état indivis, et même à conserver une forme sphérique.

Je ne saurais terminer cette lettre, sans vous prier de vouloir bien me permettre de relever deux de vos avancés, que je crois n'être pas fondés.

1o. Vous dites que les constituants de la terre sont "dans un état d'amorcellement et dans un désordre extrême, d'où vient la science de la géologie." Or, une science naturelle ne naît pas de la confusion et du désordre, mais bien de l'ordre et de la régularité, plus ou moins considérable, que présentent les différents objets de la création, soit dans leur apparence, soit dans leur caractère, soit enfin dans leurs propriétés physiques ou autres, dont elle fait l'étude particulière; et à l'exception de l'égarement de quelques fragments, la stratification des minéraux est en effet si régulière, que lorsqu'une classe, ou un *stratum* manque, on est certain de trouver ensuite la classe, ou le *stratum* qui devait venir en succession. La géologie donc, qui traite de la situation relative des minéraux (observant seulement la manière dont ils ont été placés par les mains de la nature), ne saurait naître de leur état d'amorcellement et de désordre extrême.

2o. Vous dites que "demander pourquoi et comment, quand il s'agit des œuvres de Dieu, c'est une impiété." Or, tous les objets créés, qui ont quelque relation avec nous, et qui peuvent avoir quelque effet sur nos sens, avec leurs diverses propriétés physiques, intrinsèques et extrinsèques, et dont résultent leurs modifications nombreuses, relatives et collectives, sont indubitablement tous, sans exception, les œuvres de Dieu; mais je ne saurais être persuadé que la religion restreint les fidèles au simple privilége seulement d'observer de loin, d'un œil timide et craintif, les faits naturels ou accidentels qui procèdent de l'opération spécifique des lois physiques, sous l'influence continuelle desquelles il a plu à Dieu de soumettre les œuvres de sa création, sans leur permettre de demander quand, pourquoi, comment et de quelle manière ces mêmes faits ont pu avoir eu lieu. A la vérité, je ne suis ni théologien ni casuiste; mais je crois bien sincèrement que la religion, loin d'accuser d'impiété les fidèles qui se livrent à l'investigation des objets variés que la belle nature offre journellement à leurs regards curieux, les laisse dans la liberté franche de pousser aussi loin que possible la recherche et l'étude des causes primitives, secondaires, ou accidentelles, qui ont

pu avoir produit les faits ou effets naturels qui attirent, tous les jours, leur considération particulière, et ce, d'autant plus, que cette recherche et cette étude des causes naturelles ou autres, au lieu d'aliéner, excite plus le chrétien à admirer les œuvres du Seigneur, et à s'en rapprocher, par la pensée et par les réflexions que demande de lui un si noble exercice. En effet, sans parler de beaucoup d'autres, quelle science connue tend plus à toucher le cœur de l'homme, et à le rapprocher de son créateur, que celle (l'anatomie) qui nous enseigne la structure des divers organes de cette fabrique admirable, le corps humain? Si Newton, Lavoisier, Bichat, Cuvier, Franklin, etc., parmi les laïcs, et Bacon, Bossuet, l'abbé Haüy, etc., du clergé, n'eussent pas entretenu l'idée que je défends ici, on ne verrait peut-être pas, dans un état presque parfait, les sciences utiles dont ces hommes illustres sont, pour ainsi dire, les pères. Mais c'est la chose que l'on confond avec l'abus que l'on en peut faire; et si vous me dites que l'étude de la philosophie et de l'histoire naturelle, qui admettent toutes les questions que vous condamnez, est peu recommandable, parce qu'elle met ses amateurs dans le danger d'en abuser, je vous répondrai qu'il serait aussi convenable pour vous de prétendre qu'on ne devrait pas administrer aux fidèles les sacrements dont ils paraissent désirer de recevoir la grâce, parce qu'il pourrait y en avoir quelques-uns qui, par un abus criminel, oseraient en profaner la sainteté.

J'espère, monsieur, que vous ne me saurez pas mauvais gré de cette petite critique discursive, que j'ai pensé devoir faire sur vos avancés, parce que je les ai crus de nature à pouvoir intimider et décourager ceux des jeunes gens qui pourraient être naturellement portés à se livrer à l'étude de la philosophie, et surtout de l'histoire naturelle, d'où résulte un si grand avantage pour la société, et à dégrader trop, en représentant dans un désordre extrême les parties constituantes de notre globe, une science dont l'étude est aussi d'une grande utilité, la géologie, qui nous enseigne encore de plus que dans tel ou tel *stratum* se trouve généralement déposé tel ou tel métal, etc., etc.

Pour moi, dans l'humble espérance de pouvoir être un peu utile, si une petite indépendance, du côté de la fortune, et un peu plus de santé me le permettaient, je n'aurais aucun scrupule d'exercer un peu mes faibles talents dans la poursuite de cette étude, qui malheureusement, ne compte encore que bien peu d'amateurs dans notre pays.

Vous voyez que j'ai été très prolixe, et qu'après tout, je n'ai encore fait qu'effleurer votre communication intéressante, qui, pour en faire une critique convenable, demanderait la matière d'un volume entier. En effet, les questions importantes que vous y agitez, sont d'une nature si abstruse, que plus je les examine, plus je vois se grossir le travail

pénible auquel il faudrait se soumettre, afin d'exposer clairement les différents principes physiques et chimiques auxquels il faut nécessairement avoir recours, pour pouvoir établir la géologie sur une base philosophique, raisonnable et chrétienne. Mais en admettant votre système des jours naturels, ou solaires, et les opinions que je viens de me permettre d'avancer, et en reconnaissant, comme on le doit toujours, la toute-puissance de Dieu, qui n'avait qu'à vouloir pour que tout fût parfaitement exécuté, on se range en sûreté sous l'étendard saint de la révélation, et l'on fait disparaître un grand nombre des difficultés qu'exposent les questions que vous avez agitées; et quoique le créateur n'ait pas été dans la nécessité d'attendre qu'une substance fût faite, et que tel ou tel événement fût complété, pour procéder à la création des autres substances qu'il avait encore intention de produire, cependant, on est forcé de remarquer que, dès le commencement, il a bien voulu, en observant certaines périodes, tels que les jours naturels dont vous parlez, donner aux diverses substances le temps de se combiner ensemble, et de subir entre elles les changements et les opérations, qui par l'ordre établi et co-créé avec elles, leur étaient naturels, d'après l'impulsion des lois physiques, sous l'influence continuelle desquelles il lui a plu de les placer, dès le moment de leur création, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en changer ou d'en arrêter le cours; la connaissance ou la conception des causes probables ou des principes de ces mêmes opérations, changements et combinaisons, qui résultent naturellement de l'ordre de choses que Dieu lui-même a établi, sert à dissiper les autres difficultés apparentes: et c'est dans cette espérance, que j'aime à me souscrire, très respectueusement, monsieur,

Votre serviteur très humble,

J. B. Meilleur, M. D. [1]

---

[1] M. Jean-Baptiste Meilleur, l'un des fondateurs du collége de l'Assomption, est né à St. Laurent, Ile de Montréal, le 9 mai 1796. Il fut gradué Docteur en Médecine le 14 décembre 1824. En 1830, le Dr. Meilleur fut élu membre du Bureau Médical d'Examinateurs pour le district de Montréal, et il fut réélu en 1833. Il rédigea l'*Echo du Pays* pendant quelques mois en 1834. Le comté de Leinster le nomma représentant du peuple dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada, le 6 novembre 1834. Il fut nommé Surintendant de l'Education dans le Bas-Canada, le 11 mai 1842. M. Meilleur a publié, en différents temps, les ouvrages dont suivent les titres: Traité sur la Chimie; Grammaire Anglaise, en français; Traité sur la prononciation de la langue française, en anglais; Traité sur l'art épistolaire; Géographie et Statistique du comté de Leinster; Série de lettres sur l'Education primaire; et plusieurs Rapports sur l'état de l'Education, dans le Bas-Canada. M. Meilleur a publié aussi, dans les journaux, un nombre d'écrits sur l'agriculture.

1829.

LES FAUX ET VRAI CENTENAIRES CANADIENS,

OU FRS. FORGUE-MOUROUGEAU ET MARIE SAVARD-JULIEN.

"Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable."
(BOIL.)

I.—*Frs. Forgue-Mourougeau, ou le faux Centenaire.*

Les journaux de Montréal et de Québec ont appris, à qui les ont lus dans le temps, que le 15 mai 1829, il mourut à Ste. Rose, près Montréal, un individu des noms ci-dessus, à l'âge très avancé de 124 ans! Ce seul incident de la vie d'un particulier, d'ailleurs absolument obscur, devait suffire pour lui mériter un mot de notice publique. Aussi, après avoir dit que François Forgue-Morugeau (pour *Mourougeau*), naquit à Québec en 1705, les journaux ajoutèrent: "qu'il passa une partie de " sa vie dans les Indes Occidentales (ou Iles) françaises, et fut présent " aux principaux événements où les Canadiens se distinguèrent par leur " valeur." (*Gaz. de Québec*, etc.) Tout cela, pour parler poliment, tout cela *est de la poésie!...* vous m'entendez? Au reste, voici ma preuve:—

J'avais entendu parler, dès avant 1825, de cet homme extraordinaire par son âge. Il vivait alors à St. Martin, dans l'Ile Jésus, au petit village près le passage. Il y était connu sous le nom de *Bon-homme Cent ans.* J'y vais exprès en 1827, et j'entre de suite en conversation:

" Eh bien! père, quel âge a-t-on? la main sur la conscience.—Cent vingt-deux ans, monsieur.—Certes! Et en quelle année est-on né?—En 1705.—A merveille, père, c'est exact au moins. Quel est votre nom?—FRANÇOIS FORGUE dit MOUROUGEAU.—Les noms de vos père et mère?—PIERRE MOUROUGEAU et MARIE BOISSEL.—Bien. Et se rappelle-t-on du parrain et de la marraine?—Oh oui; ce furent mon grand-père BOISSEL et ma tante TURGEON.—Mais on ne peut mieux, père; la mémoire est bonne encore... Et se souvient-on du prêtre qui nous a baptisé?—Eh mais, *ce n'est pas le même,* je crois... *hé, hé, hé, hé;* celui qui m'a baptisé, *moi,* c'est le bon M. CHASLE, curé de Beaumont, ma paroisse: c'était un saint homme."

Muni de ces notes et de quelques autres détails, plus ou moins véridiques peut-être, sur les faits et gestes de notre soi-disant centenaire, par quelques-uns desquels j'appris qu'il avait été anciennement maçon, puis matelot-caboteur entre Québec et l'Acadie, et qu'*il n'avait jamais tué d'anglais... hé, hé, hé* (le *bon-homme* avait l'âme joviale), je pris congé de lui; certain d'en avoir assez pour mettre le curé de Beaumont

d'alors à même de me fournir son *Extrait de baptême.* Je lui fis donc écrire en mars 1827, par un ami de Québec. Voici sa réponse et l'extrait qu'elle couvrait :

LETTRE DU CURÉ.—" Monsieur,—Je vous envoie un extrait de baptême qui ne ressemble guère à celui que vous m'avez demandé ; je crois pourtant que c'est celui de votre vieillard, qui me paraît *savoir la musique au parfait* (1).

" Il dit qu'il est né à Beaumont en 1705, et qu'il a été baptisé par M. CHASLE ; la chose est impossible : car le premier acte que ce monsieur a fait à Beaumont, dont il a été curé pendant 40 et quelques années, est du 16 novembre 1718.

" M. PLANTE, qui avait succédé à M. PINGUET en 1704, était curé de Beaumont en 1705 ; en 1711, au mois de septembre, il fut remplacé par le R. P. LEPOYVRE, récollet, qui eut pour successeur, en 1713, M. L. MERCIER, mort de la peste le 8 mai 1715 : son successeur fut M. Plante, qui alors était chanoine de Québec et qui a fait les fonctions curiales de la paroisse de Beaumont jusqu'au 16 novembre 1718.

" Vous voudrez bien me pardonner cette digression, et croire que j'ai cherché, avec toute l'attention possible, l'acte en question, sans pouvoir en trouver d'autre que celui que je vous envoie ci-inclus.

" J'ai l'honneur d'être, etc.,

" T. LÉTANG, Ptre."

" EXTRAIT des Registres des actes de baptêmes, etc., de la paroisse de St. Etienne de Beaumont, dans le district de Québec, pour l'année 1739.

" Le 25 de février de l'an 1739, a été baptisé, dans l'église paroissiale de St. Etienne de Beaumont, par Nous, prêtre, curé de la dite paroisse, *François*, fils de *Pierre Mourougeau*, habitant du dit lieu, et de *Marie Boissel*, son épouse légitime, le dit enfant né du jour d'hier, environ les huit heures du soir. Le parrain a été *Pierre Boissel*, grand-père du baptisé, et la marraine *Elizabeth Turgeon*, épouse d'Augustin Couture, lesquels ont dit ne savoir signer, de ce enquis.

(Signé,) " CHASLE, Ptre.

" Lequel Extrait, etc, Beaumont, 4 avril 1827.

" T. LÉTANG, Ptre."

Maintenant, si l'on compare les noms de l'Extrait avec ceux du Dialogue ci-dessus, et si, de 1829, mai 15, jour du décès du défunt, l'on ôte 1739, février 24, jour de sa naissance, on verra que *François Forgue-Mourougeau* n'est pas mort à 124 ans, mais bien à 90 ans, 2 mois et 22 jours, je crois.

(1) En bonne phrase canadienne: *Jouer du violon;* en français: *Avoir perdu la carte.*—J. V.

Fi donc! pourquoi mentir, M. Mourougeau?—C'est si laid, messieurs les journalistes!

J. VIGER (1).

(INÉDIT.)

II.—*Marie Savard, Vve. Julien, ou la vraie Centenaire.*

Le décès de cette femme, arrivé le 18 août 1829, au faubourg St. Joseph, à Montréal, n'a été annoncé dans aucun des journaux de cette ville. C'est un petit tort de la presse envers une personne vénérable par son grand âge, et peut-être intéressante par quelques particularités de sa vie; pardonnons-le ce tort, et le réparons autant que possible.... n'est-ce pas là le fait d'une belle âme?... hem!

MARIE SAVARD était la fille d'honnêtes cultivateurs de Charlesbourg, près Québec. Son père se nommait Pierre Savard et sa mère Marie Bourré. Elle eut au baptême pour parrain Etienne Frechette, et pour marraine Marie Magdeleine Savard. Elle ne se rappelait point de l'année de sa naissance, non plus que du prêtre qui l'avait baptisée, mais elle se ressouvenait bien, "qu'*elle était née le* 9 *mai*, et qu'*elle avait* 33 *ans*, lors de la PRISE DE QUÉBEC."

---

(1) M. Jacques Viger est né à Montréal le 7 mai 1787. Il a été le premier Maire de sa ville natale en 1833; deux élections successives l'ont maintenu dans les mêmes fonctions en 1834 et 1835; honneur insigne qui a ouvert à tous ses successeurs les portes du Conseil Législatif, mais qui ne lui a valu que la reconnaissance de ses concitoyens. Un patriotisme éprouvé sur le champ de bataille l'avait signalé, dès sa jeunesse, comme un de ces hommes d'élite qui n'ont que l'ambition de bien faire. Nommé Capitaine dans le corps des Voltigeurs Canadiens formé, en 1812, par l'illustre De Salaberry, il concourut à la défense de la frontière méridionale du St. Laurent; la campagne suivante le trouva dans le Haut-Canada, à la tête de sa compagnie: il prit part au combat de *Sackett's harbour*. En 1829, il fut promu au rang de Lieutenant-Colonel-Commandant le 6e bataillon de la Milice du comté de Montréal.

Le suffrage public, qui fut toujours sa principale récompense, vint souvent lui imposer des devoirs qu'il sut remplir avec dévouement et bonheur. Sept fois il fut nommé Commissaire pour l'amélioration de chemins publics; huit fois il fut Officier-Rapporteur d'élections dans la cité et le comté. En 1825, il fut chargé de faire, avec l'Hon. L. Guy, le recensement de l'Ile de Montréal; des notes prises par ces deux Commissaires en dehors de celles voulues par la loi, surgirent les *Tablettes statistiques du Comté de Montréal*, formées par M. J. Viger et si bien connues.

Inspecteur des ponts et chaussées de la cité et de la paroisse, aucun magistrat municipal ne s'est plus activement occupé de ces améliorations et de ces dégagements qui, en assainissant une grande ville, y rendent la circulation plus libre et plus sûre: il avait été initié de bonne heure à cette partie si

Si sa mémoire ne la trahissait point, elle était donc née le 9 mai 1726. Eh, qui ne sait point que les vieillards gardent fortement la souvenance du passé ? Qui peut douter qu'un événement de la nature de celui cité ne dût être *une époque* pour cette femme sans éducation, comme le moyen le plus sûr de lui graver dans l'esprit :—*J'avais 33 ans en 1759 ?*

Tels étaient les renseignements que Marie Savard me donnait en 1825, et qu'elle me répétait, sans variante, en 1828, lors de ma seconde visite. J'en profitai pour écrire à Québec et demander son Extrait de baptême, comme dans le cas de F. Mourougeau, car—par tout pays—ne va pas à cent ans qui veut ; et les vieux (j'en ai l'expérience) aiment à se vieillir, comme les jeunes (j'en citerais plus d'un exemple) aiment à se rajeunir.

L'excellent curé de Charlesbourg fit toutes les recherches possibles, au risque même de rajeunir ma vieille, en feuilletant bien en deçà de 1726. Il ne trouva rien, et pour me consoler, je pense, il me disait, dans sa lettre d'août 1828, relativement aux registres de sa paroisse :—" J'ai cherché et recherché dans mes vieux registres, je n'y ai trouvé " aucune mention de *votre vieille ;* ces registres, au reste, sont en bien " mauvais ordre et *il y manque beaucoup d'actes.*" J'eus aussi peu de succès auprès des protonotaires de Québec.

Jusqu'ici au moins point de preuve *écrite* que Marie Savard n'ait pas dit la vérité. On ne trouve point l'acte de son baptême en deçà de 1726 ; il peut donc être du nombre de ceux qui manquent aux vieux registres, à ceux mêmes de 1726. Mais il y a plus : elle cite des événements de sa vie qui semblent venir à l'appui de son assertion.

---

utile de l'administration urbaine par son prédécesseur, M. L. Charland, auteur de la première carte topographique du Canada; et il ne laissa échapper aucune occasion de montrer que l'élève était digne du maître.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails. Une notice biographique ne pourrait être complète, sans avoir une étendue que l'espace nous refuse; mais si nous passons malgré nous avec tant de rapidité sur les services de l'homme public, la spécialité de ce Recueil nous fait regretter bien plus vivement encore de ne pouvoir nous arrêter sur les travaux de l'homme de lettres.

M. Jacques Viger est le Bénédictin du Canada, un nouveau Saumaise, un Président Hénault; il n'a pas fait imprimer un seul livre d'archéologie ou de critique historique, et il est connu au-delà de nos frontières; des savants d'Amérique et d'Europe le consultent sur les faits les plus anciens et les plus obscurs de notre histoire, comme on consultait autrefois les oracles de Trévoux et de St. Maur; comme on consulte *aujourd'hui* " *l'Art de vérifier les dates.*" Il semble être à lui seul une académie des inscriptions et belles-lettres, une société royale, ou plutôt nationale—très nationale—des antiquaires. Ce qu'il y a de curieux dans la position de notre érudit compatriote, c'est que personne n'est plus étonné que lui-même des lettres qui lui sont adressées de

Les voici :—

Marie Savard, mariée trois fois, le fut d'abord à l'âge de 22 ans, ce qui veut dire en 1748, si elle est née en 1726. Ce premier mari avait nom de *La Bécasse* ou *Charbonneau*. Son remplaçant fut un allemand du nom de *Schmarr*, auquel succéda *J. B. Ellot* dit *Julien*. Deux des enfants de ce dernier vivent encore, l'un à Berthier (Mad. M......), l'autre à St. Michel de Québec, (Mad. B......), et certainement ces deux dames sont *majeures et usant de leurs droits* depuis longtemps : ce sont pourtant deux de ses plus jeunes enfants.

Elle a, dit-elle, été la mère nourricière d'un enfant de M. De Vergor, de trois enfants de M. Panet de Québec, (dont le ci-devant orateur de la Chambre d'Assemblée et le présent évêque de Québec,) de deux fils et d'une fille de Lord Dorchester, du *jeune* Holland, (comme elle l'appelait,) etc. ; en un mot, de 46 enfants, les siens compris. Il est clair qu'elle n'a pu allaiter tous ces enfants, mais a-t-elle pu nourrir celui de M. De Vergor et les deux MM. Panet ?—Oui, si, comme elle le prétend, elle était mariée en 1748 ; car M. De Vergor était en Canada en 1748 et y est resté jusqu'en 1759, et des MM. Panet, le premier est né en 1751 et le second en 1753.

Que conclure de tous ces faits non contredits ? Sinon, que la parole de ma bonne vieille vaut, dans ce cas, son *baptistère introuvable*, ou guère s'en faut ; et que, née le 9 mai 1726, et décédée le 18 août 1829, elle est morte âgée de 103 ans, 3 mois et 10 jours.

Elle me disait en 1825 :—" On dit, monsieur, que les enfants nés " avant terme ne vivent point : eh bien, je suis née à sept mois, et je

si loin, et par des célébrités qu'il ne connaît pas; car, tout entier au Canada, il en a fait le cercle de son horizon, la sphère infranchissable de ses études. Archiviste volontaire, il n'a demandé ni au gouvernement, ni à la législature, de rassembler nos titres de gloire et de lui en confier la garde; il a exercé les fonctions gratuitement pour le trésor, onéreusement pour sa bourse, en attendant, ou plutôt sans attendre le titre qui lui serait si légitimement dû. La bibliothèque créée par sa plume infatigable se compose de 28 volumes in-quarto et d'une collection in-octavo, qu'il a ironiquement nommée sa Saberdache, parce qu'elle serait de poids à charger plus facilement un waggon que le léger porte-feuille d'un hussard. Ajoutez à cela une correspondance de quarante ans, pétillante d'esprit et de gaîté, dans laquelle se reflète tout le mouvement de notre société contemporaine, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de ce qu'une vie si laborieuse a pu produire.

Ami aussi distingué des arts que des lettres, M. Jacques Viger leur a rendu un ingénieux hommage dans un magnifique Album dont chaque feuillet est illustré par un souvenir, un paysage ou une figure chers au pays. Puisse-t-il continuer longtemps cette Galerie de Canadiens célèbres, qui commence à nos premiers jours et qui ne finira jamais, nous l'espérons.

X.

" ne crois pas être éloignée de ma centième année ! Vous avouerez au " moins que, si ce dicton est vrai, je fais une jolie exception à la règle." Elle ne savait point, non plus que moi alors, que la médecine a pour axiôme depuis longtemps (du moins je le tiens du Dr. R. N.), " que *l'enfant de* 8 *mois meurt, mais que celui de* 7 *mois vit:*" c'est-à-dire, qu'il meurt plus d'enfants de 8 mois que de 7.—Et je suis bien aise de fournir une preuve de plus de la vérité de ce fait, dans la personne de ma vénérable compatriote.

Mais un des événements les plus singuliers de la vie de cette femme est celui qu'elle *répétait* en 1828. Elle frémissait encore en me le racontant, il avait failli lui coûter 81 ans de sa longue et belle carrière ; le voici :—

" J'avais 22 ans," me racontait-elle, " lorsque grosse de sept mois " de mon premier enfant, je fus attaquée d'une fièvre épidémique qui " fit de grands ravages, cette année-là au pays, surtout parmi les " femmes dans ma situation. Je tombai en léthargie et je restai plu- " sieurs jours dans un tel état d'insensibilité, qu'on me crut morte, et " que, sans songer qu'on pouvait peut-être sauver au moins l'enfant " que je portais, on me mit tout nettement au cercueil. C'en était " fait de moi, et j'aurais été infailliblement portée en terre, si mon fruit, " au moment où l'on allait nous *coffrer* tous deux, n'eût donné des " marques de vie. Hé, monsieur ! *ce pauvre innocent mort sans bap- " tême !* et 80 ans de moins pour moi ! oh, j'en frissonne encore quand " j'y pense ! On me retira vite de ma bière. J'étais toujours sans " connaissance. On alla quérir un médecin. Une dose qu'il m'ad- " ministra me ranima pour le moment, et je fus délivrée d'une fille " qui vécut dix mois. Je retombai bientôt dans le même assoupisse- " ment, mais on fut un peu moins hâté de ce coup, et je me rétablis " pour apprendre, un peu plus tard, *combien je l'avais échappé belle !*"

Lorsque je vis cette femme pour la dernière fois en 1828, elle se tenait assez droit, marchait sans canne, apprenait à marcher, en le soutenant par la main, à un petit enfant d'une de ses petites filles par son dernier mari, chez laquelle elle est morte. Elle jouissait de toutes ses facultés ; l'ouïe seule était un peu affaiblie chez elle. C'était une femme d'une assez haute taille, d'une propreté exquise et chez laquelle l'âge n'avait pas effacé toutes les traces d'une première beauté. Ses manières et son langage indiquaient qu'elle avait dû voir fréquemment autrefois, tant chez elle qu'à la ville, (en sa qualité de *maman nourrice*), des membres d'une société élevée.

J. VIGER.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES.

1. A la page 97, dans la seconde note, on nous a fait dire que M. Chevalier de Lorimier avait été exécuté le 15 janvier 1839, c'est une erreur, il a été exécuté le 15 février.

2. La pièce de vers, *Le Lendemain*, à la page 179, doit être signée F. M. Derome.

3. L'article, *L'Evêque de Nancy*, à la page 184, doit être signé Jos. Cauchon.

4. Les vers, *Mon Pays*, à la page 198, doivent être signés A. S. Soulard.

5. Les vers, *Sans son Dieu sur la terre, il n'est point de Bonheur*, à la page 232, doivent être signés O. Peltier.

6. Les *Stances Politiques*, à la page 278, doivent être signées F. M. Derome.

7. Les vers *Sur la Convalescence de Sir C. Bagot*, à la page 295, au lieu de porter la date de 1841, doivent porter celle de 1843.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

Pages.

1837.

1838.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1839.

1840.

1841.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

1842.

1843.

1844.

APPENDICE.

1734.

1827.

1829.

TABLE DES NOMS DES AUTEURS

PAR ORDRE ALPHABETIQUE.

TABLE DES NOMS DES AUTEURS.

a 2